Structures et fonctions des fantaisies sexuelles

Seconde édition

Éric Loonis

Ce livre vous plaît, vous souhaitez en avoir une version imprimée sur papier dans votre bibliothèque, allez sur Amazon !

https://www.amazon.fr/dp/2957738759

Structures et fonctions des fantaisies sexuelles

Structures et fonctions des fantaisies sexuelles

ÉRIC LOONIS

Structures et fonctions des fantaisies sexuelles
Seconde édition

ISBN : 9782957738755

Autres ouvrages de l'auteur



Préface de l'édition de 2021

Ce présent ouvrage, intitulé « Structures et fonctions des fantaisies sexuelles », est la réédition de « La structure des fantasmes érotiques » (paru aux *Éditions Publibook* en 2001), dont il reprend les fondamentaux. Dans ce nouvel ouvrage, nous avons décidé d'abandonner le terme « fantasme » au profit de celui de « fantaisie », ceci pour deux raisons : d'une part, prendre définitivement de la distance d'avec le modèle psychanalytique et les flous conceptuels autour de la notion de « fantasme » et, d'autre part, se rapprocher du courant de la littérature internationale qui étudie des « fantaisies », c'est-à-dire des constructions psychiques, imaginaires, comme actes créatifs de la pensée humaine. Les « fantaisies sexuelles » (*sexual fantasy*, en anglais) sont donc des contenus conscients, avant tout, ce qui ne leur enlève en rien leurs racines inconscientes, qui seront évidemment prises en compte, notamment au travers de l'influence inconsciente des fantaisies sexuelles sur le comportement de la personne. Cette nouvelle édition est donc enrichie de quelques apports récents concernant la recherche sur les fantaisies sexuelles. Elle a aussi largement été révisée et corrigée.

Éric Loonis

Préface de l'édition de 2001

Le livre d'Éric Loonis m'a tout de suite enthousiasmée, car il développe un thème de recherche d'un très grand intérêt pour la clinique et ses applications : les fantaisies sexuelles. Thème d'études cliniques et psychopathologiques essentiel pour comprendre le fonctionnement psychique de l'être humain, les fantaisies diurnes, conscientes et parmi elles celles qui concernent l'érotisme, sont encore trop négligées dans le champ des sciences psychologiques, psychanalytiques ou psychiatriques. Les auteurs qui se sont penchés sur la question de manière détaillée et rigoureuse (comme Claude Crépault, Eric Klinger ou encore Ethel S. Person), sont à mes yeux encore trop peu nombreux et le livre d'Éric Loonis, qui représente un travail où règnent l'originalité et la rigueur, ouvre un champ de recherche à peine exploré par la psychanalyse et il pourrait être, à ce titre, le point de départ d'un grand nombre d'études et inspirer de nombreux cliniciens et chercheurs.

Docteur en psychopathologie et psychologue clinicien, Éric Loonis est surtout connu pour ses travaux et publications scientifiques sur les addictions et son premier livre *Notre cerveau est un drogué*.[1] Il aborde aujourd'hui l'étude des fantaisies sexuelles avec la même pensée soucieuse de prendre en compte toutes les dimensions et la complexité de son objet.

Le point de départ de l'ouvrage est naturellement cette « résistance » que les humains manifestent en général face à la révélation des fantaisies sexuelles. À la fois gêne et fascination, cette porte verrouillée contre les fantaisies sexuelles est expliquée ici par la présence d'une « tache aveugle perverse », qui s'inspire de notre concept de « noyau pervers » et qui représente ce refus, bien partagé, de voir au fond de soi ces choses peu reluisantes, ces pensées et rêveries « folles », « anormales », que nous préférons cacher, souvent même à nos propres yeux. Si l'on veut aborder scientifiquement les fantaisies sexuelles et œuvrer dans le sens de leur découverte, analyse, compréhension et des applications cliniques et de prévention que l'on peut envisager, nous devons d'abord renverser cette première barrière en nous-mêmes.

---

[1] Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997.

Toute l'originalité du travail d'Éric Loonis tient dans la mise à l'épreuve clinique de cette intuition de départ : qu'il y aurait une structure, donc des invariants, cachés au cœur de l'effervescence de la fantasmatique érotique. Ces invariants, qui portent sur les structures temporelles, mais aussi logiques, la présence de personnages canoniques qui jouent des rôles particuliers et des thématiques récurrentes, permettent la mise en lumière des mécanismes fondamentaux de notre fonctionnement psychique, mécanismes que l'auteur rattache, selon son modèle de l'addiction, à des besoins cérébraux spécifiques.

La force de ce travail d'analyse structurale des fantaisies sexuelles tient dans cette idée d'une belle richesse heuristique, qui consiste à dégager des structures les fonctions : nos fantaisies sexuelles présentent de tels invariants structuraux, parce qu'elles nous servent à quelque chose, dans la vie au quotidien. La structure est ainsi justifiée par la fonction, ce qui permet à l'auteur d'intégrer les fantaisies sexuelles dans son modèle général de l'addiction, comme procédés essentiels d'étayage du narcissisme. Les fantaisies en général et parmi elles leurs éléments érotiques, tel que nous les expérimentons au quotidien, servent un ensemble de régulations psychiques qui sont essentielles pour le maintien de notre confort interne et de notre santé mentale. Les fantaisies sexuelles n'ont donc aucun caractère « maladif » au départ ; elles servent non seulement à nous réguler nous-mêmes, mais aussi à maîtriser nos relations interpersonnelles et à gérer nos conflits internes entre nos désirs et les limites que nous devons nécessairement leur poser.

Depuis longtemps déjà j'ai proposé la notion de « néosexualités », afin de souligner les aspects positivement créateurs et novateurs de la sexualité déviante et les investissements intensifs auxquels ces aspects peuvent donner lieu. Avec son concept d'« egosexualités », Éric Loonis va au-delà, rejoignant ainsi ma proposition que « toute la sexualité humaine relève de la néosexualité ». L'auteur retire ainsi aux « sexualités » leur connotation pathologique et souligne leur aspect fondamentalement sain et structurant. À ce titre, les fantaisies sexuelles représentent les mises en scène de nos egosexualités, elles en sont l'expression directe. Aussi, à partir de ce point de vue novateur, Éric Loonis rejoint-il la vieille intuition freudienne d'une *disposition originelle et universelle* à la perversion. Cette perversion, comme pensée créatrice, passe par nos fantaisies sexuelles et leurs structures, afin de remplir les fonctions de régulation psychique propres à ces fantaisies. La véritable pathologie relève d'un usage

particulier des egosexualités, que j'ai conceptualisé comme un ensemble de « solutions addictives », destinées à réparer les blessures et les fragilités narcissiques.

Rejoignant les préoccupantes problématiques actuelles de la délinquance et de la criminalité sexuelles (pédophilie, inceste, harcèlements sexuels, actes de barbarie ...), l'ouvrage d'Éric Loonis nous ouvre à l'idée prometteuse de l'impact socioculturel des egosexualités, qui tendent d'une part à se légitimer socialement (que l'on songe à l'homosexualité), mais qui posent la question difficile des limites de telles légitimations, surtout en regard des responsabilités que nous avons vis-à-vis des enfants qui représentent l'humanité future. L'auteur souligne ici avec pertinence la nécessité de nous interroger sur les conséquences possibles de certains choix familiaux qui tendent à se dessiner dans les sociétés modernes, comme les familles homosexuelles, monoparentales, recomposées. L'auteur se demande jusqu'où nous pouvons aller. Jusqu'où la société peut-elle tolérer l'expression egosexuelle individuelle dans la réalité sociale ?

Ce livre est riche de cette ouverture directe sur nos intrigantes fantaisies sexuelles, riche de son approche rigoureuse et de ses réflexions originales et cette richesse des concepts et du modèle nous permet d'avancer dans le questionnement et d'imaginer des solutions nouvelles aux problèmes que pose depuis toujours la sexualité humaine, dans son imaginaire, comme dans ses actes.

Joyce McDougall
Psychanalyste, Paris.

Introduction

> « *De la question perverse nous ne pourrons jamais dire qu'elle ne nous regarde pas, sûrs que nous sommes qu'elle, de toute façon, nous regarde.* »
>
> P. Aulagnier

> « *Nos productions fantasmatiques reflètent toujours plus ou moins notre personnalité profonde : elles nous disent qui nous sommes, en quelque sorte.* »
>
> E. S. Person

L'actualité de ces dernières années a été marquée par de nombreuses affaires de pédophilie, de trafic d'enfants, de tourisme sexuel, de pornographie enfantine sur l'internet. Nombre d'émissions télévisées ont été consacrées à ce thème toujours consternant, révoltant, mais dont parfois la répétition complaisante dans les médias suggère la fascination qu'il provoque. Ces délits sexuels ne sont sans doute pas plus nombreux que par le passé, sinon que les facilités de déplacement planétaire et de communication ne peuvent qu'aider à l'extension du phénomène. Des réglementations internationales sont en train d'être mises en place afin de pouvoir lutter plus efficacement contre ce fléau social, mais on peut parier, hélas, que tout comme pour le trafic de drogue, les délinquants sexuels ne manqueront pas d'ingéniosité pour les contourner. Aussi, cette haute prégnance de la délinquance sexuelle dans nos sociétés nous oblige à y regarder de plus près et, au-delà des réactions passionnelles, à tenter un regard rationnel et scientifique.

Si la prévalence du phénomène est restée à peu près étale dans le temps, il est certain que, déjà, ce sont nos regards qui ont changé. Dans les sociétés occidentales, l'après-guerre a vu se développer de véritables révolutions dans nos valeurs. L'émergence de la jeunesse comme groupe social à part entière, l'émergence d'un individualisme que nous avons envie de qualifier de « forcené », l'émergence de la condition féminine, celle de l'enfant, celle des « minorités » sexuelles, paradoxalement. Car parmi nos révolutions, prend place la fameuse

« Révolution sexuelle », mais encore la contraception hormonale, le divorce par consentement mutuel, le droit à l'avortement. En quelques décennies cela fait vraiment beaucoup de changements pour une société, quelle qu'elle soit. Aussi commence-t-on à reconnaître les conséquences psychosociales de tels bouleversements : la déliquescence du couple, le désarroi d'adultes de tous âges de plus en plus solitaires, l'anomie galopante des relations amoureuses et sexuelles dont le seul garde-fou serait la peur du sida. En même temps, nous osons désormais parler, révéler, regarder ce qui ne va pas, dénoncer : le harcèlement sexuel, le refus de la différence, les abus d'enfants. Les réseaux sociaux, avec les grands mouvements de révélation *#metoo*, et leurs dérivés, ont aussi contribué à cette dénonciation collective, visant des individus, des célébrités, aussi bien que des institutions, comme l'Église catholique. Et c'est sans doute l'intensité de notre regard qui rend aujourd'hui si intenses des phénomènes jusque-là soigneusement cachés entre deux scandales au tribunal et dans les journaux.

Ainsi nous regardons, révélons, entre malaise et fascination. Car cette révélation à quelque chose de consternant, d'incroyable : l'ampleur de la chose. C'est bien par millions qu'il faut compter les touristes sexuels dans le monde, les pédophiles, les trafiquants de femmes et d'enfants et leurs clients, les industriels de la pornographie illicite, les soldats sadiques et violeurs qui officient dès qu'un Casque bleu tourne le dos. Si l'on y ajoute tous ceux qui se livrent à des sexualités déviantes, parallèles, de façon licite lorsque la législation nationale le permet, entre adultes consentants (sadomasochistes, homosexuels, pratiquants de cultes sexuels ...), et encore tous ceux qui ne peuvent ou n'osent pas réaliser leurs aspirations sexuelles, mais qui les ressassent dans la pornographie des médias, sans compter l'étalage érotique complaisant des journaux à scandale (« Le frère obligeait sa sœur à coucher avec ses copains », « Le médecin de famille violait ses jeunes patientes » ...), la somme de ces individus ne nous place pas face à une minorité « maladive », « pathologique », mais face à un trait caractéristique et commun de l'espèce humaine.

Ainsi, longtemps on a cru que les femmes étaient épargnées de l'égarement sexuel. Hélas, cette moitié de l'humanité ne faisait que profiter des préjugés sexistes de l'autre moitié. L'idée de la femme douce, sans agressivité, à la sexualité sage et passive est à présent bien révolue. Le préjugé lui-même devait retenir maintes femmes de ne pas se laisser aller, mais aujourd'hui les études de prévalence

montrent que les femmes sont aussi capables que les hommes de délits sexuels et incestueux dont la gravité, en terme de conséquences psychopathologiques pour l'enfant, n'a rien à envier aux attentats de la part des hommes (Finkelhort, Russell, 1984 ; Evert, Bijkerk, 1987 ; Rouyer, 1992: 90 ; Elliott, 1994). D'autre part, la psychanalyse des femmes montre qu'elles ne sont pas épargnées par les modes archaïques de stimulation sexuelle (par exemple, anal, avec l'urine ou les fèces) et si l'autoérotisme déviant est absent, c'est au prix du refoulement et de l'inhibition, l'incapacité à parvenir à l'orgasme (McDougall, 1996: 70). D'autres études ont pu montrer toute l'importance de la fantasmatique érotique chez les femmes, dont on dit trop souvent « qu'elles n'ont pas de fantasmes » (Hariton, Singer, 1974 ; Sue, 1979, Pasini, Crépault, 1987).

De l'enfant « pervers polymorphe » de Freud, nous devons passer à l'humain, la société « pervers polymorphes ». Nous ne sommes plus face à l'exception pathologique, mais face à un problème général, celui de la perversité humaine. Ce problème possède au moins deux niveaux : celui de la perversité elle-même ; mais encore, celui du refus de voir cette perversité, refus qui passe par de multiples mécanismes comme l'ignorance délibérée ou inconsciente, le déni inconscient, la minimisation des faits, la croyance en leur irréalité, le refus de voir les faits autrement que dans un ailleurs spatiotemporel (« Cela se fait chez eux, mais pas chez nous ! », ou encore : « C'était autrefois, plus maintenant ! »), jusqu'à des mécanismes actifs de censure individuelle et sociale.

Ainsi, durant des décennies, la seule réponse d'institutions comme l'Éducation nationale ou l'Église, face à certains de ses employés pédophiles, fut la mise à l'écart, la mutation et le silence. La preuve d'une perversité collective réside dans ces sentiments collectifs de honte qui envahissent tout groupe social confronté à la déviance de l'un de ses membres. C'est comme si l'opprobre allait retomber sur tous les autres, comme si la dénonciation et la condamnation pouvaient se retourner contre eux tous. Nous retrouvons là l'un des mécanismes typiques que nous aborderons dans cet ouvrage. Tout comme la jeune femme violée ne peut crier, alerter, puis dire et dénoncer, parce qu'elle a honte, parce que son état de victime ne lui retire pas cette honte, une institution entière, un groupe entier, une famille entière peut vivre une telle honte paralysante. À l'origine de cette honte par procuration nous allons proposer l'idée d'un noyau pervers présent et actif en tout être humain.

Cet ouvrage part du postulat optimiste que le problème du « refus de voir » est résolu, afin de pouvoir s'attaquer au problème de la « perversité humaine » lui-même. Ce qui est écrit ici devrait contribuer à renforcer le postulat de la résolution du « refus de voir » : désormais une part grandissante de l'humanité se sent capable d'ouvrir les yeux sur elle-même, capable de subir une nouvelle « vexation », capable de mettre le nez dans ses turpitudes et d'en tirer de quoi grandir.

Dans cet ouvrage, c'est de fantaisie sexuelle dont nous traiterons, que l'on peut encore appeler « fantasme », « scénario », ou « script », associé à des étiquettes comme « sexuel », « érotique », « pornographique », « masturbatoire », voire « pervers », portant sur un thème sexuel quel qu'il soit (nous verrons plus loin qu'il y a lieu de distinguer entre « sexuel » et « érotique »). Nous étudierons en détail la fantaisie sexuelle à partir de l'hypothèse préalable qu'elle possède une structure et qu'elle remplit des fonctions ; en d'autres termes, la fantaisie sexuelle possède une organisation interne, un ordre et un sens et nous tâcherons de comprendre cette structure, afin de mieux comprendre la fonction de la fantaisie, puis d'en tirer des propositions pour l'action sociale et éducative.

Pour notre étude des fantaisies sexuelles, nous allons nous appuyer sur le modèle psychanalytique, mais nous aurons besoin de dépasser ce modèle afin de mieux comprendre quelles grandes structures fondamentales du fonctionnement cérébral se reflètent dans nos fantaisies et, par l'intermédiaire de ces fantaisies, influencent nos motivations et nos comportements.

Ainsi, notre ouvrage se situe-t-il sur ce versant empirique et convergent de la recherche scientifique, où des faits sont recueillis afin d'en tirer ces récurrences, ces lois que l'on concevra, par induction, comme générales, permettant de développer un modèle qui donnera lieu à l'élaboration d'hypothèses testables. Cependant, on sait aujourd'hui que toute observation, et *a fortiori* tout modèle tiré de ces observations, est déjà du « construit » (Bachelard, 1938). C'est qu'au départ le chercheur n'observe pas de rien, il n'est pas une feuille vierge sur laquelle viendraient s'imprimer les faits. L'homme de science porte déjà sur les yeux de son esprit les lunettes déformantes de son paradigme ambiant (Khun, 1962). Entre les faits et lui il pose toujours un modèle implicite d'observation qui va préfigurer son modèle théorique final. Cela signifie que nous n'allons pas observer n'importe quoi, que nous allons nous intéresser à des éléments particuliers des faits fantasmatiques et qu'il nous faudra

donc justifier ces prises de position, *a priori*, en montrant ce qui nous dégage de la mouvance psychanalytique et ce qui nous appelle vers la prise en compte d'inférences cérébrales.

Cependant, le lecteur doit être averti de deux choses : 1) en tant que psychologue clinicien nous n'avons pas les compétences nécessaires pour aborder tous les détails des mécanismes neurobiologiques de notre cerveau et tel n'est pas notre but ; il s'agit simplement pour nous de poser un modèle (donc une construction hypothétique qui demandera à être scientifiquement testée) dans lequel des données élémentaires et plausibles de la neurobiologie serviront de support à nos réflexions ; 2) il ne s'agit pas de nous livrer à l'exercice de « descendre en flamme » la psychanalyse, mais bien au contraire, et suivant en cela la règle des « révolutions scientifiques » (*ibidem*), nous nous efforcerons d'intégrer la psychanalyse dans ce qui pourrait devenir un nouveau paradigme.

Pour travailler, nous prendrons appui sur des fantaisies sexuelles exemplaires tirées diversement de la clinique psychothérapique de couple et individuelle, de ville. Les vignettes cliniques présentées seront volontairement succinctes, car c'est bien là notre choix que de traiter exclusivement des fantaisies sexuelles et non des sujets qui les ont créées. Notre étude pourrait être rapprochée de la « psychanalyse des contes de fées » de B. Bettelheim (1976), ou encore de la « morphologie du conte » de V. Propp (1970), tout en se distinguant originalement de ces modes d'analyse.

L'ouvrage que nous avons souhaité écrire, rendant compte de notre étude exploratoire, bien qu'il soit accessible à un large public cultivé, est tout d'abord un ouvrage scientifique, qui tente de suivre une démarche rationnelle, avec une certaine rigueur. Aussi, nous avons considéré qu'il n'était pas souhaitable, afin que l'on ne se trompe pas sur notre démarche et cela malgré un certain libéralisme ambiant, de présenter le contenu *in extenso* du matériel fantasmatique utilisé. Les fantaisies sexuelles présentées dans cet ouvrage le seront sous la forme réduite d'une description structurale et schématique, une formule fantasmatique, dont la sécheresse garantit la possibilité d'exposer la plus grande crudité, sans aucune complaisance, mais aussi avec le plus de précision et de pertinence scientifique possible.

Ces fantaisies sont pour la plupart choquantes, elles font de l'effet ! Elles peuvent atterrer, étonner, intriguer, soulever le dégoût ou la révolte, mais encore exciter de la façon la plus sexuelle qu'il soit ! Le lecteur doit donc être averti de l'effet et de la fascination procurée par

la simple lecture de fantaisies sexuelles (même sous une forme schématique évocatrice). Cette fascination elle-même pose déjà deux questions troublantes et intéressantes : celle de l'impact de la pensée sur le corps, ses désirs, ses impulsions ; et celle de la fascination, elle-même, de l'érotique, du sexuel sur l'humanité. Cet ouvrage est donc, en même temps qu'une source d'information et de réflexion, une expérience sexuelle en propre : il nous propose de nous confronter à des « matériaux » psychiques, écrits, imprimés sur du papier, de vivre les conséquences physiologiques et qui incitent à l'action, d'une telle lecture, mais non plus en s'arrêtant au niveau d'une fascination béate, pornographique ou, à l'opposé, au niveau d'une censure immédiate et tout aussi aveugle, mais en acceptant de dépasser notre emportement, qu'il soit positif ou négatif, afin de lui substituer une pensée construite, une compréhension de soi et de l'humain.

Deux remarques pour clore cette introduction : certaines des fantaisies présentées impliquent des enfants. Déjà apparaît là un premier élément de la structure des fantaisies sexuelles : dans toute fantaisie sexuelle se cache un enfant. Que ce soit de façon implicite ou explicite, l'enfant est toujours là, et même la fantaisie la plus « adulte » est marquée par des « positions » infantiles (l'un des personnages, apparemment adulte, joue en fait un rôle d'enfant). C'est que dans toute fantaisie sexuelle, comme dans le rêve, l'enfant en nous transparaît et c'est cette universalité de l'enfant dans la fantaisie qui nous pose, d'une façon cruciale, la question de la pédophilie comme fantaisie « mise en acte » et qui nous amène à questionner la perversion humaine au travers de l'adulte-enfant « pervers polymorphe ».

La seconde remarque touche au possible impact d'un tel ouvrage sur certaines personnalités fragiles. Ici nous touchons la question du risque face au développement de la connaissance humaine. La question est : l'exposé (même schématique) et l'analyse de fantaisies sexuelles, avec toute leur dimension de perversité ne risque-t-elle pas d'inciter des individus fragiles à passer à l'acte ? Répondre affirmativement à cette question, sans plus réfléchir et condamner sans appel, nous paraît bien plus dangereux, et ce pour au moins deux raisons : d'une part, ces fameux « individus fragiles » n'auront sans doute pas attendu notre ouvrage pour se renseigner et trouver à s'inciter auprès d'un vaste corpus (pédo)pornographique déjà existant, notamment sur internet et, d'autre part, c'est, pour le risque d'une minorité, empêcher une grande majorité d'accéder à la voie de la compréhension de soi (et d'autrui). Continuer à se fermer les yeux,

sous prétexte d'incitation et de scandale, c'est continuer à perpétuer l'immaturité sociale, humaine, et ainsi contribuer à la poursuite des égarements dont nous parlions plus haut. La pédophilie et la perversité ne disparaîtront pas avec un bandeau sur les yeux et à coup de « peines de mort » (au moins réclamées si évincées du pénal) ; ces actes terribles nous demandent, encore une fois, ce pénible regard sur nous-mêmes, les humains, regard franc, direct et sans complaisance sur les parts maudites et peu ragoûtantes de nos personnalités.

L'ouvrage est découpé en cinq chapitres qui traiteront, pour le premier, de l'intérêt pour les fantaisies sexuelles, la résistance qu'elles produisent et qui entrave leur étude, la méthode de leur recueil et leur place dans le quotidien. Dans le second chapitre, nous étudierons leur genèse selon le modèle psychanalytique, mais nous mettrons en lumière les limites de ce modèle pour ce qui concerne le rapport des fantaisies à la perversion et au narcissisme afin de justifier le besoin d'un nouveau modèle qui irait au-delà de la psychanalyse. Dans le troisième chapitre, nous aborderons le sujet qui fait titre à notre ouvrage : la structure des fantaisies sexuelles. Nous avons dégagé jusqu'à présent quatre ensembles de structures : temporelles, logiques, dans la distribution des rôles des personnages de la fantaisie et enfin, des structures thématiques. Tirant profit des deux chapitres précédents, le quatrième reposera les bases d'un nouveau modèle, esquissé dans un précédent livre, celui d'un système d'actions de gestion hédonique, afin de pouvoir expliciter les bases fonctionnelles de nos fantaisies sexuelles : dans l'étayage narcissique, la maîtrise des relations, l'élaboration de compromis entre le désir et l'interdit et la gestion de nos états psychologiques. La dernière section de l'ouvrage sera une application de notre modèle dans une réflexion sur la défense contre les fantaisies, un renouveau des conceptions sur la perversion sexuelle avec la place qu'y occupe la lutte contre le surmoi. Nous présenterons, au-delà du concept de McDougall, déjà passionnant, de « néosexualités », notre concept sans doute encore plus radical d'« egosexualités », qui pose la sexualité dans la pluralité des personnalités, nous éloignant à jamais de toute norme, qu'elle soit morale ou psychopathologique. Finalement, nous nous interrogerons sur l'impact socioculturel des egosexualités, nous inquiétant de leur montée pour les générations futures. Nous proposerons pour terminer une nouvelle instance psychique, un noyau libre de la personne, combinant à la fois une source créatrice au-delà du conflit et un surmoi dit autonome, différent du surmoi

hétéronome injecté que nous reconnaissons actuellement. Notre ouvrage se terminera, dans sa conclusion, par d'autres questions, des critiques des attitudes actuelles et l'esquisse des possibles applications de notre modèle à la prévention des délits et crimes sexuels.

L'appréhension du monde de la sexualité donne lieu à d'étranges mouvements intérieurs contradictoires, des ambivalences. Tantôt tout cela nous paraît important, comme essentiel à nos vies. Et puis, l'instant d'après (souvent après une satisfaction génitale : cerveau comme tu nous tiens !), tout cela peut nous paraître trivial, exagéré, sans importance, voire malsain ; comme si face à toutes ces autres choses on ne peut plus sérieuses en ce monde – comme la situation économique, la faim dans les pays pauvres, les maladies, les guerres … – nos affaires de fesses devenaient totalement dérisoires et qu'il faille un esprit bien tordu pour continuer à s'y intéresser en regard, par exemple, d'un congrès politique. Et puis, cette impression lénifiante explose soudain quand la sexualité – encore elle ! – nous interpelle brutalement à la révélation d'un fait divers pédophile atroce, ou l'histoire scandaleuse d'un homme politique qui aurait une maîtresse, ou les viols collectifs perpétrés dans un coin ensanglanté de la planète. Nous pensons qu'en ce point nous devons être honnêtes avec nous-mêmes et reconnaître que la réalité sexuelle est bien là, toujours et pour tous, et que les impressions, parfois, de trivialité, de dérision, ne sont que les miasmes d'un idéal asexué auquel une partie plus ou moins importante de chacun de nous aspire, secrètement ou ouvertement. Le problème est que, à moins que nous ne nous transformions en anges, cet idéal est une illusion dont il conviendrait de comprendre l'origine, le sexe restant par ailleurs pour nous, humains, une réalité incontournable.

L'INTÉRÊT POUR LES FANTAISIES SEXUELLES

> « *Nous pouvons constater qu'une personne heureuse ne fantasme jamais, à l'inverse de quelqu'un d'insatisfait.* »
>
> S. Freud

> « *Disons aussi que leur absence [à propos des fantasmes masturbatoires] dans le discours analytique est plutôt inquiétante.* »
>
> J. McDougall

> « *Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la difficulté d'application d'une telle règle [étudier dans les moindres détails les faits délictueux pervers] vient du thérapeute, surtout s'il est psychanalyste, plutôt que de la part du patient qui se sent au contraire considérablement soulagé de pouvoir parler des faits réels de façon naturelle.* »
>
> C. Balier

Le fait est là : il est difficile, autant pour les professionnels de la psychologie, que leurs patients, d'aborder les fantaisies sexuelles. Cette gêne est reconnue par la plupart des spécialistes de la question, comme McDougall, Balier, mais encore Crépault (1987) qui note les hésitations et le malaise qu'éprouvent les auteurs de la littérature sexologique traditionnelle d'allure scientifique, à parler de l'imaginaire érotique, ou Person (1995: 12) qui souligne que les fantaisies n'ont jamais donné matière à de hautes méditations ou enquêtes intellectuelles (exceptée la psychanalyse avec les fantasmes inconscients) ; et les patients eux-mêmes, que ce soit en psychothérapie ou en psychanalyse, répugnent longtemps à aborder ces contenus imaginaires qui en disent trop sur eux-mêmes.

Cette gêne comporte au moins quatre motifs : l'arrière-plan moral de réprobation qui touche aux contenus sexuels, le trouble physiologique et affectif que produisent, par leur puissance

suggestive, les fantaisies, leur lien avec la masturbation et enfin, le fait qu'elles sont le reflet direct de notre intimité psychique. C'est le premier de tous les problèmes, car comment espérer comprendre quelque chose à propos des fantaisies sexuelles et encore moins en traiter de façon scientifique si, déjà, il n'est pas possible de les voir en face, de les examiner, de les décortiquer avec un minimum de raison ? Résoudre ce problème, comme pour tout problème, c'est s'attacher à le comprendre et ici comprendre les quatre motifs de la gêne.

La réprobation morale n'est pas toujours actuelle (on conviendra que dans cet ouvrage nous faisons toujours référence aux sociétés « modernes occidentales »), elle ne s'applique que pour protéger l'ordre public et les personnes non consentantes ou qui ne sauraient légalement donner leur consentement. Par contre, il existe une sphère privée où cette convention n'a plus lieu d'être, entre adultes consentants, et même, où elle est remplacée par une convention inverse, dans le cabinet du psychanalyste, par exemple, où l'on est censé pouvoir « tout dire ». Pourtant, dans ces espaces de liberté on s'aperçoit que la réprobation morale persiste de façon virtuelle et reste longtemps active. Et même au sein du couple, où pourtant l'intimité sexuelle entre dans l'ordre des choses, la parole sur le sexe est parfois bien difficile. C'est que cette parole n'est pas sans action. La pragmatique nous a montré depuis longtemps que le langage est action (Austin, 1982 ; Searle, 1988) et qu'une force suggestive s'attache à tout acte de langage. L'information transportée par le langage, qu'elle se situe à ses niveaux digital, analogique, ou contextuel, oriente malgré nous nos représentations internes, induisant des réactions affectives et physiologiques dont nous ne sommes pas maîtres.

1 – LA PRAGMATIQUE DES FANTAISIES SEXUELLES

Stoller (1989: 68s) nous propose une expérience à ce propos : regarder en esprit la photo d'une femme (il est possible pour une femme de remplacer « femme » par « homme »). À ce niveau nos réactions resteront assez neutres. Puis, l'auteur propose une série de qualificatifs et d'arguments qui suivraient l'évocation textuelle de « une photo de femme », tels que « nue », « la fille de votre voisin », « elle est nymphomane », ou « elle est frigide », etc., et de constater sur soi, en soi, le niveau de réaction émotionnelle, physiologique. Comparons simplement deux arguments subtilement différents : « une femme nue » et « une femme mise nue ». La différence,

textuellement parlant, n'est pas bien grande, on n'a fait qu'ajouter le mot, un tout petit mot de quatre lettres « mise » et pourtant l'impact de ce petit mot est énorme. « Une femme nue », c'est une femme nue, un point c'est tout. C'est excitant parce qu'elle est nue et que la nudité renvoie à l'intime, au sexuel, à la vision des zones corporelles que l'on cache habituellement. Mais si l'on dit « une femme *mise* nue », c'est toute autre chose ! Ici, à l'image statique se substitue un véritable scénario dans lequel intervient un tiers (ou nous-mêmes ?) qui agit, qui a contraint cette femme à se mettre nue. Chacun pourra imaginer comment la personne a procédé, sur la base de quelle relation, quel pouvoir, la nudité a pu être exigée, et ensuite, imaginer tout ce qui pourra advenir, une fois la femme « mise nue » : une exhibition ? Un viol ?

Parvenus en ce point de votre lecture, quelle que soit votre réaction (et je parle bien de réaction affective, voire physiologique), vous ne pouvez déjà plus rester indifférents, la fantaisie est déjà là, imposant sa force suggestive, entraînant réprobation vertueuse ou excitation sexuelle. Peut-être l'une ou l'autre seront faibles, mais il ne tient qu'à vous de vous complaire dans cette idée, « une femme mise nue », pour les sentir grandir, s'amplifier, vous emporter, car déjà apparaît un élément important de la dynamique des fantaisies et dont nous parlerons plus loin : la force que leur donne la répétition mentale.

À présent, si vous faites partie de ceux qui ressentent une excitation sexuelle, appliquons deux autres étiquettes alternatives de Stoller : « une femme mise nue, c'est la fille de mon voisin ». Alors ? Quel est l'effet ? Encore plus excitant, non ? La fille de votre voisin (une belle adolescente de seize ans) a été contrainte de se mettre nue par deux voyous… Écœuré ? Ou fasciné ? D'accord, changeons maintenant légèrement l'étiquette : « une femme mise nue, c'est ma mère ». L'effet est tout autre et l'excitation sexuelle en prend un coup (à moins que pour certains elle ne soit encore renforcée…).

Que signifient nos réactions à ce petit jeu de suggestion ? Réactions qui ne sont pas identiques pour tous, que l'on soit homme, ou femme, selon notre âge, notre plus ou moins grande adhésion à une certaine « morale », etc. ; mais la réaction est toujours là, quelque chose dans la fantaisie sexuelle nous touche. C'est que finalement, *bien que l'excitation sexuelle soit vécue comme un phénomène automatique, sans complications, naturel… il est en fait chargé de significations à tous les niveaux de conscience* (Stoller, 1989: 116). « Signification » est bien le maître mot : *la signification agit aussi sur le*

comportement, en particulier sur ce comportement quotidien qu'est l'excitation (ibidem). La signification a un impact sur nos affects et nos motivations, justement parce qu'elle est « signe », signal de quelque chose qui se réveille et entre en résonance en nous. L'excitation sexuelle est quelque chose de complexe, elle découle de nos expériences passées, de nos fantaisies, des significations qui nous sont propres, explique plus loin Stoller.

Dans la rencontre du policier, du juge, de l'éducateur, avec le pervers, dans la rencontre du psychothérapeute avec son patient, les uns et les autres, tout en voulant garder une neutralité, un détachement tout professionnel, sont confrontés à leur propre stimulation. Comment rester de bois à l'écoute des fantaisies d'autrui, comment résister à leur force suggestive, que ce soit dans le sens de la séduction ou celui de la répulsion ? Pour beaucoup de gens, le seul moyen de résister à cet envahissement de la suggestion est le barrage. Celui-ci peut avoir une influence considérable sur la technique d'approche de la personne et de ses fantaisies. Face au pervers, le juge ou le psychiatre, par leur propre gêne, peuvent bloquer la communication, entraînant le prévenu ou le patient à se taire sur ses motivations et fascinations profondes.

Dans les psychanalyses, où l'approche est traditionnellement très prudente, l'approche du matériel sexuel (au contraire, et sans doute à cause, de ce que l'on pourrait inférer du « pansexualisme » freudien) est souvent très fastidieuse. Des passages du style : *« Ce fut au bout d'un an, à raison de quatre séances par semaine, qu'elle* [la patiente] *parvint enfin à me parler de ses relations sexuelles avec son mari »* (McDougall, 1996: 73), ne sont pas rares. Person (1995: 20 et 24) signale à ce propos, à titre d'exemple, que l'une de ses patientes attendit la fin de son traitement pour raconter une fantaisie qu'elle jugeait trop honteuse. Et l'auteur d'ajouter que : *« Cette difficulté à verbaliser les fantasmes conscients semble même être la règle dans les situations psychanalytiques où des patients s'efforcent d'explorer leur intimité ».*

Bien entendu, les psychothérapeutes ont tous leurs bonnes raisons pour encourager ou pas, consciemment ou inconsciemment, le discours sexuel de leurs patients. Ces raisons acquièrent leur légitimité au sein du corpus théorique qui soutient leurs pratiques et les patients, de leur côté, savent choisir le thérapeute et la technique qui les protégeront de toute angoisse excessive. D'autre part, on sait qu'une approche plus « sexologique », qui propose d'aborder plus directement le sexuel, n'est pas une garantie pour une découverte

véritable des fantaisies. Souvent, les aspects fonctionnels, quelque peu techniques ou mécaniques (« il faut que ça marche entre nous ») de l'approche occultent, eux aussi, la profondeur de la fantaisie. C'est que le barrage peut se transformer en une double enceinte qui finit par le rendre pratiquement invisible. On en trouve un exemple frappant dans la clinique des familles incestueuses. Au cours des séances de thérapie familiale psychanalytique avec de telles familles se pose toujours, à un certain moment, la question de l'interdit de l'inceste, ou même l'interdit d'un sexuel sauvage, à poser comme loi. Le psychanalyste est déjà gêné par ses principes de travail, sa « neutralité » et son principe de « non-intervention » dans les choix de vie de ses patients. Cependant, la société elle-même exige de lui qu'il n'aille pas trop loin dans de tels principes et qu'il agisse plus rapidement qu'il ne le souhaiterait sur certains comportements familiaux qui ne peuvent décemment ou légalement plus durer.

Nous avons pu remarquer, au cours de séminaires de comptes-rendus cliniques, qu'une barrière autrement plus importante apparaissait pour bloquer toute l'action du clinicien et comme le sidérer. Par exemple, en cours de séance, une petite fille de huit ans soulève sa jupe et se met à se masturber. Les deux parents font comme s'il ne se passait rien, ils continuent à parler de leurs problèmes sans rien remarquer. Le clinicien se trouve à ce moment-là bloqué. Il se sent choqué par le comportement de la fillette, mais ne parvient pas à dépasser d'obscurs scrupules pour pouvoir dire quelque chose à propos de ce qui se passe.

En approfondissant le déroulement des séances, nous nous sommes aperçus que *déjà* le sexuel n'était pas, ou très peu parlé en séance. Les propos tournaient autour des relations dans le couple, les mésententes, les tensions. Les actes incestueux étaient présents comme « pièces à conviction au dossier de la famille », comme vague référence mentionnée au début de la première séance, mais depuis, plus rien… Aussi, nous avions là un autre interdit, l'interdiction d'en parler et même d'y penser. C'est-à-dire que pour pouvoir poser un interdit sexuel, il faut déjà lever l'interdit qui porte sur le dire sexuel. Si on ne peut pas dire qu'il y a du sexuel, comment dire que tel sexuel est interdit ? Le thérapeute est si gêné de parler sexualité et fantaisies avec la famille qu'il n'arrive pas à poser cet interdit que sa conscience, et la société, lui demandent de poser.

Nous pensons que se révèle ici, incidemment, un problème théorique important. C'est que depuis quelques années des mouvements de pensée font de plus en plus la part belle à un « défaut

de penser », une « absence de fantasmatisation » chez les membres des familles incestueuses ou chez certains pervers. Il y a là le risque, à interroger, qu'il s'agisse d'une croyance bien entretenue chez les patients et inconsciemment (et rationnellement) récupérée par le clinicien pour justement ne pas penser le trop bien pensable. Nous nous souvenons, par exemple, de ce cas d'inceste rapporté en séminaire : le père est chassé depuis plusieurs semaines de la chambre conjugale par son épouse et dort sur le canapé du salon. La chambre de ses filles donnant sur le salon, il finit par y entrer et de stratagème en stratagème, se livre sur ses filles à des cunnilingus coupables. Face au juge et au clinicien, cet homme ne dira pas grand-chose pour expliquer ses actes. Il parlera beaucoup de la mésentente avec son épouse, sous-entendant qu'elle ne voulait plus lui accorder de plaisir sexuel, mais résumant abruptement la faute avec ses filles comme « un coup de tête idiot ». Cependant, nous avons peine à croire qu'une action planifiée et progressivement engagée sur plusieurs semaines n'ait pas donné lieu à pré-méditation, c'est-à-dire à sa représentation imaginaire, à une fantaisie. On comprend d'ailleurs fort bien que face à ce déni de façade, et conscient, ni le juge ni le clinicien, ne trouve la force d'insister, car finalement, insister ici suggère irrésistiblement l'intérêt malsain, voire la complicité. Le professionnel doit posséder un grand sang froid pour pouvoir répondre correctement à un patient pervers qui lui dirait, avec un petit sourire en coin, quelque chose du style : « Ça a l'air de bien vous exciter ce que je vous raconte, docteur ». Car alors, comment le professionnel peut-il distinguer entre son trouble intérieur, l'influence pragmatique de la fantaisie, et la surexcitation imaginaire, projective, que lui attribue le patient ?

Pour des gens qui pratiquent l'inceste, ou ses équivalents, l'instance surmoïque est représentée par l'institution sociale, le juge, le psychiatre. Face à une instance surmoïque, le déni de la faute, déni conscient et volontaire, est tout à fait de mise, c'est la réaction normale de tout être immature. On rencontre couramment le déni conscient de faute chez le jeune enfant, chez l'adolescent en crise, chez l'adulte immature. Il est typique de voir un enfant de cinq ans, pris la main dans le sac, nier vigoureusement sa faute, comme s'il était un autre que lui-même. Dans la mesure où attribuer des désordres de la pensée implique une plus grande complexité conceptuelle que le simple schéma question-réponse, nous pensons que notre devoir de scientifiques est de respecter le principe d'économie et de poser d'abord l'hypothèse d'un déni de la faute

comme acte volontaire et conscient du sujet en réponse au contexte d'une relation, plutôt que de tomber trop vite dans l'hypothèse d'un trouble de la pensée.

Alors que l'hypothèse du trouble de la pensée risque de nous faire entrer dans les conceptions les plus noires de la psychiatrie (celles où l'on voit un individu isolé et fou, un point c'est tout), en revanche, considérer le déni comme conscient peut nous permettre d'explorer ce qui, dans la relation du sujet, le conduit à un tel mécanisme de défense. Notre idée est qu'un tel déni conscient pourrait fort bien correspondre à une situation où quelque chose du sujet est, au préalable, dénié par l'autre. Par exemple, le parent dénie les élans tendres de l'enfant, ou bien la sexualité de l'adolescent, ou encore, le juge ou le psychiatre parlent au père incestueux au travers de circonlocutions gênées, déniant son inceste trop difficile à penser et parler pour eux.

Le déni conscient et volontaire de la faute, mais aussi le déni de fantasmer, peuvent être une attitude tout à fait délibérée, qui peut servir à établir un pouvoir, à se protéger, ou encore à protéger autrui. Si une famille fait croire au clinicien (clinicien étayé dans sa croyance par une théorie *ad hoc*) qu'elle ne fantasme pas, dans un premier temps elle protège le clinicien de ses fantaisies (à elle, à la famille). Dans un second temps, la famille peut alors manipuler le clinicien et se livrer à la *pensée opératoire* (Marty, M'Uzan, 1963) qui viendra faire barrage aux développements de la thérapie. La famille se protège aussi de l'attribution d'une instance surmoïque au clinicien qui viendrait réveiller les sentiments de culpabilité. En ce sens, le déni de fantasmer est un test destiné à découvrir si le clinicien peut entendre les fantaisies familiales ou pas. Si le clinicien abonde dans le sens du déni, le test est positif pour la famille en recherche de protection. À l'inverse, si le clinicien *prend le risque de se mêler à la fantasmatique familiale sous-jacente* on risque alors de voir que ce qui habite l'imaginaire familial n'est pas une absence de fantaisies, mais bien au contraire leur inflation. Pour le moment nous ne voulons rien affirmer de plus, laissant chacun à son jugement personnel face à la fascination provoquée par les fantaisies. En ce qui concerne l'hypothèse d'un déni de faute, ou celui de fantasmer (qui sont liés, la fantaisie étant souvent celle d'une faute), nous pensons qu'elle doit être testée au travers de plusieurs modalités contextuelles, relationnelles, avant que nous puissions interpréter le déni observé comme processus psychique inconscient, désordre de la pensée, ou bien stratégie volontaire et consciente.

2 – LA MASTURBATION SUR LA SELLETTE

« *La masturbation n'est pas une expression érotique semblable aux autres manifestations sexuelles* », reconnaît McDougall (1978: 76) et de s'interroger sur « *pourquoi une telle réprobation s'attache-t-elle à une inclination de l'être humain à se faire l'amour à lui-même… ?* » Comme nous venons de le voir pour la réprobation morale de l'érotisme, nous nous trouvons ici aussi confrontés à deux attitudes contradictoires : d'un côté l'œuvre freudienne, avec la révélation de la sexualité infantile, met en avant la « normalité » de la masturbation (au moins chez l'enfant) ; la sexologie moderne (transfigurée dans la révolution culturelle de Mai 68) allant jusqu'à faire de la masturbation, à tous âges, le comportement normal et légitime de tout être humain : l'enfant et l'adolescent (et la femme « libérée ») qui découvrent leur corps et ses sensations en guise d'apprentissage préalable à la relation sexuelle avec l'autre, l'adulte qui compense des passages de vides relationnels (de plus en plus fréquents dans nos sociétés individualistes) et puis, jusqu'à la masturbation partagée dans le couple ou reconnue comme un plaisir en soi, différent de la relation sexuelle, mais ni moins important et légitime. Or, à cette licence de façade s'opposent de bruyants silences dont la valeur analogique d'interdit et de réprobation ne cesse de nous interroger.

McDougall nous dit bien que, des adultes qui se masturbent, tout en entretenant par ailleurs des relations hétérosexuelles satisfaisantes, on ne parle jamais dans les colloques et les écrits analytiques (ibidem). Plus loin, elle précise que certains analysants vont jusqu'à renoncer un temps à cette pratique pour ne pas avoir à en parler en analyse et que « cette réticence se fait sentir chez des personnes qui manient [par ailleurs] avec aisance des théories psychanalytiques et des interprétations touchant la sexualité : les analystes en analyse, les psychiatres, les éducateurs, ou d'autres munis d'une culture analytique étendue » (ibidem).

Nous restons convaincus que ces remarques de McDougall, en 1978, gardent aujourd'hui toute leur actualité. Les titres de la littérature psychologique scientifique nous paraissent toujours aussi pauvres sur ces thèmes de la masturbation et des fantaisies qui l'accompagnent alors, qu'en parallèle, une certaine littérature populaire se développe pour soutenir sa pratique et la revendiquer comme une espèce d'art. C'est que, étrangement, la place de la sexualité fait de plus en plus problème dans la psychanalyse postfreudienne. On assiste à une « *désexualisation de la théorie et de la*

pratique » (Green, 1997). Par l'effet de ce qui ne saurait être considéré comme une coïncidence, les sexualisations conjointes de la maladie hystérique et de la thérapie psychanalytique ont cédé la place aujourd'hui aux désexualisations conjointes de la maladie « état-limite » et de la psychanalyse. Mais, comme le souligne Green, « *chez les cas limites les plus analysables (...) la vie érotique fantasmatique, la plus secrète, gît au fond de la psyché comme un trésor enfoui, jalousement gardé.* »

L'interdit de la masturbation ne date pas que d'hier. On le rencontre depuis la plus haute Antiquité jusqu'à nos jours et il transcende les cultures. On y a longtemps vu un barrage au développement spirituel de l'homme, ou encore une entrave à la nécessité de procréer. Mais les interdits religieux n'ont jamais atteint le degré de folie et d'obsession anti-masturbation que la médecine populaire occidentale des 18e et 19e siècles, soutenue par une bourgeoisie assoiffée de normes pour combler ses besoins d'identité sociale. Le médecin suisse Samuel Auguste Tissot (1728-1797), acquit ainsi une grande notoriété, et fit de nombreux émules de par le monde, comme grand pourfendeur des masturbateurs, qu'il fallait réprimer sans relâche.

Le souci de répression conduisit des médecins jusqu'à des extrêmes chirurgicaux dramatiques, exercées tant sur des enfants que des adultes : cautérisations ou excisions clitoridiennes (Duffy, 1963), de préférence sans anesthésie, la douleur étant censée avoir un impact dissuasif ! Mais encore, l'infibulation des prépuces, obliger des enfants à dormir attachés ou harnachés de cuirasses, interner des adultes dans des asiles d'aliénés, etc. Toute cette répression se faisant sous le motif d'une « maladie » proprement imaginaire, pompeusement nommée « onanisme » et qui entraînerait tout un cortège de vices, de maladies et de troubles que nous dirions aujourd'hui « opportunistes ».

Retenons tout de suite le caractère totalement imaginaire de l'onanisme comme maladie, car il nous indique bien la voie d'une compréhension : une maladie imaginaire, c'est une maladie de la fantaisie contre la fantaisie. Car la masturbation est la conduite pratiquement unique où la fantaisie sexuelle apparaît comme nécessité et support. L'opposition de Tissot est, avant toute chose, une opposition (inconsciente) aux fantaisies sexuelles. La profusion des maux causés par la masturbation nous renvoie à la profusion des fantaisies, l'abondance des dernières appelant celle des premiers comme autant de conséquences imaginaires. Freud lui-même est

resté très évasif quant à la masturbation, semblant la ranger du côté de la pathologie, comme noyau de toutes les addictions.

La particularité de la masturbation est bien ressentie lorsqu'on tente d'expérimenter une effraction de l'isolation psychique. Nous avons tous un mécanisme psychique automatique qui isole certaines représentations de nos représentations ordinaires et quotidiennes. Par exemple, nous pouvons faire l'amour, et même l'amour oral, malgré la proximité des organes sexuels avec ceux de l'excrétion. De même, dans le commerce avec nos semblables, il ne nous vient pas habituellement à l'idée qu'ils puissent naturellement avoir une activité sexuelle, ou déféquer, ces représentations restant à part, isolées, dans nos psychismes. L'exercice que nous proposons, de rompre un instant cette isolation et d'imaginer quelque personne de notre entourage se livrant à l'une de ces activités habituellement « isolées », va donner des résultats intéressants. En ce qui concerne la défécation, ou l'acte hétérosexuel (voire homosexuel, tel qu'il est de nos jours considéré comme « normal »), nous avons peu de mal à nous représenter la chose et son « naturel ».

Finalement, nous sommes humains, mais avant tout animaux et nos corps physiologiques sont des machines qui ingèrent, digèrent et *exgèrent* (si l'on nous permet se néologisme assorti), et qui se reproduisent aussi par la voie sexuelle. Par contre, il en va tout autrement avec la masturbation et cela pour deux raisons : 1) elle paraît tout de suite un acte non naturel, superflu, sans aucune justification biologique (à l'instar de l'organe masturbatoire féminin, dont le « superflu » imaginaire vient soutenir les idéologies et les actes barbares de l'excision clitoridienne – Hosken, 1983) ; 2) la masturbation est indécente, car elle renvoie, elle et non la défécation ou l'amour à deux, à l'arrière-plan de fantaisies qui lui sert de support. Or si l'on peut bien imaginer une actrice célèbre accomplir ses besoins naturels (même elle !) ou un ministre remplir son devoir conjugal, il devient très embarrassant de considérer l'un ou l'autre se masturbant avec en tête quelques fantaisies épicées. Cet embarras explique alors bien des inhibitions quand il s'agit de parler masturbation et fantaisies dans un colloque ou un livre scientifiques. C'est que l'auteur, ce faisant, court le risque d'être renvoyé à sa propre masturbation coupable et ses propres fantaisies répréhensibles. Car la question est bien celle de la culpabilité et de l'interdit. Nous avons beau nous rassurer à l'aune de la pensée « moderne », « libertine », tout au fond de chacun de nous veille le censeur, notre *Big Tissot* intégré !

3 – LA TACHE AVEUGLE PERVERSE

Finalement, c'est la fantaisie sexuelle elle-même qui semble pouvoir réunir, faire la synthèse, de trois des quatre motifs sur lesquels nous avons étayé la réserve dont elle fait l'objet, en science comme ailleurs. La réprobation morale persiste, malgré la liberté affichée, car la fantaisie possède une force pragmatique qui soulève chez tous des réactions difficilement contrôlables et la masturbation est un tabou résiduel parce qu'elle s'étaye elle-même sur la fantaisie. À l'inverse, il semble bien que la fantaisie sexuelle soit, avant tout, une fantaisie masturbatoire, il y a là comme une consubstantialité. De plus, il s'agit de quelque chose de profond, tenace, au fond de chacun d'entre nous. Quelque chose qui attire irrésistiblement les idéologies idéalistes anti-sexe et qui résiste, sans raison, à toutes les raisons libertines. Comment expliquer cette incohérence, ce nœud incompréhensible, ce trouble indéracinable ?

La synthèse des raisons de la résistance à la fantaisie sexuelle va donc porter sur la fantaisie elle-même en tant qu'elle est révélatrice d'une part cachée de notre personnalité. Alors que l'on parlera facilement de ses rêves nocturnes, Person (1995: 20) souligne combien les individus sont enclins à enfouir leurs fantaisies diurnes au plus profond d'eux-mêmes. Pour Person, tout comme pour Pasini et Crépault (1987: 9), la raison principale de ce refus de voir en face les fantaisies, en particulier les fantaisies sexuelles, est qu'elles sont bien trop révélatrices de nos besoins infantiles, des aspects grandioses, obscènes, agressifs, de notre personne.

Il existe, proche du centre de la rétine de notre œil, ce que l'on appelle la « tache aveugle ». Celle-ci correspond à la papille, l'endroit où les fibres des neurones rétiniens se regroupent pour former le nerf optique. Par métaphore, on appelle souvent « tache aveugle » la partie d'un système (quel qu'il soit) qui voit, perçoit, mais ne peut, de ce fait, se voir ou se percevoir lui-même. Le racisme, ou l'anthropocentrisme, sont des taches aveugles de la pensée : parce que l'homme a du mal à se percevoir lui-même, comme de l'extérieur, il juge autrui à sa mesure, qu'il croit universelle, créant ces idéologies crétines que nous connaissons bien. Notre hypothèse est qu'en matière de fantaisie sexuelle et de masturbation, il existerait en tout homme une « tache aveugle perverse », ou un « noyau pervers » (McDougall, 1978: 80). Nous reviendrons plus loin sur la notion de perversion, contentons-nous pour le moment de son acception commune d'une *« atypie dans l'obtention du plaisir sexuel »* (Laplanche, Pontalis, 1967). Cette tache

aveugle perverse se présenterait comme la propension commune à ne pas vouloir voir le pervers en soi. Non seulement à ne pas vouloir voir, mais de plus, à ne pas être capable de le voir à partir de nombreux mécanismes de déni et de mensonge avec soi-même. Le déni pouvant prendre la figure extrême de ce que nous proposons d'appeler le « complexe de Saint-Paul » (*« mais je voudrais que tous les hommes fussent comme moi »* [sexuellement continents] (Bible, NT, Corinthiens, 7,7)). Cette tache aveugle perverse serait à la source de ce passage à l'acte constant et intime, résiduel : la masturbation. Nous aurions là une énième *vexation* de l'homme, un résidu de *folie* que personne ne veut voir en face, encore moins étudier trop précisément. Il y aurait là un refoulement social qui serait au cœur de la morale sexuelle. Ce déni social nous permettrait d'éviter le danger d'une collusion perverse entre les hommes, par le jeu fascinant des interfantasmatisations. Car lorsque les hommes parlent de masturbation, de fantaisies sexuelles, il y aurait le risque imaginaire que tout puisse déraper, le risque de la folie collective orgiaque. À l'inverse, celui qui oserait se distinguer en parlant seul, devant les autres, de la masturbation et des fantaisies sexuelles, risquerait d'être attaqué de toute part par la répression sexuelle collective, faite de culpabilisation et de honte.

L'homme aurait donc besoin de cette tache aveugle en lui-même, de croire qu'il y a un ange tout au fond de lui et non un démon. Le problème au quotidien, et scientifique, de la tache aveugle perverse, est qu'elle nous retire toute maîtrise rationnelle sur nous-mêmes. Trop éviter d'y regarder avec la raison, d'en parler, de partager peut parfois conduire à se laisser surprendre par le passage à l'acte du larron, vous savez, celui qui profite de l'occasion (« quarante ans, bon père de famille, tranquille et sans histoire, on ne sait pas ce qui s'est passé lorsqu'il a pris cette jeune fille en auto-stop, sur le bord d'une petite route de campagne, et qu'il l'a violée… »).

Sur le plan scientifique, la tache aveugle perverse expliquerait l'indigence d'écrits et de réflexions profondes sur la masturbation et les fantaisies sexuelles. Elle viendrait souligner la dramatique absence de maîtrise sociale de la délinquance sexuelle et ferait barrage à des actions de prévention et de soin novatrices et efficaces en matière de délits ou crimes sexuels.

4 – DE LA MÉTHODE

L'objet de notre recherche, les fantaisies sexuelles, est une source permanente d'intérêt pour les humains. Une démonstration de cet intérêt, sa constance à toutes les époques, sa présence dans toutes les cultures, son explosion aux 20e et 21e siècles avec le développement des libertés individuelles, avec la publication de masse et maintenant l'internet, nous paraît superflue. Les fantaisies sexuelles, masturbatoires, peuvent paraître de façon crue dans la pornographie, ou bien se déguiser derrière les mises en scène en point de suspension des romans à l'eau de rose. Elles transparaissent en filigrane dans la plupart des films, dans la publicité et même les contes de fées suggèrent toujours à la fin un coït répété dans leur : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». Aussi, faut-il la conjonction de patients à la recherche d'eux-mêmes, sensibles à la découverte et compréhension de leurs scénarios intimes et d'un clinicien attentif et curieux de tels scénarios pour que se construise peu à peu une technique propre à leur exploration.

Cette technique, inspirée de la sexoanalyse de Crépault (1997) et de l'approche freudienne du rêve nocturne, consiste tout d'abord en une ouverture d'esprit à ce type de matériel bien particulier, qui touche au sexuel et donc au plus intime de la personne. Puis, il y a lieu d'interroger le patient sur les moindres détails, de mener une exploration intéressée, dynamique, sans rechigner sur les questions ouvertes ou semi-ouvertes. À l'instar du rêve nocturne, la fantaisie sexuelle n'est jamais directement donnée, elle est toujours un reconstruit, sans pour autant perdre de son intérêt. Nous allons présenter quelques règles élémentaires dans l'analyse des fantaisies sexuelles et un exemple, qui sera aussi l'occasion d'introduire le lecteur à une première fantaisie.

Aborder les fantaisies sexuelles et en faire l'objet d'un travail psychothérapeutique consiste tout d'abord à créer un contexte où un tel travail pourra être demandé. Ainsi, il est entendu que si l'on va voir un « sexologue », c'est que l'on a choisi de parler de « sexe », au moins de sexualité, même s'il ne s'agit que de son aspect « technique ». Nous n'avions pas cette étiquette, ni aucune autre pouvant annoncer « ici on parle des fantaisies sexuelles ». Chaque clinicien travaille avec sa personnalité ; sa formation, la technique qu'il a pu apprendre, ne sont qu'un bagage, enrichissant, indispensable, mais insuffisant. Le travail sur lui-même du clinicien, sa psychothérapie, ou psychanalyse personnelles, sont eux aussi

incontournables, mais toujours nous finissons par retomber sur l'homme, son caractère, sa personnalité, et c'est bien avec cela qu'il sera un clinicien et un thérapeute, piètre ou de talent.

Travaillant avec sa personnalité, le clinicien se trouve confronté à la personnalité de son patient et le travail clinique prend toujours figure de la rencontre de deux personnalités. Comme pour le couple humain, la rencontre patient-clinicien se fait à partir de choix inconscients qui portent tous sur les personnalités en présence au travers des signes qu'elles renvoient dans la façon d'être, de parler, d'écouter, dans le décor d'un cabinet de consultation, le vêtement, une poignée de main, des regards échangés. Même chez le psychanalyste le plus « neutre », la personnalité transparaît, ainsi que les choix théoriques et techniques au travers de la succession des « hum, hum », et de leurs inflexions, qui soulignent le discours du patient, guidant inconsciemment ce dernier vers les thèmes choisis de l'analyste.

Pour notre part, c'est de façon à la fois opportune et délibérée que nous avons choisi de favoriser la parole sur la fantaisie sexuelle. La clinique du couple fut à ce titre un terrain intéressant, avec ses multiples jeux de fantaisies qui apparaissaient comme autant d'armes pour affronter l'autre et lui dire le désir et le besoin d'intégrité. À d'autres moments, nous avons eu affaire à des individus solitaires, des hommes ou des femmes, pour qui les fantaisies étaient directement des lieux d'interrogations sur la frustration, l'effervescence du désir et le « qui suis-je ? ». Aussi, la technique de base a-t-elle consisté pour nous à annoncer clairement la couleur, à proposer à un moment donné, comme technique particulière d'exploration, le travail sur les fantaisies sexuelles.

L'accord du patient est, bien entendu, indispensable et doit être soigneusement recueilli. Ce qui signifie qu'il doit toujours y avoir un délai de réflexion de quelques jours avant que le travail ne commence effectivement. McDougall souligne, à juste titre, l'équation entre fantaisies masturbatoires et rêves (1978: 89) ; ce rapprochement se retrouve pareillement dans la technique : il s'agit pour le patient de rapporter ses fantaisies, comme il rapporterait ses rêves nocturnes, afin d'en parler. Par la suite, la technique d'exploration est elle-même très proche de la technique d'analyse des rêves telle que Freud (1900) a pu la présenter. Il s'agit d'être attentif aux détails, à tous les détails, tant de la mise en scène, du scénario, des personnages, que de leurs sentiments, de leurs éprouvés. Le patient a toujours tendance, au début, à présenter sa fantaisie de façon elliptique. Cela ressemble un

peu à ces en-têtes de chapitres qu'affectionnait le roman ancien, dans le style : « Où l'on voit le héros... ». Pour aller au-delà de cette bande-annonce, il convient d'user de la question sans rechigner, de mener une véritable enquête, une sorte de « reconstitution du crime ». Si la prise de notes n'est pas une obligation, elle peut être utile, à condition qu'elle ne se transforme pas en écriture livresque. Il s'agit de tracer les grandes lignes de la fantaisie (pour ce faire nous utilisions souvent un tableau à feuilles de grande taille), pour finalement dégager sa structure et sa signification profonde, car c'est à partir de cela que peut émerger la compréhension du patient sur lui-même.

5 – LES PLAISIRS DE LA PISCINE

La fantaisie sexuelle qui va suivre en est peut-être une. Nous voulons dire par là que la patiente n'a jamais voulu explicitement déclarer ce scénario comme réel ou le fruit de sa propre imagination. Elle jouait ainsi avec nous, dans son transfert, avec la limite entre le possible, le plausible et l'impossible. Elle accomplissait un travail de test de sa pensée magique : peut-on faire n'importe quoi avec sa pensée, tuer des gens (son père ?), faire l'amour, faire le mal, ou le bien ? Elle s'interrogeait sur le pouvoir de sa pensée : comment elle peut être créatrice, comment elle peut fasciner autrui. Est-elle prémonitoire ? Peut-elle influencer le monde autour de soi ? Elle se posait la question des limites : où se trouve la frontière entre la réalité et la fantaisie ? Et puis, il y avait aussi le plaisir de la pensée, de sa force créatrice, du jeu.

Piscine :

Patiente : Je vais vous raconter un premier fantasme, mais... peut-être que ce n'est pas un fantasme, c'est peut-être la réalité.

E.L. : C'est un fantasme entre chien et loup.

Patiente : Oui, la nuit toutes les fantasmes sont gris (elle se met à rire, puis elle se reprend). Ça me fait un peu peur de parler de ça... c'est tellement... fascinant, excitant, surtout... non, je ne dirai rien de plus, vous ne saurez rien, juste ce que c'est. C'est : le fantasme d'une jeune fille qui... (elle rit, gênée), qui se masturbe... enfin, elle croit qu'elle n'est pas vue, mais elle est vue. Voilà.

E.L. : Oui ? Comment c'est l'endroit où elle se masturbe ?

Patiente : Cela se passe auprès d'une petite résidence paisible de banlieue, bâtie au milieu de jardins privés. Dans cette résidence il y a quelques rares jeunes couples, mais surtout des hommes et des femmes solitaires, chacun séparé de ses voisins par vingt centimètres

de béton armé. La résidence est entourée de maisons individuelles et on peut plonger le regard dans les jardins plus ou moins bien entretenus. Voilà planté le décor. Cela ressemble beaucoup à chez moi. Vous pensez que c'est chez moi ?

E.L. : Je pourrais être intrigué de savoir si c'est une vraie histoire ou une simple histoire imaginaire ? Mais est-ce si important ? Que se passe-t-il alors dans votre fantasme ?

Patiente : Bien. C'est l'été et dans un certain jardin il y a une petite piscine démontable. Et c'est dans cette piscine que viennent s'ébattre deux charmantes jeunes filles, d'une douzaine d'années, fort jolies, grandes et sveltes, sans doute des cousines. Jusque-là est-ce que ça vous plaît comme fantasme ?

E.L. : Vous vous inquiétez peut-être si je peux entendre la suite ? Mais vous avez fort bien planté le décor. Est-ce l'une des deux jeunes cousines qui va se masturber ?

Patiente : Oui, c'est l'une d'elles. Elles sont différentes... j'en parlerai plus tard... Je voudrais dire combien cette scène est merveilleuse, combien ces filles sont belles. Je veux dire que ce n'est pas du sexuel... pour du sexuel, c'est autre chose, de très pur...

E.L. : La sexualité n'est pas antinomique de la beauté, de la poésie, de la pureté ; mais la pureté, c'est quoi ?

Patiente : C'est une innocence, mais pas l'innocence comme on l'entend habituellement, des gosses complètement angéliques. Non, une innocence animale, en quelques sortes, qui inclurait le sexe. C'est une joie de les voir jouer, s'asperger, barboter, puis gravir l'échelle, s'étendre au soleil sur le gazon, papoter et reprendre avec quelques rires leurs jeux aquatiques. Ces deux filles sont admirables de cette grâce, de cette sorte de candeur, de pureté, de spontanéité qui caractérisent les enfants de cet âge lorsqu'ils sont heureux de vivre. Et vraiment elles portent en elles une joie de vivre... communicative... (elle s'interrompt, émue).

E.L. : Comme si elles vous communiquaient leur joie de vivre.

Patiente : Oui... (elle se reprend). On va dire que dans cette résidence, quelques habitants, des hommes, mais aussi une femme (cette femme ce serait peut-être moi), partagent la même curieuse fascination pour les petites baigneuses. Alors, voilà le plus croustillant. Ces deux filles terminent habituellement leur bain d'une façon que certains trouveront étrange. En fait, elles poursuivent un rituel qui doit remonter à leur petite enfance et qui, alors, ne portait guère à conséquence. Il s'agit simplement de retirer leur maillot de bain pour s'essuyer et se rhabiller. Mais maintenant qu'elles

deviennent grandes, que leur poitrine commence à pointer, qu'un blond duvet initie sa pousse sur leur mont de vénus, que des sensations nouvelles s'immiscent dans leur ventre, leurs cuisses, leur bouche, l'innocence de jadis se mue en un exaltant défi. Surtout pour l'une d'elle, celle qui va oser… faire la chose… chose interdite…

E.L. : Comment ça commence la chose osée et interdite ?

Patiente : Par le silence. Tous les enfants font ça, quand ils font une bêtise, ils ne font plus de bruit et c'est ce qui les perd, car quand les adultes n'entendent plus rien, c'est pour eux le signe qu'il se passe quelque chose de mauvais. Et ça, ça me dégoûte !

E.L. : Cette interprétation que font les adultes que c'est mauvais ?

Patiente : Oui, c'est stupide, alors que tout est si beau, si pur. J'imagine que moi aussi j'entends… d'abord les petits cris, les grands rires, les éclaboussements, et puis tout à coup, un grand silence advient et je sais que c'est le moment. L'une d'elles commence habituellement, la plus téméraire… (c'est cela la différence entre elles, l'une est téméraire, l'autre pas, et je me sens plus proche de la téméraire, c'est comme si c'était moi). Donc, la plus courageuse baisse le haut de son maillot de bain. Comme elles ont de l'eau jusqu'à la taille, je ne peux voir que leur jeune poitrine se trémousser. Puis, leurs mains glissent sous l'eau pour des attouchements subtils et parfois, elles doublent leur plaisir en s'embrassant sur la bouche. Pour faire cela, elles s'accroupissent un peu, ne laissant émerger que leur tête et se placent sous l'abri d'un des rebords de la piscine. Elles se cachent ainsi de la vue de leur grand-mère, une grosse femme acariâtre, qui peut surgir à tout moment de la maison. Mais en se cachant de la sorte, elles se placent en plein à la vue des habitants de la résidence.

E.L. : Qu'est-ce qui les excite ces jeunes filles ? Se caresser, s'embrasser, ou bien le risque d'être surprises par la grand-mère, ou encore d'être vues de la résidence ?

Patiente : Je crois bien que c'est un peu tout cela qui les excite. Mais je vous ai dit qu'elles sont différentes toutes les deux. La moins courageuse est juste excitée… même pas, peut-être simplement surprise (elle se laisse entraîner) par ses sensations dans son corps, son ventre, sa bouche, c'est ça qui l'excite. Mais l'autre, c'est plus compliqué, elle est plus… comment dire… plus délurée, elle a plus d'esprit. Elle, elle pense qu'on les regarde de la résidence et c'est ça qui l'excite.

E.L. : Elle prend plaisir à s'exhiber.

Patiente : Hum, c'est presque ça. Ou c'est plus subtil. Elle ne sait pas en fait si elle est regardée. Peut-être que si elle le savait, elle aurait

peur, elle ne ferait pas ce qu'elle fait. Elle est excitée parce qu'elle ne sait pas. De ce côté-là, au cœur de juillet, la plupart des studios sont vidés de leurs occupants partis en vacances et les volets roulants restent baissés. Les quelques rares appartements encore occupés ont leurs volets roulants mis en persienne, pour se protéger du soleil qui cogne. Et c'est sous ces persiennes inclinées que peuvent glisser des regards invisibles, dans l'ombre. Mais il n'y a pas que les gamines à s'exciter. Il y a tous les autres, dans la résidence.

E.L. : Qu'est-ce qui les excite les autres ?

Patiente : Je crois que c'est cette phase ambiguë par laquelle passent les jeunes filles : elles ne sont plus des petites filles, mais pas encore des adolescentes bien sexuées.

E.L. : En quoi cela est-il excitant pour les voyeurs de la résidence ?

Patiente : Je n'aime pas le mot « voyeur », cela renvoie trop à une idée de perversion.

E.L. : Vous avez raison. Ce mot est trop fort ; je n'aurais pas dû l'employer ici. Comment diriez-vous vous-même ?

Patiente : Ce ne sont pas des voyeurs. Bon, bien sûr ils sont excités, comme doivent l'être des voyeurs en pareil cas, mais ce n'est pas la même excitation, ce sont des esthètes, plutôt…

E.L. : Comme devant une œuvre d'art ?

Patiente : Bon. Non ! Bon, vous avez raison, ce sont des voyeurs, des vicieux, des cochons, et ils ont le droit de vivre, de s'exciter, de voir, voir, voir ! Et en quoi ce qu'ils font est-il mal ?!

E.L. : C'est vrai : en quoi est-ce mal, surtout que ce ne sont que des petites filles !

Patiente : Plus tout à fait, justement. En tant que petites filles elles n'ont pas à cacher leur nudité vis-à-vis de leur grand-mère, mais par contre, elles savent qu'il leur faut cacher, lui cacher, leurs élans sensuels. En même temps, vis-à-vis des éventuels habitants de la résidence, elles ne ressentent aucune menace quant à une expression de réprobation, de honte. Et, bien au contraire, ne sachant pas vraiment si on les regarde ou pas, elles semblent beaucoup s'exciter dans leurs exhibitions qui, encore une fois, sont protégées par l'ambiguïté de leur état.

E.L. : Comment ça marche cette protection par l'ambiguïté ?

Patiente : Comment expliquer cela ?… Si elles sont des petites filles, y'a rien de sexuel, elles peuvent se mettre nues devant tout le monde, y'a pas de problème ; mais c'est différent si elles sont grandes, des jeunes filles, alors là y'a une réprobation. Et elles, elles sont entre les deux…

E.L. : Je ne comprends pas comment elles profitent de cet état « entre les deux ».
Patiente : En fait, c'est bien dans leur tête. Surtout celle de la téméraire. Elle se dit que c'est naturel de s'exhiber, mais secrètement ça l'excite de le faire et ce qui la protège c'est que ceux qui la regardent ne sont pas censés savoir qu'elle est excitée.
E.L. : Que se passe-t-il ensuite ?
Patiente : La moins téméraire, sort d'abord du bain et retire son maillot, elle est toute nue et elle prend tout son temps pour s'essuyer et se rhabiller. La seconde, la téméraire, elle reste étrangement seule dans la piscine, elle se prélasse lascivement. Lorsque sa cousine est partie, elle se décide à sortir et, debout sur le gazon, elle retire son maillot de bain en un savant strip-tease. Elle le fait exprès de ne pas retirer son maillot tout de suite comme sa cousine, car elle aime ça, faire du strip-tease sur le gazon (elle rit).
E.L. : Devant les hommes et la femme de la résidence ?
Patiente : Oui. En fait, comme je vous disais, elle ne sait pas vraiment si on la regarde. Si elle le savait, si elle voyait vraiment quelqu'un regarder, elle partirait en courant ! Mais là, elle se dit qu'il n'y a personne, elle fait semblant, en même temps, comme s'il pouvait y avoir quelqu'un (tout en se disant que même s'il y a quelqu'un, elle est une enfant, ce n'est pas grave), c'est tout ça son jeu, qui l'excite. Elle se cache derrière la piscine par rapport à la maison, mais elle reste complètement visible depuis la résidence. Là, j'imagine qu'elle prend tout son temps pour retirer son maillot et s'essuyer. Elle fait durer le plaisir !
E.L. : Comment vous le décririez ce plaisir ? Pouvez-vous approfondir la chose ?
Patiente : Bien, elle se frotte d'abord inutilement sur son maillot, en donnant l'impression qu'elle lutte contre sa pudeur. Puis elle prend un petit air pincé, ou elle jette un regard de défi vers la résidence et elle dénude enfin sa jeune poitrine qu'elle masse, plus qu'elle ne l'essuie, dans sa serviette. Elle glisse ensuite sa serviette entre ses cuisses à plusieurs reprises et ça commence à sérieusement l'exciter. Le maillot descend très lentement sur son ventre et elle peut rester un bon moment à hésiter, dénudée à raz du pubis, s'épongeant pour la millième fois les cheveux ou la poitrine. Elle finit habituellement par se mettre de dos à la résidence pour retirer son maillot brusquement, comme on se jette à l'eau, découvrant ses petites fesses bien rebondies. Son combat intérieur est éloquent…
E.L. : Par la suite, jusqu'où va-t-elle dans son combat intérieur ?

Patiente : Je la vois se pencher en avant pour frictionner ses cheveux et c'est dans cette action qu'elle tourne lentement sur elle-même pour se retrouver face à la résidence. Là, elle se redresse aussitôt, elle essuie ses bras sans oser encore lever son regard. Puis, elle place la serviette de bain sur ses épaules, et l'on peut à présent admirer sa fente sexuelle à peine voilée d'un léger duvet blond. Je crois que souvent, par provocation, elle jette un long regard déterminé sur la résidence. Elle fouille les ombres sous les persiennes à la recherche de ces regards qu'elle voudrait braver, de ces regards qu'elle souhaite tout en les redoutant, de ces regards qu'elle appelle ardemment dans le défi jeté à elle-même… Puis, elle fait semblant de s'éponger un sein avec la main gauche, et tout en jetant des coups d'œil anxieux tantôt vers la villa, tantôt vers la résidence, de sa main droite elle… elle se donne du plaisir… (elle rit, gênée).
E.L. : Vous pouvez continuer votre histoire. Essayez d'aller plus loin : comment elle se donne du plaisir, comment joue-t-elle avec le risque d'être vue, par exemple ?
Patiente : Ça vous plaît comme fantasme ?
E.L. : Vous demandez au maçon si ça lui plaît de bâtir des maisons, ou bien vous inquiétez-vous vraiment de ce que je pourrais penser de votre fantasme ?
Patiente : C'est vrai que vous devez en entendre tous les jours, et des moins *soft* que ce fantasme. Mais attendez, vous allez voir que ça peut se corser.
E.L. : Je vous écoute.
Patiente : Elle… (c'est dur à dire !), elle glisse un doigt dans sa fente sexuelle pour se donner du plaisir. Ah, voilà ! c'est dit.
E.L. : C'est un soulagement d'avoir pu prononcer cette dernière phrase.
Patiente : Oui. C'est idiot de ne pas pouvoir tout dire à quelqu'un. Mais je dois poursuivre, ça va devenir intéressant. Alors… elle s'arrête souvent, prudente, jouissant de cette peur du risque d'être surprise. Elle essuie alors ses cheveux, ou son ventre, s'excitant de ses exhibitions. Puis elle reprend ses attouchements. Et les jours où tout va bien, où ni sa cousine, ni sa grand-mère ne pointent leur nez, on la voit toute debout, jambes un peu écartées… offerte dans cette totale nudité, elle parvient à… à… à la jouissance. Après cela, il est incroyable de voir à quelle vitesse elle s'habille et disparaît dans la maison envahie d'ombre. Voilà, terminé !
E.L. : Quelque chose a accroché autour du mot « jouissance ».

Patiente : Oui, c'est dur de dire l'autre mot, plus cru… Oh, et puis zut ! L'or–gasme, elle est arrivée à l'orgasme devant tout le monde ! Ça y est, je l'ai dit, et je ne suis pas morte !
E.L. : Parce que la honte, c'est mortel, ça peut faire du mal.
Patiente : Oui, et pourtant c'est sans doute… c'est étrange, c'est sans doute ce qui m'excite le plus, la honte, enfin, le risque de la honte, pas la honte elle-même, le risque…

On aura ici un aperçu de la technique de restitution d'une fantaisie sexuelle : dans le cadre d'un intérêt explicite pour la fantaisie, un ensemble de reprises assez classiques du discours du sujet, pour relancer sa parole, la faire avancer, aller plus loin. Un autre point important est à préciser en ce qui concerne les positions spatiales respectives du patient et du clinicien : nous n'utilisions pas le divan psychanalytique, mais l'entretien en face à face. Cependant, lors des phases du travail correspondant à la restitution de la fantaisie, nous avons peu à peu mis au point une disposition qui se rapproche sensiblement de ce divan : clinicien et patient sont assis côte à côte, à un ou deux mètres de distance, tournés dans la même direction, vers un mur neutre de couleur unie. Ainsi, le patient peut se détendre loin du regard du clinicien, il peut fermer les yeux parfois, ou laisser son regard reposer sur le mur qui devient une sorte d'écran de projection de la fantaisie. Le confort est identique pour le clinicien, qui peut librement laisser son attention « flotter » face au mur vide. Cela rappelle une technique de méditation zen.

6 – L'ÉBAUCHE D'UNE STRUCTURE

Au-delà de ces aspects techniques, on peut tracer un rapide aperçu de ce qui devrait constituer la structure de la fantaisie sexuelle et que nous reprendrons, bien entendu, en détails plus avant dans l'ouvrage. Le décor tout d'abord. Celui-ci n'est pas posé n'importe comment, ou simplement pour son esthétique, pour créer une ambiance. Nous avons affaire à un décor stratégique qui annonce déjà l'intrigue de la fantaisie. Ce décor est visuel avant tout, bien qu'il comporte quelques éléments auditifs (les bruits que font les filles en s'amusant dans la piscine). Au plan visuel, le décor permet et interdit un ensemble de regards. Les fenêtres ouvertes des studios de la résidence permettent le regard des voyeurs ; mais l'ombre des persiennes cache et rend « invisible » ce regard troublant pour les jeunes filles. La maison où se trouve la grand-mère, le rebord de la piscine, cachent les jeunes filles

au regard de la grand-mère, mais en même temps, elles s'exposent aux regards de la résidence. Nous avons donc affaire à un décor qui, comme au théâtre, cache certaines choses, en révèle d'autres : il y a la scène, et les coulisses, le côté cour et le côté jardin.

À cette disposition du décor correspond une distribution des personnages. Plus loin nous verrons plus précisément la répartition tripartite des rôles de ces personnages. Retenons pour le moment la présence des voyeurs (incluant notre patiente, auteur de la fantaisie) qui représentent la pulsion active ; la grand-mère, dont on parle, mais qui reste comme une menace invisible de l'ordre de la défense, de l'interdit ; et puis, les jeunes filles, pour le moment « ambiguës », entre petites filles « asexuées » et jeunes filles sexuées, elles sont dans l'entre-deux d'une pulsion qui se révèle et se cache tout à la fois ; elles ne sont pas non plus sensées faire du sexuel, mais prendre leur bain « innocemment » dans la piscine. Nous voyons ainsi le drame de la fantaisie sexuelle, et sa force d'excitation, se jouer dans une opposition entre deux forces opposées, entre lesquelles une formation de compromis prend place.

Un troisième élément important peut être relevé en ce qui concerne cette fantaisie et que nous verrons apparaître dans toutes les fantaisies sexuelles : c'est le rythme. Ce rythme du récit est fait d'une gradation dans l'intérêt de l'intrigue, une sorte de suspens spontané. On plante le décor, mais déjà celui-ci n'est pas indifférent, comme nous l'avons vu, il annonce que quelque chose va se passer. Puis, les personnages et leurs rapports sont introduits peu à peu et les actions excitantes vont se répéter en un *crescendo* : les jeux innocents dans la piscine, puis les jeux sensuels, la sortie de la piscine de la première des filles, la sortie de la seconde, son strip-tease progressif, son jeu de cache-cache avec la serviette de bain, puis les caresses qu'elle se donne. Jusqu'à la masturbation et la jouissance sexuelle, on voit une progression constante dans la tension, l'excitation, maintenant en haleine l'auditeur, ou le lecteur de la fantaisie et son créateur lui-même, la patiente. Ainsi, nous voyons qu'associée à une structure descriptive de la fantaisie (le décor et le rôle des personnages), prend place une structure plus fonctionnelle (une trame de l'action, qui sous-tend la dynamique des émotions, de l'excitation).

Nous ne savons donc pas si cette fantaisie est une vraie création imaginaire de la patiente ou s'il s'agit du récit d'une scène véritable. Ce que nous savons de sa problématique nous ferait pencher vers cette seconde thèse, mais il est probable que finalement, cette

fantaisie soit un mélange d'imaginaire et de réalité. Si l'on veut bien se référer à ce que dit McDougall (1996: 222) : *« Une des fonctions originaires des fantasmes conscients dans l'économie psychique consiste à accomplir en imagination ce que l'on ressent comme défendu ou impossible dans la réalité »*, cette fonction d'accomplissement d'un désir (que l'on retrouve aussi bien dans le rêve nocturne), fait que la fantaisie est surtout greffée sur la réalité quotidienne dont elle reprend l'essentiel des éléments. Un peu comme dans le délire aussi, des éléments de la réalité sont « ré-interprétés » pour satisfaire les désirs du sujet, de sorte qu'il ne faudra pas du tout s'étonner de la part de réalisme des fantaisies. Par contre, nous verrons à d'autres moments émerger, à partir de ce substrat réaliste, des formations beaucoup plus *folles*, irréalistes dans le sens commun du terme, c'est-à-dire impossibles à obtenir en dehors du rêve et de l'imaginaire, parce que cela contredit les lois de la nature ou de la société. Par exemple, nombre de fantaisies prêtent aux personnages d'enfants des excitations et des aboutissements génitaux et des intérêts sexuels proprement irréalistes, car de type adulte et que l'immaturité de tout enfant (aussi « précoce » soit-il) interdit de rencontrer.

7 – LES FANTAISIES SEXUELLES AU QUOTIDIEN

Si l'on suppose la réalité, au moins partielle, de la fantaisie « Piscine », l'ensemble des personnages, acteurs de cette scène, forment un système. Système au sens de l'interrelation qui prend place entre eux : pas de voyeurs sans exhibitionnistes, pas d'exhibitionnistes sans un censeur, telle est la loi de la fantaisie sexuelle. Enlevez l'une des parties de ce système et celui-ci s'écroule, ou du moins, il se transforme et n'est plus du tout le même système. La clinique des couples (voire familiale), mais encore l'observation de la vie quotidienne, nous montrent comment les fantaisies, qu'elles soient sexuelles ou non, sont mises en scène de façon totalement inconsciente. Ainsi, l'intérêt pour les fantaisies n'est pas qu'un intérêt intellectuel, ou esthétique, ou dans le cadre d'une fonctionnalité masturbatoire ; la fantaisie appartient à la dynamique des relations sociales, elle en est le ciment. Il est probable qu'une bonne part de la fascination qu'elle provoque provient de cette intégration en retour de la fantaisie sexuelle dans la vie quotidienne et les rapports entre les gens.

Dans un système, on ne peut comprendre ce qu'il se passe si l'on isole chacun des éléments qui le constituent (ici les personnages de la

fantaisie) pour leur appliquer à chacun un jugement en terme de santé ou de pathologie, de moralité ou d'immoralité, de péché ou d'innocence, et ainsi de suite. Pour comprendre un système nous devons faire des liens, relier les personnages entre eux, voir comment ils interagissent les uns avec les autres, comment entre eux prennent place leurs pulsions légitimes, leurs questionnements, leurs craintes, mais aussi leur dynamisme, leur plaisir. Ces aspects systémiques et inconscients des fantaisies sont souvent difficiles à accepter et, ici comme ailleurs, des « résistances » apparaissent pour mettre en question l'intérêt pour les fantaisies. La vie fantasmatique est naturelle et tout à fait normale chez tous les êtres humains. Cela nous le savons depuis que les pionniers du psychisme, à commencer par S. Freud, ont ouvert les yeux de l'humanité sur son intimité psychique consciente et surtout inconsciente. La présence de fantaisies inconscientes est aussi importante à souligner. Tel individu peut se défendre de posséder en lui-même des fantaisies sexuelles, mais il montrera souvent par des particularités de son expression sexuelle, voire d'autres comportements apparemment non sexuels, mais ayant une tournure plus ou moins pathologique, qu'il est animé d'une fantaisie inconsciente. La fantaisie est alors « active » pratiquement à l'insu du sujet.

Nous avons en mémoire cette observation spontanée, d'une jeune femme brusquement mise « en scène » par une fantaisie inconsciente de masturbation phallique. Cela se passait vers la fin d'un de ces repas en grand collectif au restaurant, où parfois l'on ressent le besoin de décrocher d'une ambiance festive fatigante. Or, nous étions dans cette situation, attendant de plus un dessert qui tardait. La jeune femme en face de nous, tout en écoutant distraitement les propos des autres convives autour d'elle, se mit littéralement à « masturber » une bouteille de vin, glissant sa main alternativement du goulot à la base du col. À la fin, ce qui devait arriver arriva : d'un geste malencontreux elle renversa la bouteille qui « éjacula » symboliquement sur la nappe blanche. Dans d'autres contextes, il est de notoriété que des femmes éprouvent le besoin de crier « non, non, non ! », ou encore « oui, oui, oui ! » en faisant l'amour afin de s'exciter davantage. Les fantaisies de viol (« non, non, non ! »), ou d'exhibition (« oui, oui, oui ! ») qui transparaissent ici, sont par contre rarement reconnues de façon explicite.

Un autre exemple, plus dramatique, concerne l'affaire Sylvia Likens, une jeune fille de seize ans qui fut torturée durant trois mois et finalement assassinée, en 1965, dans l'Illinois. Les parents de

Sylvia étant forains, ils eurent besoin de se séparer quelques temps de leurs enfants afin de pouvoir faire leur métier par les routes des États-Unis. Ils mirent donc en pension Sylvia et sa jeune sœur âgée de quinze ans, chez une femme divorcée, qui avait elle-même des enfants préadolescents et adolescents, filles et garçons. Chez cette femme, Sylvia subit rapidement des actes de tortures, de la part de la femme, mais aussi, et avec les encouragements de cette femme, de la part de ses enfants, ainsi que d'enfants du voisinage (des préadolescents et adolescents).

Ce qui est intéressant dans cette affaire, ce sont les fantaisies sexuelles sous-jacentes aux actes, pratiquement inconscientes. Les actes étaient initiés pour des motifs fictifs de transgressions sexuelles de la part de la victime (elle se serait prostituée, elle serait sortie avec des garçons, elle se serait masturbée). Les actes commencèrent par un strip-tease imposé devant les enfants, se terminant par l'obligation d'insérer une bouteille de Coca dans son vagin (donc exhibition sexuelle, viol, pédophilie par procuration). La jeune fille fut enfermée, le plus souvent nue, dans la cave où des garçons et des filles du voisinage, en compagnie des enfants de la femme, la torturaient et en abusaient sexuellement. Les actes de torture consistaient en des coups, des chutes, des brûlures, des contentions prolongées, la malnutrition, l'obligation de manger ses excréments… L'attraction sexuelle pour ces actes infligés à Sylvia Likens fut telle qu'aucun des adolescents impliqués ne put renoncer un instant à sa jouissance pour dénoncer les abus auprès de leurs parents ou de la police. L'ensemble des blessures occasionnées et l'épuisement entraînèrent le décès de la jeune fille au bout de trois mois.[2]

D'autres exemples de fantaisies sexuelles semi conscientes, « actives » et capables d'entraîner des comportements collectifs d'agression sexuelle, se retrouvent dans les faits de viols collectifs de femmes, ordonnés par les conseils de village, que ce soit en Inde, au Pakistan ou en Afghanistan. Ces faits se déroulent dans des milieux sociaux traditionnels et très peu éduqués. Milieux marqués par le poids des valeurs machistes, patriarcales, appuyées de la religion, des croyances populaires et de « codes de l'honneur » surannés. Il est important, au préalable, de bien comprendre que la fantaisie sexuelle de viol de la femme, et en particulier du viol collectif, est fortement ancrée dans le psychismes de nombreux peuples (sinon tous). Par

---

[2] *https://bit.ly/3pziFGv*
https://bit.ly/3np7YUe

exemple, dans une étude d'Alleyne et al. (2014), utilisant une échelle d'intérêt pour le viol collectif, sur une population britannique de 80 étudiants hommes (la moitié étant d'origine britannique, les autres se partageant entre Africain, Indien, Pakistanais, Chinois et autres), les résultats donnèrent un intérêt pour le viol collectif chez 66% des participants. Ayant ce chiffre en tête, nous pouvons revenir aux « conseils de village » et cette justice populaire qui ordonne si facilement le viol collectif. Et nous y verrons que les prétextes imaginaires et futiles (en proportion de la peine infligée), sont tout aussi érotisés que ceux de la tortionnaire de Sylvia Likens.

Dans le premier cas,[3] en Inde, le conseil de village a ordonné le viol collectif d'une jeune femme de vingt ans en représailles d'une simple relation amoureuse, avec un homme d'une autre communauté. Treize hommes, dont le chef du village, ont participé au viol. Dans le second cas,[4] au Pakistan, le conseil de village a ordonné le viol collectif simplement parce que le frère de la victime (une jeune fille de dix-huit ans), un garçon âgé de douze ans, avait marché, un peu à l'écart du village, avec une jeune fille qui n'était pas de sa caste. Le viol a été réalisé par quatre hommes du conseil. Le frère de douze ans a été, de son côté, sodomisé. Et la jeune fille a été contrainte de rentrer chez elle nue.

Il ne s'agit pas ici de faire dans l'angélisme ethnologique et le relativisme culturel. Il s'agit bien plutôt de s'interroger sur cette propension assez généralisée, dans l'espèce humaine, à agresser sexuellement ses semblables. Il s'agit d'interroger les hypothèses des représentations sexuelles préalables, des cognitions favorables aux agressions et aux viols, des scénarios sexuels qui mijotent dans les consciences et les inconscients, des masturbations quotidiennes soutenues par de telles fantaisies sexuelles. Puis, d'examiner les hypothèses du poids de ces éléments imaginaires dans la facilitation des passages à l'acte. Car, tout de même, il est assez symptomatique que dans les sociétés généralement répressives en matière de sexualité, il soit aussi facile, comme « naturel » qu'une punition soit une agression sexuelle et, surtout, qu'elle soit l'occasion pour un certain nombre d'hommes, voire de tout un village de voyeurs et de jouisseurs, d'assouvir leurs fantasmes les plus pornographiques. Car dans des sociétés traditionnelles, comme en Inde, au Pakistan ou en Afghanistan, où le cinéma pornographique est intolérable, il est

---

[3] *https://bit.ly/2ZjZQfN*
[4] *https://bit.ly/3EetB04*

étonnant de voir comment de simples villageois le mettent en scène à l'occasion d'affaire de justice. Chassez le sexuel, la perversité et, en retour, elles vous éjaculeront en pleine figure.

Si, au travers de ces quatre exemples, nous pouvons nous rendre compte de toute l'importance de la force d'action, de « manipulation », des fantaisies sexuelles inconscientes, nous devons éviter de voir les choses suivant une dichotomie conscient/inconscient trop rigide. Il y a toujours une couche plus ou moins épaisse de fantaisies conscientes chez tout individu. Et c'est sous cette couche que prend place un substrat de fantaisies inconscientes. Ces ramifications inconscientes, à l'analyse, nous renvoient toujours à des souvenirs et impressions infantiles qui mettent en scène des personnes importantes, souvent des adultes (parents, amis de la famille, etc.).

Ainsi, l'intérêt pour les fantaisies sexuelles (intérêt du commun à la recherche d'excitation, ou du chercheur à la recherche d'explication) est-il profond, comportant plusieurs dimensions d'implication, d'investissement, de participation, de motivation, voire de défense et de refus. La fantaisie sexuelle ne laisse jamais indifférent, car l'intérêt que nous lui portons est à la mesure des échos, fascinants ou dérangeants, qu'elle éveille au plus profond de notre psychisme.

LA GENÈSE DES FANTAISIES SEXUELLES

> « *... nous fûmes obligés de conclure que la disposition aux perversions est une disposition originelle et universelle de l'instinct sexuel humain et que la sexualité normale se développe à partir d'elle.* »
>
> S. Freud

> « *Vous avez ouï dire qu'il a été dit : « Tu ne commettras pas l'adultère ». Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.* »
>
> Bible, NT, Marc, 12,31.

> « *... ce qui transforme l'ennui en excitation, c'est l'introduction de l'hostilité dans le fantasme.* »
>
> R.J. Stoller

> « *Nous disposons tous d'un groupe central de fantasmes, chacun organisé autour d'un nombre relativement restreint de désirs infantiles, que nous rejouons et remanions tout au long de notre existence.* »
>
> E. S. Person

> « *Car il existe des faims psychiques qui tuent.* »
>
> J. McDougall

Les fantaisies sont au cœur du modèle psychanalytique. La définition canonique qui en est donnée est celle d'un *« scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient »* (Laplanche, Pontalis, 1967: 152).

On peut aussi se tourner vers une définition plus récente et pour E. S. Person (1995: 17), le fantasme est « une fiction narrative ou un dialogue intérieur qui remplit en général une fonction d'accomplissement de désir plus ou moins transparente en nous procurant des gratifications sexuelles ou agressives, en contribuant

d'une façon ou d'une autre à notre autoglorification ou en servant et transcrivant encore autrement nos aspirations et espérances ».

Pour Pasini et Crépault (1987: 23), la fantaisie sexuelle est « *une représentation mentale consciente se traduisant habituellement sous une forme plus ou moins imagée et ayant une valeur hédonique susceptible de provoquer une excitation génitale* ». Ces auteurs font la distinction entre fantasmes « érotiques » et « sexuels » : les premiers sont des scénarios à fonction hédonique (dans une première approche, nous verrons plus loin qu'ils remplissent d'autres fonctions) et les seconds sont des constructions mentales, des conceptions (les « théories sexuelles » freudiennes) portant sur les sexes, la reproduction sexuelle, le comportement sexuel. Bien entendu, notre ouvrage concerne essentiellement les « fantasmes érotiques » que nous appelons fantaisies sexuelles.

Ce scénario de la fantaisie sexuelle peut être repéré à différents niveaux de conscience. Comme rêverie diurne tout d'abord, le sujet construisant une scène, une fiction, au sein de laquelle prend place un film, une histoire, où des personnages se comportent, éprouvent des émotions, dialoguent, réalisent des projets, des désirs. À un autre niveau, la fantaisie apparaît comme une expérience hypnoïde, sans qu'il y ait pour autant sommeil. S'adonner à une fantaisie légèrement, en travaillant, en se promenant, est déjà différent de la rêverie plus profonde, lorsqu'on est « dans la lune » et que l'attention au monde environnant s'estompe. Plus loin, une telle activité autonome de l'imagination peut être liée à une certaine « inconscience », au cours d'états d'absence, qui confinent à la pathologie. Encore plus profondément, la fantaisie, cette fois inconsciente, transparaît dans le rêve nocturne, ou le travail psychique autour de ce rêve.

À ce titre, pour Freud, fantasme et rêve possèdent une structure comparable, en tant que formations de compromis entre la pulsion et la défense. Pour Freud, tous les divers niveaux d'organisation du fantasme sont liés. Il transparaît aussi bien au cœur du rêve comme « noyau », qu'aux niveaux les plus élevés de la pensée organisée consciente, comme un même courant porteur. Il y a donc continuité d'une structure psychique sous-jacente qui peut s'exprimer à différents niveaux de vigilance, de fonction ou de raison : le fantasme est rêve, rêverie, fantaisie, hallucination, délire, conscience trouble, ou encore inconscience totale lorsqu'il télécommande le passage à l'acte directement sans passer par la pensée contrôlée. Comme le disent fort bien Laplanche et Pontalis (ibidem: 155) : « *c'est l'ensemble de la vie du sujet qui se révèle comme modelé, agencé par ce qu'on*

pourrait appeler, pour en souligner le caractère structurant, une fantasmatique ».

On voit ainsi que les fantaisies sexuelles sont des formations conscientes de la pensée, plus ou moins élaborées et prenant racine dans des représentations inconscientes. À ce titre, elles peuvent aussi rester en grande partie inconscientes et comme « téléguider » le comportement de l'individu, comportement qui devient alors un équivalent de symptôme.

Wilson (1978), dans son ouvrage sur les « secrets de la fantaisie sexuelle », nous donne une définition très complète, que nous retiendrons, au travers d'une série de dimensions : « un scénario élaboré ou une pensée fugace ; de nature romantique, amoureuse ou franchement sexuelle ; incluant des images réalistes ou des images irréalistes, bizarres ; concernant des souvenirs passés ou être complètement imaginaire, fictionnel ; être imaginé intentionnellement ou survenir spontanément ou encore être provoqué par d'autres pensées (par associations), des sentiments, des émotions, des sensations, des indices perçus (dans des paroles, des lectures, des images fixes ou animées, des scènes réelles…) ; enfin, prendre place au sein d'une activité sexuelle (solitaire ou partagée) ou apparaître en-dehors d'une activité sexuelle ».

1 – « UN ENFANT EST BATTU »

Pratiquement le seul texte freudien qui tente d'analyser explicitement la structure d'une fantaisie sexuelle est l'article de 1919 (Freud, 1988 : 219s) intitulé « *Un enfant est battu* », écrit comme une *contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles*. Dans ce texte, Freud reconnaît l'existence d'une formation mentale particulière et fréquente, que l'on rencontre, considère-t-il, même en dehors de la pathologie psychique. Cette « *représentation fantasmatique* » d'un enfant qui est battu, est le support de la masturbation, en produisant des « *sentiments de plaisir* », puis la « *satisfaction onanistique* » (l'orgasme). Freud souligne que son usage peut prendre un « *caractère compulsionnel* » et contraignant, ce que nous reconnaîtrions aujourd'hui comme une addiction sexuelle à la fantaisie. Bien que cette fantaisie puisse être rattachée à des éléments culturels (les châtiments corporels scolaires autorisés du temps de Freud), ou à des éléments éducatifs de punition par les parents, Freud souligne que ces liens ne sont pas systématiques et que la fantaisie aurait sa propre autonomie.

Au niveau de la structure même de la fantaisie, Freud dégage ses phases temporelles (que nous verrons plus loin comme mise en scène, action, « onanorythmie »), sans explicitement y reconnaître une structure. Les mises en scènes s'appuient sur des éléments culturels : châtiments scolaires, éducatifs, mais encore, scènes de fustigation tirés de la « *Bibliothèque dite rose,* La case de l'oncle Tom *et ouvrage du même genre.* », auxquels nous pourrions ajouter les ouvrages édifiants de la Comtesse de Ségur (par exemple : *Un bon petit diable*, *Les petites filles modèles*…). Bien que Freud avoue son impuissance à obtenir suffisamment de renseignements de ses patients(es) pour comprendre cette fantaisie de l'enfant battu, il n'en révèle pas moins un des éléments essentiels, que nous reconnaîtrons plus loin comme la structure thématique typique de l'exhibition phallique : « *Le petit enfant est battu sur son cucu tout nu* » (ibidem : 221).

Cette fantaisie sexuelle, le plus souvent à l'écart de tout traumatisme réel et de la névrose, présenterait trois phases caractéristiques. Dans la première, c'est *le père qui bat un enfant* ; dans la seconde (le plus souvent inconsciente), le sujet créateur de la fantaisie *est battu par le père* ; tandis que la troisième phase voit une généralisation de la situation dans laquelle *un substitut du père bat un garçon* (cela avec des éléments très variés d'humiliation). Nous verrons que ces trois phases, si elles apparaissent au cours de la masturbation, correspondent à un « onanorythme » ou à une « fractalisation » de la fantaisie sexuelle.

Dans la suite du texte, prenant appui sur l'étude de quelques cas, Freud relie cette fantaisie à la vie œdipienne, soulignant combien il en montre les éléments structurels, comme l'amour pour le parent de sexe opposé, l'humiliation de déchoir de cet amour que l'enfant voudrait sous une forme exclusive pour lui, les désirs sexuels incestueux. L'auteur reconnaît finalement dans cette fantaisie la genèse de la perversion au sens où celle-ci « *ne se tient plus isolée dans la vie sexuelle de l'enfant, elle est au contraire accueillie dans le contexte des processus de développements typiques – pour ne pas dire normaux – que nous connaissons* » (ibidem : 233-232). De cette perversion développementale, pourrait rester comme « *manifestation résiduelle inhabituelle* », la perversion sexuelle pathologique de l'adulte.

À partir des éléments cliniques, laborieusement recueillis, d'un grand *pattern* fantasmatique, *un enfant est battu*, Freud limite son analyse dans une perspective diachronique de reconstitution épigénétique. La question n'est pas pour nous celle de la pertinence, ou de la véracité, d'une telle reconstitution. Les fantaisies, dont celle

de l'enfant battu, peuvent bien posséder un substrat historique, une sorte d'étiologie, cela ne saurait épuiser leur valeur psychiquement dynamique au niveau d'une fonctionnalité de la vie quotidienne des sujets. C'est à ce niveau d'analyse que nous voulons nous situer. Nous voulons comprendre à quoi servent les fantaisies sexuelles dans la vie de tous les jours et comprendre, par la même occasion, comment elles sont construites pour pouvoir répondre aux fonctions qui leur sont conférées.

2 – L'ACCOMPLISSEMENT D'UN DÉSIR

La fantaisie est liée au désir. Elle dérive originellement de l'hallucination de la satisfaction que l'on prête à tout nourrisson patient, qui attend sagement, suçant son pouce ou sa tétine, le regard quelque peu absent de ce monde, mais tourné, nous semble-t-il, vers un intérieur fascinant, attendant l'émergence dans le réel du sein ou du biberon. Pourtant, la fantaisie est sans doute plus que cela. Car n'observons-nous pas ce même nourrisson, semblant se perdre dans quelques autres rêveries, alors que tout son désir est satisfait, repus qu'il est de lait et de tétée ? Cette observation nous suggère déjà que la fantaisie sert une autre sorte de désir, que nous étudierons plus loin, où elle est elle-même son propre objet de satisfaction, dans le plaisir de penser pour penser. La fantaisie serait alors une activité en propre, indépendante des niveaux de satisfactions d'un sujet.

La fantaisie possède sa structure propre. C'est un scénario, donc une scène organisée, le plus souvent visuelle, comme un film. Cette organisation implique qu'il s'y déroule une intrigue, avec ses unités de temps et de lieu, comme au théâtre ; avec ses différents actes : l'introduction, la préparation du drame, les étapes d'une saga qui se déroule et son épilogue. Parmi les personnages, le sujet créateur de la fantaisie est toujours présent, sur la scène, dans les coulisses ou dans la salle des spectateurs. Parfois, il occupe simultanément, ou en alternance, deux ou trois de ces positions. À ce titre, la fantaisie paraît bien un outil psychique d'exploration des relations entre les humains et on peut la considérer comme à la racine de ce sens de l'empathie qui nous donne tout notre humanisme, lorsque nous sommes capables de nous mettre « à la place d'autrui » (mais dont les animaux supérieurs – les primates – ne semblent pas manquer : ont-ils aussi des fantaisies et des fantaisies sexuelles ?).

En tant qu'accomplissement d'un désir, la fantaisie comprend toujours l'interdit de la réalisation de ce désir. La dialectique pulsion-

défense y est donc fondamentale. Désir et interdit s'y affrontent en permanence pour créer la tension, le drame, la fascination, propres à la fantaisie. Et si l'on considère, dans le cadre d'une autonomie du plaisir de se livrer à la fantaisie (et donc au-delà du modèle freudien), que le désir n'est pas toujours le moteur de l'action d'imaginer, car cette action porterait sa propre gratification, le désir n'en reste pas moins, dans sa lutte contre l'interdit, un instrument de stimulation des plus efficaces. Sinon, on ne comprendrait pas pourquoi, l'homme ou la femme, vivant une relation de couple et une vie sexuelle dans ce couple, gratifiants, auraient besoin de rêver encore, par exemple, lui de « jeunes filles à initier », et elle d'un « amant inconnu rencontré dans un lieu insolite » ? C'est que le conflit pulsion-défense n'a pas obligatoirement besoin d'une contrepartie dans la réalité pour s'exprimer ; il est en lui-même suffisamment excitant pour faire l'objet d'une création en propre.

Expression de la vie psychique, la fantaisie ne peut ignorer ce qui sous-tend le dynamisme de cette même vie psychique : la sexualité. C'est à ce titre que de la fantaisie en général et aux thèmes variés, nous passons à la fantaisie orientée sur la sexualité, l'érotisme. Pour Freud, les fantasmes permettent d'accomplir un travail d'élaboration et d'intégration de la réalité sexuelle que l'enfant ne peut recevoir directement et d'un seul coup. Le pourquoi de ces atermoiements psychiques s'explique par l'ampleur de notre appareil mental (en correspondance avec l'importance de notre néocortex), qui nous place face à des ensembles de représentations qui, d'une part, obéissent à une genèse et, d'autre part, possèdent une valeur que nous qualifierons de « pragmatique » en référence aux théories du langage comme action. C'est que la pensée, la représentation elle-même, est action, action sur la vie de nos affects pour l'essentiel. Aussi, nos représentations participent-elles de la gestion équilibrée entre plaisir et angoisse. Le jeune enfant, selon Freud, voit une série de fantasmes envahir sa vie psychique, sous forme de « théories sexuelles », selon un schème évolutif assez caractéristique, afin de composer avec des réalités sexuelles qui ne sont pas admises sans difficultés.

Ainsi, le problème de la différence des sexes passe-t-il par différentes étapes psychiques, d'une unicité illusoire (« tout le monde a le même sexe que moi »), puis d'un désaveu d'une réalité perçue (« je ne veux pas voir la différence que je vois »), puis un déni de cette différence par une fantaisie explicative (« c'est coupé » ou « ça va pousser »), jusqu'à parvenir à la différence acceptée, qui impliquera

aussitôt une nouvelle lutte imaginaire contre ses conséquences relationnelles, c'est l'Œdipe. Car s'il y a différence, et donc complémentarité, le féminin allant avec le masculin, cela va guider la pulsion qui commence, au-delà de l'auto-érotisme, à faire son chemin vers l'autre (le père, la mère). Ici, la fantaisie, solution immédiate au désir sexuel pour le parent de sexe opposé, se transforme peu à peu en « projet » (« plus tard, l'autre sera mort, et je me marierai avec toi »), qui peut, lui, s'ouvrir aux évolutions ultérieures, qui prendront progressivement en compte l'autre, la temporalité, la biologie, la loi, pour dépasser cet Œdipe *indépassable*. Cependant, nous devons distinguer entre les fantaisies sexuelles (comme « théories »), qui servent un besoin de comprendre et d'intégrer la réalité sexuelle et les fantaisies proprement érotiques, qui vont au-delà de cette réalité, pour réaliser de façon hédonique les désirs sexuels secrets.

3 – LA CRÉATION ET LES THÉORIES SEXUELLES

On constatera que notre position est sensiblement différente de la stricte position freudienne vis-à-vis des fantaisies sexuelles. Par exemple, nous n'avons pas parlé de « pénis » (son absence, ou sa présence), c'est qu'il nous paraît un peu fort aujourd'hui de ne pas interroger la litanie du point de vue unilatéralement masculin de Freud. Si la théorie unisexuelle du petit garçon est « tout le monde a un pénis comme moi », peut-on encore prétendre que la fillette a la même conception ; celle-ci ne devrait-elle pas être en miroir, ainsi que tout son développement fantasmatique et ses théories sexuelles ? La conscience féministe, qui est désormais passé par là, ne doit-elle pas nous suggérer qu'une revendication, pour une petite fille, ou une femme, d'être « comme l'homme », renvoie exactement à ce qu'il faut en comprendre : vouloir les mêmes droits et avantages familiaux et sociaux qu'un garçon ou un homme, cela ne signifiant en aucune façon l'envie de posséder un pénis ?

Il nous paraît intéressant, à ce propos, de suggérer l'hypothèse d'un lien entre ces différences garçons-filles au niveau des fantaisies et les élaborations ultérieures dans la vie adulte. Dans leurs pornographies respectives (celle des femmes prenant la forme d'histoires plus « romantiques »), *les hommes ont tendance à fétichiser et les femmes à rechercher une relation* (Stoller, 1989: 175), donc il s'agit bien d'une réaction face à la question du pénis pour les premiers, question qui ne paraît pas essentielle aux secondes, au contraire de ce que prétend une certaine théorie de « l'envie du

pénis ». Moins focalisées sur un organe érotique particulier, les femmes érigent davantage la totalité de leur corps comme source d'érotisme, ce qui les amène au niveau du jeu des personnalités et de la relation à l'autre. Au contraire, chez l'homme, la centration érotique sur le pénis serait, chez lui, à la source d'un érotisme du morcellement et du regard sur tout ce qui s'érige chez soi, comme chez l'autre (pénis, clitoris, seins, fesses), érotisme pour lequel la personnalité et la relation semblent passer au second plan. Pasini et Crépault (1987: 37s) confirment par des enquêtes objectives ces différences entre hommes et femmes en matière de fantaisies sexuelles : les hommes sont plus dans le visuel, les femmes davantage dans l'érotisme de situation et de contexte.

Autre point de divergence, la prise de position freudienne tenant les fantaisies comme signe d'une insatisfaction, voire d'une pathologie chez le sujet adulte qui s'y complet, cela en lien implicite avec les préjugés contre la masturbation, ne peut plus tenir. Freud (1908) avait pourtant bien remarqué le parallèle entre les fantasmes, la création littéraire et les scénarios-jeux de l'enfant. Pourtant, sa conception rigide de l'adulte, qui ne serait plus censé ni jouer, ni fantasmer, le conduit à manquer le train de la créativité. Pour Winnicott (1971), il existe une continuité entre le jeu de l'enfant, ses fantasmes mis en acte de façon ludique, et la vie fantasmatique et créatrice de l'adulte. Il est d'ailleurs commun d'entendre les créateurs expliquer leurs inventions, leur passion et leur plaisir, comme des restes de l'enfance et de l'adolescence. Restes qu'ils ne voient pas comme une tare, mais bien au contraire comme une richesse qui serait à la source de toute créativité. Winnicott fait ainsi référence à une « créativité primaire » qui serait à la base d'un « espace intermédiaire », riche d'un potentiel d'imaginaire destiné au départ à combler le vide d'une séparation d'avec la mère, mais qui se développerait plus tard comme un espace de création en propre, où les fantasmes en général et les fantaisies sexuelles en particulier, s'élaboreraient librement, soit pour combler les insatisfactions du sujet, soit pour le simple plaisir de créer.

4 – AVANT ŒDIPE, NARCISSE

Le fantasme apparaît dans le modèle psychanalytique comme « organisateur » du psychisme. Il est destiné à rendre compte d'un ensemble de significations autour de la sexualité, des histoires que le sujet se raconte à lui-même, en une créativité spontanée, pour

évacuer ses angoisses et ses frustrations, en se donnant du sens, dans le cadre d'une économie libidinale où l'autre est objet d'investissements. Cependant, cette fonction organisatrice n'épuise pas tout de la fantaisie qui, par ailleurs, occupe une place importante dans le maintien de l'intégrité narcissique du sujet. Ici, l'économie narcissique est basée sur l'investissement de soi comme objet propre et la fantaisie n'est plus importante comme signification, mais comme stimulation qui nourrit et sustente le moi. *« Narcisse joue un rôle plus important que celui d'Œdipe pour élucider les troubles les plus profonds de la psyché humaine... »*, précise McDougall (1978: 141), en soulignant que la problématique du désir peut paraître comme un « luxe » à côté de la lutte, plus fondamentale, pour le maintien de la représentation de soi.

Ici, l'autre n'est plus perçu comme source de satisfactions possibles, dans le cadre d'un rapport à distance, fait de va-et-vient entre le commerce et l'absence, entre frustration et plaisir, entre désir et assouvissement/jouissance. L'autre est plutôt recherché comme prolongement de soi, étayage vital. Ce n'est plus sa personne qui compte, ni son altérité, mais ses fonctions et ses organes comme autant de sources de stimulation pour tenter de juguler une intarissable *hémorragie narcissique* (Grunberger, 1971). Nous avons donc affaire à deux types d'angoisses à la base de deux pans de la vie fantasmatique : d'une part, l'angoisse de perte des limites (psychiques et/ou corporelles) dans le cadre de l'investissement narcissique, et d'autre part, l'angoisse de castration, à partir des barrières surmoïques, dans l'accès à une identité sexuelle. Nous verrons plus loin comment cette dernière angoisse rejoint la première lorsque des barrières surmoïques sont posées de façon si traumatisante et si précocement, que la castration psychique devient en même temps blessure narcissique, danger de mort.

5 – FANTAISIE SEXUELLE ET PERVERSION

Pour la psychanalyse, la question de la fantaisie sexuelle rejoint toujours celle de la perversion. L'idée freudienne, qui est aussi une norme, définit un acte sexuel « normal » : *le coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne du sexe opposé* (Laplanche, Pontalis, 1967: 306). Tout ce qui s'en distingue est déclaré perversion. La perversion est essentiellement sexuelle et correspond à la persistance, chez l'adulte, de la satisfaction de *pulsions partielles*, relevant d'une *perversité polymorphe* propres à

l'enfant et qui ne se maintiennent que par une *régression*. Certes, la psychanalyse conçoit bien la déviance des jeux sexuels préliminaires à l'acte « normal », ou certaines autres déviances transitoires, comme l'homosexualité des pré-adolescents, mais il y aura toujours perversion si ces *atypies dans le comportement sexuel* deviennent les conditions impérieuses et exclusives pour obtenir l'orgasme. Freud dit bien : *« Quand la perversion ne se manifeste pas* à côté *de la vie sexuelle normale* (…)*, mais qu'elle écarte en toutes occasions la vie normale et la remplace, c'est seulement dans ce cas, où il y a* exclusivité et fixation*, que nous sommes justifiés en général à considérer la perversion comme un symptôme morbide »* (Freud, 1905: 48). Le problème persiste tout de même dans cette citation, car à la fin, s'il ne s'agit plus de symptôme morbide, il s'agit toujours d'une *perversion* ! On joue sur les mots et l'on ne sait toujours pas que penser du « bon père de famille » qui a failli un jour, ni des fantaisies sexuelles et de leur luxuriance.

En même temps, les psychanalystes, selon le principe de *neutralité*, se défendent bien de promulguer une quelconque norme en matière de sexualité, alors que, comme le souligne Balier (1996[b]: 29), *la notion d'un plein amour d'objet génital marquant l'achèvement de la sexualité est bien une référence implicite dans l'esprit de tous les analystes*. Il existerait donc bien une norme implicite psychanalytique en matière de sexualité, qui pose problème de par son implicite même, comme quelque chose qui n'a pas encore été *analysé*. Car la neutralité ne peut pas être complicité avec la perversion, elle peut seulement correspondre à cette attitude ouverte nécessaire à l'entretien psychologique. Cependant, il existe toujours des zones dans le discours d'un patient, où surgit *le spectre de la perversion* (…) *créant la peur de porter un jugement ou la peur de la fascination* (ibidem: 30). Quelle est cette fascination, sinon celle de la fantaisie sexuelle ? Pourquoi le clinicien ne ressent-il généralement pas de difficulté pour entendre, à distance, les troubles obsessionnels, ou phobiques, les angoisses, la dépression, etc. ? Et pourquoi, brusquement, est-il troublé pour entendre, à distance, la perversion sexuelle ? Cette résonance en lui ne peut provenir que de quelque chose d'identique, qui est déjà en lui, avant même que le patient en ait parlé.

Confrontée au problème de la normalité chez les analystes (qu'elle supervise), McDougall (1978: 209) en vient à reconnaître que la normalité ne saurait être un concept psychanalytique. Et de souligner l'ambivalence et l'ambiguïté de toute notion de normalité, qui

renvoie à la fois à l'approbation et à la condamnation : *on veut bien être « comme tout le monde », mais on a en horreur d'être ordinaire et sans singularité* (ibidem: 211). D'où la subjectivité et le conflit intérieur de toute normativité. Ambivalence, subjectivité et conflit qui prennent alors une tournure dramatique si l'on s'avise de les appliquer au jugement porté sur autrui. D'autre part, la norme psychanalytique en matière de perversion, celle qui pose le critère d'exclusivité et fixation, ne concerne qu'un *faible contingent des sujets dont le fonctionnement mental pervers ou les conduites d'allure perverse sont au premier plan* (Zagury, 1996: 88). Les organisations perverses stables sont très rares et les actes pervers (à l'instar des addictions) sont transnosographiques. Quant à la structure perverse, elle n'est souvent qu'un artifice et un raccourci théoriques bien commodes pour ne pas approfondir ni interroger davantage l'acte pervers et son auteur.

C'est que pour la psychanalyse il n'y a de perversion que sexuelle, une perversion, comme nous venons de le voir, ambiguë parce qu'elle rapproche le normal du pathologique, parce que dans sa définition elle garde, malgré elle, un fond de normativité. Elle doit être distinguée de la notion de perversité qui renvoie au mal, à la cruauté, soit hors de la sphère sexuelle, soit lorsque la sexualité ne paraît qu'un élément secondaire et contingent. Une perversité que l'on a pu nommer alors *perversion narcissique* (Racamier, 1992), *lorsque la haine* (expression du moi) *monopolise presque entièrement l'érotisme* (Green, 1988). Distincte de la perversion sexuelle, la perversion narcissique, selon le modèle de Racamier, paraît comme une alternative à la psychose. Elle est défense contre le deuil et le conflit interne, en faisant appel à la mégalomanie infantile pour laquelle l'objet, l'autre, est totalement dénié comme *alter*. Il devient une chose dont on dispose et sur laquelle s'applique l'action du sujet dans sa toute-puissance. Ici, la fantaisie tient très peu de place, car l'un des personnages qui devraient la jouer, l'autre, a perdu toute consistance.

Au terme de ce tour d'horizon psychanalytique à propos de la fantaisie, force est de constater que nous nous trouvons face à un concept complexe et ambigu, qui n'est pas sans poser quelques difficultés. Sa présence dans le psychisme paraît ubiquitaire, placée comme elle est sur un continuum qui part des formations conscientes, comme les rêveries, pour aller vers le rêve, le délire et finalement le fantasme inconscient repéré uniquement par sa force pragmatique. La fantaisie entre dans le champ du sexuel pour devenir alors fantaisie comme accomplissement d'un désir sexuel, comme

théorie sexuelle, ou encore comme étayage narcissique. Finalement, la fantaisie témoin de la perversion sexuelle, se dissout dans la perversité. Y disparaît-elle, ou est-elle à nouveau passée au niveau inconscient ?

Lieu de revendication, de fascination, d'abomination, de perversion et d'obnubilation, la fantaisie sexuelle nous pose des questions auxquelles nous devons nous efforcer de répondre, même si pour cela nous devons aller quelque peu au-delà de la psychanalyse.

6 – NARCISSISME, DU MYTHE AU MODÈLE

Le concept de narcissisme s'inspire du mythe de Narcisse, ce beau jeune homme qui serait tombé amoureux de son image reflétée dans l'eau d'une fontaine et qui serait mort de sa fascination. La psychanalyse définit ainsi le narcissisme comme *amour porté à l'image de soi-même* (Laplanche, Pontalis, 1967: 261). Il est tout d'abord découvert et rattaché par Freud à l'amour homosexuel : on aime l'autre du même sexe que soi comme notre mère nous a aimé. De là, Freud place le narcissisme comme étape dans le développement psychosexuel, entre l'auto-érotisme et l'amour d'objet, l'amour pour l'autre : le sujet prend son propre corps comme objet d'amour. Par la suite, le narcissisme sera considéré comme un investissement particulier de la personne sur elle-même au détriment des autres et il y aurait même un jeu de vases communicants entre ces deux investissements : qui s'investit lui-même n'investit pas autrui et vice versa.

Le narcissisme n'en perd pas pour autant sa valeur d'étape du développement, car il est désormais reconnu, dans sa phase infantile, comme formateur du moi, qui exige pour se constituer en une « unité psychique » une « action psychique » particulière. Ici, les positions analytiques pour expliciter l'élaboration du moi, penchent pour certains vers une constitution du schéma corporel, pour d'autres vers une image de soi, dont le modèle serait l'image d'autrui. Selon ce second point de vue, le narcissisme correspondrait alors à une « identification narcissique » à l'autre. Finalement, Freud élabore un modèle où se succèdent deux types de narcissisme : un narcissisme « primaire » où l'autre n'existe pas (encore), où le moi ne serait pas (encore) constitué et les pulsions non (encore) contrôlées et dont les états prototypiques correspondraient à la vie intra-utérine et au sommeil ; puis, un narcissisme « secondaire » qui, comme nous

venons de le voir, se constitue par identification aux autres, l'amour se retire d'autrui pour revenir vers soi-même.

Si l'on s'en tient à ce dernier modèle des narcissismes primaire et secondaire, deux objections peuvent être faites. On ne sait pas ce qu'il en est des états intra-utérins précoces et sans doute ne le saura-t-on jamais, mais dès que l'on peut observer une vie autre que végétative chez le fœtus, et *a fortiori*, une vie éveillée chez le nouveau-né, les réactions du sujet prennent aussitôt en compte l'environnement : les lumières, les formes visuelles, les sons, les odeurs, etc. Le nouveau-né reconnaît très rapidement la voix et l'odeur de sa mère, l'objet, l'autre, semblent bien se constituer, sans doute de façon embryonnaire (que savons-nous exactement de ce qui se passe dans la tête d'un nourrisson ?), mais efficiente tout de même, un « amour d'objet primaire » dira Balint (1952). *« Il est particulièrement étonnant de constater la précocité des premiers signes d'intérêt manifestés par les bébés à l'égard des personnes de leur entourage. Il est très net que, dès le début, les enfants établissent une association étroite entre leurs actes et les adultes qui s'occupent d'eux »* (Trevarthen et al., 1975). Les travaux de Fivaz (1987), Kaye (1982), Stern (1983), Montagner (1988), Lebovici (1983), Martino (1985), pour ne citer que ceux-là, montrent tous que le développement de la personne du nourrisson passe par la mise en action de capacités précoces à percevoir l'autre, à se percevoir face à l'autre, pour entrer en communication avec lui.

Prenons une analogie : dans les savanes le petit du zèbre ou de la gazelle, à peine émergé du ventre de sa mère, cherche déjà à se mettre sur ses pattes flageolantes et en quelques heures il pourra suivre sa mère, car de cette précocité à la locomotion dépend sa survie. Pourquoi ne pas imaginer, malgré notre néoténie, qui n'a pas à être uniforme, une capacité précoce de l'être humain à prendre en compte autrui, donc à se différencier de cet autrui, afin d'exprimer ses besoins par les communications que l'on sait immédiates entre mère et nourrisson ? Ce serait là le résultat le plus immédiat de notre hypertrophie cérébrale : une capacité très avancée à nous tenir sur les jambes de la perception et de la communication avec autrui, dont dépendrait notre survie.

Ainsi, comme en conviennent bien Laplanche et Pontalis, le narcissisme primaire ne serait pas cet état anobjectal, où il n'y aurait ni moi ni l'autre, mais finalement des « moments fondateurs » du développement où, au-delà du tissu des relations que le nourrisson a constitué entre lui et son environnement social, il vit les expériences de se sentir une personne en lui-même. Cette définition fait perdre au

narcissisme primaire toute son aura mythique d'un état fondateur indifférencié (sorte de chaos biblique à l'échelle de la personne), que l'on peut bien imaginer, mais qui ne s'observe pas, tout en lui enlevant l'incohérence d'une absence de relation spéculaire à l'autre : le narcissisme est bien une élaboration de soi en regard d'autrui.

La seconde objection concerne l'effet de vases communicants entre investissement narcissique et investissement d'objet. C'est qu'à l'observation du fonctionnement humain, on rencontre bien plutôt un lien entre les investissements respectifs de soi et d'autrui. Le plein amour pour l'autre correspond à une forte estime de soi et, à l'inverse, la perte du lien avec un être aimé, provoque généralement une baisse de l'estime de soi. Finalement, le rapport inverse entre les investissements narcissique et d'objet ne semble être qu'un point de vue *logique* dans la théorie freudienne, sans guère de contrepartie dans la réalité clinique (McDougall, 1978: 145).

Ces objections nous amènent à poser la question d'une réflexion nouvelle à propos du narcissisme et de prendre le risque de refonder quelque peu ce concept. Ce qui serait nécessaire, selon nous, consisterait à reprendre une réflexion à partir de ce que l'on sait actuellement du cerveau comme regroupement organisé, systémique, d'un ensemble de dizaines de milliards de neurones. Nous proposons de partir de là, bien entendu, avec le postulat matérialiste et réaliste sous-jacent que « le cerveau sécrète la pensée, comme le foie sécrète la bile » ; il est l'organe noble qui réalise les opérations de computation nécessaires pour nous dispenser les diverses fonctions cérébrales qui nous font des êtres vivants et des humains qui perçoivent, mémorisent, se représentent le monde, imaginent, rêvent, fantasment, réfléchissent, inventent, communiquent ; qui agissent de façon rationnelle, ou bien suivant des motivations inconscientes. C'est notre cerveau qui réalise aussi tout un ensemble d'opérations de traitement des informations, des niveaux conscients aux niveaux les plus inconscients. C'est enfin le cerveau qui produit le résultat sans doute le plus intriguant et le plus remarquable de tout ce travail : la conscience.

Ce sentiment de conscience, conformément au *cogito* cartésien, est le tuf sur lequel prend place « l'amour porté à l'image de soi », le narcissisme. La question de la conscience, de son utilité, de sa pertinence, a été maintes fois débattue par les philosophes. Tantôt elle est le noyau primordial de toute vie psychique, tantôt elle est considérée comme un épiphénomène relativement superflu, la plupart de nos comportements et fonctionnements ne nécessitant

aucune conscience, celle-ci n'apparaissant que dans un incessant et immédiat après-coup. Par contre, s'il est une fonction qui nécessite par principe la conscience, c'est bien le narcissisme qui, dans sa définition même de « conscience de soi » (avant de devenir amour de soi) exige le préalable de la conscience.

Il faut donc s'imaginer ces milliards de cellules, les neurones, qui tous ensemble, parviennent à réaliser ce champ psychique d'une conscience. Or, en tant que construction collective, le maintien tout au long de la vie éveillée de cette conscience unifiée ne doit pas être une tâche facile. Nous proposons là l'hypothèse de *l'effort pour la constance de la conscience*, ce qui signifie que la conscience n'est jamais, pour notre cerveau en tant que système cérébral, une donnée immédiate, naturelle, spontanée, comme « allant de soi », oserions-nous dire. Elle nécessite de la part de l'amas de neurones un travail constant de confirmation permanente de son existence en tant qu'unité.

Le modèle bouddhiste, du point de vue de son travail de discrimination psychologique, explique de façon très claire le développement et la nature du moi, de la conscience, ou « ego ». Au départ (il ne s'agit pas d'une chronologie réelle, mais d'un modèle de pensée présenté suivant une métaphore chronologique), on parle d'une « vacuité ». Ce concept a été très mal traduit et très peu compris des occidentaux. Ils y voient généralement ce vide relatif, qui se distingue d'un plein, comme on dirait « cette bouteille est vide », ou « le vide de l'espace intergalactique ». Il ne s'agit pas du tout de cela dans la pensée bouddhiste. Cette « vacuité » concerne l'absence de préconceptions, un état « innocent » de la pensée, quelque chose qui doit se rapprocher au mieux de la pensée ouverte d'un très jeune enfant lorsqu'il est surpris et émerveillé dans la rencontre avec quelque chose de nouveau.

Cette « vacuité » sera beaucoup mieux comprise si l'on considère qu'elle est tout ce qui reste de ténu dans une conscience simple une fois qu'on lui a retiré tous les développements qui vont suivre. Car à partir de cette « vacuité », comme (autre métaphore) la surface lisse d'une eau parfaitement calme, une sorte de « panique » apparaît spontanément. Cette panique représente une sorte de peur primordiale, peur du « vide », comme si le simple contact de l'esprit avec le monde portait en soi une inquiétude fondamentale. On pourrait traduire aujourd'hui cela en termes de fonction cérébrale de survie. Pour un amas de neurones, le contact avec le monde est une sorte d'irritation imparable. Les neurones sont des cellules

hautement sensibles, dédiées à l'excitation et au traitement des informations. C'est à la fois leur force et leur faiblesse que d'être de façon constitutionnelle, pourrait-on dire, hypersensibilisées au contact avec le monde. C'est que l'évolution a sélectionné ces cellules hautement sensibles pour garantir la survie totale de l'organisme grâce à des capacités accrues d'appréhension du monde environnant. Une appréhension qui implique une perception-reconnaissance exacte en fonction d'une mémoire, une capacité à la catégorisation, et la première, la plus fondamentale et nécessaire des catégorisations est celle du classement dichotomique entre soi et non-soi.

C'est une dualité essentielle qui se joue à tous les niveaux de l'organisme : entre toutes les cellules les systèmes de reconnaissance peptidique, génétique, le système immunitaire HLA, les systèmes de reconnaissance perceptifs du non-soi et de l'autre qui apparaissent très précocement après la naissance, de reconnaissance de soi (schéma corporel, cœnesthésie, image de soi) ; finalement, *« Tout être vivant se doit de défendre son intégrité »* (Dausset, 1990: 19) et le souci psychologique de narcissisation est le prolongement, dans la sphère psychique, d'un effort qui commence dès les premiers processus générateurs du vivant.

Pour la pensée bouddhiste, à partir de cette « panique », la surface de l'eau se trouble irrémédiablement et un processus s'enclenche qui prend la forme d'une entité, non pas solide, mais plutôt de quelque chose qui relève de l'illusion, de la croyance en un « soi-même », un « ego ». *« L'esprit en proie à la confusion a tendance à se voir comme une chose solide et durable, mais c'est seulement un rassemblement de tendances, d'événements »* (Trungpa, 1973: 122). Le moi, qui se croit une unité, n'est qu'une agrégation de conditions et de propriétés, qu'il organise en une illusoire unité. Les cinq « agrégats » traditionnellement reconnus par la philosophie bouddhiste sont la forme, la sensation, l'impulsion, le concept et la conscience. Il s'agit de la description d'un processus graduel de construction du moi.

L'agrégat de la forme émerge du « vide » à partir de notre « panique ». C'est l'acte fondateur, le point de départ, l'amas organisé de neurones « sent » quelque chose, une forme (quelle qu'elle soit), et au même moment où cette forme se constitue, l'amas se constitue lui-même, de façon encore très embryonnaire, en tant que groupement : il est « cela » qui entre en contact avec la forme et la forme le fait exister tout autant qu'il fait exister la forme (« forme » renvoie bien ici au concept classique de *gestalt*), c'est une co-création entre l'amas neuronal et le monde, c'est la première *enaction* (Varela, 1993). Cette

première séparation entre soi et le monde ne peut en rester là, l'amas cérébral, tout autant que l'organisme global qui l'héberge, ont besoin de solidifier la forme, ce qui solidifiera par la même occasion le soi. Cette consolidation est la sensation, qui capture le monde au travers de qualités (le chaud, le froid, le sonore, le lumineux, le doux, l'espace, le temps, etc.), chacune de ces qualités est le signe fort d'une séparation : *« Si je puis sentir cela là-bas, alors je dois être ici »* (ibidem: 126).

L'ego poursuit son auto-élaboration avec le troisième agrégat, l'impulsion. Il s'agit de consolider la sensation elle-même en entrant en relation avec elle, selon trois schèmes de réaction encore très primordiaux et simples : être attiré vers, s'éloigner de ou être indifférent. Si l'on observe des bactéries qui vont vers une source de nourriture, qui s'éloignent d'un agent agressif ou qui restent statiques dans un milieu neutre, on aura une belle illustration de ce troisième agrégat. De la forme, jusqu'à l'impulsion, en passant par la sensation, nous avions affaire à des sortes d'automatismes très simples. Avec le quatrième agrégat, le concept, on entre dans les développements complexes des fonctions interprétatives de l'ego. Le monde, et le soi, seront encore plus séparés et solidifiés, à partir d'un vaste système d'étiquetage intellectuel, d'indexations, d'interprétations, de théories, de croyances, de logiques.

C'est à partir de là que le « je » commence à se nommer lui-même, en regard des choses dans le monde qu'il nomme aussi, c'est l'ego en tant qu'il se nomme lui-même « je suis ». Finalement, c'est avec la conscience, le cinquième agrégat, que le moi atteint son plus haut point de solidification, de fascination, mais encore d'illusion, puisque cette impression de solidification, de consistance, n'est que l'effet d'un assemblage. Vous regardez cette image avec une loupe et ne voyez que des points épars de diverses couleurs. Puis, vous vous éloignez de l'image et, peu à peu, des points émergent une forme, une sensation, vous reconnaissez quelque chose, quelqu'un, c'est une photo, cela vous fait réagir et vous pouvez mettre des mots, un nom, sur cette photo et laisser des souvenirs vous envahir...

Avec la conscience, le moi développe sa pensée, ses théories, ses émotions différenciées, il ne réagit plus seulement, il se comporte, il réfléchit, il spécule, projette, décide, vérifie, contrôle. Mais encore, le moi se met aussi à rêver, rêveries, fantaisies, à fantasmer ! Du fond des processus obscurs que gèrent nos neurones, et que la psychanalyse reconnaît comme l'inconscient, émerge en permanence, durant toute la vie éveillée et durant les phases de

sommeil paradoxal, un flot plus ou moins dense et plus ou moins organisé de structures mentales. Cet écoulement de pensées est destiné à nous préserver du risque de la perte de soi.

C'est quelque chose que nous pouvons expérimenter chaque jour, une expérience tellement triviale qu'elle passe complètement inaperçue. Il est vraiment incroyable que Freud, qui a découvert tant de choses sur notre psychisme, n'ait jamais pu voir toute l'importance de cette hémorragie psychique du quotidien. Comment a-t-il fait pour analyser si finement la « psychopathologie de la vie quotidienne », nos « actes manqués », nos « rêves », nos « fantasmes », et ne pas voir, à aucun moment, le caractère contraignant de la pensée elle-même ? Même les conceptions bouddhistes auraient pu l'aider à son époque, car Kant, Schopenhauer et Nietzsche étaient déjà passés par là !

Nous pensons que Freud a manqué le train de la contrainte psychique pour deux raisons, l'une générale et culturelle, l'autre tout à fait personnelle. Il est tout d'abord très difficile, pour un esprit occidental, surtout s'il est formé à la réflexion scientifique, rationnelle et rigoureuse, de voir la contrainte psychique. En effet, un tel entraînement à la pensée rigoureuse fait que nous ne nous arrêtons jamais, nous restons en permanence à cheval sur le flot mental, nous ne prenons aucune distance avec lui. Aussi nous restons totalement myopes à ce qui devrait autrement nous sauter aux yeux. Pourtant Freud, avec son expérience quotidienne de l'écoute analytique, de « l'attention flottante », qui est très proche de l'expérience méditative orientale, aurait dû s'apercevoir qu'il y avait là un point à étudier, à comprendre. Mais c'est là que nous touchons à la problématique personnelle de Freud, sa « tache aveugle », le point sur lequel a buté son auto-analyse (et qui aurait peut-être été dépassé s'il avait consenti à entreprendre une véritable psychanalyse) : l'addiction.

Addicté à la cocaïne, un temps, puis au tabac et probablement à la sexualité (*« Il m'est apparu que la masturbation est l'"addiction primaire", et que les autres addictions, pour l'alcool, la morphine, le tabac, etc., ne rentrent dans la vie de l'individu qu'en tant que substitut et remplacement de la masturbation* (...) *on se demande évidemment si une telle toxicomanie est guérissable, et si l'analyse et la thérapie doivent s'arrêter ici, en se contentant de transformer une hystérie en neurasthénie »* – Freud, 1954: lettre de Freud à Fliess en 1897), et refusant d'aborder ces problèmes, tant à son niveau personnel, qu'au niveau de sa théorie, Freud n'a jamais su prendre en compte son

addiction à la pensée, celle qui lui a permis le travail acharné de réflexion et d'écriture à l'origine de son œuvre. C'est que le cinquième agrégat, la conscience, correspond bien à une addiction, c'est la première et la plus fondamentale de toutes les addictions : nous sommes tous drogués à notre pensée, à nos fantasmes en général et en particulier à nos fantaisies sexuelles.

En permanence nous avons besoin de penser, penser, du matin au levé, au soir au couché. C'est l'addiction prototypique de toutes les addictions et c'est d'ailleurs le défaut de penser qui entraîne, comme par compensation, les autres addictions (ou plus assurément, l'addiction, par exemple aux psychotropes, sexuelle, ou aux activités compulsives, sert à éviter l'addiction naturelle à la pensée, comme défense contre les angoisses que peut générer cette même pensée).

Suivant notre hypothèse de l'*effort pour la constance de la conscience*, celle-ci n'est donc jamais acquise de façon définitive, elle est le résultat d'un travail incessant pour son maintien. Nos neurones doivent déployer des efforts permanents pour la maintenir coûte que coûte, maintenir cette illusion d'une unité, d'un moi, du narcissisme. C'est que la « perte de conscience » menace en permanence l'amas organisé de neurones, et surtout la perte d'identité, de reconnaissance de soi. Notre moi est fragile, soluble dans la moindre expérience un peu déstabilisante. Les émotions « nous emportent », la colère « nous met hors de soi », un choc peut « nous faire perdre conscience », les modifications de notre apparence (changements pubertaires, de la sénescence, perte d'un bras, d'un sein…) remettent en question notre identité, « nous nous perdons à nous-mêmes ». Nos cinq agrégats, forme, sensation, impulsion, concept, conscience, ne sont pas des niveaux du moi séparés les uns des autres. Ils sont tous reliés entre eux et en permanence nous voyons émerger des formes, apparaître des sensations, nous sommes agités d'impulsions, nous avons besoin de catégoriser notre environnement, de penser, de rêver et de fantasmer.

Ce risque permanent de se perdre à soi-même et la contrainte psychique protectrice qui accompagne ce risque, prennent généralement la figure du désir. Comme l'explique Trungpa (1973: 149) : *« Les pensées sont suscitées par l'insatisfaction, duhkha, le sentiment constamment répété que quelque chose manque, est incomplet dans nos vies. (…) À la longue, le seul fait d'être « moi » devient cause d'irritation »*. Nous développerons plus loin notre modèle à ce propos, mais retenons déjà que le narcissisme s'érige sur une expérience constante d'insatisfaction. C'est là le résultat du risque de perte

d'unité de l'amas neuronal. En disant que l'expérience d'unité n'est jamais acquise de façon définitive, qu'elle nécessite un incessant combat pour la survie, nous sous-entendons aussi que la perte de l'expérience d'unité, la perte du moi, est un sentiment sous-jacent permanent.

En même temps que le moi se constitue (avec les cinq agrégats), il doit s'ériger sur le risque de n'être pas, il est un feu fragile, car illusoire, qui doit constamment être entretenu. Aussi, ce danger de perte du moi prend-il figure d'une sorte d'insatisfaction fondamentale. Le moi ne peut pas être satisfait, ce serait illogique. L'illusionniste peut faire son tour de magie, parce qu'il y a un truc ! Le moi ne peut être qu'un moi insatisfait, car il est formé à partir de cette tare imparable : son inexistence. Son insatisfaction fondamentale génère en permanence le premier mouvement de toute insatisfaction : le désir. Et c'est à partir du désir, des désirs générés en permanence, que se constitue le flot mental des fantasmes (et des fantaisies sexuelles).

Dans cette lutte contre l'anéantissement et pour le maintien d'une intégrité, le moi possède un allier de choix : l'autre. En effet, dans la recherche d'une confirmation de soi, autrui présente un très grand intérêt : il est perçu comme image spéculaire de soi et une bonne partie du narcissisme s'élabore sur une identification à l'autre ; d'autre part, l'autre s'adresse à nous comme si nous étions une unité, une personne, un moi, ce qui tend à renforcer, là encore, l'illusion de ce moi. Cependant, en troisième lieu, l'autre représente aussi une source inestimable de stimulations, il est le fantôme intime de toute notre vie psychique, nourrissant les désirs de l'ego, il garantit ainsi sa survie. Nous verrons qu'une bonne part des « troubles du moi » provient de l'interférence produite par ce besoin de l'autre, quand l'autre ne sert plus à confirmer le moi, mais lui fait courir le risque de se perdre lui-même.

7 – AU-DELÀ DE LA PSYCHANALYSE

Nous voyons comment la question du narcissisme nous ramène inexorablement à celle de la fantaisie. Les fantaisies sont la nourriture la plus commune du moi. Le moi peut bien se sustenter avec les sensations, les stimulations variées et nombreuses issues du monde extérieur, toujours il entretient un considérable et consistant monde intérieur de fantaisies, à la fois comme garantie de pouvoir combler tous les vides laissés par les stimulations du monde

extérieur, et garantie de sa subsistance autonome : il est son propre pourvoyeur, ne dépend de personne dans cet art d'animer en permanence une scène psychique où se jouent et rejouent, sans relâche, les drames intimes les plus excitants. Pour le moi, son identité et sa conservation sont un enjeu vital : *« la conservation de cette identité peut être considérée comme un besoin psychique primordial* – tout comme les pulsions d'autoconservation en relation avec la vie biologique – *qui s'impose au sujet pour lutter contre la mort psychique »* (McDougall, 1978: 140-141). À ce titre, les fantaisies représentent une part importante des moyens que le moi met en œuvre pour lutter contre la « mort psychique ».

Si elle est un « scénario imaginaire où le sujet est présent », la fantaisie est aussi un « script » (Stoller, 1989) où les autres prennent place, ce que ni Freud, ni la psychanalyse, n'ont suffisamment étudié. Certes, en tant que scénario, l'autre est sous-entendu, mais ce sous-entendu n'est pas suffisant pour montrer à quel point l'autre occupe une place obligée dans le scénario. Une fantaisie n'est jamais un *one man show*. Elle exige toujours un certain nombre de personnages qui forment un système de personnages, au sens *familialiste* du terme (en référence à l'École Psychiatrique Systémique de Palo Alto). Et étudier la fantaisie c'est en même temps étudier ce système de personnages : quelles sont ses constantes, sa dynamique, ses règles de régulation et d'homéostasie, ses fonctionnalités, ses structures.

C'est à partir de là que nous devrons nous éloigner un peu de la psychanalyse, non pas pour la rejeter, mais pour en intégrer les éléments les plus pertinents pour la poursuite de notre travail, à un autre niveau. Le lecteur aura déjà pu apprécier les premières esquisses de cet « autre niveau » : une autre approche du narcissisme qui, imaginant ce que pouvait être les besoins de milliards de neurones associés, nous a permis de mettre en lumière les conséquences de ce besoin d'unité et de conscience de soi en termes de nourriture fantasmatique.

En posant ainsi les bases d'une genèse des fantaisies sexuelles, nous avons pu constater combien le modèle psychanalytique était resté flou sur beaucoup de points. De nombreuses questions restent sans réponses : comment situer la perversion entre liberté et morale ? Entre normalité et pathologie ? Comment distinguer la perversion entre libre création imaginaire (dont nous venons de voir les enjeux vitaux pour le moi) et le mal, la cruauté, la souffrance infligée à autrui ? Quelle est l'importance de la vie psychique, du flot des fantasmes et des fantaisies sexuelles, dans les besoins narcissiques de

sustentation du moi ? Et, puisque les fantaisies sont l'aliment de choix du moi, quelles sont les fonctions qu'elles remplissent auprès de lui et à partir de quelles structures ?

Nous pensons, face à toutes ces questions sans réponse ou sans réponse satisfaisante, qu'à l'aube du troisième millénaire il est temps de proposer un nouveau paradigme pour comprendre l'humain. Nous devons accomplir la révolution scientifique qui s'annonce dans les sciences humaines (notamment avec les développements passionnants du concept d'addiction) et remettre à plat les modèles anciens.

LES STRUCTURES DES FANTAISIES SEXUELLES

« … la malade joue en même temps les deux rôles du fantasme sexuel sous-jacent… elle tient d'une main sa robe serrée contre son corps (en tant que femme) tandis que de l'autre main elle s'efforce de l'arracher (en tant qu'homme). »

S. Freud

« *L'excitation érotique, comme dans ses formes esthétiques, par exemple, la pornographie, les rêveries privées, les psychodrames joués avec des prostituées ou des conjoints ou d'autres partenaires de bonne volonté, est créée et/ou accrue pour la plupart des gens quand on a construit un script dans lequel l'incertitude de l'issue est peinte, quand le danger est possible et que du travail doit être fait pour prévenir une mauvaise issue.* »

R.J. Stoller

« *Dans l'étude du conte, la question de savoir ce que font les personnages est seule importante ; qui fait quelque chose et comment il le fait, sont des questions qui ne se posent qu'accessoirement.* »

V. Propp

La fantaisie sexuelle est entièrement construite pour avoir un effet pragmatique. Les diverses structures qui s'interpénètrent pour la composer sont agencées de façon à ce qu'elle produise un effet suggestif, quasi-hypnotique de fascination, qu'elle séduise, soulève l'intérêt, la passion, voire l'obsession. Après avoir attiré toute l'attention sur elle, la fantaisie est ainsi faite qu'elle entraîne l'excitation, psychique et sexuelle, ainsi que la motivation à préparer la mise en scène et à passer à l'acte sexuel imaginaire.

Comme il n'existe pas vraiment une culture de la fantaisie sexuelle,[5] un apprentissage officiel, que bien au contraire les fantaisies font l'objet, au mieux d'une ignorance feinte (tout le monde en a, mais personne n'en parle), au pire d'une réprobation active (la lutte contre la pornographie, contre les pensées « perverses », le contrôle de la pensée instauré par le christianisme avec le péché d'intention et la confession), force est de considérer la fantaisie sexuelle comme un mécanisme assez fondamental du psychisme humain. Ainsi, les buts pragmatiques des fantaisies ne laissent pas de nous interroger sur les orientations de l'esprit humain. Loin de rechercher soulagement, apaisement, il semble que nos esprits recherchent bien plutôt l'excitation, allant jusqu'à élaborer, dans l'imaginaire ou dans la réalité du monde, les conditions d'une lutte entièrement destinée, de façon stratégique et calculée, à susciter, amplifier et maintenir notre excitation sexuelle.

Ce constat nous amène vers un « horrible soupçon » : que *« le monde entier est un théâtre »*,[6] dans lequel les humains se sont ingéniés, depuis toujours, à créer des zones d'interdit, dans l'intention le plus souvent inconsciente, de se donner les occasions de transgresser ces interdits et de trouver là motif à excitation. Il s'agit donc ici du soupçon d'un machiavélisme humain fondamental, d'une tournure d'esprit qui, si elle n'était universelle, devrait être qualifiée de vicieuse et perverse (les ethnologues ont découvert un pan de cette « perversité » dans les règles du mariage : toujours bien mises en avant pour le visiteur étranger, mais régulièrement transgressées dans les faits).

L'excitation érotique est le produit d'un scénario, parfois individuel, mais parfois totalement socialisé, dans lequel est structuré à la fois le but du désir et les différentes barrières qui retardent l'atteinte de ce but. Ces barrières symbolisent nos angoisses, notre culpabilité, nos barrières internes ; et le renversement de ces barrières imaginaires (qui passe par l'hostilité présente dans le scénario) représente le renversement de ces barrières internes, la dissolution de nos angoisses, la disparition de

---

[5] L'apparition d'internet, après la confidentielle littérature libertine, s'est largement chargée de combler ce manque de « culture » érotique, au travers de divers sites internet, blogs et forums dédiés à l'exposition d'une multitude de fantaisies sexuelles produites par tout un chacun.

[6] Shakespeare W., *Comme il vous plaira*, Acte II, scène 7. Traduction d'A. Tavera, Le Club Français du Livre.

notre culpabilité. Les barrières du scénario sont érigées une à une et seront renversées une à une par la répétition. Celle-ci provoque la montée de l'excitation, elle devient un rythme synchronisé avec notre physiologie sexuelle. Le renversement des ultimes barrières fantasmatiques coïncidant avec notre triomphe final dans un orgasme satisfaisant. Les barrières que nous avons créées depuis des milliers d'années sont simplement destinées à exciter aussi bien les transgresseurs, que les censeurs.

Tout le monde connaît au moins une version de cette histoire de la vieille dame anglaise puritaine qui téléphone à la police pour se plaindre qu'un couple s'est mis nu sur la plage et se livre à un acte indécent. L'agent de police s'enquérant de son lieu d'habitation, est tout étonné en apprenant qu'elle habite à trois kilomètres de la plage ; la vieille dame lui explique alors qu'elle a vu le couple… avec ses jumelles ! Quelles sont les motivations d'un individu pour se faire censeur ? C'est là la grande question. Car il faut vraiment avoir des motivations très *particulières* pour trouver un intérêt à passer son temps à scruter les transgressions d'autrui, pour les mesurer, les évaluer, les étudier.

Comme être censeur n'est jamais une profession obligatoire, on peut légitimement se demander la dose de plaisir, de jouissance, qu'apportent au censeur les « joies » de son métier. Certains avanceront naïvement la satisfaction morale de servir le contrôle social, mais hormis le fait qu'il faut avoir une bonne dose de prétention pour s'intituler « contrôleur social », cette raison, qui ressemble beaucoup à une rationalisation, n'obère en aucune façon la question du plaisir du censeur, en écho à celui du transgresseur. C'est que le censeur ne censure pas simplement des images, des textes, il censure une force pragmatique véhiculée par certaines images et certains textes. Il s'oppose à et réprime des « incitations », des séductions, des fascinations. C'est dire que pour pouvoir ainsi faire son travail, il doit avoir les moyens personnels de mesurer la force de l'incitation, et comment obtient-il ces moyens sinon en testant sur lui-même la force de cette incitation ? Donc tout censeur ne peut barrer l'excitation d'autrui que s'il se sent lui-même excité, telle est son aune. Et de l'aune au plaisir…

Il y aurait donc une nécessaire complémentarité entre censeurs et transgresseurs et leur jeu systémique ne serait que le reflet transposé sur le monde du jeu entre désir et interdit qui prend place au cœur du psychisme de chacun. Il y aurait même une circularité entre le jeu systémique et le jeu interne : ils s'alimentent mutuellement. La

censure des uns entraîne la transgression des autres, et *vice versa*, chacun trouvant alors dans le monde les conditions pour pencher d'un côté ou d'un autre.[7] Et, finalement, que le scénario soit intime, ou joué sur la scène du monde, censeurs et transgresseurs sont renvoyés dos à dos, chacun étant l'agent d'excitation de l'autre.

La fantaisie sexuelle, ce script sexuel, a donc pour but de créer et d'entretenir l'excitation sexuelle. *« Pour que ces scripts fonctionnent, pour occasionner des changements physiologiques, il faut se duper soi-même, se cacher ses propres intentions. S'il n'en est pas ainsi, l'excitation se trouve remplacée par un état d'angoisse ou d'ennui »* (Stoller, 1985: 100). Nous voyons bien ainsi l'enjeu des fantaisies : nous devons lutter contre *angoisse* et *ennui* (notre souffrance psychique) et nos moyens pour cette lutte consistent en une autotromperie, un simple faire semblant plus ou moins inconscient, qu'en langage enfantin on traduirait ainsi : « on dirait que ce n'est pas permis, mais on le ferait quand même… » (À formuler sur un ton espiègle).

La fantaisie se situe au cœur du psychisme entre une pensée flottante, indéterminée, libre, où tout serait possible, et une pensée rigoureuse, déterminée, circonscrite, où une frontière a été artificiellement posée entre l'impossible et le possible. Entre les deux, la fantaisie sexuelle apparaît comme un nœud, une interface, une zone tampon et de passage. Elle sert à éponger les angoisses liées à la zone de pensées flottantes et indéterminées et à nous préserver d'une autre sorte d'angoisse, celle d'une pensée morte, parce que figée. Entre ces deux sources d'angoisse, la fantaisie est construite pour faire s'affronter l'ordre de l'interdit et le dés–ordre de la transgression, car c'est dans cet affrontement que les angoisses sont dissoutes, c'est de cet affrontement que naît l'excitation psychique et physiologique, le plaisir et le sentiment vital d'exister.

Ainsi, malgré son apparent foisonnement, la fantaisie sexuelle n'est pas une élaboration tout à fait libre. Les nécessités de ses fonctions lui indiquent ses grandes structures, afin de garantir son efficace. Aussi, sous l'exubérance, la luxuriance de ses contenus manifestes, la fantaisie sexuelle cache en un second niveau, les structures complexes et universelles des développements épigénétiques (ce que le psychanalyste trouve en disant : « tiens, voici une scène primitive, et là une exhibition phallique contre l'angoisse de castration, etc. »), puis, plus profondément encore, la fantaisie est

[7] On connaît bien de ces censeurs qui finissent par devenir transgresseurs ou l'inverse…

bâtie sur les structures simples et fondamentales, en référence aux fonctionnements cérébral et physiologique, (recherche de stimulations et occultation de la souffrance psychique). C'est à la description de ces structures profondes que nous allons nous attacher à présent.

1 – LES STRUCTURES TEMPORELLES

La fantaisie possède deux types de structures temporelles intriquées : les phases de mise en scène et d'action, d'une part, et l'onanorythme d'autre part. La première structure est donc biphasique, composée d'une phase préparatoire, ou préliminaire, qui consiste en une mise en scène de la fantaisie, suivie d'une mise en action. Durant la **phase de mise en scène** sont précisés la situation, le contexte, les personnages, leurs rapports de force et de pouvoir, leur rôle et leur statut, comme le dit bien Stoller : *« chaque détail compte »* (1985: 73). Le but de cette revue de détail est de créer la force pragmatique de la fantaisie, c'est-à-dire de la rendre capable d'une force suggestive suffisante pour entraîner excitation et plaisir. Aussi, le souci du détail est-il destiné à bâtir un monde en miniature dans la tête de celui qui imagine la fantaisie, une création très « réaliste », au sens d'une force d'existence et non d'un respect du vraisemblable.

Si la « représentation de choses », l'image, est importante pour créer la force de la fantaisie, la « représentation de mot » lui est sans doute bien supérieure. C'est que la force pragmatique du langage est autrement plus importante que celle de l'image. On la retrouve d'ailleurs dans le slogan, le chant en commun, les incantations, l'hypnose. On dit « qu'une image vaut mille mots », mais on oublie de préciser que l'image est efficace surtout pour l'explicitation, la compréhension, mais non pour l'incitation à l'action.

Beaucoup des signaux imagés du code de la route sont doublés par des injonctions verbales (sans doute parce que l'injonction verbale est ce à quoi nous sommes soumis dès l'enfance pour contrôler et diriger nos comportements). Aussi, la revue de détail passe-t-elle toujours par la pensée discursive qui raconte à soi-même, silencieusement ou à mi-voix, les éléments de la mise en scène. Nous retrouvons ici toute la force suggestive du récit, qui nous fait toujours dire que le roman dans le livre est supérieur à sa version cinématographique. Les mots sont capables de créer en nous une atmosphère affective, de soulever des émotions, ils nous aident à visualiser, voire halluciner, un monde,

des personnages, et surtout, ils nous permettent de sentir, ressentir, vivre, penser, ce que ressentent, vivent et pensent les personnages.

Dans une fantaisie, la **phase d'action** est le moment où se déclenche la saga, où l'intrigue se déroule. La lutte entre désir et interdit s'amorce et la transgression est réalisée. Tout le décor (avec les personnages) est planté pour rendre possible une transgression. Lorsque celle-ci survient, elle donne lieu à une montée de l'excitation émotionnelle des personnages agissants. Et c'est à la faveur de cette émotion que les personnages sont amenés à vivre des expériences érotiques.

Comment retrouvons-nous ces deux phases dans les fantaisies sexuelles ? Déjà, dans celui de la « Piscine » nous avions souligné l'intentionnalité d'un « décor stratégique » qui annonce l'intrigue de la fantaisie, entre le regard permis et le regard interdit, ou impossible. À l'issue de cette phase de mise en scène, un signal se produit, une sorte de déclencheur (le silence des filles dans la piscine) et nous passons à la seconde phase, celle de l'action. Nous verrons que la fantaisie de la « Punition » est, elle aussi, biphasique. La phase de mise en scène fait l'objet d'une véritable concertation entre les partenaires du couple. Tout un plan est monté avant de passer à la seconde phase, celle où la scène minutieusement préparée est jouée. On verra que « Viol » fait l'objet, lui aussi, d'une mise en scène avec l'histoire de l'auto-stoppeuse qui se fait agresser. C'est cette histoire, finalement jouée, qui entraînera suffisamment de désinhibition pour permettre la mise en route de la phase suivante de la fantaisie, le viol (simulé).

Dans « Wickers », la phase de mise en scène occupe pratiquement la totalité de la fantaisie et une partie de l'action appartient à la mise en scène (l'expédition au collège, le sauvetage de la bien-aimée), tandis que la phase d'action proprement dite est juste évoquée à la fin, rapidement, avec le sous-entendu de ses aspects sexuels, c'est la rencontre amoureuse, tendre, corporelle avec la bien-aimée. Dans « Frère-sœur », le décor est planté avec la chambre où sont imaginés les deux lits du frère et de la sœur, les rôles sont distribués avec chacun leur part de diversion et l'action démarre ensuite, protégée par le dispositif de la fantaisie. Pour « Contrition », on retrouvera aussi la mise en scène avec les trois personnages de la fille, de la mère et du père. La fille est attachée, exhibée et l'on peut alors passer à l'action : la punition et sa valeur d'excitation. « Animal » enfin, pose un contexte simple et direct faisant référence à l'animalité et qui débouche aussitôt sur l'action sexuelle.

La seconde structure temporelle de la fantaisie prend place dans la seconde phase, celle de l'action. Il s'agit de la répétition de l'action selon une rythmicité remarquable. Nous proposons d'appeler « **onanorythme** » cette répétition rythmique de l'action dans la fantaisie sexuelle. Avant de l'expliciter, en voici un exemple parfait dans la fantaisie (« Fessée ») d'une jeune femme, créée et réalisée sous forme ludique et simulée dans le cadre de son jeune couple. Elle joue le rôle de la fillette et son mari celui de l'oncle.

Fessée :
[Fillette (12 ans; en pyjama) + Oncle (Fillette)
➔ {Oncle (obligation de s'habiller/menace_
fessée (Fillette)) + Fillette (ne s'habille pas)
⇒ Oncle (fessée + attouchements sexuels_
(Fillette (déculottée))} ↲ (n) ∠ (déculottage)]

La formule se lit de la façon suivante : entre les crochets [ ] se situe un contexte dans lequel l'ensemble de la fantaisie sexuelle prend place. Avant la flèche ➔ il s'agit de la phase de mise en scène où le contexte est décrit avec ses personnages. Chaque personnage possède ses attributs entre parenthèses. Après la flèche ➔ on entre dans la phase d'action. Les actions sont mises entre accolades { }. L'action réalisée par chaque personnage est placée entre parenthèses. La flèche ⇒ indique qu'une série d'actions amène (implique) une autre série d'actions qui suit. L'ensemble des actions est répété ↲ un nombre n de fois avec un effet de crescendo ∠ qui porte sur le déculottage progressif (le symbole _ en fin de ligne signifie bien entendu une simple rupture de ligne dans le texte et n'apporte rien de plus à la structure de la formule fantasmatique).

L'onanorythmie se rencontre dans de nombreuses expressions de l'imaginaire. Observons un enfant jouer. Son jeu n'est jamais linéaire, mais en spirale. Il avance de deux pas sur son parcours ludique et recule d'un pas. Les phases du jeu se suivent comme les tuiles d'un toit, chacune étant partiellement recouverte par la précédente. Un petit garçon pousse une voiture miniature en faisant le bruit du moteur avec ses lèvres. Il déplace la voiture par une série de mouvements alternatifs d'avant en arrière. Si la voiture doit franchir un virage, avoir un accident, l'enfant refera plusieurs fois l'action, successivement, pour répéter le plaisir d'imiter les pneus qui crissent, ou le boum du choc contre un obstacle. Cette répétition n'a pas de

valeur au niveau de l'exercice moteur, elle est bien plutôt l'expression d'un besoin psychique de renouveler une représentation qui fait plaisir.

Une petite fille jouant à la maîtresse avec ses poupées, déroulera son histoire selon le même schéma de scènes qui sont répétées plusieurs fois à la suite avant de passer graduellement à la suivante. Par exemple, la maîtresse gronde une de ses élèves : « Tu es vilaine ! Pourquoi as-tu fais ça ? » et elle secoue sa poupée ; puis, elle recommence aussitôt : « Tu es vilaine ! Pourquoi as-tu fais ça ? Tu vas aller au coin, tu es punie ! » et elle place la poupée « au coin » ; puis, la scène est recommencée avec un léger décalage vers l'avant : « Voilà, tu vas rester au coin, tu es bien punie ! » et l'enfant sort sa poupée du coin et l'y remet aussitôt.

Freud (1923), dans sa célèbre observation du jeu de la bobine, avait déjà remarqué un onanorythme : l'enfant jette au loin la bobine attachée à une ficelle en criant *Fort* (parti, en allemand), puis il la ramène en tirant sur la ficelle et lorsqu'elle arrive près de lui il s'écrie *Da* (voilà), et ce que Freud avait remarqué, outre la répétition de la scène, c'est l'excitation et la joie que l'enfant prenait à ce jeu. Dans leurs jeux de rôles (jouer aux cow-boys et aux indiens, à la guerre, au docteur…), les enfants savent alterner, tout au long du jeu, les phases d'élaboration mentale où l'on convient du scénario et des rôles (« On dirait que… et toi tu serais… et moi je ferais…), et les phases d'actions où la scène est jouée. Ces phases se succèdent en alternance, parfois sur un rythme rapide.

L'onanorythmie se retrouve encore dans les contes de fées où la répétition de certaines phrases-clés correspond exactement à ce que nous pouvons observer dans la fantaisie « Fessée ». Que l'on se souvienne du célèbre conte du *Petit Chaperon Rouge* de Perrault,[8] dans la scène finale où le petit Chaperon Rouge s'étonne du physique de sa grand-mère : *« Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! – C'est pour mieux t'embrasser, ma fille ! – Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! –C'est pour mieux courir, mon enfant ! – Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! – C'est pour mieux écouter, mon enfant ! – Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! – C'est pour mieux voir, mon enfant ! – Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! – C'est pour te manger ! »*. On voit bien ici, comme dans toute fantaisie qui se respecte, comment cette répétition est destinée à faire monter la tension, l'excitation, le drame. L'effet est d'ailleurs très

[8] Perrault C. (1980), *Les Contes de Perrault*, éditions SACELP, Paris.

marqué sur les enfants auxquels on lit l'histoire et cela d'autant plus qu'ils la connaissent déjà. Lorsque la scène finale arrive, il faut les voir jubiler, leur excitation monter, jusqu'au *« C'est pour te manger ! »* final qui leur fait mimer la peur la plus expressive. Souvent, à ce moment-là, l'adulte lui-même se prend au jeu et mime sur l'enfant l'attaque du loup.

Autre exemple plus moderne, au cinéma, les scènes d'explosion, de chute, un accident de voiture, l'ultime coup de poing vengeur du héros contre son adversaire vaincu, font typiquement l'objet d'une mise en forme particulière. On y trouve tout d'abord le ralenti, qui représente ici une variante de la répétition, et la répétition elle-même. Par exemple, une explosion sera présentée plusieurs fois sous différents angles, il en sera de même pour une chute du haut d'un immeuble. On voit qu'ici comme ailleurs, la répétition est destinée à intensifier l'excitation et le plaisir du spectateur, elle est un stratagème de renforcement pragmatique, destiné à stimuler l'effet suggestif du récit. La répétition comme stimulant psychique, finalement, rejoint les pratiques de l'hypnotiseur, aussi bien que la simple méthode de mémorisation, ce qui nous suggère les fondements cérébraux du besoin et des effets de la répétition. Peut-être existe-t-il une loi pour nos neurones qui dirait quelque chose comme : « un stimulus qui se répète, avec à chaque fois une légère évolution de son état, doit être considéré comme un stimulus hautement intéressant » ?

Mais pourquoi avoir choisi le néologisme de « onanorythmie » ? Rythme onaniste ? Rythme masturbatoire ? Les entretiens cliniques portant sur les fantaisies sexuelles révèlent en même temps les étapes du processus de la masturbation. Deux phases qui alternent sont facilement distinguées, elles sont apparemment destinées à produire la montée de l'excitation sexuelle. On ne se masturbe pas à cloche-pied, il faut faire un pas après l'autre et recommencer. La première phase (première à être décrite ici) pourrait être appelée *phase corporelle*. Au cours de cette phase les mouvements du corps et ses sensations de volupté sont mis en avant au niveau de la conscience, tandis que les pensées tendent à s'estomper au profit d'un être-là corporel. À l'inverse, au cours de ce que nous proposons d'appeler la *phase mentale*, les mouvements corporels et les sensations passent au second plan, tandis que la conscience se trouve envahie d'un puissant courant de fantaisies.

Cette alternance entre les deux phases doit se faire selon un rythme moyen qui, si on le mesurait, devrait sans doute présenter

une invariance statistique, révélatrice de ses fondements physiologiques. Toutes les fantaisies révèlent un tel rythme au travers de l'alternance répétée de phases contextuelles où des situations, des relations et des sentiments sont mis en place (ce qui correspond à la phase mentale), et d'autres phases plus sensuelles, où les organes sexuels, les actions et les sensations sont décrits (phase corporelle). Par exemple, dans « Fessée » (si cette fantaisie est utilisée pour la masturbation), la phase mentale et contextuelle correspond aux séquences où l'oncle menace la petite fille, lui promettant une nouvelle fessée encore plus à découvert. Succède aussitôt à cette phase celle de la fessée proprement dite et des attouchements sexuels, soit la phase sensuelle, corporelle.

Ce rythme est très important, car il dirige toute l'activité sexuelle vers son aboutissement orgasmique. On le perçoit plus facilement dans l'activité masturbatoire, mais il n'est pas absent de l'amour à deux, où des phases « mentales », avec mouvements lents, échanges de paroles, évocation d'images, de fantaisies parfois, alternent avec des phases « corporelles », où les mouvements sont plus rapides et violents, où la conscience se vide de représentations élaborées au profit du seul vécu sensuel.

L'onanorythme est parfois difficile à percevoir, mais il existe toujours, c'est une pulsation vitale, que l'on peut même quelquefois retrouver dans des activités n'impliquant pas directement la sexualité (en tout cas au niveau conscient), comme les phases de la dynamique relationnelle d'un groupe (les phases « mentales » où prennent place les communications, les verbalisations, et les phases « corporelles » où ce sont plutôt les *actings* qui prennent le pas). Il est probable que les recherches neurobiologiques sur le fonctionnement de notre cerveau nous permettront un jour de mieux expliquer et de comprendre l'origine d'un tel rythme.

Pour le moment, nous observons ce rythme dans les fantaisies, comme structure de base, par exemple, dans « Piscine » où la jeune fille alterne les phases mentales au cours desquelles elle s'essuie en cherchant les regards sous les persiennes et les phases corporelles où elle se caresse sexuellement. De même dans « Punition », le mari sait alterner les moments pour faire semblant de fouetter sa partenaire et les moments pour la caresser et la rendre « folle d'excitation ». Mais parfois, les deux phases n'apparaissent qu'une fois dans la fantaisie, comme dans « Viol » où c'est la répétition de toute la fantaisie qui vaudra onanorythme. Les fondements biologiques que l'on perçoit dans l'onanorythmie nous confortent dans l'idée que les fantaisies ne

sont pas seulement des superstructures psychiques, mais qu'elles viennent s'inscrire dans le corporel, dont elles sont le reflet psychique, conscient ou inconscient.

Habits à vendre :
[Homme (acheteur) + Fille (14 ans; timide et soumise)
+ Mère (Fille; autoritaire)
➔ {Mère (obligation d'essayage/autorité
+ infantilisation (Fille))
+ Homme (regarde (Fille))} ↲ (n tee-shirts + n culottes)
∠ {Mère (obligation d'écarter les cuisses (Fille)
+ vérification manuelle de la culotte (Homme/Fille)}]
+ [(Mère partie téléphoner) + Homme + Fille
➔ {Homme (vérification manuelle de la culotte
+ masturbation + cunnilingus (Fille))}]
+ [Homme + Mère + Fille
➔ {Homme (pénétration sexuelle (Fille))
+ Mère (se masturbe + s'exhibe + regarde (Homme + Fille))}]

La fantaisie ci-dessus, produite par un homme souffrant d'addiction sexuelle, présente un remarquable onanorythme qui révèle directement l'oscillation masturbatoire rattachée à la construction de cette fantaisie sexuelle, d'un homme qui répond à une petite annonce pour acheter des habits de fillettes.

Dans cette formule on remarquera que trois contextes se succèdent : le premier avec les trois personnages, le second avec l'homme et la fille seulement et le troisième contexte avec le retour de la mère. Dans le premier contexte on remarquera la répétition avec l'effet de *crescendo*. Le dernier contexte est une *phase finale*, dont on parlera plus loin et qui voit le fantasme devenir particulièrement cru (cette crudité est destinée à déclencher l'orgasme chez le masturbateur).

La structure onanorythmique est ici évidente et ne nécessite guère de commentaires. Elle apparaît dans la répétition du jeu entre cacher et révéler les parties les plus sexualisées du corps de la fille (les seins, les fesses, le sexe) et elle soutient clairement la montée de l'excitation du masturbateur. Le strip-tease au cabaret, finalement, reprend ce rythme onaniste, avec l'effeuillage qui se prolonge, les seins qui sont cachés, exhibés, cachés à nouveau, exhibés à nouveau. Et cela recommence avec les fesses, et avec le sexe, etc.

L'importance de l'onanorythme, pour susciter une excitation sexuelle, amène deux remarques : 1) dans quelle mesure un couple sexuellement assoupi n'a-t-il pas perdu cet onanorythme. Comment s'étonner de la perte d'intérêt sexuel lorsqu'un couple réduit sa sexualité, souvent sans s'en rendre compte, aux caresses préliminaires et au coït. 2) si le cabaret, nous l'avons souligné, a su garder l'onanorythme pour l'efficace de son spectacle, le cinéma pornographique l'ignore superbement. La pornographie au cinéma (ou en vidéo) est d'une pauvreté extrême et consiste en un scénario anémique, qui sert simplement d'alibi pour montrer jusqu'à la saturation et l'outrance du sexe et encore du sexe ; de l'érotisme on en arrive presque au gynécologique inhibant ! Sans doute les réalisateurs trouveraient-ils le moyen d'améliorer et de renouveler leur art, s'ils prenaient en compte cet onanorythme.

Nous avons vu que l'effet de *crescendo*, dans la fantaisie sexuelle, est destiné à accroître l'excitation sexuelle et, au final, à déclencher l'orgasme. Cet effet de crescendo peut porter sur de nombreux éléments de la fantaisie sexuelle. En voici une liste, avec des exemples, qui ne prétend pas à l'exhaustivité.

Éléments matériels : ce qui évolue ici peut-être un objet, une pièce d'habillement, une pièce d'ameublement ou de mobilier, etc. Exemples : *« un godemiché de plus en plus[9] gros, une culotte de plus en plus petite, un lit de plus en plus étroit ».*

Éléments corporels : ce qui évolue est l'apparence de l'organe (lié au thème de l'exhibition phallique). Exemples : *« un pénis de plus en plus gros (ou long), une vulve de plus en plus ressortie, des seins de plus en plus gros, des fesses de plus en plus grosses ».*

Éléments positionnels : l'évolution porte ici sur la position, la posture du corps des entités (généralement lié au thème de l'exhibition phallique). Exemples : *« des positions de plus en plus scabreuses, des positions de plus en plus humiliantes, les cuisses de plus en plus ouvertes, la vulve de plus en plus écartée et offerte au regard ».*

Éléments de l'action : il s'agit de l'évolution de l'acte accompli par l'une ou l'autre entité. Exemples : *« un déshabillage de plus en plus*

---

[9] C'est arbitrairement que nous utilisons la locution adverbiale « de plus en plus ». Cependant, un *crescendo* peut porter aussi bien sur « de moins en moins », tout étant une affaire de convention et de contexte dans la fantaisie. *« Des jeunes filles de moins en moins timides »* ou *« des jeunes filles de plus en plus timides »*, les deux *crescendo* peuvent servir l'excitation sexuelle, en fonction du scénario.

poussé (strip-tease), une culotte de plus en plus baissée, une fessée de plus en plus forte, des gestes de plus en plus obscènes, des caresses de plus en plus précises (sexuelles, obscènes, excitantes), des mouvements de plus en plus rapides, des cris de plus en plus fort ».

Éléments de qualité morale : le changement porte sur la qualité morale, la personnalité, le caractère, les attitudes, d'une entité. Exemples : *« des filles de plus en plus timides, des filles de plus en plus délurées, des femmes de plus en plus cochonnes, des hommes de plus en plus machos, des garçons de plus en plus entreprenants, de membres de la famille vers des étrangers, des étrangers vers des proches, avec de plus en plus de pouvoir (lié à l'entité) ».*

Éléments de la situation : il s'agit de l'évolution de la situation par le passage dans divers lieux ou simplement d'un lieu vers un autre. Exemples : *« de la chambre vers le salon, du salon vers la cave, du magasin vers le bureau, de cellule en cellule, de dedans vers dehors, de dehors à l'intérieur ».*

Éléments de la temporalité : c'est donc une évolution de la situation sur le plan de la temporalité (ce qui est souvent lié à une évolution de l'action) en termes de durée, de délai, de fréquence. Exemples : *« de plus en plus longtemps, de moins en moins longtemps, de plus en plus tard (tôt), de plus en plus souvent, tous les jours, à chaque fois ».*

Éléments contextuels : ce qui évolue ici est le contexte de la scène sexuelle, de la tension relationnelle. Exemples : *« de plus en plus de gens, une porte qui s'ouvre, l'entrée d'une entité, de plus en plus d'intimité, de plus en plus de pouvoir (lié au contexte), contexte de plus en plus scabreux, de plus en plus de colère, de plus en plus d'agressivité ».*

Une analyse plus poussée de l'onanorythmie nous amène à préciser encore deux constantes concernant la phase finale de la masturbation (avec ou sans partenaire). Nous avons vu que l'onanorythme consiste en la répétition d'une même scène érotique, avec souvent un effet de crescendo, répétition destinée à intensifier la force suggestive de la scène imaginaire et à accroître ainsi l'excitation sexuelle. Or, un effet du surmoi du sujet peut faire qu'un thème particulier, parfois très déviant et utilisé durant toute la montée de l'excitation, sera brusquement remplacé par un autre thème, plus soft, au moment du déclenchement de l'orgasme. Comme si le sujet, pour s'accorder la jouissance, en un ultime scrupule, retournait sur un scénario moins moralement dérangeant. Cependant, la procédure inverse peut être produite. À la répétition d'un thème peu déviant sera brusquement substitué un thème très déviant destiné à

déclencher l'orgasme. Ici aussi, on doit y voir un effet du surmoi, le sujet n'osant pas se laisser aller sur les thèmes trop fortement déviants et se les réservant pour la fin.

Nous avons là ce que nous proposons d'appeler la **phase finale déclenchante** de l'onanorythme. Cette phase finale se retrouve dans de nombreuses fantaisies, comme dans « Contrition » où l'exhibition phallique prend une figure extrême, par l'introduction de voyeurs de plus en plus compromettants, afin d'accroître la honte imaginaire qui est en même temps le support de l'excitation sexuelle. Le même effet se retrouve dans « Masturbation », où la soumission passe du père au petit frère pour produire un effet d'amplification ultime et déclencheur de l'orgasme. Dans « Vidéo » c'est la pénétration anale qui sert de phase finale déclenchante, tandis que dans « Militaires », l'effet de déclencheur est encore plus marqué par le passage à l'extrême exhibition phallique scatophile.

Parfois cette phase finale déclenchante donne lieu à une permutation des rôles au niveau des trois instances fantasmatiques (le désir, l'interdit et la diversion, dont nous parlerons dans le cadre des structures de rôles), comme dans « Habits-à-vendre », la phase finale déclenchante est ici produite par le changement de rôle brutal d'un personnage central : la mère qui passe de l'instance de la diversion à celle du désir. Cependant, il existe aussi, très subtilement, une ultime phase finale que nous proposons d'appeler *défantasmante*.

En couple, les sujets reconnaissent typiquement cette transition du moment où ils sont dans la fantaisie vers celui où ils en sortent pour « faire vraiment l'amour » (voir la fin de « Contextes »). Cette **phase finale défantasmante**, qui doit correspondre à l'effet de la partie idéalisante du surmoi, se retrouve de façon encore plus explicite à la fin de « Punition » : « On sent qu'on a été jusqu'au bout et là, nous faisons vraiment l'amour, je veux dire, qu'il me détache et nous revenons à la réalité de notre relation de couple… ».

Afin d'illustrer tout ce qui vient d'être explicité concernant les structures temporelles, nous vous proposons un fantasme de viol caché au sein d'une vieille chanson paillarde et populaire remontant au 19e siècle : « La Rirette » ou « Jeanneton prend sa faucille ». En voici les paroles les plus significatives et au-dessous sa formule fantasmatique.

« Jeanneton prend sa faucille, pour aller couper des joncs. En chemin elle rencontre quatre jeunes et beaux garçons. Le premier un peu timide, lui caressa le menton. Le deuxième un peu moins sage l'allongea sur le

gazon. Le troisième encore moins sage souleva son blanc jupon. Ce que fit le quatrième n'est pas dit dans la chanson. »

Jeanneton prend sa faucille :
[4 hommes (jeunes et beaux) + Femme (va couper des joncs)
➔ {Homme 1 (un peu timide + caresse le menton (Femme))}
∠ {Homme 2 (un peu moins sage + allonger sur le gazon (Femme))}
∠ {Homme 3 (encore moins sage + soulever le blanc jupon (Femme))}
∠ {Homme 4 (rapport sexuel (Femme))}]

2 – LES STRUCTURES LOGIQUES

Nombre de contenus fantasmatiques présentent des répétitions de motifs identiques ou qui évoluent graduellement sur telles ou telles de leurs caractéristiques. Cette répétition peut se faire à différents niveaux logiques de la fantaisie (le contexte, l'environnement, les personnages, l'intrigue…), nous suggérant une **structure fractale** : un même motif logique se répétant indéfiniment à différents niveaux d'échelle.[10] Cette fractalisation de la fantaisie est, là encore, très certainement une conséquence de ses fondements neurobiologiques, car elle produit le même effet que la répétition, l'onanorythme : une montée de l'excitation psychique et sexuelle. La fractalisation de la fantaisie sexuelle est la version logique de la répétition sur le mode temporel qui apparaît dans l'onanorythme. Dès la mise en scène, toute la fantaisie est déjà là, dans le décor, la distribution des rôles, le contexte de l'intrigue. Dans chaque élément elle se répète, jusqu'à ce qu'apparaisse sa structure thématique de base, par exemple, l'opposition entre désir et interdit.

Dans « Piscine », la fractalisation est nettement visible dès la phase de mise en scène, et même avant, dans le contexte même de la séance où la patiente laisse planer le doute quant à la réalité de la fantaisie. Le thème du « on sait ou on ne sait pas si on est vu » est ici transposé dans le contexte global du récit en : « on sait, ou on ne sait pas si c'est une fantaisie, ou si c'est réel ». Puis, une nouvelle forme apparaît : « on sait, ou on ne sait pas si ce sont encore des enfants ou des jeunes filles », ou encore : « on sait, ou on ne sait pas si ce que l'on voit est

---

[10] Nous disons « structure fractale » dans la fantaisie sexuelle, parce que la répétition à différents niveaux logiques et de contexte d'un même thème, est similaire aux structures de formes définies par B. Mandelbrot en 1975, ni plus, ni moins. De là, loin de nous l'idée de mettre des mathématiques dans les fantaisies sexuelles !

sexuel ou pas ». À partir de là, l'excitation (de la narratrice, comme des personnages) surgit brusquement lorsque finalement « on sait » : « ... et puis tout à coup, un grand silence advient et **je sais** que c'est le moment. »

La structure fractale reprend lorsqu'on ne sait pas si les jeunes filles sont, ou non, cachées pour s'embrasser : elles se cachent de leur grand-mère, mais elles se montrent à la résidence. Puis, lorsqu'on ne sait pas si ceux qui regardent sont des « voyeurs » ou pas ? Et s'ils regardent, est-ce que c'est mal ou pas ? Au moment de la phase finale, celle de la mise en action, on se retrouve avec une configuration complexe, la structure fractale complète, des « on sait, ou on ne sait pas » et la jeune fille (et la narratrice) joue avec toute cette structure pour s'exciter : elle est « entre les deux », ni petite fille, ni jeune fille, ni asexuelle, ni sexuelle ; elle ne sait pas si on la voit ou si on ne la voit pas (et cette alternative offre toutes les combinaisons possibles : on ne la voit pas, donc qu'elle soit sexuelle, ou non, importe peu, mais si on la voit, alors non sexuelle elle est protégé de la honte, mais si on la voit sexuelle... c'est ce « si » qui induit son excitation).

La structure se poursuit par le strip-tease, être ou n'être pas habillée, ou très peu habillée... ; est-ce qu'elle s'essuie, ou bien est-ce qu'elle se caresse ? Et toujours le défi de ces regards qu'elle souhaite, recherche, mais craint tout à la fois. Tant que la jeune fille ne voit pas les regards la regardant, elle est prête à prendre le risque et c'est ce risque qui l'excite ; mais si par malheur elle distinguait un seul regard, le jeu serait immédiatement fini.

La fractalisation n'est pas toujours présente dans une fantaisie, car elle nécessite un scénario complexe que l'on ne rencontre que fort peu dans les fantaisies de la vie quotidienne. Pourtant, voici la fantaisie très simple, d'une femme, bâtie sur une intéressante fractale.

Masturbation :
[Fille (nue dans sa chambre)
➔ {Fille (masturbation + peur d'être vue)}]
+ [Fille + Père (Fille)
➔ {Père (surprend + fessée + oblige auto-masturbation
+ oblige allo-masturbation/menaces révélation_
(Fille + peur d'être vue))}]
↲ (être surpris par Frère + Mère + Copines + Copains + Foule)
∠ + [Fille + Petit frère (Fille-Sœur)
➔ {Petit frère (oblige auto-masturbation

+ oblige allo-masturbation/menaces révélation_
(Fille-Sœur + peur d'être vue))}]

Dans cette formule la fractale est visible dans la succession des contextes séparés par les crochets [ ]. On remarquera que le signe de la répétition ↲ est placé juste après le crochet de contexte, ce qui signifie bien que c'est tout le contexte qui est repris à différents niveaux qui offre un crescendo ∠ dans l'étrangeté des voyeurs potentiels. À chaque fois on retrouve la menace de révélation et la peur d'être vue.

Le motif qui se répète en fractale est ici tout à fait visible : le risque d'être vue en train d'être masturbée (par elle-même, ou par quelqu'un d'autre). Ce motif est présent dans la masturbation initiale, la jeune fille seule dans la chambre. Mais avant cela, n'est-il pas présent dans la masturbation de la patiente elle-même, qui s'identifie à la jeune fille fantasmée ? Puis, le motif se répète une nouvelle fois avec le père qui la surprend en train de se masturber.

La structure se répète encore, lorsque le père oblige sa fille à se masturber (auto-masturbation), puis à être masturbée (allo-masturbation), sous la menace de tout révéler. Cette menace éclate alors en une efflorescence de motifs tous identiques : la révélation de la masturbation (d'être vue en train de se masturber devant le père, ou d'être masturbée par lui), à la mère, aux copines du lycée, aux copains du lycée, enfin, au petit frère. Et à nouveau, à partir de ces menaces, une effraction surgit, cette fois ce n'est plus le père, mais le petit frère, qui la surprend, et ça recommence… Lui aussi la voit en train de se faire masturber par son père. Le dernier motif, c'est le petit frère qui remet au goût du jour la menace de révélation, afin de voir, lui aussi, sa sœur se masturber et se faire masturber. Nous proposons d'appeler ce mode de fractalisation, fractale verticale : un même motif se répète à différents niveaux contextuels. De là, nous pouvons envisager une structure proche, la fractale horizontale, pour laquelle le motif répété se situe dans le même contexte. En voici un exemple, produit par une jeune femme.

Danseuse :
[Danseuse (de cabaret ; nue sur scène)
+ Hommes (spectateurs)
➔ {Danseuse (masturbation en public)
+ Homme (frotte pénis en érection/sexe (Danseuse))}
↲ (n Hommes)

+ {Homme (cunnilingus/sexe (Danseuse (orgasme))}]

Dans cette fantaisie sexuelle masturbatoire, le motif du « pénis en érection frotté sur le sexe de la danseuse » se répète dans le même contexte du cabaret. À noter à la fin, une phase finale déclenchante avec le cunnilingus du dernier homme.

La seconde structure logique que nous avons découverte est assez proche de la fractale. C'est aussi une composition de motifs, mais qui, à la différence de la fractale, ne sont pas tous identiques. Il s'agit d'une structure d'**emboîtement de contextes**, plutôt que de thèmes. Ces contextes appartiennent à autant de fantaisies différentes (ou encore à des variantes de la même fantaisie) et ils sont emboîtés les uns dans les autres comme des poupées gigognes. Au-delà de deux ou trois emboîtements de contextes, on ne voit guère la valeur d'excitation d'une telle structure, mais dans la fantaisie qui va suivre, le jeu de cet emboîtement complexe était destiné à stimuler le couple par la complicité créatrice qu'il exigeait (la fantaisie nous fut décrite par le mari).

Contextes :
[Couple (Femme + Homme)
➔ {Couple (fantasme [Prostituée + Client
➔ {Client (tripote (Prostituée))}
+ [Femme désargentée + Client
➔ {Client (tripote + caresse (Femme désargentée))}
+ [Femme soumise + Homme dominateur
➔ {Homme dominateur (exhibitions obscènes
+ attouchements (Femme soumise))}
+ [Voleuse + Surveillant
➔ {Surveillant (oblige nudité + fouille corporelle (Voleuse))}]]]
+ Couple (« fait vraiment l'amour »)}]

L'emboîtement des contextes est particulièrement visible à la fin de la formule où, après la fermeture des trois contextes imaginaires]]], se referme l'action du couple fantasmant }, ainsi que le contexte de niveau logique le plus élevé]. Ce contexte englobant, qui renvoie au couple « faisant vraiment l'amour », sous-entendu sans l'appui fantasmatique, représente une phase finale défantasmante.

Cette fantaisie composite révèle sans difficulté sa structure et on y distingue très nettement l'emboîtement des contextes. Cependant,

deux remarques sont ici importantes à faire. Tout d'abord le véritable point de départ n'est pas la « Prostitution », mais le couple, le mari et la femme ensemble, qui vont inventer toutes ces fantaisies. C'est dans le contexte de ce couple que toutes les autres fantaisies vont s'inscrire. Et à l'autre extrémité, au-delà des fantaisies, « quand on fait vraiment l'amour », l'ultime contexte (qui rejoint le premier) est un retour au couple, mais un couple transformé, comme transfiguré par son excitation partagée, sa complicité imaginaire. Finalement, on peut considérer que toute fantaisie partagée est une structure d'emboîtement minimale à trois niveaux : le couple au départ, puis la fantaisie jouée dans le contexte du couple, et enfin, retour au couple qui parvient au-delà de la fantaisie jouée.

La seconde remarque que nous ferons est que nous assistons avec cet emboîtement à une sorte d'onanorythmie, non plus sur la phase d'action d'une fantaisie particulière, mais sur la structure d'emboîtement elle-même. Celle-ci représente en effet la répétition périodique d'un élément dont la seule invariance est d'être une fantaisie (sauf pour les deux extrêmes, qui renvoient au couple réel), ces fantaisies pouvant alors varier infiniment dans leurs structures intrinsèques. C'est sans doute là la base de la valeur excitante d'une telle structure : une onanorythmie qui n'est pas ici intra-fantasmatique, mais inter-fantasmatique.

Dans la fantaisie suivante, l'emboîtement des contextes est très net. Il est une autre production d'une jeune femme vue dans le cadre de difficultés relationnelles dans son couple. Il s'agit d'une fantaisie d'exhibition et de viol collectif typiquement féminine.

Vidéo :
[Femme + 4 Hommes (plaisanterie + caméscope)
➔ {Femme (accueille (Hommes (filment (Femme))))}
+ [Femme + Hommes + Lettre-1 (Petit ami)
➔ {Lettre-1 (Petit ami) (satisfaire fantasme (Femme
+ Hommes (filment (Femme)))}
+ [Femme + Hommes + Lettre-2 (Petit ami)
➔ {Lettre-2 (Petit ami) (obligation exhibition nudité
+ douche (femme + obligation regarder sans toucher_
(Hommes (filment (Femme))))}
+ [Femme + Hommes + Lettre-3 (Petit ami)
➔ {Lettre-3 (Petit ami) (obligation soumission complète/_
résistance simulée (Femme + Hommes (filment (Femme)))

+ Femme (demande délai + danse exhibition
(Hommes (filment (femme))))
+ Hommes (caressent + obligation à des positions obscènes
+ filment (Femme (fait semblant de résister))))}
+ [Femme + Hommes (fin de la plaisanterie)
➔ {Hommes (pénétrations vaginales + pénétration anale
+ filment (Femme (résiste vraiment)))}]]]]]

L'emboîtement des contextes est le suivant : au départ, nous sommes dans la réalité, celle de la fantaisie à son premier niveau, qui ressemble beaucoup à une réalité ordinaire, quatre hommes sonnent chez une jeune femme, elle connaît certains d'entre eux. À un second niveau, le premier billet du petit ami va définir une nouvelle donne de la fantaisie, celle de la soumission aux prescriptions. Nous sommes dans une sorte de réalité ordinaire et conviviale, mais maintenant, s'y surajoute une nouvelle définition des relations entre la jeune femme et les quatre hommes.

Le deuxième billet de l'ami va définir un nouvel emboîtement : la soumission aux prescriptions sera alors définie comme fantaisie d'exhibition qu'il s'agit de satisfaire. Tout cela se déroule jusque dans la salle de bain où les quatre hommes assistent à la douche de la jeune femme.

Un troisième niveau d'emboîtement apparaît avec le troisième et dernier billet de l'ami qui définit le passage à la toute-puissance des hommes, désormais ils « auront le droit de lui faire tout ce qu'ils auront envie ». Ce passage au troisième niveau est bien délimité symboliquement, mais aussi pragmatiquement, par les deux limites physiques posées : le seuil de la salle de bain, puis la sonnerie d'une minuterie.

Le seuil de la salle de bain a une très grande force pragmatique d'excitation sexuelle. La jeune femme est sur la frontière entre ce qui n'était que jeu d'exhibition, sans contact avec les hommes, protégée de leur volonté, et cet autre contexte où elle sera entièrement à leur merci. Pour renouveler l'excitation, elle « fractalise » ce seuil et le reconstitue un peu plus loin avec la minuterie. Entre les deux seuils, elle rejoue à fond la carte de l'exhibition, la poussant jusqu'à son extrême.

C'est au-delà du seuil de la minuterie que l'on entre dans le quatrième niveau d'emboîtement : les hommes peuvent lui faire tout ce qu'ils ont envie. Cependant, l'emboîtement n'est pas encore

terminé. Il apparaît un cinquième et ultime niveau. C'est que la jeune femme reste d'abord dans l'idée que les hommes vont lui faire tout ce qu'ils ont envie, mais tout de même pas jusqu'au viol réel, parce qu'on est toujours dans la définition d'un jeu ou plutôt d'une série de jeux emboîtés les uns dans les autres : la réalité, la soumission, l'exhibition, l'abandon aux hommes.

Chaque niveau sert une sorte de *crescendo* dans l'excitation et l'érotisme. Mais à la fin, la jeune femme touche à nouveau à la réalité, elle se rend compte qu'ils ne vont plus jouer, que les quatre hommes vont vraiment la violer, qu'elle ne peut plus leur résister, qu'elle ne peut même pas dire « pouce », quitter le jeu, elle est prise au piège des emboîtements destinés à amplifier son excitation.

Ces cinq niveaux d'emboîtement fantasmatique sont articulés par les billets de l'ami, pour trois d'entre eux, les deux derniers par la jeune femme elle-même ; ils sont tous les cinq intégrés dans le regard supposé de l'ami (et de la jeune femme), regard qui représente un niveau supérieur à tous les autres, celui du sujet fantasmant et qui est symbolisé dans la fantaisie par l'objet-témoin qui transcende tous les niveaux : le caméscope.

Les emboîtements de contextes sont à la base de tous les passages à l'acte de la délinquance et du crime sexuel. En général, le contexte sexuel est emboîté dans un contexte non sexuel qui lui sert d'alibi et de cadre. On en trouve de multiples exemples dans les faits divers sordides que les médias nous révèlent régulièrement. Un responsable de municipalité profite d'un contexte d'embauche et de la faiblesse économique de femmes isolées pour leur imposer un chantage au rapport sexuel contraint en échange d'une embauche. Le harcèlement sexuel dans l'entreprise, les administrations, est basé sur le même stratagème de l'emboîtement de contextes. Tous les rapports de pouvoir et hiérarchiques peuvent être concernés : l'inceste dans la famille, la pédophilie à l'école, en camp de vacance, au catéchisme. Un dernier exemple prestigieux est l'affaire Monica Lewinski, impliquant le Président des États-Unis d'Amérique. Voici un extrait du Rapport Starr :

« Nous sommes convenus qu'il laisserait la porte de son bureau ouverte et que je passerais devant avec des papiers, et alors (…) il m'arrêterait d'une façon ou d'une autre, et m'inviterait à entrer. C'est exactement ce qui est arrivé. Je suis passée et j'ai vu Lew Fox [un agent des services de sécurité] en faction devant le bureau ; j'ai bavardé avec Lew quelques minutes,

alors le président est sorti en disant : "Oh, salut Monica (...) Entrez donc." (...) Nous avons parlé dix minutes dans le Bureau ovale. Nous étions assis sur les canapés. Puis nous sommes passés dans le bureau du fond et nous avons eu des relations intimes dans la salle de bains. » (© *Le Monde*, 1998).

L'analyse structurale de cet extrait donne la formule fantasmatique suivante :

Bill et Monica :
[Président + Femme (stagiaire (Président))
➔ {Femme (passe avec papiers)
+ Président (invite à entrer (Femme))
+ (Femme + Président) (discussion)}
[Président + Femme (maîtresse (Président))
➔ {Femme (fellation/Président)}]]

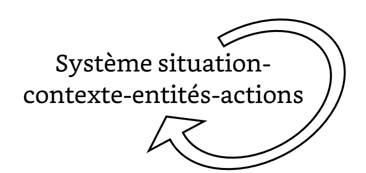
Où l'on voit bien que, dans le contexte professionnel de la fonction présidentielle (qui représente une première fantaisie de rencontre agréable entre Bill Clinton et la stagiaire) est emboîtée une seconde fantaisie, dans laquelle la stagiaire se transforme en « maîtresse du Président ». Ce jeu d'inclusion fantasmatique est suffisamment excitant pour les deux protagonistes pour entraîner le passage à l'acte.

Nous avons vu dans la fantaisie « Vidéo » que les structures logiques peuvent participer de la répétition et de ses effets pragmatiques d'excitation. L'emboîtement de contextes étant un bon exemple de cette répétition, fractalisation, dans la fantaisie. Une fantaisie est, de fait, un système, qui se compose de quatre éléments en interaction :

1. la **situation** (temps et lieu de la fantaisie) ;
2. le **contexte** (les conditions, les circonstances, les événements qui ont court durant la fantaisie) ;
3. les **entités** (le désir, l'interdit, la diversion au sein de la fantaisie) ;
4. l'**actions** (l'agir non sexuel et sexuel dans la fantaisie)

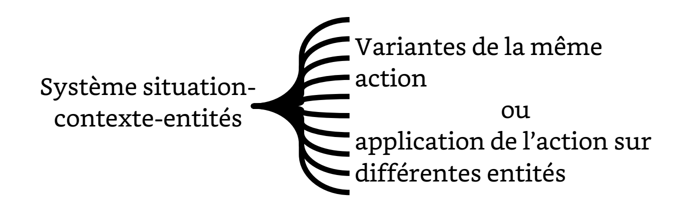
Et c'est la dynamique structurelle (le système) entre ces quatre éléments (situation + contexte + entités + actions) qui va définir un type logique de la fantaisie sexuelle. Nos analyses ont permis de dégager cinq types logiques, présentés ci-après avec un schéma, les explications nécessaires et des exemples concrets renvoyant à des fantaisies sexuelles.

Type I : invariant



Dans le système de type I, dit « invariant », le complexe situation-contexte-entités-actions reste inchangé tout au long de la fantaisie et l'action se répète à l'identique (d'où le nom « invariant »). L'invariant n'est pas un élément du complexe situation-contexte-entités-actions, mais un simple détail du scénario qui évolue. Exemple : « Donner une fessée érotisée comme conséquence d'une mauvaise action (le *crescendo* porte sur le détail vestimentaire : l'entité passive est à chaque fois davantage dénudée) ».

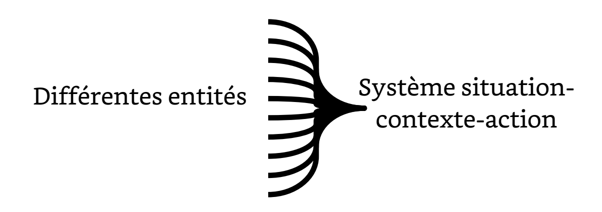
Type II : divergent



Dans le système de type II, dit « divergent », le complexe situation-contexte-entités est inchangé. Par contre, une entité répète une variante de la même action, ou bien une entité répète la même action, mais sur différentes entités (d'où l'appellation « divergent » pour le type II). Exemple de variantes de la même action : « Faire l'amour dans différentes positions (le crescendo porte sur les positions qui

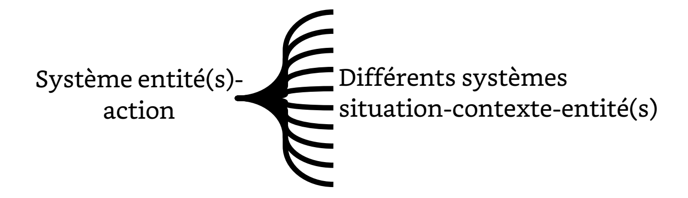
sont à chaque fois plus scabreuses) ». Exemple d'application sur différentes entités : « Pénétrer tour à tour toutes les filles d'une classe (le *crescendo* porte sur la timidité grandissante des filles) ».

Type III : convergent



Dans le système de type III, dit « convergent », le système situation-contexte-actions est inchangé. Ce qui change est le fait qu'une nouvelle entité répète la même action (d'où l'appellation de « convergent »). Exemple : « Plusieurs hommes violent tour à tour une jeune femme (le *crescendo* peut concerner le sexe des hommes qui est de plus en plus gros, ou bien leur comportement de plus en plus brutal) ».

Type IV : divergent



Dans le système de type IV, dit « divergent », au moins une entité et son action sont inchangées, mais cette action se répète à chaque fois dans un nouveau système contexte-situation-entité(s) (d'où l'appellation de « divergent »). Exemple : « L'entité Ego (le sujet dans la fantaisie) se masturbe, puis est masturbée par un parent, un(e) frère/sœur, un(e) copain/copine, la situation et le contexte évoluant à chaque fois (avec un effet de *crescendo* portant sur les entités qui deviennent de plus en plus étrangères à la famille ou l'inverse !) ».

Type V : emboîté

Système contexte-situation-entités-actions

Système contexte-situation-entités-actions

Système contexte-situation-entités-actions

Dans le système de type V, dit « emboîté », un système situation-contexte-entités-actions est contenu dans un nouveau système situation-contexte-entités-actions qui apparaît, cet « emboîtement » (qui donne son nom au type logique V) pouvant se répéter avec d'autres inclusions d'un système dans un autre. Exemple : « Dans un système « professionnel » est emboîté un système « promotion canapé » (le fait que l'employé(e) doive accorder des faveurs sexuelles pour obtenir un avantage, qui peut lui-même intégrer un système « chantage au harcèlement sexuel », l'employé(e) prenant à son tour sexuellement le pouvoir. Le *crescendo* peut porter, par exemple, sur la tension entre les instances du désir et de l'interdit, qui est de plus en plus forte) ».

Nous voyons ainsi que, tant du point de vue du décours temporel, que de la logique du récit, les fantaisies sexuelles présentent des structures remarquables, dont la fonction est directement rattachée à la nécessité d'en faire des histoires, des scénarios hautement excitants. À présent, au-delà de la temporalité et de la logique de la fantaisie sexuelle, nous allons nous intéresser aux divers personnages (les entités) qui les peuplent, car, là aussi, nous allons découvrir des constantes intéressantes.

3 – LES STRUCTURES DE RÔLES

L'une des fonctions essentielles des fantaisies est de réaliser un compromis entre le désir et l'interdit. À ce titre, nous verrons dans le cinquième chapitre comment les fantaisies incarnent toutes, sans exception, une lutte contre le surmoi, cette instance psychique de l'interdit qui nous habite. Nos fantaisies sont peuplées de personnages actifs et prototypiques, au travers de la fonction qu'ils occupent, c'est-à-dire du rôle qu'ils jouent dans le scénario. Les uns sont destinés à exprimer le désir, les autres l'interdit. Ces deux

fonctions polaires représentent alors une structure de base, profonde, sur laquelle pourra venir se greffer, au gré des scénarios, des contextes, divers personnages interchangeables.

Prenons un court exemple d'une fantaisie où apparaissent nettement ces pôles de l'interdit et du désir dans les rôles des personnages : *« ... et je vois une petite fille ; elle porte un imperméable. Il y a un tas de gens autour qui regardent. Une femme plus âgée – peut-être sa mère – la met à genoux, et retrousse l'imperméable. Elle va battre la fille sur les fesses nues, avec un fouet... »* (McDougall, 1982 : 36). *« L'intense humiliation supposée de la fillette était le sommet de l'excitation du patient »* (ibidem : 217).

Les deux personnages prototypiques sont ici bien présents : la femme et la petite fille. La première représente l'interdit dans son rôle punitif, castrateur diraient les psychanalystes, tandis que la seconde incarne le désir, dans cette configuration émotionnelle typique des fantaisies, un mélange d'humiliation et d'excitation sexuelle. Du point de vue psychanalytique, un tel scénario est déterminé par les circonstances du développement de l'enfant. Pour le patient en question, McDougall nous en révèle une enfance marquée par le désir *supposé* de la mère de le voir en fille plutôt qu'en garçon. Le fait d'avoir était habillé et coiffé durant son enfance sur des modes féminins, a doublement blessé ce petit garçon : au niveau sexuel de la castration (le refus de l'accepter en tant que garçon), et au niveau vital du narcissisme (le refus humiliant de sa personne désirante). Aussi, cette fantaisie utilisée par l'enfant devenu adulte, sur un mode masturbatoire (le patient se fouette devant un miroir, habillé avec des vêtements féminins, ou encore, il joue cette fantaisie projectivement avec son amie qu'il fouette – McDougall, 1978: 18), met-elle en scène un triomphe sur le désir supposé de sa mère : la castration jouée n'est plus la mort du sexuel, mais elle devient la condition même de la jouissance, tandis que l'activité fantasmatique masturbatoire représente une incessante réparation narcissique par la libre expression du désir qu'elle figure.

Ainsi, nous voyons se condenser sur chacun des deux personnages-clés de la fantaisie, un ensemble d'attributs qui reconstituent les relations de l'auteur de la fantaisie avec quelques figures marquantes de son enfance (le plus souvent les parents). Cette reconstitution, toutefois, prend une tournure particulière, où le sujet triomphe, se répare, jouit, exprime ses désirs, renverse les interdits. En tant que compromis, la fantaisie assure ce triomphe, non pas sur un mode direct de renversement de l'interdit (ce pourrait être

l'histoire d'un petit garçon qui fouette sa mère... Est-ce aussi ce qui se cache inconsciemment lorsqu'il fouette son amie ?), mais sur un mode biaisant de transformation des affects, de leur déplacement : l'humiliation devient excitation et jouissance, alors qu'en surface le rapport de force semble inchangé (nous avons toujours une mère qui humilie son enfant).

Jusque-là, les choses sont simples, selon le modèle freudien. Pourtant, un élément d'importance est oublié, un troisième personnage : le public. La scène, en effet, se déroule devant un public qui regarde et qui est d'ailleurs la condition de l'humiliation et donc de l'excitation. Qui est donc ce public ? L'analyse finira par lui donner une identité particulière, celle d'un « inconnu » qui serait abusé, trompé : il croit être témoin d'une humiliation punitive, mais en réalité il y a excitation sexuelle (ibidem: 21). Et c'est sur la base de cette tromperie que s'érige cette excitation. Aussi, nous n'avons plus deux pôles, deux structures de rôles, mais trois : au désir et à l'interdit s'ajoute un rôle charnière entre les deux premiers. Ce rôle, qui incarne une illusion, peut se résumer en disant que : il croit qu'il n'y a pas de sexuel, alors qu'il y a bien du sexuel. À partir de l'interdit, le désir trouve une voie d'expression, une clé pour ouvrir la porte de la jouissance, en la personne de cette entité trompée. Le mécanisme est de déguiser toute la scène en « non sexuel », « non excitant », aux yeux d'un inconnu, d'un public, c'est-à-dire d'un tiers, à part de l'interdit et du désir, cela afin d'autoriser, par en dessous, l'expression du désir, l'excitation sexuelle et le plaisir.

Le tiers paraît passivement trompé aux yeux de la fantaisie, mais c'est oublier que la fantaisie est entièrement la création du sujet fantasmant. C'est le sujet qui a inventé le public, l'inconnu, et cela dans une intention libératrice. Aussi, le public, le tiers trompé, n'est-il pas si innocent que cela. Il est stratégie du sujet et c'est une stratégie de diversion. C'est pour cette raison que les trois structures de rôles présentes dans toute fantaisie sexuelle, nous proposons de les nommer : le Désir, l'Interdit et la Diversion.

Ces trois structures, que l'on peut voir comme des instances psychiques, sont le reflet internalisé des conditions classiques de tout système d'éducation en matière de sexualité. Le désir est l'enfant lui-même, instance désirante de la pulsion sexuelle ; l'interdit est le surmoi parental, les actes de répression formels ; enfin, la diversion est le non-dit éducatif en matière de sexualité : cela n'existe pas, mon enfant n'y pense pas, il n'en parle jamais, nous-mêmes nous n'en parlons jamais et nous nous gardons bien de montrer quoi que ce soit

qui puisse être interprété en un sens sexuel… L'instance de la diversion est très puissante, parce qu'elle fait passer un message anti-sexe analogique, difficile à décoder consciemment, mais qui pour cette raison, possède une grande force d'inhibition au niveau inconscient. Cependant, sa force est aussi sa faiblesse, car c'est bien dans le non-dit de la diversion que prendra place la tromperie dans la fantaisie : à l'abri du non-dit sexuel, le sexuel peut se libérer et s'exprimer en toute sécurité et impunité.

Cette psycho-analyse de la fantaisie sexuelle ne saurait épuiser tout de cette structure tripartite des rôles dans les fantaisies. En effet, nous allons voir comment la fantaisie vient s'inscrire dans un système d'actions comme source inépuisable de stimulations destinées à lutter contre la souffrance psychique intrinsèque à tout être humain. Et, à ce niveau d'analyse, le rôle des instances fantasmatiques est bien d'assurer une différenciation des forces psychiques, qui serait propre à produire la stimulation. Si les traumatismes éducatifs sont nécessaires pour expliquer le blocage de la libre expression sexuelle du sujet par la force du surmoi, contre lequel il faudra lutter par fantaisies triomphantes interposées, ces traumatismes ne sont pas suffisants pour tout expliquer des fantaisies. C'est qu'en plus de la castration, le traumatisme sexuel élève le niveau de souffrance psychique, avec le danger narcissique. De là, à la lutte contre le surmoi, se joint la *solution addictive*, avec l'addiction aux fantaisies sexuelles (et à la sexualité).

Cependant, la fantaisie possède aussi sa raison propre, qui n'a pas toujours besoin de traumatisme pour trouver ses conditions : la dynamique fantasmatique propre à tout humain. L'*horrible soupçon* nous a fait envisager ce machiavélisme général chez l'homme, qui produit délibérément les barrières qu'il aura ensuite plaisir à renverser pour mieux s'exciter. Ce stratagème prend bien sa source en chacun de nous et tous les interdits moraux au niveau social, existent d'abord en miniature dans nos têtes. Leur fonction est ici très claire : nous créons en nous-mêmes, dans notre psychisme, les conditions du conflit, avec ses combattants, les instances du désir et de l'interdit, ainsi que la condition tierce du dépassement triomphale de ce conflit, l'instance de la diversion. Et de ce conflit, finalement, nous nous nourrissons afin d'assurer, au-delà de l'ennui, un plus haut niveau de stimulation psychique.

La fantaisie qui suit, créée par une jeune femme, qui rêve de faire l'amour avec un autre homme, mais devant son mari, présente de

façon très claire les trois instances du désir, de l'interdit et de la diversion. Nous laissons au lecteur le plaisir de les découvrir.

Timide :
[Mari + Femme
➔ {Mari (trouve (Homme ; inconnu))}]
+ [Mari + Femme + Homme (timide; coincé)
➔ {Mari + Femme (entraînent plage naturiste_
(Homme (voit nudité (Femme))))}
+ {Mari (appartement ; défi de se mettre nue_
(Femme (prend une douche)))
+ Homme (montre des scrupules)}
+ {Mari (cache les habits (Femme)
+ Homme (scrupules + début d'excitation)
+ Femme (cherche ses habits)}
+ {Mari (joueur (exhibe + tripote + fait tripoter_
(Homme (scrupules + excitation) (femme fait des_
(reproches + cherche ses habits))))}
+ {Mari (pénètre vaginalement devant Homme
+ incite-oblige à pénétrer vaginalement_
(Homme (réprobateur))
(Femme (reproches + cherche ses habits)))}]

Bien entendu, une interprétation psychanalytique reste toujours possible. Sans doute nous amènerait-elle dans les arcanes œdipiens des protagonistes. Pour le mari on y verrait une « scène primitive », le coït de ses parents qu'il aurait rêvé observer ; tandis que pour la femme, la même scène serait jouée de l'intérieur (elle prendrait la place de sa mère) avec une figure du père ambiguë (réservé-incestuel ?). Cependant, ce n'est pas là pour nous le plus intéressant, car la structure tripartite plus profonde vient **avant** les aléas de l'histoire personnelle. Elle émerge d'emblée avec les désirs et les fantasmes œdipiens. Cette structure représente une donnée constitutive de l'Œdipe. L'exemple le plus classique de la clinique familiale en est l'inceste père-fille avec la complicité (inconsciente ?) de la mère. Le père joue l'instance du désir sexuel, c'est lui qui provoque sa fille, qui la séduit ou la force. Celle-ci incarne l'interdit, moins par une attitude d'opposition souvent étouffée par l'autorité du père, qu'en tant que symbole d'une infraction à la loi. Quant à la mère (parfois il peut s'agir de tout l'entourage familial, voire extra-

familial !), souvent elle ferme les yeux, ne veut pas entendre les plaintes de sa fille, elle maintient un silence asexué de diversion, où tout ce qui concerne cet inceste, qui se déroule dans la pièce à côté, est totalement occulté.

Les trois instances sont en général faciles à reconnaître et, de façon caricaturale, chaque instance se comporte d'une manière très particulière dans une fantaisie. Celle du désir sexuel est le personnage qui dit : « Allez, viens, déshabille-toi… je parie que tu ne le feras pas. Allez, si on jouait… Allez, vas-y, montre-toi… ». Le ton est toujours badin, enjoué. C'est celui du leader pervers, de l'enfant espiègle qui cherche à persuader et entraîner ses petits camarades à faire ce que les adultes appellent une « bêtise ».

Le personnage incarnant l'interdit sexuel s'exprime plutôt par des : « Non, il ne faut pas… Non, j'ai honte (ou « tu n'as pas honte ? »), ça ne se fait pas. Allons, je vous en prie, il ne faut pas faire ça. Ce n'est pas bien de faire ça. Non, pas comme ça, tout de même, ce n'est pas permis ». Le ton est lourd de culpabilité, de reproches et de répression. Il exprime aussi la gêne et la pudeur, lorsque la réprobation est plus étouffée.

Enfin, dans le silence asexué, le personnage de la diversion dit : « … ». En fait, bien souvent ce personnage ne dit rien. Il fait comme si de rien n'était ! Mais comme *qui ne dit mot consent*, il court toujours le risque d'une mauvaise interprétation de son silence. Alors, de façon parfois comique, ce personnage, dans une situation sexuelle, se mettra à parler de choses et d'autres, sans aucun rapport avec la sexualité de la situation. C'est ce que l'on peut appeler l'effet « rideau de fumée » de la diversion.

Dans « Timide » le découpage est ainsi très clair : le mari comme instance du désir, l'homme comme instance de l'interdit et la femme comme instance de la diversion. Le mari domine les deux autres personnages, par sa force de persuasion, de séduction, il les entraîne dans son désir, qui est aussi, dans le fond, le leur. Le mari, instance du désir, est une sorte de bouffon, un clown, celui qui a le droit (ou qui se donne ce droit) de dire ce qu'il n'est pas permis de dire, ce qui gêne, c'est le diablotin qui fait des clins d'œil, lance des « pourquoi pas », ouvre des paris et joue sur l'articulation subtile du « je fais semblant d'être provoquant » pour mieux faire passer ce qui provoque effectivement.

La femme fait donc diversion en montrant un intérêt pour beaucoup de choses, sauf en ce qui concerne le contexte sexuel dans lequel la met son mari. Elle peut jouer la frime, l'indifférence, la

lassitude, l'exaspération, mais à aucun moment elle ne remet fermement en question le sexuel de la situation. Elle subit des attouchements et est même sexuellement pénétrée, sans pour autant se départir d'une attitude modérée de simples « reproches », tout en poursuivant son activité asexuée de « rechercher ses habits ». C'est grâce à son déni du sexuel, du désir, que la femme, dans cette fantaisie, annule en même temps l'interdit et protège le trio de tous ses sentiments de gêne.

L'homme, enfin, exprime de façon étouffée sa réprobation. Il place un interdit, mais il n'en fait pas trop tout de même ! Il protège les deux autres personnages en ce que « nous contrôlons bien la situation », « nous n'irons pas trop loin », « nous nous permettons une petite extravagance, mais tout à fait temporaire ». À ces demi-barrières, le bouffon répondra par le dynamisme érotique qu'il donnera au jeu. Sans lui, les deux autres seraient, soit en train de « baiser » sous les draps et dans le noir, soit en train de prendre un thé sagement assis à trois mètres l'un de l'autre. À l'inverse, sans la protection de diversion de la femme, et de l'interdit de l'homme, le mari désirant, le clown, le fantaisiste, deviendrait un frustré-obsédé-sexuel, lourd de ses plaisanteries grivoises.

De fait, les trois instances fantasmatiques se soutiennent et se stimulent mutuellement. Tel est le fonctionnement paradoxal de l'être humain, que loin d'être seulement des névroses aliénantes, et à condition de pouvoir les renverser, toutes les formes de répression et de limitation du désir sexuel, servent à stimuler et canaliser ce désir sexuel au sein d'une vie sociale organisée. Ce schéma tripartite, qui structure la dialectique désir-interdit, est transposé à partir de chacun de nous, dans toute dynamique de groupe et dans la société dans son ensemble.

La visibilité des trois instances est en général facile dans la plupart des fantaisies sexuelles. Cependant, leur incarnation pose souvent problème, car elle offre de nombreuses subtilités. Il semble qu'à partir des attributs fixes et bien définis des trois instances, celles-ci se présentent comme une coloration mouvante, fluctuante, presque chaotique, entre tous les personnages de la fantaisie et tout au long, d'instant en instant, du déroulement de son scénario. C'est que nous avons affaire à un courant dynamique de pensée et non à la simple statique d'un récit figé. Par exemple, dans « Masturbation », dès le départ c'est la fille qui se masturbe qui incarne l'instance du désir. Quand son père entre dans sa chambre pour la surprendre, sa première réaction, de colère, vient l'inscrire sur le registre

complémentaire de l'interdit. Nous avons là un cliché, un instantané d'une partie de la fantaisie, mais qui n'est pas toute la fantaisie et qui ne peut pas remplir, à lui seul, les fonctions pragmatiques dévolues à la fantaisie (provoquer l'excitation sexuelle de son auteur). La dynamique se transforme rapidement, car le père, l'interdit, entraîne sa fille toute nue au salon où il lui donne une fessée…

Ici, une transformation commence à se produire de façon très insidieuse. Disons que pour rester sur le pur terrain de l'interdit sexuel, ce père aurait pu s'y prendre autrement, par exemple, demander à sa fille de se rhabiller et lui infliger une punition morale et non « corporelle ». Le maintien de la nudité et la fessée dans une position érotique (« toute écartée sur le canapé ») commence à faire rentrer le père dans la diversion, ce qui est attesté par le qualificatif « symbolique » de la fessée. Le père n'est pas encore tout à fait dans le désir, mais il s'en approche. Il fait diversion au sens où il cache le sexuel derrière une façade d'interdit éducatif (« tu dois être punie pour t'être masturbée »).

Lorsque le père oblige sa fille à se masturber devant lui (sous la menace de tout révéler aux copines, à la mère, aux copains), la fantaisie se fige sous une nouvelle configuration. La contrainte exercée sur la fille garde un relent de punition éducative, donc le père est bien l'interdit. La fille obligée de se masturber devant son père ressent le plaisir rattaché à son désir, elle est le désir. Mais s'il faut la menacer, c'est qu'elle est aussi l'interdit et c'est son père qui est le désir. Finalement, tous deux sont aussi bien dans la diversion, car tout cela on peut l'enrober d'une « bonne leçon » éducative, l'humiliation servant classiquement à réprimer le désir.

Nous pourrions poursuivre très longtemps cette analyse qui deviendrait vite fastidieuse. Ce que nous devons retenir est que la répartition des trois structures de rôle du désir, de l'interdit et de la diversion peuvent tout au plus être figées de façon « statistique » sur trois personnages de la fantaisie pour en donner une idée générale. Cependant, cette fixation statistique ne peut servir à comprendre la force pragmatique de la fantaisie, qui tient de sa dynamique. Celle-ci apparaît alors comme un chatoiement, des fluctuations incessantes dans la distribution des trois instances sur les personnages. Le but de la fantaisie, dans l'exercice masturbatoire que nous en faisons, est bien de pouvoir, en imagination, se mettre à la place de tous ces personnages, de ressentir tous les rôles, d'être dans sa tête tout le théâtre, avec les décors et toute la distribution.

Comme l'avait remarqué Freud dans la scène « hystérique » : *« … la malade joue en même temps les deux rôles du fantasme sexuel sous-jacent… elle tient d'une main sa robe serrée contre son corps (en tant que femme) tandis que de l'autre main elle s'efforce de l'arracher (en tant qu'homme). »* (Freud, 1988: 155). Nous irons au-delà de l'interprétation freudienne en termes de bisexualité : la femme joue ici deux instances opposées, le désir qui veut arracher la robe et l'interdit qui serre la robe. Mais où donc est passée l'instance de la diversion ? Ne la cherchez surtout pas dans le cadre de la fantaisie, car elle dépasse largement ce cadre. L'instance de la diversion se trouve dans le médical, dans la maladie. Non, cette femme apparemment ne se masturbe pas, elle est « malade », c'est une « hystérique » ! La fantaisie n'est donc plus une fantaisie personnelle, c'est une inter-fantaisie, une fantaisie inconsciemment partagée au niveau social. Ainsi, la répression sexuelle dont faisaient l'objet les femmes,[11] a pu conduire beaucoup d'entre elles à trouver une voie de résolution de leur souffrance psychique au travers d'une fantaisie socialisée, l'invention d'une « maladie », l'hystérie (en parallèle avec cette autre « maladie » imaginaire : l'onanisme).

Car, regardons y de plus près : la fantaisie n'est-elle pas belle ? La revanche n'est-elle pas formidable ? Ah, bien, en tant que femme je n'ai pas le droit (socialement parlant) d'avoir du plaisir sexuel. Et de quel droit ce barrage, pourquoi m'inflige-t-on ces souffrances de la frustration ? Cela ne peut plus durer, la preuve : cela me rend malade ! Et si ma maladie ce serait de me masturber en public, d'avoir des sortes de crises et de profiter de ces crises pour jouir. Quelle bonne idée, quelle bonne fantaisie sexuelle ! Alors je serais devant les médecins (des hommes !) et ils m'étudieraient, ils découvriraient mon intimité, devant eux je pourrais m'exciter sans danger, puisque je suis malade et que eux sont des médecins, quel pied !

La collusion fantasmatique fait que le procédé a bien marché durant quelques décennies. Pour les médecins il était très excitant (*scientifiquement*, voyons, *scientifiquement*, qu'allez-vous imaginer…) d'observer les « hystériques » que la tradition iconographique représente d'ailleurs toujours (étrangement ?) jeunes et jolies et dans un débraillé vestimentaire pour le moins érotique. Bien entendu, cette fantaisie (qui peut d'ailleurs servir, sous une forme circonscrite

[11] En l'espèce, il me paraît plus probable que cette femme avait été abusée sexuellement et révélait cet abus d'une façon analogique par l'exhibition de cette mise en scène érotique.

à la vie sexuelle, à tout un chacun) n'est que la base de l'hystérie et n'épuise pas tout son tableau dont on connaît bien la luxuriance sémiotique.

C'est une fantaisie qui, d'ailleurs, prit corps (si l'on peut dire), dans l'ensemble du monde occidental, sous la forme du traitement médical de l'hystérie au moyen du… massage de la vulve ! Toutes ces femmes (et elles étaient nombreuses) qui souffraient de « mauvaises pensées » (des pensées sexuelles, c'est-à-dire de fantaisies sexuelles, il va sans dire), de « bouffées de chaleur » (d'excitation sexuelle, bien entendu), d'« humeur maussade », d'« anxiété » et de « poitrine oppressée » (en gros, de frustration sexuelle), purent bénéficier de tels massages vulvaires, médicalement prescrits et dispensés, en lieu et place des barbares traitements par excision ou cautérisation au fer rouge du clitoris, ou encore l'ablation des ovaires.

La masturbation médicale des femmes, toute basée sur le millénaire déni complet du désir et du plaisir sexuels féminins, devint si répandue au 19e, que le médecin américain Russel Thatcher Trall a pu déclarer, en 1873, que ces traitements érotiques représentaient plus des trois quarts de l'ensemble de la pratique médicale de l'époque ![12] À tel point que, fatigués de faire la chose à la main (souvent ils déléguaient la pratique à des « petites mains », sages-femmes, assistants…), les médecins inventèrent alors l'ancêtre du vibromasseur (en 1878 par un certain Romain Vigouroux, électrothérapeute à la Salpetrière de Charcot et en 1880 par le Dr Mortimer Granville en Angleterre – Maines, 1999).[13]

Ce qu'il faut bien retenir du « massage médical de la vulve », c'est qu'il est sous l'emprise d'une vaste idéologie de « diversion » sexuelle : le massage vulvaire **n'est pas** de la sexualité, c'est un acte médical. Les femmes n'ont pas de besoins sexuels, elles ont une « maladie ». Et, sous la protection de cette diversion, ce sont des actes sexuels qui sont accomplis : la masturbation des femmes. D'ailleurs, dans cette fantaisie, où sont les trois instances ? Au plus facile, on peut dire que le médecin est, dans cette fantaisie généralisée, l'instance de la diversion. C'est lui qui assure que tout cela n'est que médical et pas du tout sexuel. La femme, là-dedans, joue l'instance de l'interdit : elle est une sorte de victime de son mal, elle est dans la plainte et les « oh, non, il ne faut pas » sont ici exprimés sous la forme de la souffrance : « j'ai de mauvaises pensées / j'ai des vapeurs / je suis anxieuse… ».

[12] *https://bit.ly/3CcH2x7*

[13] *https://bit.ly/2Zp2fFT* et *https://bit.ly/3Ba1SvO*

Mais alors, où est donc l'instance du désir ? C'est la « maladie » elle-même, qui réclame sont « traitement », qui exprime le désir sexuel sous couvert du trouble somatoforme. C'est finalement la femme qui exprime son désir sexuel sous la forme d'une plainte de diversion.

Les trois instances de la fantaisie sexuelle sont nettement visibles dans la plupart des élaborations fantasmatiques. On peut les désigner grossièrement au niveau d'une distribution globale des rôles entre les personnages ; mais il ne faut pas oublier que cette distribution est fluctuante, chaque personnage pouvant adopter tour à tour l'une ou l'autre instance. Par exemple, dans « Plombier », il est clair qu'au départ la fille est l'instance de l'interdit, le plombier celle du désir et la mère celle de la diversion, c'est elle qui maintient le contexte « professionnel » non-sexuel d'un plombier venant faire une réparation. Mais en même temps, dans le chatoiement des fluctuations psychiques, la mère est aussi une instance de l'interdit par le danger qu'elle représente, le plombier fait de la diversion pour pouvoir s'amuser avec la fille, la caresser et cette dernière incarne à certains moments le désir par sa complaisance. Ces fluctuations doivent nous rappeler que les personnages d'une fantaisie ne sont que des différenciations d'un même psychisme, d'un même sujet, c'est une articulation intérieure, les reflets décomposés, kaléidoscopiques, d'un esprit unique.

Si nous considérons à présent une autre fantaisie, comme « Habits à vendre », ici aussi les trois instances sont au départ typiques : l'acheteur comme instance du désir, la fille comme instance de l'interdit et la mère comme instance de la diversion. On voit que cette fantaisie est structurellement comme calquée sur les fantaisies « Plombier », ou « Timide », leur structure tripartite est semblable. Mais les fluctuations sont, elles aussi, présentes : la mère entrant à la fin brutalement dans le désir.

La fantaisie qui va suivre, très simple, production d'un jeune homme qui a décidé de pimenter sa vie de jeune couple en profitant de l'intimité de la cabine d'essayage d'un grand magasin, montre bien les trois instances du désir, de l'interdit et de la diversion. Cette dernière instance ne sera pas facile à débusquer.

Essayage :
[Hôtesse + Mari + Femme (nue sous sa robe ;
(cabine d'essayage (grand magasin)))
➔ {Mari + Femme (choix de robes à essayer)}

+ {Mari (assiste + regarde + tripote + masturbe_
(Femme (se met nue pour essayer 1 robe)))_
/risque d'être vue (Hôtesse)} ↲ (4 robes)]

D'emblée, on peut désigner le mari comme instance du désir, car c'est surtout lui qui est actif sur le plan du désir sexuel : dans la cabine d'essayage il initie les caresses, il fait asseoir sa femme dans une position érotique. La femme n'est pas du côté de l'interdit, ni celui de la diversion. Elle est complice de son mari et bien que moins active que lui, elle se laisse manipuler complaisamment, ce qui la range bien, elle aussi, du côté du désir. L'hôtesse est-elle du côté de la diversion ou de l'interdit ? C'est un personnage qui n'agit pas directement dans la fantaisie. On ne peut pas vraiment dire qu'elle incarne une diversion, bien qu'elle soit le signal qui annonce qu'il ne saurait y avoir du sexuel dans les cabines d'essayage. Mais pour incarner vraiment la diversion, il faudrait une hôtesse plus active, qui interviendrait directement pour maintenir un contexte non-sexuel en refusant de voir un sexuel par ailleurs évident. L'hôtesse possède plutôt un rôle symbolique, elle est un rappel d'un danger qui porte sur l'interdit. Donc nous avons bien les deux pôles en opposition : le désir incarné par le couple et l'interdit incarné par l'hôtesse. Quant à la diversion, on peut la voir se répartir sur tous les personnages : en jouant le jeu de l'essayage, le couple (qui commente tout haut l'essayage pour « donner le change » en étant entendu de l'hôtesse), à l'aide de l'hôtesse et du contexte commercial, garantit qu'il n'y a pas de sexuel là-dedans.

Le chatoiement des instances du désir, de l'interdit et de la diversion ne se réduit donc pas qu'au champ psychique du sujet fantasmant, il déborde largement ce champ, tout autour de lui, dans l'interfantasmatisation, qui touche son entourage, jusqu'à la société elle-même. Et la force pragmatique des fantaisies sexuelles réside en grande partie dans cette possibilité de débordement. Nous avions évoqué ce problème en réfléchissant, au début de ce chapitre, sur la motivation profonde des censeurs. Nous avions finalement considéré la *nécessaire complémentarité entre censeurs et transgresseurs*. Car si « le monde est un théâtre », c'est que nos fantaisies y trouvent un terrain fécond pour la croissance et le jeu collectif. La scène est planétaire, le *casting* est à l'échelle de l'humanité, l'intrigue est toujours la même (« Non, non ! », « Mais si, mais si ! », « De quoi parlez-vous ? Je ne

comprends pas »), mais cela excite toujours tout le monde. Mais, voyons : où est donc passé le metteur en scène… ?

4 – LES STRUCTURES THÉMATIQUES

La redondance des thèmes est une caractéristique triviale des fantaisies sexuelles. Dans la littérature érotique, la pornographie sur internet, les vrais ou *fake* faits divers croustillants de la presse à scandale, on retrouve en une litanie monotone les grands thèmes classiques de toute fantasmatique sexuelle : des humains transgressent les lois de la morale et de la pudeur, ils dominent d'autres humains plus faibles ou complaisants et à eux tous ils se livrent à des comportements sexuels plus ou moins déviants et à cela peut être ajouté l'ingrédient de la violence, à plus ou moins forte dose et sous des aspects plus ou moins directs ou détournés. Ces thèmes de base nous apparaissent comme le canevas, la trame sur laquelle seront tissés, presque à l'infini, les variantes multiples de tous les scénarios imaginables. Cela dit, cette exubérance des fantaisies ne doit pas nous illusionner. Leur multitude n'est qu'un trompe-l'œil pour cacher le délayage épuisant des variantes autour des sempiternels « classiques ».

Les fantaisies ont beau tenter d'aller très loin dans l'atroce et l'abject pour se renouveler, faire appel aux animaux, aux enfants, à la torture, aux excréments ou aux rapprochements sexualisés les plus improbables, elles n'en finissent pas moins par retomber dans les vieilles ornières. C'est, qu'à l'instar des positions en amour, on a beau en évoquer trente-six, ou cent, ou mille, deux ou trois suffiront pour combler la majorité des mortels. Ainsi, l'imagination sexuelle s'épuise vite dans la réplication obsessionnelle des contenus. Il nous faut comprendre que l'excitation neurophysiologique ajoute ici son comptant de transfiguration et, comme pour les effets de la drogue, intuitions géniales et hallucinations merveilleuses, qui se dégonflent dans le médiocre dès que la biochimie a fini ses effets, la plupart des fantaisies sexuelles perdent tout éclat une fois l'orgasme consommé.

Nos études cliniques nous ont conduit à dégager cinq structures thématiques assez fondamentales et capables de rallier pratiquement la totalité des fantaisies étudiées. Il s'agit de la transgression, l'exhibition phallique, la contrainte, l'humiliation et l'enfant. Ces thèmes nous paraissent fondamentaux dans la mesure où ils s'articulent autour des trois structures de rôles que nous avons vues à la précédente section et dont ils déterminent les modalités

relationnelles. Ces thèmes représentent d'abord les aspects particuliers de la puissance du désir sur l'interdit : la transgression qui renverse la norme de l'interdit, l'exhibition phallique qui consomme le triomphe du désir au plan du symbole, la contrainte qui pose les conditions de la soumission au désir et l'humiliation qui est à la fois revanche, triomphe, hostilité, sur l'interdit écrasé. Quant à l'enfant, nous verrons ses aspects assez « fondamentaux » et son ubiquité au sein des quatre autres thématiques, car l'enfant est, dans la sexualité humaine, un grand symbole : de transgression, d'exhibition phallique, de contrainte et d'humiliation punitive.

Ces thèmes sont aussi porteurs des accommodations de la diversion face au désir tout puissant dans la fantaisie : de la transgression la diversion se fait aveugle et sourde pour mieux s'y soumettre ; elle joue avec l'exhibition phallique comme « s'y de rien n'était » pour devenir sa complice ; elle évacue la contrainte sous les stratagèmes d'un contexte innocent ; dans l'humiliation la diversion se vautre pour pouvoir mieux se laisser aller à l'excitation ; et avec l'enfant la diversion se fait éducatrice, initiatrice, inventant tous les stratagèmes pour cacher le sexuel tabou.

Ces cinq structures thématiques paraissent correspondre au *service minimum* de toute fantaisie sexuelle pour sa fonctionnalité pragmatique : procurer une excitation sexuelle. La fantaisie est fondée, trouve presque sa justification, dans la transgression. Sans avoir à transgresser quelque chose aurait-on encore un désir valable à accomplir ? La robe légalement achetée en magasin perd soudain de son attrait, alors que le briquet volé gardera toujours sa valeur d'excitation, ne serait-ce que dans les remords. Mais la transgression sexuelle ne serait rien sans l'exhibition de son triomphe, c'est-à-dire de son désir phallique. Car transgresser dans la fantaisie n'est pas seulement renverser les règles, c'est encore en rajouter, s'y complaire, c'est jouir du renversement, c'est pouvoir le crier bien haut, en exulter. La fantaisie joue aussi avec la contrainte et l'humiliation, car elle ne saurait être uniquement l'acte impulsif et instantané du renversement qui lui a donné naissance. Elle est un plat réchauffé et que l'on réchauffe sans cesse, dans les relations entre les humains, dans l'intra comme dans l'inter-fantaisie.

Enfin, l'enfant, qu'il soit véritable, jeune, enfant, ou préadolescent entre deux âges, adolescent, jeune adulte simulateur, adulte soumis en position infantile et enfantine, quelque part, l'enfant est toujours présent dans la fantaisie sexuelle, pratiquement comme une instance psychique à part entière.

La transgression

La question de la transgression est peu facile, car elle concerne aussi bien le renversement subversif des lois, que la créativité. Elle renvoie donc au problème classique des normes : il n'y a transgression que parce que l'on a défini une norme qui permet de tracer la frontière entre le permis et l'interdit. De là, toute transgression n'est pas « mauvaise » : une révolution, même sanglante, peut être libératrice, une nouvelle tendance dans l'art, un nouveau paradigme en science, s'ils renversent l'ordre ancien, n'en sont pas moins bénéfiques pour l'humanité.

Cette question de la transgression et de la créativité est d'autant plus importante qu'en matière de sexualité, depuis Freud, on sait combien la pulsion sexuelle se trouve sublimée dans la création. McDougall s'interrogeant sur les liens entre créativité et perversion, découvre que les définitions freudiennes de la sublimation et de la perversion sont très proches sur certains points : *« elles décrivent toutes deux, une activité dans laquelle les pulsions sexuelles sont détournées de leur but originel, ou visent un objet qui n'est plus leur objet d'origine. (...) toutes deux concernent plus spécialement les pulsions dites " partielles ".* » (1978: 79).

Cependant, si la sublimation trouve sa justification dans la réalisation d'œuvres ou d'applications socialement valorisées, la créativité sexuelle, érotique, telle qu'on la trouve dans la perversion, servirait pour l'essentiel de tentative d'autoguérison. La « solution perverse » (ibidem: 83) serait une réponse aux problèmes de l'identité et de la castration. D'autre part, si l'artiste et le pervers sont « maîtres de l'illusion », le premier cultive cette illusion, qu'il cherche à partager, tandis que le second voit l'illusion s'imposer à lui, qu'il cherche à imposer aux autres comme une réalité (ibidem: 98). Ainsi, du point de vue psychanalytique, si créativité et sublimation d'une part, et perversion sexuelle d'autre part, possèdent leurs points de similitude, elles se distinguent selon les critères de la psychopathologie.

Pour nous, si cette distinction est pertinente jusqu'à un certain point, elle ne saurait rendre compte de la fonction de stimulation de la créativité sexuelle qui, du fait de la force pragmatique des fantaisies sexuelles, nous conduit à considérer cette créativité comme un élément essentiel à notre intégrité psychique. Notre idée (telle que nous l'avons exposée au second chapitre et que nous approfondirons dans le quatrième) est que les fantaisies, sexuelles ou non, occupent

une place primordiale dans notre psychisme pour remplir une fonction de liant psychique et assurer un étayage narcissique, dans le cadre d'un système d'actions dont la fonction est l'apport constant de stimulations pour lutter contre la souffrance psychique. Selon ce modèle, les fantaisies et les thèmes de transgression qu'elles véhiculent, sont destinés à produire, sur la scène de notre psychisme, des contenus stimulants par les couleurs de la rupture dont ils se parent. Ainsi, au-delà d'une fonction réparatrice dans le champ de la psychopathologie, nos fantaisies transgressives occupent-elles une charge universelle, générale et permanente d'étayage de notre personnalité.

À la limite, dire « fantaisie sexuelle transgressive » est presque un pléonasme : y a-t-il une fantaisie sexuelle, masturbatoire, qui n'évoque pas, de près ou de loin, une transgression ? Nous avouons n'en avoir jamais rencontré, de sorte qu'il nous semble bien qu'il y a comme une consubstantialité entre les deux : toute fantaisie est une fantaisie de transgression, cette dernière pouvant être au moins symbolique. Cela se comprend fort bien si l'on se rappelle l'*horrible soupçon* : nous aurions créé les conditions d'un monde rempli d'interdits, pour pouvoir nous exciter à songer quotidiennement à leur renversement. C'est là la base fonctionnelle et la justification de toute fantaisie sexuelle.

Ainsi, s'il faut ici illustrer la structure thématique de la transgression, toutes les fantaisies sont candidates et il suffit de se reporter à toutes celles qui ont été présentées jusqu'à présent. Cependant, nous avons choisi la fantaisie qui va suivre, pour sa force transgressive particulière. C'est une fantaisie d'inceste typique des transgressions œdipiennes fantasmatiques, mais ici présentée de façon très crue et directe. Cette production est celle d'un homme en fin de trentaine, souffrant d'une addiction sexuelle.

Inceste :
[Homme (étranger) + Femme (mère : divorcée (+ Garçon (7-8 ans)))
➔ {Homme (rencontre dans un magasin (Femme (habillée sexy)
+ Garçon (invitent chez eux (Homme))))}
+ {Homme (caresse devant Garçon (Femme (gênée
+ éloigne (Garçon (qui revient toujours)))))
+ {Homme (dénude + caresse + suce les seins_
(Femme (gênée + ordonne de prendre une douche_
(Garçon (qui revient tout nu)))))}

+ {Homme raisonne (Femme) + masturbe_
(Garçon (révèle que sa mère « lui fait pareil »))}
+ {Homme chantage de signalement (Femme) +
contrainte à masturber (Garçon par Femme)
+ contrainte à pénétration vaginale (Femme devant Garçon)
+ contrainte à se faire masturber (Femme par Garçon)}]

Un psychanalyste trouvera ici son compte de scène primitive et de complexe d'Œdipe, avec tout le jeu en miroirs du sujet qui se défend des représentations encore plus crues de son propre inceste avec sa propre mère et qui projette ces groupes de pensées dans une fantaisie où l'inceste se fera par procuration. Cette interprétation n'est cependant ici pas suffisante. Ce serait oublier bien des choses de la clinique de ce sujet : la forte élévation de sa souffrance psychique (sa dépression et ses faiblesses narcissiques), son addiction aux fantaisies, à la jouissance sexuelle, enfin, la nécessité pour lui de développer, au fil des mois et des années, tout un assortiment de fantaisies de plus en plus déviantes afin de trouver à se stimuler.

L'addiction aux fantaisies est semblable à celle aux drogues chimiques au sens où nous y retrouvons le même phénomène de « tolérance » : la valeur pragmatique des fantaisies semble s'user à l'usage, les thèmes transgressifs d'hier ne font plus autant d'effet pour activer l'excitation psychique et physiologique sexuelle, le sujet doit alors renouveler ces thèmes, augmenter de jour en jour la force transgressive. Au cours de certaines trajectoires addictives sexuelles, nous avons ainsi pu observer un sujet totalement hétérosexuel dans sa jeunesse, glisser peu à peu vers l'homosexualité et la pédophilie.

Cette déviance (on parlerait plus proprement de « dérive ») doit être distinguée des orientations primaires, par exemple, d'une homosexualité qui apparaît à l'adolescence (voire plus tôt) et se maintient ensuite. Alors que dans le cas de l'addiction aux fantaisies la déviance est le résultat d'une sorte d'auto-lavage de cerveau dû aux impératifs de l'addiction sexuelle. Ainsi, les thèmes de transgression dans les fantaisies correspondent-ils à une structure destinée à évoluer de plus en plus vers l'abjection. Les études cliniques sur les agresseurs sexuels et les meurtriers en série confirment cette idée d'une addiction sexuelle aux fantaisies sexuelles, préalable et fondatrice, autant qu'inspiratrice, des passages à l'acte ultérieurs (Hodge, McMurran, Hollin, 1997 ; Howitt, 2004 ; Maniglio, 2012).

Au-delà de ces aspects addictifs, on peut relever la base pragmatique de la fantaisie concernant la transgression : la honte infligée à la mère l'assure, dans la fantaisie, en tant qu'instance de l'interdit, mais en même temps, le conflit en elle fait qu'elle est excitée, rejoignant l'instance du désir incarnée par l'homme. La diversion est enfin présente dans les thèmes « désexualisants » de l'apprentissage du garçon (« c'est juste pour lui montrer, ça peut pas lui faire de mal, il est jeune »). Le garçon, par ailleurs, est totalement affilié à l'homme dans l'instance du désir. Il faut aussi noter la présence d'une menace interdictrice supérieure, la norme sociale qui est brandie dans le chantage au signalement aux services sociaux, contre la mère. Ici l'interdit social menaçant fait de la mère la complice de l'homme et lui permet de dépasser sa honte, c'est-à-dire ses propres interdits internalisés. On voit ainsi que la force pragmatique de la transgression dans cette fantaisie d'inceste est basée sur une configuration complexe de sentiments et de désirs. Si l'on songe que tout cela est la création particulière du sujet, on peut se rendre compte jusqu'à quel point l'exigence addictive semble véritablement « triturer » le psychisme ; l'image d'un ver de terre se tortillant autour de la pointe qui le transperce est ici propre à nous évoquer la même sorte d'agonie (psychique) qui s'empare du sujet pervers-créateur.

L'exhibition phallique

L'exhibition phallique, en tant qu'étendard de la transgression, accomplit deux grandes fonctions : contrôler l'angoisse de castration et étayer le narcissisme. Les termes de « phallique » et de « castration » ne sont pas les plus heureux pour rendre compte exactement de leur acception psychanalytique aux yeux de l'éventuel lecteur non versé dans les subtilités du modèle freudien. Ces concepts possèdent tout d'abord une valeur symbolique. En ce qui concerne le « phallus », ou ce qui lui correspond, le « phallique », dans la pensée freudienne il s'agit d'un objet psychique qui organise la différenciation sexuelle et symbolise la puissance et le pouvoir. Mais au-delà de cette fonction du genre, selon Lacan le « phallus » renvoie au désir, il symbolise donc une volonté reliée à la pulsion. La « castration » suit elle-même cette double interprétation, d'une part, comme théorie explicative, chez l'enfant, de la différence des sexes, avec le risque narcissique d'une mise en péril de l'image de soi, et comme menace rattachée à la Loi, au pouvoir ; d'autre part, la « castration » est celle du désir et de l'accès à la jouissance.

Sans pour autant rejeter les positions freudiennes qui doivent être intégrées dans tout nouveau modèle qui s'en démarquerait, nous pensons, avec Lacan, que le « phallus » et la « castration » vont bien au-delà des problématiques de différenciation sexuelle ou œdipiennes. Ces problématiques existent, nous ne les remettons pas en question, mais nous voulons ici utiliser les concepts freudiens sur une autre portée. Dans le cadre de notre modèle d'un système d'actions dont les fonctions sont, nous le rappelons, de maintenir un niveau suffisant de stimulation psychique et un niveau le plus bas possible de souffrance psychique, est posée une dialectique psychique pragmalogique (voir au chapitre IV) entre le désir et l'interdit. Cette dialectique prenant place dans la créativité fantasmatique en tant que source permanente et autonome de stimulation. Ainsi, le phallique dans la fantaisie sexuelle représente l'affirmation du désir, c'est une « mise en avant » de l'être, c'est le symbole narcissique d'une existence volontaire, « je suis voulant », ou plus proprement « je suis désirant ». En conséquence, la castration représente dans la fantaisie l'interdit (surmoïque) en tant qu'il tente de couper le désir, de faire barrage au désir et à la satisfaction.

En accord avec les positions de Stoller et McDougall, qui font de la créativité fantasmatique un moyen de réparation des traumatismes, des conflits et des frustrations de l'enfance, nous pouvons ici expliciter davantage ces positions en disant que tous les barrages du désir (quelles que soient ces applications) sont autant de castrations narcissiques, de mises en danger du moi de perdre ses sources de stimulation naissantes. Ces castrations sont pourtant nécessaires, car ce sont elles qui permettent la structuration progressive du système d'actions de l'enfant et, tantôt par étayage, tantôt par castration (nous retrouvons bien là les éléments de tout apprentissage par conditionnements, les renforçateurs positifs et négatifs), le système d'actions se forge en correspondance avec les possibilités de la réalité, individuelle, sociale, physique.

Suivant ce point de vue pragmalogique et hédonique, la mise en avant phallique, l'exhibition dite « phallique », dans les fantaisies, va servir de support pour le désir et l'excitation. Il faudra toujours y voir un « regardez-moi, j'existe » essentiellement narcissique, tout le reste concernant Œdipe, différenciation sexuelle, image de soi, ne faisant que nourrir la problématique narcissique de base.

L'exhibition phallique est une structure de base qui peut prendre divers aspects. Au plus direct, pourrait-on dire, il s'agit d'exhiber un phallus, un pénis en érection. Les fantaisies d'homosexualité

d'hommes sont essentiellement basées sur cette exhibition pénienne. Par dérivation, l'exhibition phallique peut-être celle de la vulve : *« l'exhibition de la vulve donne à ce geste un caractère phallique, alors même que la vulve, en tant qu'organe n'a pas normalement une telle connotation »* (Devereux, 1983: 12). C'est bien, comme nous le disions plus haut, que l'objet de l'exhibition n'est pas l'organe, mais ce qu'il est censé représenter, c'est-à-dire le désir. À ce titre, une vulve, surtout les vulves rasées, épilées, les vulves largement écartées, avec des petites lèvres proéminentes, avec un clitoris saillant, sont des exhibitions phalliques dans les fantaisies. Il en est de même de l'anus lorsqu'il est ouvertement exposé, des pénis imberbes de petits garçons qui font habituellement saillie au bas du ventre, de même des vulves de petites filles dont les bourrelets vulvaires sont aussi une protubérance phallique (d'où une bonne part de la fascination pédophile). On peut encore trouver les tétons, les seins fermes et tendus, les fesses rebondies, jusqu'au jet de sperme, d'urine et même l'étron excrémentiel !

Par d'autres dérivations, l'exhibition phallique peut passer par certaines déformations corporelles (organes ambigus de l'hermaphrodite, gros seins, gros ventre, femme enceinte, bosse, gros nez, musculature, etc.), mais encore par l'aspect du derme (peau mouillée, huilée, glabre et chauve, lubrification sexuelle). Enfin, et sans que cette revue soit pour autant exhaustive, l'exhibition phallique peut paraître à un niveau symbolique, au travers d'un discours « phallique », d'une attitude « phallique », le port, la façon de marcher… (les attitudes machiste, *phallocrate*, rouler des mécaniques, parler haut et fort et avec autorité). Elle est aussi explicite dans la bascule pelvienne qui, au-delà de l'activité sexuelle, se retrouve dans la danse érotique.

L'exhibition phallique possède aussi sa posture symbolique canonique : la position largement ouverte, cuisses relevées, de la femme en coït. On la retrouve partout, de l'art ancien en Inde à celui des cathédrales européennes (par exemple, la représentation de Mélusine, Portail nord du couvent St Jacques à Regensburg, vers 1160 (ibidem: 167)). Cette posture phallique universelle, est la posture favorite des exhibitionnistes pervers quand ils peuvent la prendre : « [il était en train de] *se masturber ostensiblement* [dans le vestiaire de la piscine] *en levant très haut les cuisses largement écartées pour me montrer le mieux possible son anus, ses gros testicules et son pénis très développé »* (Gosselin, 1992: 31). Dans le même ordre d'idée, la position de la femme (ou de l'homme homosexuel) à quatre pattes,

reins creusés et fesses bien ouvertes, relève aussi de l'exhibition phallique. Finalement, l'ultime « phallus », qui ouvre la porte à l'infinité des exhibitions, est le fétiche, *« une histoire déguisée en objet »* (Stoller, 1985: 199), dont la seule fonction est de condenser sur lui tout le désir du sujet. La fantaisie qui suit nous fut rapportée en séance par une jeune femme traitée pour une homosexualité egodystone. Sa thématique s'inscrit dans certains faits-divers d'esclavagisme moderne (une jeune fille du Tiers-Monde est séquestrée et mise en esclavage chez de riches occidentaux).

Esclave :
[Maîtresse (de maison : mère des Enfants)
+ Enfants + Esclave (jeune fille : 18 ans)
➔ {Maîtresse (oblige à être nue + s'asseoir jambes_
écartées-repliées + épilation à la crème_
(Esclave devant Enfants))}
+ {Maîtresse (savonne entièrement_
(Esclave devant Enfants))}
+ {Maîtresse (oblige s'asseoir jambes_
écartées-repliées + masturbation (Esclave devant Enfants))}]

Cette fantaisie regroupe à elle seule la plupart des structures que nous avons décrites. Par exemple, l'onanorythmie est fort présente avec la succession des phases (épilation, savonnage, masturbation par la maîtresse de maison). Les instances sont assez nettes : le désir incarné par toute la famille, l'interdit par l'esclave, tandis que la diversion apparaît par petites touches (justifications asexuées hygiénique de la toilette, ethnologique de l'épilation, du jeu pour se moquer de l'esclave ; chez les membres de la famille, position d'esclave soumise pour la jeune fille, ce qui l'exonère de toute responsabilité dans son plaisir).

Pour ce qui concerne l'exhibition phallique, elle est évidemment bien présente tout au long de la fantaisie, centrée sur le corps de l'esclave : posture phallique universelle, peau mouillée, vulve épilée, organes génitaux saillants, congestionnés et lubrifiés. L'exhibition phallique est inscrite, dans cette fantaisie, dans la lutte classique en pornographie entre les sentiments surmoïques (honte, humiliation) et le désir soutenu par l'excitation sexuelle.

Dans la fantaisie qui va suivre, l'exhibition phallique est bâtie sur une transformation corporelle au niveau des organes génitaux. Cette

fantaisie, très surréaliste, est la production d'un homme dans la trentaine qui consultait pour des difficultés relationnelles.

Phallus :
[Homme (autre planète + organe génital hypertrophié_
de 60 cm) + Femme (autre planète + organe génital_
hypertrophié à 3 bourrelets)
➔ {Homme (rencontre sur la plage + caresse seins_
(Femme (1er bourrelet apparent sous le maillot)}
+ {Homme (pénis en érection + arrache slip
+ fouille avec les doigts le sexe (Femme_
(2e bourrelet sorti))}
+ {Homme (met sur le dos en position d'accouplement
+ pénètre vaginalement très lentement avec pénis_
de 60 cm (Femme (3e bourrelet sorti)))}]

Malgré les aspects *délirants* de transformations corporelles présents dans cette fantaisie, le sujet qui l'a produit n'était pas, à ce que nous avons pu en juger, dans la lignée psychotique. La luxuriance fantasmatique a ceci de particulier qu'elle reste ouverte à toutes les palettes de l'imaginaire pour produire ses effets. Ces transformations hypertrophiques génitales peuvent se retrouver dans certains rêves et de nombreuses œuvres d'art. D'ailleurs, notre patient s'inspire du film d'Allan Parker, *The Wall*, où la parade nuptiale et l'accouplement final des deux fleurs, mis en musique par le Pink Floyd, est un des moments forts de l'œuvre.

La pornographie de base affectionne plus particulièrement et les pénis aux proportions extraordinaires et les vulves particulièrement fournies en *labiae*, qui sont alors largement exhibées, bien ouvertes et dans tous leurs états. Les besoins de l'exhibition phallique peuvent ainsi facilement produire ce genre de luxuriance corporelle, dont on retrouve des dérivés dans le maquillage, le tatouage, le déguisement. Que l'on songe aux *Drag-queens* (qui rappellent d'ailleurs les *Merveilleuses* de la fin du 18e siècle) phalliquement longilignes, outrageusement fardées, dont les déambulations servent l'exhibition d'un sexuel porté à son extrême de revendication. On notera dans cette fantaisie l'onanorythme avec le *crescendo* portant sur l'émergence progressive des trois « bourrelets » vulvaires, exhibition phallique croissante, symbole et support de l'excitation sexuelle.

La contrainte

La contrainte est le rapport à l'autre typique dans toute fantaisie, son thème est donc une constante. Structurellement elle est la condition médiatrice entre les instances du désir et de l'interdit. Soit le désir contraint l'interdit, soit c'est l'inverse, mais dans les deux cas le but poursuivi est atteint : l'augmentation de l'excitation. Lorsque le désir domine l'interdit, nous avons affaire à la transgression, qui permet d'exonérer le sujet soumis de toute responsabilité quant à son excitation, tandis que le désir trouve toute sa pleine expression, sans aucun danger de censure face à la soumission de sa victime.

En sens inverse, lorsque l'interdit domine le désir, leur relation passe sous le couvert de la diversion : la punition, l'humiliation, la honte, la souffrance, infligées au désir pour sa faute sexuelle, sont récupérées par lui comme occasion de s'exciter à bon compte et ce d'autant plus que l'interdit faisant souvent diversion, s'ingénie à exercer son emprise de façon sexuellement très compromettante pour le désir (la punition, l'humiliation, deviennent exhibition sexuelle (phallique) dont le désir se repaîtra par en dessous).

Pratiquement toutes les fantaisies que nous avons présentées jusqu'ici contiennent des éléments de contrainte. Celle-ci peut d'ailleurs prendre des formes très subtiles, à peine visibles, par exemple, celles relevant d'un contrat, d'un accord, que le sujet contraint accepte pour des raisons de diversion (c'est le cas d'un contrat professionnel, d'un règlement administratif, etc., comme dans la fantaisie intitulée « Cours d'anatomie », ou des jeunes filles et de jeunes garçons sont embauchés dans un lycée pour servir de cobayes aux cours d'anatomie sexuelle). La fantaisie qui va suivre est la production d'une jeune femme en bonne santé psychique. Elle présente une contrainte subtile sur la base du « contrat » d'autorité éducative entre une mère et sa fille adolescente.

Plombier :
[Fille (15-16 ans + timide + soumise + infantilisée)
+ Mère (Fille + autoritaire)
+ Plombier (beau jeune homme + entreprenant)
➔ {Mère (contexte professionnel
+ amène dans la salle de bains (Plombier pour_
réparation du lavabo)
+ infantilise (Fille (prend son bain)) + part)}]
+ [Plombier (excité) + Fille (gênée)

➔ {Plombier (rassure + massages sous l'eau
+ savonne (Fille (faible opposition + troublée
+gênée + début d'excitation)))}]
+ [Mère + Plombier + Fille
➔ {Mère (contexte professionnel + interroge (Plombier)
+ ordonne de se rincer et de sortir du bain (Fille (gênée
+ obligation d'obéissance)) + part)}]
+ [Plombier (excité) + Fille (gênée)
+ Mère (passe l'aspirateur dans le couloir menant à la salle de bains)
➔ {Plombier (essuie + tripote + caresse + suce les seins
+ fait asseoir sur le bidet + masturbe (Fille (gênée + excitée
+ parvient à l'orgasme)))}]

La contrainte maternelle sur la fille est à la base de la force stimulante de cette fantaisie. Cette contrainte est une vaste entreprise de diversion qui occulte totalement le sexuel sous l'alibi, en fait double : l'homme est introduit sous un contrat professionnel non sexuel et la fille est dans son bain sous la volonté de la mère et pour motif naturel d'hygiène, donc là aussi sans sexuel à la clé. Le lecteur aura remarqué la similitude « hygiénique » de la diversion avec la précédente fantaisie « Esclave ». C'est que la diversion utilise la plupart des situations courantes de la vie quotidienne pour cacher le sexuel : toilette, déshabillage, fonctions naturelles, visite chez le médecin, etc. Ces diversions se retrouvent aussi dans la clinique des familles *incestuelles* où un climat érotique est entretenu sans véritable inceste manifeste.

Dans cette fantaisie, l'instance de la diversion protège donc les deux autres instances, celle du désir incarné par le plombier et celle de l'interdit, la jeune fille. Cependant, cette dernière, du fait de son immaturité voulue par la mère, est aussi dans la diversion (elle est trop petite pour qu'il y ait du sexuel avec elle, voir la fantaisie de la « Piscine »). Et malgré sa honte, sa pudeur blessée, la jeune fille est contrainte par sa mère de vivre l'excitation sexuelle avec le plombier. Pour ce faire, la fantaisie suit un onanorythme en quatre phases qui voient progressivement augmenter la double pression du sexuel et du danger. La jouissance (chez la jeune fille et chez l'auteur de la fantaisie) survient à l'extrême limite du danger, lorsque la mère est à deux doigts de passer de la diversion à l'interdit, si elle savait, si elle voyait ce qu'il se passe à trois mètres de là, dans la salle de bain, alors qu'elle est en train de passer l'aspirateur dans le couloir ! Comme pour

de nombreuses fantaisies, l'excitation et la jouissance sont portées par le danger d'interdit, sans doute le meilleur des aphrodisiaques… Voici un nouvel exemple de contrainte, sur un personnage masculin. Cette fantaisie est la production d'un jeune homme souffrant d'une homosexualité egodystone.

Séminariste :
[Séminariste (jeune + vœu de chasteté)
+ Mère supérieure
➔ {Mère supérieure (surprend (Séminariste_
se masturbant dans sa cellule)))
⇒ Mère supérieure (punition (Séminariste_
attaché nu dans un couloir isolé)))}]
+ [Séminariste + Sœurs
➔ {Sœur (curieuse + excitée + regarde
+ attouchements sexuels (Séminariste + gêné
+ honteux + réprobateur + excité malgré lui)
+ part) } ↲ (n Sœurs) ∠ (érection + masturbation
+ fellation + éjaculation)]

Au point de vue psychanalytique, on retrouve la contrainte maternelle castratrice, mais ambiguë, typique de l'homosexuel. Cependant, en terme de structure, cette fantaisie révèle parfaitement l'ambiguïté maternelle par le glissement de la femme castratrice (la Mère supérieure qui surprend et punit la masturbation coupable), aux Sœurs comme instances du désir. En même temps, le signifiant « Sœurs » n'est pas sans importance dans la vie du sujet, puisque dans sa famille, ce jeune homme était le seul garçon dans une fratrie peuplée de plusieurs « sœurs ».

Dans ce passage, la Mère supérieure, instance de l'interdit, devient instance de la diversion en montant ce stratagème de la punition par exhibition contrainte de la nudité. Du coup, le jeune Séminariste, passe à son tour du désir (masturbation) à l'interdit (il est contraint). Cependant, dans cette contrainte il va trouver un avantage pour son désir. Comme il est attaché nu et qu'on l'oblige à subir des attouchements sexuels, c'est plus fort que lui, il entre en érection et il éjaculera malgré lui (l'onanorythme est basé sur l'arrivée et le départ d'une nouvelle Sœur à chaque tour, avec un *crescendo* des actes sexuels et de l'excitation). Toute l'excitation du Séminariste et de

l'auteur de la fantaisie qui s'incarne en lui, vient de cette contrainte à s'exciter et à jouir.

Ce schéma se retrouve dans de très nombreuses fantaisies. La contrainte à s'exciter et à jouir est, au plan du réel, totalement irréaliste dans la plupart des cas. Il faut sans doute une forte charge fantasmatique inconsciente, ou un état de surexcitation particulier, pour concevoir la possibilité d'une excitation sous contrainte. Cependant, dans les fantaisies sexuelles cet irréalisme est totalement ignoré et tout devient possible : des hommes, des femmes, des enfants, peuvent ainsi être sexuellement excités malgré eux, au-delà de leur volonté, comme si leur corps était une machine automatique à laquelle ils ne pouvaient échapper.

Par exemple, dans « Animal », c'est l'instinct des animaux qui produit cette contrainte à l'excitation. Dans « Punition », c'est l'autorité du mari sur sa femme coupable ; dans « Inceste », c'est le chantage à la dénonciation qui oblige la jeune mère à s'exciter et jouir sous les caresses de son fils, et ainsi de suite… Ce mécanisme fonctionne, parce que la contrainte à s'exciter et à jouir, malgré soi, est le schéma prototypique, la structure de toute articulation psychique qui souhaite s'affranchir de l'interdit en le trompant : aux yeux de l'interdit, on s'exonère du désir en le transférant sur une autorité extérieure ou en le cachant dans la diversion d'un contexte non sexuel, ce qui permet en retour la libre expression de ce désir.

L'humiliation

Le travail psychique pour aller de l'humiliation à l'excitation n'est pas facile à appréhender. Et pourtant, ça marche toujours, le personnage humilié dans la fantaisie est toujours excité sexuellement et il en est de même de celui qui a créé cette fantaisie. Habituellement les explications données font appel au mélange des sentiments, au panachage des émotions (« elle avait honte, mais en même temps elle était excitée d'être ainsi exhibée »).

L'analyse dérivée de cette phénoménologie des affects mélangés prend généralement le chemin de la ruse psychique : l'humiliation est la preuve ressentie que le sujet est dans une situation de contrainte dont il n'est pas responsable, de sorte que l'excitation qu'il tire de cette situation n'est pas de son fait. C'est une sorte d'automatisme, dont il n'est pas maître et dont il est déresponsabilisé. Cette déresponsabilisation valant levée du surmoi, le sujet peut encore davantage s'exciter et jouir (« c'était plus fort que moi »). Mais cette analyse ne résout en rien cette contradiction de ce que l'humiliation,

en dehors de la fantaisie, est source d'inhibition, elle produit le contraire de l'excitation. Que se passe-t-il alors de si particulier dans la fantaisie ? Son omnipotence créatrice est-elle suffisante pour expliquer l'acceptation de la contradiction ?

Regardons plus précisément autour du sujet humilié : il y a toujours celui (ceux) qui l'humilie. N'est-ce point-là la source véritable de l'excitation ? N'est-ce point de cette excitation, de cette élation dont témoignent les pervers, les violeurs et les criminels contre l'humanité ? A-t-on fait un pas vers la compréhension en disant que ce qui excite c'est l'humiliation donnée à autrui ? Dans la fantaisie, puisqu'il n'y a qu'un seul créateur qui s'incarne dans tous les personnages, l'excitation de celui qui humilie est confondue avec l'humiliation de l'humilié et c'est cette *relation d'humiliation* qui est finalement source d'excitation. Cela pourrait bien coller, mais à condition que l'on sache pourquoi l'humiliation donnée à autrui est excitante. Une approche prenant en compte le passé pourrait décrire les choses ainsi : *« une revanche dans laquelle nous dominons, si ce n'est humilions, ceux que nous considérons comme les représentants actuels de ceux qui, dans le passé, nous ont nui en nous humiliant quand nous ne pouvions pas nous défendre »* (Stoller, 1985: 89).

Cette explication est tout à fait satisfaisante, mais est-elle la seule, est-elle suffisante ? N'y aurait-il pas, en plus, une dynamique en propre entre humiliation et excitation ? Par exemple, dans l'humour aussi, il y a toujours du sadisme et l'humiliation de quelqu'un (ibidem: 90). L'humour aussi, est-il une revanche sur le passé ? N'y a-t-il pas en lui un dynamisme de la réaction au présent ? Or, le dynamisme de l'humiliation nous le connaissons : *elle introduit l'hostilité dans la fantaisie pour transformer l'ennui en excitation* (ibidem: 12). Le dynamisme de l'humiliation est donc bien là, elle est directement source de stimulation, elle étaye immédiatement notre moi parce que faire mal à autrui est pour nous source de plaisir – même si par ailleurs elle nous permet de régler nos comptes avec les instances du passé.

La fantaisie que nous présentons ici mélange contrainte et humiliation. Nous aurions aimé isoler cette dernière, mais il paraît vain de vouloir chercher une fantaisie où une humiliation ne serait pas assortie d'une contrainte. Si la contrainte ne conduit pas toujours à une véritable humiliation, à l'inverse, toute humiliation semble bâtie sur une contrainte, la contrainte étant d'ailleurs le premier élément de toute humiliation. La jeune femme qui a produit cette fantaisie était traitée pour de fortes inhibitions sexuelles avec

angoisses, son enfance ayant été marquée par de forts traumatismes (attouchements répétés et tentative de viol). Ce contexte explique sans doute l'atrocité pénible présente dans la fantaisie et qui souligne particulièrement la force de l'humiliation.

Militaires :
[Femme (jeune + contrôlée) + Militaires (junte
+ guerre civile + contrôle de la population)
➔ {Militaires (contraintes sexuelles/Femme(humiliée))}
↲ (n contraintes sexuelles) ∠ (déshabillage
+ exhibitions position phallique universelle
+ attouchements + pénétrations vaginales
+ rasage vulve + lubrification à l'huile + *fisting*[14] + viols
+ sodomie + oblige uriner
+ oblige déféquer/humiliation croissante)]

Cette fantaisie est entièrement bâtie sur l'exhibition phallique qui est ici le carburant de l'humiliation. On part de la nudité, jusqu'à l'étron excrémentiel, pour faire tout le tour de la palette phallique. L'humiliation est ici relativement isolée d'autres sentiments, notamment de l'excitation de la victime fantasmatique. C'est ce qui différencie bien cette fantaisie de toutes celles que nous avons présentées jusqu'à présent, où la victime humiliée, honteuse, restait partagée entre cette humiliation et l'excitation sexuelle.

L'humiliation entre dans le cadre de la diversion (« parce que je suis humiliée, parce que je me sens honteuse, alors c'est que je ne suis pas responsable de ce qui m'arrive et même l'excitation sexuelle que je ressens, on ne peut me l'imputer ») et ainsi, l'humiliation exonératoire du désir, va permettre son émergence, par en dessous, et ouvrir la voie à la jouissance.

Dans la fantaisie « Militaires », le seul élément se rapprochant de la jouissance est l'absence de douleur, une sorte de jouissance par défaut, plus que réelle jouissance. Ce manque de jouissance chez l'instance de l'interdit dans la fantaisie, opposé à la forte jouissance des instances du désir (les militaires) auxquels la patiente s'identifie par sa propre excitation et jouissance, nous montre qu'ici la fantaisie ne remplit pas encore totalement sa fonction de compromis. La

---

[14] Le *fisting* est une pratique sexuelle extrême qui consiste à introduire main et avant-bras dans le vagin ou l'anus.

diversion est trop faible pour pouvoir accomplir cette fonction. Nous avons là une fantaisie très polaire, où luttent les deux instances fortes de l'interdit et du désir. C'est ce qui donne à cette création son caractère particulièrement violent et déviant. L'exhibition phallique y est poussée à l'extrême.

Nous verrons plus loin que notre étude de la structure des fantaisies sexuelles va nous permettre l'esquisse d'une sorte de hiérarchie dans le niveau d'élaboration des fantaisies. D'emblée on pourrait ici suggérer que les fantaisies les moins élaborées (qui correspondent aux personnalités les plus perturbées), sont marquées par cette dichotomisation massive entre désir et interdit, sans qu'une instance de diversion suffisante puisse faire le lien entre eux. À l'inverse, la fantaisie élaborée (de la bonne santé psychique ?) serait marquée par la force de la diversion, qui est élaboration du désir, ouverture à la jouissance au-delà du conflit entre désir et interdit.

La fantaisie de cette jeune femme lui permet, pour le moment, d'accéder à la jouissance solitaire par son identification aux agresseurs, elle liquide ainsi ses traumatismes de l'enfance. On comprend bien avec elle (« Si je pouvais partager ces fantaisies avec quelqu'un (ou quelqu'une) que j'aime… juste pour jouer, pour me libérer »), qu'une évolution pour elle passera par l'interfantasmatisation, le partage de la fantaisie qui serait le moyen de dépasser ses inhibitions sexuelles avec l'autre. Mais pour pouvoir partager sa fantaisie, il convient qu'elle s'élabore davantage, que le développement de l'instance de diversion lui enlève sa violence et son hostilité massives, pour la rendre moins anxiogène. C'est à ce prix que la fantaisie peut devenir médiatrice entre deux êtres, parce que la diversion crée le jeu, la complicité libératrice.

L'enfant

Qu'il s'agisse de l'enfant réel (comme dans les fantaisies sexuelles pédophiles) ou d'un enfant simulé, incarné par une personne adulte consentante, qui se place ainsi en position d'enfant dans une fantaisie partagée, le personnage de l'enfant est pratiquement toujours présent dans les fantaisies sexuelles. C'est le cas, par exemple, des scénarios sadomasochistes, à thème « éducatif » ou « scolaire », le sujet jouant l'enfant pouvant ou non paraître physiquement juvénile ou se déguiser en enfant et/ou avoir une attitude et des comportements d'enfant. Cet enfant pouvant s'incarner dans l'une ou l'autre des trois instances structurelles : désir, interdit ou diversion.

Depuis l'« enfant battu » de Freud, jusqu'à nos jours, cet enfant est là pour témoigner des origines infantiles de notre sexualité. Parmi les fantaisies sexuelles présentées dans cet ouvrage, il occupe aussi une place prépondérante, qu'il s'agisse d'un personnage d'enfant réel (« Piscine », « Fessée », « Plombier », « Contrition », « Inceste », « Habits à vendre », « Masturbation »...) ou d'un adulte en position d'enfant (« Docteur », « Séminariste », « Punition », « Esclave » ...).

Deux questions se posent, quant à la place de cet enfant dans les fantaisies sexuelles : quelle est l'ampleur réelle de cette présence de l'enfant ? Qu'est-ce qui explique cette présence de l'enfant ? Ces questions portant sur l'imaginaire sexuel, rejoignent celles que posent la pédophilie et son ampleur, son « universalité », comme nous le soulignions au début de cet ouvrage.

Sur la question de la prévalence, la science est malheureusement bien démunie, tant en ce qui concerne la pédophilie que les fantaisies sexuelles à thème d'enfant (Seto, 2004). Certes, on peut toujours établir des pourcentages et en général les chiffres se situent entre 1% et 5% de la population générale (Seto, 2009), en ne prenant en compte que ce qui transparaît : les pédophiles qui ont été arrêtés, qui passent par la case prison ou psychiatrie pour les plus pathologiques d'entre eux. Mais l'on sait par ailleurs que, comme tous les crimes à caractère sexuel ou de violence intime, ils sont largement sous signalés. Les victimes, de par leur immaturité ou leur faiblesse psychologique, étant souvent en incapacité de se protéger, de sortir par elles-mêmes de ces situations d'emprise sexuelle (Abel, Osborn, 1992 ; Fagan et al., 2002).

Par ailleurs, il existe un nombre considérable, difficile à évaluer sérieusement (Blanchard et al., 1999 ; Lanning, 2001), de pédophiles « abstinents », qui entretiennent des fantaisies sexuelles pédophiles, notamment parmi les « collectionneurs » d'images pédopornographiques. Internet, à ce titre, est un véritable chalut de grand fond, qui ramasse les collectionneurs par paquets de cent ou mille à la moindre opération policière sur l'internet.[15] Du fait de la réprobation générale, de la honte rattachée à ces actes envers les

[15] En juillet 2014, après six mois d'enquête, la police du Royaume-Uni a arrêté 660 pédophiles présumés et mis sous protection plus de 400 enfants. « Parmi les personnes arrêtées – toutes âgées entre 30 et 50 ans – figurent des médecins, des enseignants, des responsables scouts, des travailleurs sociaux et d'anciens agents de police ». Ce n'est là qu'un exemple... (*https://bit.ly/3vG4ssd*).

enfants, il reste difficile de mener des enquêtes sérieuses concernant la propension à la pédophilie (par exemple, la consommation d'images pédopornographiques, les fantaisies sexuelles pédophiles ou les croyances propédophiles). Comment l'enquêteur pourrait-il d'ailleurs s'engager à respecter l'anonymat de ces sujets d'enquête, alors que la loi (en France) l'obligera à signaler tout crime qui viendrait à être porté à sa connaissance ?

Afin de mieux appréhender le phénomène, on peut alors se tourner vers les victimes, qui sont nombreuses. Par exemple, deux études canadiennes (Bagley, 1991 ; Bagley et al., 1994), portant sur deux échantillons aléatoires de 750 hommes et 750 femmes, entre les âges de 18 et 27 ans, ont montré que 15,6% des hommes et 32% des femmes, ont fait l'expérience d'un « contact sexuel non désiré » avant l'âge de 17 ans. Si l'on considère ce genre de résultat en regard d'estimations qui posent que seulement un cas sur vingt d'abus sexuel sur enfant et rapporté ou identifié (Fuller, 1989 ; Abel, Osborn, 1992), cela montre l'ampleur, à la fois du nombre réel des victimes et du nombre des auteurs de ces délits et crimes.

Plus récemment, en Allemagne, un grand programme de prévention de la pédophilie, appelé « *Dunkelfeld* » (que l'on peut traduire par « zone sombre »), a été initié par le professeur Klaus Beier à partir de 2005, à l'institut de sexologie *Charité*, université de Berlin. Selon les statistiques policières, en Allemagne aussi, chaque année, plus de vingt mille enfants sont abusés sexuellement et, ici comme ailleurs, on considère ce chiffre comme sous-évalué. Une étude de Wetzels (1997), a montré qu'en Allemagne 8,6% des jeunes filles et 2,8% des jeunes garçons ont été victimes de violences sexuelles au cours de leur vie. Ces chiffres, et leur sous-estimation, nécessitaient de réaliser un programme de prévention de la pédophilie, à partir d'une campagne de communication très explicite, le but étant de s'intéresser aux personnes « sexuellement attirées par les enfants », qui n'ont pas encore eu de contact avec les autorités judiciaires, afin de leur apporter une aide gratuite et anonyme dans le contrôle de leurs penchants.

La « philosophie » qui sous-tend un tel projet de prévention est que l'attirance pédophile est une forme de préférence sexuelle involontaire, qui se manifeste dès l'enfance, qui conduit à de la détresse psychologique et ayant un impact négatif sur la vie sociale de l'individu. Les réponses à apporter à ces personnes ne peuvent se réduire à la répression judiciaire, l'opprobre social et le silence gêné. Bien au contraire, il est important de reconnaître ces personnes, qui

ne sont pas coupables de leurs désirs sexuels, mais que l'on doit aider, avec sympathie, à devenir responsables de leurs comportements sexuels (Wilson, Cox, 1983 ; Goode, 2009).

Les résultats du programme de prévention *Dunkelfeld* ont eu un grand impact. Déjà, cette campagne, en Allemagne, n'a pas soulevé de scandale et a pu être largement relayée dans les médias. Le nombre de personnes demandant à être reçues en soin à l'institut a considérablement augmenté. En sept ans, plus de 720 personnes ont été reçues par un médecin et un psychologue et 373 d'entre elles ont pu bénéficier d'une thérapie gratuite. Un programme qui permet d'aborder, en petit groupe, des thèmes comme les fantaisies sexuelles pédophiles, l'empathie pour la victime, l'autorégulation sexuelle, les distorsions cognitives (les croyances pédophiles), les situations à risque, les prises de décision erronées…

Nous voyons donc que la pédophilie n'est pas un épiphénomène social et psychologique, qu'elle ne se réduit pas à une « minorité pathologique » d'individus, mais bien plutôt qu'elle concerne un nombre considérable (bien difficilement évaluable) de personnes. Un constat qui vaut aussi bien pour les fantaisies sexuelles pédophiles que pour celles où l'enfant véritable ou symbolique est présent. De telles fantaisies sexuelles ne sont pas rares et il est même possible qu'elles soient l'essentiel des fantaisies sexuelles.

La préférence sexuelle pédophile

L'enfant ayant souvent une place dans les fantaisies sexuelles, quels sont les facteurs explicatifs ? Au premier chef, on peut parler d'une véritable « préférence sexuelle pédophile ». À la fois la précocité de cette attirance (qui débute souvent à la prépuberté) et sa persistance malgré des années de traitement, alors que la personne a pu acquérir une pleine compréhension de ses agissements et de ses désirs, une empathie pour les victimes ou potentielles victimes. Le pédophile doit ainsi maintenir une vigilance et un contrôle permanents sur lui-même, à vie, car l'attirance et la tentation intérieure seront toujours là.

Dans le DSM-5 (APA, 2013), une distinction a été clairement posée entre, d'une part, le « trouble pédophilique », qui est une « paraphilie » (un « trouble de la préférence sexuelle ») et qui correspond à une compulsion sexuelle, accompagnée de fantaisies sexuelles contraignantes, d'éventuels passages à l'acte sur des enfants et d'une détresse et, d'autre part, l'« orientation sexuelle pédophile », qui est un « intérêt sexuel atypique » pour les enfants.

Cette distinction permet aux individus ayant cette « orientation », qu'elle soit exclusive ou pas, de se sentir acceptés pour ce qu'ils sont, d'accepter en retour intérieurement leurs fantaisies sexuelles pédophiles, d'être responsables de leurs comportements dans la réalité et, éventuellement, de trouver des partenaires adultes consentants, pouvant partager avec eux une telle « orientation ».[16] Nous avons décidé d'utiliser le terme de « préférence » au lieu d'« orientation », pour la même raison que le DSM-5.

Le programme de prévention *Dunkelfeld* a donner lieu à d'intéressantes études sur la pédophilie (Beier et al., 2009a,b ; Neutrz, 2011), dont les caractéristiques sont ainsi bien mieux appréhendées. Ainsi, pour le professeur Beier, seuls 40% des hommes qui commettent un crime sexuel sur un enfant sont véritablement pédophiles, au sens d'une attirance intrinsèque, correspondant à une préférence sexuelle pédophile. Pour les 60% restant, il s'agit d'individus qui présentent des problèmes psychiques, des retards mentaux ou qui viennent de familles à problème où ils ont subi de nombreux traumatismes. Nous sommes alors au-delà du simple facteur de l'orientation sexuelle pédophile et d'autres paramètres et mécanismes doivent être pris en compte.

Dans le cas de la préférence pédophile, on parlera d'une véritable pédophilie, avec l'exclusivité du choix d'objet, la précocité du sentiment, une capacité à « tomber amoureux » de l'enfant, la détresse et la culpabilité n'étant que secondaires au décalage entre le penchant pédophile et la réalité sociale, légale et de l'enfant, la pédophilie étant egosyntone, acceptée par le moi. Dans les autres cas, on parlera plutôt d'une pédophilie de circonstance, car elle n'est pas exclusive (la personne peut avoir d'autres objets sexuels adultes et avoir des relations sexuelles avec des adultes).

Cette pédophilie peut apparaître tardivement dans la vie de la personne. Par exemple, à l'occasion de la crise de mi-vie, d'une rupture amoureuse, d'une période de chômage. C'est une pédophilie

[16] Il est donc bien clair (et cela est particulièrement souligné par les auteurs du DSM-5) que la reconnaissance d'une orientation sexuelle pédophile, non pathologique, n'entraînant pas d'actes illégaux, ne peut être utilisée comme argument pour soutenir des actes pédophiles réels, illégaux et préjudiciables aux enfants. L'utilisation des termes « *sexual orientation* » ayant conduit à controverse, le bureau de l'APA a décidé de rectifier l'édition du DSM-5 et de dire « *atypical sexual interest* », concernant la pédophilie (*https://bit.ly/3vJtQx3*).

qui cherche à la fois à soulager une souffrance et à apporter un plus d'excitation, une sorte d'appel à la vie de la personne, même si c'est au détriment de la vie d'un enfant. Cette pédophilie peut engendrer sa propre détresse et culpabilité, notamment lorsqu'elle prend un tour addictif. Pour expliquer ce type de pédophilie de circonstance, quatre facteurs sont à prendre en compte.

L'enfant premier objet sexuel

Tout d'abord, un élément important à retenir du modèle psychanalytique est la stratification de notre psychisme. Suivant cette belle métaphore géologique, Freud nous explique, avec raison, que nos expériences ne disparaissent jamais vraiment. Elles restent enfouies à jamais dans les couches inconscientes, de notre psychisme et il y a des possibilités de retour de ce « refoulé », d'émergence des images, désirs, émotions, issus de ces expériences lointaines, notamment lors d'épisodes de régression, comme cela peut arriver en période de détresse ou, simplement, lors d'une excitation sexuelle.

Ainsi, peu avant ou durant la puberté, nous avons tous un jour vécu l'expérience de la rencontre avec le désir sexuel et l'objet sexuel qui lui correspond. Brusquement, le jeune garçon trouve excitantes les formes naissantes de ses camarades filles. Brusquement, la jeune fille trouve excitante l'apparence des garçons. L'objet sexuel apparaît soudain et la relation sexuelle, que l'on pouvait jusque-là connaître intellectuellement ou d'observation au travers de la pornographie, devient une expérience possible, envisageable, acceptable, désirable, pour soi-même. On se sent alors « prêt » pour une relation sexuelle avec l'objet sexuel.

Or, à cette époque, de la prépuberté ou de la puberté, cet objet sexuel est bien un enfant, un autre enfant. On peut donc dire que notre premier objet sexuel est, d'une certaine façon, en tout cas du point de vue de l'adulte que nous sommes devenu, un objet sexuel pédophile et ce, au plein sens, étymologique, du terme : l'amour pour un autre enfant. Et cette strate psychique restera à jamais enfouie au fond de nous, comme le premier émoi émotionnel envers un enfant. Une couche émotionnelle et expérientielle qui peut, parfois, être réveillée, réanimée, émerger, des années plus tard, à l'occasion d'un stress, d'une détresse ou simplement parce que l'envie nous prend de plus de vie, de plus d'expérience, de plus de vibrations, pour lutter contre un sentiment de perte, la peur de vieillir (le fameux démon de midi, mais aussi celui de la fin d'après-midi ou du soir…).

L'enfant libérateur moral

Le modèle psychanalytique formalise la conscience morale comme une instance psychique, le « surmoi », qui comporte ses couches conscientes et inconscientes et qui se construit à partir du surmoi parental, des règles et valeurs éducatives injectées dans l'esprit du jeune enfant. Parfois, ce surmoi peut être excessif, entraver l'expression pulsionnelle, en particulier au plan sexuel. Lorsqu'on parle d'une personne « coincée », « frigide », c'est une façon de faire référence à des préjugés moraux, des gênes, des timidités, qui bloquent cette personne, limitent son expérience sexuelle. Si certaines personnes s'accommodent de leurs barrières internes, d'autres voudraient bien les renverser et pouvoir vraiment « s'éclater » sexuellement avec un partenaire. La personne entre ici dans une lutte contre son surmoi. Cela reste souvent difficile, car en cas d'excès de surmoi, il peut se produire un phénomène de projection du surmoi sur le partenaire : le partenaire est imaginairement craint comme censeur potentiel. Par exemple, la personne ne peut pas demander à son partenaire de la masturber, car elle craint une possible réprobation morale, un refus, de se sentir gênée et honteuse, ridicule, même si, en réalité, le partenaire pourrait éventuellement répondre favorablement à cette demande de masturbation.

Or, il existe des « partenaires » dont on ne peut rien craindre moralement : les personnes que l'on force (donc dans le cadre d'une agression sexuelle) ou les personnes immatures, intimidées, facilement manipulables : les enfants. Avec un enfant, l'adulte peut facilement initier des jeux, mettre en place des diversions du sexuel (par exemple, prendre prétexte d'une action éducative pour engager l'enfant dans du sexuel). L'enfant prend donc ici figure de libérateur, de « décoinceur », pour faciliter l'excitation et accroître le plaisir sexuel.

L'enfant objet narcissique

Les problématiques dites « narcissiques », les troubles narcissiques de la personnalité, se présentent comme une fragilité du moi, marquée par une difficulté à assumer sa propre solitude, à exister par soi-même, avec des angoisses et une dépression plus ou moins importantes. Typiquement, ce type de personnalité a tendance à utiliser autrui comme support vital, étayage de son propre moi. L'autre est alors aliéné, transformé en « objet », une chose que l'on

manipule, dont on tire des avantages, dont on profite, sans le prendre en compte en tant qu'être humain autonome. L'autre est vécu, soit comme un être sur lequel on peut s'appuyer, soit comme une prolongation de soi.

Au plan sexuel, la personnalité narcissique fonctionnera sur le même registre de l'emprise sur l'autre, qui est manipulé, utilisé, exploité, comme une poupée gonflable. Des adultes, mais aussi des enfants, des adolescents, peuvent souvent servir le narcissique pour assouvir ses pulsions sexuelles. Les exemples typiques sont les « gourou » de sectes, qui finissent par abuser sexuellement de leurs disciples adultes, puis de leurs enfants (par exemple, Warren Jeffs, aux États-Unis, leader d'une secte fondamentaliste issue du mormonisme, polygame et abuseur d'enfants, filles et garçons ; Guy-Claude Burger, en Suisse et en France, leader d'un centre d'instinctothérapie, adepte des relations sexuelles adulte-enfant, plusieurs fois condamné pour viol sur mineur ; ou encore Hervé Granier, en France, qui se faisait passer pour le « Messie », escroquant financièrement ses adeptes crédules et abusant sexuellement d'une mineure de 14 ans, avec l'accord de la mère, dont le discernement a été aboli du fait de l'emprise psychologique du gourou).

L'enfant activateur neurobiologique

Dans la théorie des renversements psychologiques de Michael Apter (Apter, 1989, 2001), a été développé le concept de « synergie cognitive » (Apter, 1982 ; Coulson, 1991, 2001). Une synergie cognitive apparaît lorsqu'on fait l'expérience de deux qualités opposées d'une chose, soit simultanément, soit en successions rapides. Par exemple, un homme déguisé en femme ou l'inverse ; un enfant jouant à l'adulte ou avec des attributs d'adulte ; un animal imitant l'humain ou avec des attributs humains ; une personne réputée intelligente qui paraît stupide ; les transformations d'objets des illusionnistes. Les deux identités opposées, qui fusionnent ou alternent, font alors synergie pour produire une perte du sens logique et un effet de surprise, ce qui élève l'activation de la personne qui fait l'expérience de cette synergie cognitive.

Les enfants utilisent couramment de telles synergies cognitives dans leurs jeux de faire-semblant (le carton d'emballage est aussi une voiture, la meule de foin un château, la cabane une maison) et, parmi leurs jouets, ceux qui imitent de vrais objets (arme, téléphone, poupée). Les synergies cognitives se retrouvent encore dans l'art réaliste (la peinture en trompe-l'œil, les maquettes, l'effet *tilt-shift* en

vidéo ou image fixe qui consiste à donner l'impression que la scène vue est une maquette). L'humour est aussi basé sur les synergies (le joueur de rugby qui adopte une démarche féminine, les imitateurs, les jeux de mots – un mot avec deux sens incompatibles).

Or, en matière de sexualité, lorsqu'un enfant est mêlé à la sexualité adulte, il devient une véritable synergie cognitive sexuelle, qui peut accroître l'excitation sexuelle. Le « mariage » des fillettes, les appellations « petite femme », que l'on retrouve chez les pères incestueux et les pédophiles, sont des synergies cognitives qui soutiennent les passages à l'acte sexuels.

Cet ensemble de facteurs que sont : l'orientation sexuelle pédophile, l'enfant comme premier objet sexuel, l'enfant libérateur moral, l'enfant objet narcissique et la synergie cognitive sexuelle adulte-enfant, est donc largement explicatif de la haute prévalence de l'enfant dans les fantaisies sexuelles.

D'une certaine façon, dans la plupart des sociétés, l'enfant est imaginairement (parfois même dans la réalité) mal différencié de l'adulte sur le plan de la sexualité. Si, dans les sociétés traditionnelles, les rites de passage à l'adolescence viennent marquer une frontière forte entre enfants et adultes, notamment au plan sexuel, nombreuses sont les sociétés où l'enfant n'est pas considéré véritablement comme un enfant, mais comme un adulte en miniature. Des mariages (avec consommation) d'enfants prépubères, jusqu'aux sociétés modernes hypersexualisés (« pornographiques », Brighelli, 2012), qui sexualisent les enfants (Jouanno, 2012), leur permettent un accès facile et précoce aux déviances pornographiques sur internet (Berest, 2014), entre « lolitas » de dix ans et petits violeurs inconscients de douze ans, il ne faut pas s'étonner de cette place de l'enfant dans l'imaginaire sexuel de tout un chacun. Osons la question : serait-ce une caractéristique de l'espèce humaine ? Anthropologues, ethnologues, sociologues, psychologues… Au travail !

LES FONCTIONS DES FANTAISIES SEXUELLES

> « *Dans les rêveries des pervers, en particulier les histoires concrétisées dans la pornographie, je peux discerner la construction d'un script dont l'objectif principal est d'annuler les traumatismes, les conflits et les frustrations de l'enfance en convertissant ses anciennes expériences pénibles en triomphes (fantasmés) actuels.* »
>
> R.J. Stoller

> « *Il est acquis maintenant que la perversion a une double fonction défensive selon la personnalité du sujet, soit par rapport à l'angoisse de castration, soit par rapport à l'angoisse de perte d'objet.* »
>
> C. Balier

> « *La masturbation de l'homme, en fin de compte, a autant affaire avec son intégrité narcissique qu'avec sa sexualité.* »
>
> J. McDougall

Un de nos patients, homme cultivé et qui avait beaucoup lu de la psychanalyse, nous dit un jour non sans humour et paraphrasant le fameux « la tendresse… » : « L'amour génital d'accord et la perversion bordel ! ». La question est ici celle du statut de la perversion sexuelle, et d'abord, la question de son existence doit être posée, car s'il s'avère que tout un chacun possède des couches de perversion (vraisemblablement un *noyau pervers*), son statut de déviance n'est-il pas du même coup entamé ? Ainsi, si la perversion ne peut plus se réduire à une déviance, qu'est-elle ? Quelles sont les nouvelles limites que nous devons lui assigner ? Est-ce que le « entre adultes consentants », tel qu'il prévaut dans les pays libéraux occidentaux, est un garde-fou suffisant ? Face à nos désirs de luxuriance érotique, où s'arrête le jeu, où commence le mal ?

Nos fantaisies sustentent notre moi, celui-ci s'en nourrit à longueur de journée. Parmi ces fantaisies prennent place une plus ou moins grande quantité de fantaisies sexuelles, pornographiques, masturbatoires. Comment alors concilier les enjeux narcissiques de cette créativité imaginaire et sa puissance pragmatique, incitatrice ? Peut-on prétendre se passer des fantaisies, ou des seuls fantaisies sexuelles ? Toute fantaisie plus neutre ne contient-elle pas en filigrane une fantaisie sexuelle ? Si l'on pose l'alternative d'une mise à distance des fantaisies sexuelles, quelles en seront les conséquences ? Ce qui pose, en parallèle la question de la fonction des fantaisies sexuelles, en plus d'étayer le moi ? Et si elles servent à quelque chose (ou plusieurs choses), quel est le lien entre leurs structures et les fonctions qui leur sont assignées ?

Nous l'avons dit plus haut : le modèle psychanalytique ne paraît pas suffisant pour pouvoir répondre à toutes ces questions. Avec la psychanalyse nous pouvons comprendre comment les fantaisies sexuelles sont marquées par une genèse psychosexuelle, à la fois narcissique et œdipienne. Elles s'inscrivent dans les aléas de l'histoire individuelle qui peut être diversement marquée de traumatismes, de surstimulations ou au contraire de carences, d'abandons. L'atteinte narcissique est basée sur des carences identitaires, des manques de stimulations, surtout affectives et sociales. Le complexe œdipien est davantage marqué par la confrontation au surmoi parental, par la rencontre différentielle entre les deux êtres sexués que sont les parents et toutes les turpitudes liées à cette rencontre. Les fantaisies de l'individu, devenu plus tard adulte, et en particulier ses fantaisies sexuelles, sont marquées par toute cette histoire, elles en sont les témoins et les révélateurs.

Le choix des thématiques récurrentes, le degré de déviance des scénarios, les significations manifestes et latentes inscrites dans la trame fantasmatique, tout cela va représenter la « marque » que l'histoire a apposée, comme un sceau, sur la fantaisie sexuelle. Mais il y a plus, car la fantaisie est « utilisée » et les modalités même de cet usage sont à la fois marquées du passé de l'individu et la conséquence de l'état psychique actuel de cet individu. Les fantaisies sexuelles peuvent rester légères à la conscience, traversant son champ comme feuilles d'automne balayées par le vent. Mais elles peuvent aussi s'y imposer, plus ou moins massivement. Les fantaisies peuvent servir à exciter, à stimuler, à contrôler la souffrance psychique, la dépression, les angoisses, les sentiments de dévalorisation. Elles sont alors souvent le support d'une activité sexuelle plus ou moins

contraignante, masturbatoire, partagée ou imposée à autrui dans le passage à l'acte.

C'est à ce niveau que la dimension historique ne suffit plus à rendre compte de l'usage de la fantaisie sexuelle. Nous devons introduire ici un modèle qui prend en compte l'état actuel de la personne et les moyens qu'elle emploie pour contrôler cet état. Aussi, et dans la lignée de nos travaux sur les addictions et un modèle de gestion hédonique, nous proposons ici ce « au-delà de la psychanalyse » avec un nouveau modèle explicatif des fonctions des fantaisies.

1 – LE MODÈLE DE LA GESTION HÉDONIQUE

Ce modèle a été subrepticement introduit au cours du second chapitre de cet ouvrage, lorsque nous avons expliqué et posé les bases d'un modèle du narcissisme à partir des données élémentaires concernant le cerveau de l'homme. Nous avions jeté plus en détails les fondements de ce modèle d'un système d'actions de gestion hédonique dans notre précédent ouvrage (Loonis, 1997),[17] et il sera approfondi et parachevé dans un troisième en préparation ;[18] aussi, nous nous contenterons ici de rappeler rapidement les éléments essentiels de notre modèle afin de montrer sa pertinence dans la compréhension des fonctions des fantaisies sexuelles.

« Notre nature est dans le mouvement ; le repos entier est la mort. » Cette pensée de Blaise Pascal ne doit pas être comprise au premier degré, en particulier en ce qui concerne le terme de *mouvement*. Ailleurs, le philosophe de Port-Royal entend bien comme antithèse au *repos* nos passions, nos affaires, nos divertissements et applications. Quant à la *mort*, là encore il faut se garder de la prendre entièrement en son sens littéral. Pour Pascal il s'agit d'abord des sentiments de vide, d'abandon, de dépendance, d'impuissance, mais encore l'ennui, la dépression dirions-nous aujourd'hui, le désespoir. Aussi, la phrase s'éclaire de cette exégèse, c'est que notre nature est dans l'activité, activité prise dans un sens très large, qui peut inclure aussi bien les mouvements du corps, mais aussi et surtout, les plans mentaux qui motivent ces mouvements, donc l'activité psychique, l'activité émotionnelle. Et si nous ne pouvons, pour quelques raisons, nous livrer ne serait-ce qu'un peu à l'activité, alors émerge en nous des

---

[17] Réédité sous le titre : « Notre cerveau et le plaisir ».
[18] Il s'agit de l'ouvrage intitulé « Théorie générale de l'addiction », aujourd'hui édité.

sentiments, des impressions, des sensations négatives. Le philosophe parle à juste titre de *dépendance*, car pour lui la chose ne fait aucun doute, et en langage moderne nous traduirions cela en disant que ces émergences négatives en nous, face à l'inactivité, sont de puissants renforçateurs aversifs pour nous contraindre à l'activité. Mais avant d'aller plus loin sur le sujet de cette contrainte, il est nécessaire que soit bien compris ce que nous entendons véritablement par « activité ».

Nous venons de dire que ce concept d'activité devait être considéré de façon très large, incluant les activités motrices, somatiques, affectives, mais encore langagières, discursives, psychiques. Tout est activité au sens où est reconnu comme « acte » – ce qui est fait – aussi bien marcher, courir, éprouver des nausées, une boule dans la gorge, éprouver une angoisse, ou de la joie avec une sensation de légèreté, parler, à l'autre ou à soi-même, penser, rêver et... fantasmer ! Mais cette généralisation n'est pas la seule qualité de notre concept d'activité.

Les travaux de Merleau-Ponty (1942), repris plus tard par Varela (1980, 1993), en lien avec les recherches en neurobiologie et les sciences cognitives (par exemple, Freeman, 1975 ; Freeman, Skarda, 1985 ; Held, Hein, 1958 ; Hubel, 1988 ; Kelso, Kay, 1987 ; Maturana, Uribe, Frenck, 1968 ; Piaget, 1937 ; Singer, 1980), montrent que toute activité se confond dans l'organisme avec les stimulations qui l'initient et l'entretiennent en tant qu'*enaction* ou *activité incarnée* (Varela, 1993: 234).

D'autre part, les activités sont structurées, en conséquence, en une *attitude générale envers le monde* (Merleau-Ponty, 1942: 161). La vision que nous pourrions appeler « classique » des relations entre un organisme vivant et son milieu, considère de façon simple et directe ces relations : le milieu envoie des stimulations à l'organisme, qui les réceptionne comme informations, qu'il traite et à partir desquelles il agit en retour sur le milieu. Ce dernier, modifié par l'activité de l'organisme, envoie des stimulations différentielles à l'organisme, qui ajuste en retour son activité et ainsi de suite. Bien entendu, c'est à dessein que nous disons ici « le milieu envoie des stimulations ». À proprement parler, le milieu n'envoie rien, du moins n'a-t-il aucune intention dans ce sens. Nous voulons souligner par-là que l'organisme reçoit passivement (la réception est passive) les stimulations du milieu, il en est assailli, il en subit une contrainte. En conséquence, selon le point de vue « classique », qui est aussi un point de vue réaliste et positiviste, la structure du milieu s'impose à

l'organisme en s'inscrivant de force dans l'organisme, qui se trouve comme « imprimé » passivement, malgré lui, par cette structure du milieu.

Les travaux en neurobiologie battent en brèche cette vision « classique », simple et linéaire. Les stimulations du milieu ne sont jamais reçues passivement, car dès le traitement des informations, par exemple, au niveau rétinien et *a fortiori* au-delà de l'œil, au niveau cérébral, l'organisme prend une part active pour *enacter* une signification du milieu. Ce qui nous trompe est la métaphore de l'appareil de photographie : nous nous voyons comme une caméra, avec une image du monde qui s'imprimerait au fond de notre cerveau (cela valant pour la vision comme pour toutes les autres modalités sensorielles). Cette conception est particulièrement erronée. En fait, nous ne recevons pas passivement le monde, mais nous nous orientons vers des aspects du monde qui nous intéressent, pour construire en nous une représentation du monde en fonction de nos intérêts.

Si nous revenons un instant vers notre « amas de neurones sensibles », la survie de l'organisme total ne peut être garantie si le cerveau reçoit passivement toutes les informations environnantes, pour en tirer une image globale. Celle-ci n'aurait aucun sens, aucune utilité. Au contraire, le cerveau va activement chercher les informations pertinentes qui vont lui permettre, en fonction de son expérience, de construire rapidement et efficacement une image stratégique et anticipatrice de son environnement. L'enaction est donc cette orientation de l'organisme vers le milieu, qui lie ensemble, en une activité incarnée, monde-organisme-perception-activité. Cet ensemble est caractérisé pour chaque organisme au travers d'une « structure générale du comportement ».

Le concept d'activité incarnée implique deux points importants pour notre modèle. Tout d'abord, ce système d'activités incarnées est un mécanisme de survie essentiel pour tout organisme. Sans ce système, la lenteur de réaction d'un organisme supérieur et son inadaptation constante, faute d'une structure monde-moi à laquelle se référer, lui vaudrait une mort certaine, par accident ou prédation (sauf à s'enfermer dans une coquille, mais ce n'est plus alors un organisme « supérieur »). Ainsi, encore aujourd'hui, le système d'enactions s'impose à nous.

Le second point à relever est l'inscription psychique du monde qu'implique le système des activités incarnées. Si nous fonctionnions comme un appareil photographique, le diaphragme une fois refermé,

ce serait le noir complet, il n'y aurait aucun problème. La participation active de tout notre système nerveux, de tout notre organisme, au système d'enactions, fait que le monde reste toujours en nous-mêmes. Et même le diaphragme de la conscience refermé, durant le sommeil, le monde se réveille en nous et nous rêvons. Les structures de comportement sont toujours là, potentiellement actives, nous contraignant encore une fois.

Ainsi, de cette double contrainte imparable pour nous, des fonctions du système d'enactions et de l'inscription psychique de schèmes d'enaction, découle ce qu'il nous faut bien reconnaître comme un *besoin de stimulations*. La double contrainte enactive étant là en permanence, nous devrions normalement consacrer tout notre temps à rechercher des stimulations. Pourquoi n'avons-nous pas tout à fait cette impression ? Tout en sentant vaguement que les activités nous contraignent, nous avons l'impression que toutes nos activités sont là pour la bonne cause, qu'elles sont justifiées. Elles le sont, mais en même temps elles nous nourrissent de stimulations, comment comprendre cela ?

Notre modèle propose d'attribuer deux fonctions à toutes nos activités. La première est la fonction pragmatique, celle que nous connaissons tous, car elle est celle de notre adaptation au monde. En soirée, une jeune femme téléphone à une amie et elle bavarde une heure avec elle. Il s'agit là d'une adaptation sociale, d'un échange d'informations et l'action de « téléphoner à une amie » est tout à fait pragmatique.

La seconde fonction de toute activité, nous proposons de l'appeler « hédonique ».[19] Il s'agit des activités en tant qu'elles sont sources de stimulation. Les activités pragmatiques et les activités hédoniques ne sont pas différentes, ce sont les mêmes. En téléphonant à son amie durant une heure, cette femme, en plus d'un pragmatisme de l'adaptation sociale, assouvit son besoin de stimulations. Il s'agit encore d'un « pragmatisme », mais cette fois interne, d'adaptation à soi et à la nécessité de compenser un manque de stimulations.

---

[19] Dans notre premier ouvrage « Notre cerveau est un drogué » nous avions employé le terme de « pragmalogique », comme « logique des activités », ce qui renvoie au système et à ses fonctions. Sans renier le pragmalogique (il y a bien système), nous considérons aujourd'hui que la seconde fonction des activités, à retenir et à nommer, est « hédonique » : le système d'activités-actions sert la gestion hédonique de l'individu, différente de sa simple adaptation pragmatique au monde ; elle s'y superpose.

Comment comprendre ce manque ? Il suffit de réaliser une expérience imaginaire au cours de laquelle le téléphone de cette femme tombe en panne (en supposant qu'elle n'ait aucun autre moyen d'accéder à un téléphone), que va-t-il lui arriver ? Ou plutôt, devrait-on dire, « que va-t-elle faire ? », car finalement, c'est bien à un autre « faire » qu'elle va immanquablement s'adonner. Elle ne restera surtout pas « sans rien faire », elle regardera la télévision, lira un roman, ou encore, ira-t-elle directement se coucher ?

Si elle est très mal elle pourra se mettre à boire de l'alcool, ou elle se jettera sur son réfrigérateur. Si elle va au lit, peut-être va-t-elle se livrer à une rêverie, penser à un avenir plus rose, imaginer une rencontre avec un bel homme, une histoire d'amour. Peut-être même va-t-elle évoquer une fantaisie sexuelle et se masturber avant de dormir. Une chose est claire, en faisant ceci ou cela, elle ne restera pas « sans rien faire ». Et pourquoi ne reste-t-elle pas sans rien faire ? Peut-elle d'ailleurs le faire : « rester sans rien faire » ? Non, nous le savons fort bien et nous en faisons tous les jours l'expérience, ni nous ni elle ne pouvons rester sans rien faire. La raison en est que si nous nous laissons aller à ne rien faire, vraiment rien, même pas fantasmer, nous allons commencer à nous ennuyer, à ressentir un malaise psychique. Si le désœuvrement se poursuit un peu trop, la dysphorie ira en s'accroissant : irritation, tristesse, angoisse, dépression. Il faut **vraiment** que nous fassions quelque chose !

Bien entendu, en parlant du lot du commun, nous faisons abstraction de la capacité qu'ont certaines personnes à « ne rien faire ». Il s'agit des pratiquants d'une quelconque forme de méditation de type « oriental », et encore, pas tous les méditants. Beaucoup d'entre eux se distraient beaucoup en pratiquant cette sorte de gymnastique mentale, ils sont toujours dans l'action. Les rares qui ne font vraiment rien ont réussi, après des années de pratique méditative, à dépasser l'ennui, les angoisses, l'assaut des émotions colorées, des images excitantes et des pensées discursives, aussi bien que les tourments physiologiques (courbatures, crampes, élancements, besoins et désirs physiologiques) qui accompagnent la pratique de la méditation profonde. Autant dire que le « ne rien faire » ne concerne qu'une toute petite fraction de l'humanité.

Scientifiquement parlant, lorsqu'on pose une hypothèse (il s'agit ici de l'hypothèse de la contrainte à l'activité pour compenser l'émergence d'une souffrance psychique liée au désœuvrement), on doit toujours envisager son alternative falsificatrice, qui est ici la possibilité de ne rien faire, parce que la souffrance psychique

n'apparaît pas (pour quelques raisons que ce soit). Nous retenons bien cette hypothèse, mais nous ne la traiterons pas dans cet ouvrage, car tel n'est pas son objet. Nous devons bien plutôt aller plus avant dans l'exploration du besoin d'activités, de stimulations, face à la souffrance psychique qui menace, ce qui est le destin du plus grand nombre.

Afin de distinguer la face pragmatique des activités de leur face hédonique (ces deux faces se présentant bien comme la paume et le dos inséparables d'une même main), nous proposons d'appeler la seconde : « action », c'est-à-dire action de gestion hédonique ou gestion de nos états psychologiques. Finalement, le concept d'enaction, dont nous avons parlé plus haut, concerne plus précisément la face « action » et gestion hédonique de nos activités. Ainsi, selon la logique des actions organisées, toutes nos actions au cours de la vie quotidienne forment entre elles un système d'actions de gestion hédonique qui obéit à quatre lois et deux fonctions.

La première loi est, nous venons de le voir, celle de *la double fonction de toute activité*, pragmatique (activité) et hédonique (action) à la fois. La seconde loi est celle de *la contrainte de l'action*, on ne peut pas ne rien faire au plan hédonique. La troisième loi est celle de *l'implication du manque d'action*, tout manque d'action de gestion hédonique induit une souffrance psychique. Et enfin, la quatrième loi est celle de *la persévération de l'action* (que l'on peut dire aussi loi de substitution entre actions), toute action de gestion hédonique manquante induit l'émergence d'une action de substitution.

À partir de là nous avons un système d'actions de gestion hédonique qui remplit deux finalités liées, deux fonctions : 1) *maintenir un niveau suffisant de stimulation* (par l'action, puisque nous avons vu plus haut que nos activités-actions sont des sources de stimulation) ; 2) *maintenir un niveau minimum de souffrance psychique*. Dans notre précédent ouvrage (Loonis, 1997: 145), nous avions étayé l'hypothèse de la souffrance psychique (que nous appelions « vécu dysphorique ») en négatif à partir des recherches récentes en neurobiologie qui nous avaient suggéré l'existence d'un bruit de fond cérébral, neuronal (répercuté à la conscience comme souffrance psychique) et que viendraient recouvrir les stimulations psychiques de tous ordres comme autant de déterminations face à un système neuronal chaotique. Aujourd'hui, nous pouvons doubler cette hypothèse en négatif, d'une hypothèse en positif pour laquelle le besoin de stimulations dérive de la valeur enactive de nos actions de

gestion hédonique (les fonctions de survie du système d'enactions et l'inscription psychique de schèmes d'enaction).

Le modèle d'un système d'actions trouve aujourd'hui de nombreux étayages dans la littérature psychologique. Dans les problématiques addictives, par exemple, on observe quotidiennement les effets de la quatrième loi, celle de la substitution entre actions, entre sources de stimulations. Les traitements par Méthadone ou Subutex® sont même appelés « traitements de substitution ». Ici la substitution n'est pas tant celle de la drogue illicite par une autre drogue prescrite et licite, mais le fait que le sujet se retrouve pouvoir quitter le monde de la délinquance, de la course à la drogue, et ainsi, tout son système d'actions sera bouleversé simplement pour être passé d'une drogue illicite à une drogue licite.

Plus explicitement, on rencontre les effets de substitution après le sevrage, en postcure. Là, le toxicomane sevré se retrouve à court d'actions de gestion hédonique, de stimulations. Il est taraudé par une forte élévation de sa souffrance psychique : nostalgie pour la drogue, besoin de rencontrer ses anciens compagnons de galère, ennui, impression d'un vide intérieur, manque de perspective temporelle. Aussi, les centres de postcure dépensent-ils beaucoup d'énergie pour donner au toxicomane des activités-actions[20] et des stimulations, pour l'occuper le plus possible.

Dans un autre registre, la substitution entre tabac et nourriture est fort connue, on peut la retrouver aussi entre alcool et café, alcool et nourriture. Nous avons pu observer un alcoolique sevré boire cinq litres par jour de... limonade ! C'est la potomanie (ou dipsomanie). Un individu au chômage, ou qui perd un partenaire sexuel, peut se rabattre sur la télévision, le jeu, ou les rencontres au bar.

Les phénomènes de substitution entre actions sont très visibles au décours des psychothérapies qui sont censées produire des réaménagements du système d'actions de gestion hédonique. Une patiente de McDougall (1996: 43) était en proie à des angoisses vespérales qui l'empêchaient de dormir, sauf à prendre des somnifères. L'analyse permit, d'une part, de mettre en clair la fantaisie sous-jacente aux angoisses (un homme entre dans sa chambre par effraction pour la violer, ce qui la met en danger de mort, car elle a l'intention de se défendre) et, d'autre part, d'amener la patiente à la maîtrise consciente de sa fantaisie sexuelle : désormais

[20] Nous dirons parfois « activité-action » pour rappeler la double fonction simultanée, à la fois pragmatique et hédonique, de nos activités.

elle se masturbe tous les soirs, sur sa fantaisie de viol, pour pouvoir dormir (elle ne prend donc plus de somnifères !). On assiste ainsi à une transformation du système d'actions, qui passe de « éprouvé d'angoisse phobique du tueur-violeur et somnifères pour pouvoir dormir » à « rituel masturbatoire, inducteur de sommeil, sur fantaisie de viol » (de plus, cette transformation du système d'actions, en orientant la patiente vers l'intérêt pour ses fantaisies sexuelles, lui permit de les explorer et d'avancer dans son analyse).

Ainsi, les phénomènes de substitution se rencontrent-ils à tous les niveaux de personnalité, qu'ils soient pathologiques ou qu'ils concernent les stratégies de tout un chacun face à ses angoisses et ses frustrations. Souvent, il arrive que ce soit l'acte qui remplace le travail psychique : actes-symptômes comme les addictions, les somatisations, les actes délictueux et compulsifs, les actes de perversion, l'addiction sexuelle (McDougall, 1982: 96-97). Parce que la stimulation psychique est barrée, soit à cause des angoisses et des souffrances qu'elle entraîne, soit parce qu'elle fait défaut au fondement de la personnalité, l'individu n'a plus que l'action comme refuge face à sa souffrance psychique, comme sources de stimulations.

McDougall (1978: 81) décrit fort bien ce que nous appellerons le « système d'actions du pervers », c'est-à-dire un système où les actions comme sources de stimulation sont comme grossies à la loupe du fait de la forme exclusive et compulsive (et addictive) du système. L'auteur parle ainsi de *« l'homosexuel avec sa quête fiévreuse de partenaires ; être homosexuel, c'est une façon de vivre, presque un métier (et ceci est un des aspects le plus souvent invoqués comme douloureux chez ceux d'entre eux qui demandent une psychanalyse). »*

En parlant des autres formes de déviations sexuelles (fétichisme, sadomasochisme, travesties) McDougall montre que l'on retrouve les mêmes contraintes de l'action : *« ...une activité érotique qui les occupe au plus haut point, capable de remplir des heures chaque jour, à tel point que, bien souvent, le motif conscient pour la demande d'analyse, c'est le* problème du travail*. Les heures de préparation rituelle, les scénarios consignés sur papier ou longuement développés dans les rêveries, les projets compliqués du voyeur, de l'exhibitionniste, de l'homosexuel qui « drague » jusqu'aux petites heures de la nuit – toute cette activité ne laisse pas le temps,* ni parfois même le désir*, de vivre hors de ce royaume érotique où le sujet est roi. »*

Ce qui transparaît sans conteste dans cette description, c'est la configuration particulière d'un système d'actions entièrement dédié

à une intense recherche de stimulations. Au travers de cette contrainte on imagine facilement le mal-être qui pousse l'individu à créer et se soumettre à un tel système d'actions.

Quant à ce mal-être, ce que nous avons appelé le « vécu dysphorique » afin de traduire son aspect général, de souffrance psychique intrinsèque, pour la personne, il n'est pas toujours clairement perçu en-dehors de ses phases extrêmes où l'individu se sent tenaillé par l'angoisse, la dépression. Le plus souvent, étant en grande partie occulté par la densité de fonctionnement d'un système d'actions consistant, cette souffrance ne transparaît que comme une menace sourde, un bruit de fond (que nous avions d'ailleurs baptisé « existentiel » dans notre précédent ouvrage –Loonis, 1997: 200, pour regrouper en une seule étiquette ses composantes biophysiologiques, psychiques et signifiantes par rapport à l'environnement).

Si le clinicien est au fait de cette souffrance psychique et qu'il lui prête attention, il en découvrira souvent l'expression au cours de ses consultations. Notre patient sevré de l'alcool et potomane, évoqué plus haut, en nous révélant son « passage à la limonade », a bien exprimé, en termes de souffrance psychique, comment il comprenait à présent ses difficultés : *« Je comprends maintenant que le problème c'est pas l'alcool, c'est autre chose de plus profond, mes angoisses... »*. Une patiente pas tout à fait alcoolique de McDougall (1996: 232) exprime encore mieux la chose : *« L'ennui, c'est que souvent je ne sais pas si je suis triste, de mauvaise humeur, si j'ai faim, si je suis angoissée ou si j'ai envie de faire l'amour – et c'est là que je commence à boire »*. Et L'auteur d'ajouter en commentaire : *« Bien que cela puisse paraître évident, j'ai aperçu pour la première fois qu'un des buts du comportement addictif était de se débarrasser de ses états affectifs »* (« dysphoriques », avons-nous envie de préciser).

Cette description de la souffrance psychique, une souffrance difficile à exprimer, polymorphe, holistique, sans cause apparente, sans moyen de déclencher une pulsion assouvissante, car sans objet, sans désir attenant, cette souffrance générale, avec sa confusion des affects, semble correspondre à une partie de la définition du concept d'alexithymie : l'incapacité relative à identifier, éprouver et exprimer clairement des nuances dans les sentiments et les états émotionnels d'une manière subtile et différenciées (Nemiah, Sifneos, 1970: 26-34 ; Sifneos, 1973: 255-262). L'alexithymie serait donc ce qui apparaît du comportement d'un patient lorsqu'on lui demande d'exprimer quelque chose à propos de sa souffrance psychique. Lorsqu'une souffrance psychique est relative à un événement, à des causes que le

sujet identifie formellement, ce n'est pas là ce que nous appelons vécu dysphorique ou bruit de fond existentiel, et le sujet reste clair sur ses sentiments, leur qualité, leurs nuances. Par contre, un sujet confronté à son bruit de fond existentiel (parce qu'il vit une élévation du niveau de ce bruit de fond), est amené à exprimer une souffrance absolue, reliée à rien de compréhensible.

Le concept d'alexithymie a été rattaché, dès l'origine, aux patients psychosomatiques et, plus tard et plus généralement, aux patients se livrant à des actes-symptômes, addictifs et dont la mentalisation est appauvrie. *« Se débarrasser de ses états affectifs »*, comme dit McDougall, c'est lutter contre sa souffrance psychique indéterminé, ce qui va éclairer de façon féconde les « solutions addictives » (McDougall, 1996: 230s) adoptées par tout un chacun : face à une élévation de sa souffrance psychique, l'individu n'a plus aucun moyen rationnel de lutter (bien que cette souffrance soit sans cause, puisque intrinsèque à l'être humain, son élévation peut avoir une cause concrète, mais le sujet perçoit bien la nuance entre se sentir mal parce qu'on a perdu quelque chose et cette autre souffrance plus profonde et indéterminée, qui peut persister au-delà d'un travail de deuil). Cette souffrance n'est pas « raisonnable », elle n'a pas de solution concrète et, pire, plus on y pense et plus elle semble s'accroître !

Aussi, typiquement, l'élévation de la souffrance psychique entraîne-t-elle une baisse de la mentalisation. Pour prendre une analogie, cela ressemble au mal de mer et la (mauvaise) solution que certains y opposent : la prostration, surtout ne plus bouger. Face à la souffrance psychique, il semble qu'apparaît une sorte de « prostration psychique » : ne plus penser pour tenter de ne plus ressentir. Si cela ne suffit pas, l'individu érigera le rideau de fumée de l'addiction : il va se mettre à penser, mais de façon répétitive, sur des contenus stéréotypés (par exemple, des fantaisies qu'il entretient à sa conscience à longueur de journée), c'est une sorte de passage à l'acte psychique, *la pensée est utilisée pour ne pas penser* ! (on retrouve l'équivalent de ce mécanisme, mais grossi à la loupe, dans l'autisme ou certaines psychoses).

La solution addictive peut encore prendre d'autres formes, avec des passages à l'acte délictueux compulsifs, des consommations de stimulants sans contrôle, le but essentiel de tous ces actes-symptômes étant d'occulter la souffrance psychique. Quant au psychosomatique (dont la caractérisation scientifique est loin de faire l'unanimité), on pourrait avancer l'hypothèse d'une répercussion

profonde sur l'organisme d'un état de stress, à la fois induit et inducteur, de l'élévation de la souffrance psychique. Les solutions addictives peuvent colmater un temps ce stress, mais leur échec, ou leur barrage (un sevrage, par exemple), pourraient élever brusquement la réaction de stress, entraînant le désordre somatique à terme.

La force du stress lié à l'élévation de la souffrance psychique peut se comprendre aisément : l'individu est confronté à une souffrance pour lui sans cause, une menace interne contre laquelle il ne se sent aucune possibilité de contrôle ; sachant le lien entre niveau de stress et capacité de contrôle, *« l'évaluation subjective qui est faite de la situation* (stressante) *importe plus que les faits objectifs »* (Lindsay, Norman, 1980 ; Cohen et al., 1983 ; Cohen, Williamson, 1988), on peut supposer que l'impact somatique (via le stress) d'une élévation de la souffrance psychique peut être considérable : *« ... la somatisation comme réponse aux conflits internes comme aux catastrophes externes est une des plus banales dont l'homme est capable »* (McDougall, 1978: 163). Le *conflit interne*, ce serait cette douleur incompréhensible qui caractérise la souffrance psychique intrinsèque et l'échec de notre contrôle sur elle.

2 – LA GENÈSE DU SYSTÈME D'ACTIONS

S'il semble au lecteur que nous sommes en train de perdre de vue le sujet de cet ouvrage, les fantaisies sexuelles, nous voulons tout de suite le rassurer en lui rappelant ce que nous disions ci-dessus des « solutions addictives » qui passent, entre autre choses, par une utilisation particulière des fantaisies : une addiction aux fantaisies sexuelles. Ainsi, en développant un peu notre modèle du système d'actions de gestion hédonique, nous jetons bien les bases nécessaires pour comprendre plus loin les fonctions des fantaisies sexuelles, en les reliant à leurs structures.

Tout système d'actions de gestion hédonique possède sa genèse, ce qui signifie qu'il n'est pas une donnée initiale définitive, mais qu'il va s'élaborer, se structurer, suivre les étapes d'un développement épigénétique, depuis la naissance, jusqu'à l'âge adulte (et souvent au-delà). Ce que nous retiendrons ici de cette genèse, ce sont les aléas de l'étayage initial du système d'actions du nourrisson, sur celui des adultes qui s'en occupent, et des conséquences au niveau du narcissisme et de l'usage des solutions addictives.

« Dès sa naissance, le tout petit enfant baigne dans des influences environnementales organisées autour d'un système de significations et signes verbaux » (McDougall, 1996: 197). À ces significations et signes verbaux nous devons désormais ajouter des actions de gestions hédonique en tant que sources de stimulation. Le petit de l'homme a, tout comme l'homme ou la femme adulte plus tard, une faim de stimulations. Cette « faim psychique » *qui peut tuer* (McDougall, 1978: 159), nous la partageons aussi bien avec certains animaux supérieurs, comme les primates et même les rats sont prêts à affronter leur crainte de la lumière et préfèrent un compartiment nanti de petits objets de formes et couleurs diverses, plutôt qu'un compartiment rassurant, parce que sombre, mais « ennuyant » parce que vide de sources de distractions. Un singe enfermé dans une cage opaque est prêt à faire beaucoup d'efforts en tirant des dizaines de fois sur un levier pour seulement entr'apercevoir par une lucarne, durant quelques dizaines de secondes, l'activité du laboratoire.

Du fait de notre néoténie, nous avons quelques difficultés, au départ, pour satisfaire pleinement nos besoins de stimulation. Notre système d'actions est encore bien embryonnaire et il est largement étayé par les systèmes d'actions de gestion hédonique des personnes qui s'occupent du nourrisson. L'observation des bébés montre qu'ils sont tout de même capables de s'auto-stimuler très tôt et, succion de la langue, des doigts, des orteils, jeux avec les mains, les pieds, voire son sexe quand il peut y accéder, sont les expressions d'un auto-érotisme classique pour la théorie psychanalytique.

Les adultes apportent les premiers accessoires, l'attirail du bébé, pour parfaire ces autostimulations, hochets, peluches, poupées, petits jeux d'éveil avec des couleurs vives, des formes variées, des sons intéressants et parfois des odeurs ou des goûts. Mais les stimulations les plus passionnantes pour l'enfant, et celles qu'il recherche de façon privilégiée, ce sont les adultes eux-mêmes (ainsi que la fratrie quand elle est présente), leur personne, avec tout ce que cela leur apporte d'échanges, de communication, de stimulations de toutes sortes, tant aux niveaux somatiques (les soins corporels, le portage, les caresses, les baisers), que psychique, d'émotions positives ou négatives, de verbalisations et bientôt d'images d'une pensée qui ira en se développant.

Selon les moments, les niveaux de stimulations que les adultes donnent à l'enfant peuvent varier, du plus simple (balancer, secouer), au plus complexe (parler, chanter, jouer). Bébé commence à geindre, sa mère le prend aussitôt sur ses genoux pour le faire tressauter, puis

elle peut lui parler, l'embrasser, le papouiller et finir par lui mettre une tétine dans la bouche. On occupe un enfant, pour qu'il ne s'ennuie pas, au mieux pour le soulager et enrichir sa vie, au pire pour éviter l'expression de sa souffrance qui nous incommode. Car un enfant qui n'est pas stimulé souffre, même si par ailleurs il peut être entièrement satisfait au plan de l'intendance.

Cette souffrance de l'ennui, que l'on repère facilement à tout âge (« Maman/papa, qu'est-ce que je fais ? »), représente les émergences de la souffrance psychique de l'enfant, son bruit de fond existentiel. S'il y a étayage nécessaire de la part des adultes (la mère, les parents, la fratrie et plus tard les enseignants, éducateurs, moniteurs, animateurs – c'est une personne qui *anime*… les systèmes d'actions !), c'est que le système d'actions de l'enfant n'a pas encore une autonomie suffisante pour assurer une continuité de sa gestion hédonique. Parfois l'enfant se plaint d'ennui, il réclame du « faire », tandis qu'à d'autres moments on ne l'entend plus, absorbé qu'il est dans une activité de jeu prenante. Mais encore il papillonne, se lasse vite de ses stimulations habituelles, recherche constamment la nouveauté.

Nous observons là un système d'actions immature, quelque peu déséquilibré, sur lequel on ne peut pas toujours compter. Il arrive toujours un moment où l'étayage s'avère indispensable. Cet étayage est formateur du système d'actions de gestion hédonique. L'enfant apprend à nourrir, équilibrer, enrichir, son système d'actions par les activités-actions qu'on lui donne à faire, mais encore par les modèles de systèmes d'actions qu'il observe autour de lui. L'enfant est aussi incité à agir par lui-même, à mettre en œuvre un système d'actions dont il sera à la fois le créateur et l'acteur.

Plus tard, le toxicomane adulte de vingt ans, son système d'actions complètement déséquilibré par la drogue, se retrouve en postcure comme un petit enfant réclamant du « faire », avec l'urgence d'un ennui, d'un mal-être à éponger. Aussi, le programme quotidien du centre de postcure est là comme étayage du système d'actions des patients, avec ses multiples activités-actions pour donner du « faire », nourrir en stimulations, en souhaitant que cela vaudra apprentissage, tardif, vers un système d'actions de gestion hédonique plus autonome.

Rappelons-nous que la conscience de soi n'est jamais acquise de façon définitive, elle nécessite un incessant combat afin de maintenir ensemble, en un « je » unifié, les cinq agrégats (forme, sensation, impulsion, concept, conscience) qui le constituent, c'est là toute la

question du narcissisme. Or, nous allons voir que cette question du narcissisme a à voir avec celle de la souffrance psychique et d'un système d'actions de gestion hédonique. Car ce narcissisme, que nous avons reconnu comme s'érigeant sur une expérience constante d'insatisfaction, une insatisfaction fondamentale, nous ramène à cette autre insatisfaction du besoin de stimulations : et si les deux insatisfactions étaient la même chose ? Et si le manque d'actions-stimulations ne faisait que mettre en lumière cette douloureuse fragilité d'un moi en danger d'anéantissement ?

Que représente exactement cette souffrance psychique en tant que conséquence d'une carence de stimulations psychiques ? Les travaux sur la désafférentation nous permettent de répondre à cette question (Bexton, Héron, Scott, 1954: 70-76 ; Scott, Bexton, Héron, Doan, 1959: 200-209 ; Ajuriaguerra, 1964) : des personnes volontaires, placées en état de carence de stimulation, éprouvent au bout de quelques heures une désorganisation psychique, affective et de la personnalité. La dégradation du moi, souvent accompagnée d'hallucinoses, peut aboutir à des états quasi-confusionnels, des dépersonnalisations, une atteinte du schéma corporel. On assiste ainsi à une sorte de régression du moi, sa dégradation et la manifestation de phénomènes instinctuels très primitifs.[21] Nous voyons ainsi que l'expérience de la souffrance psychique, si elle est le plus souvent un simple malaise au quotidien, cache un danger narcissique beaucoup plus important. La souffrance psychique n'est pas seulement souffrance d'un manque de stimulation, elle est en même temps l'expression d'un danger d'anéantissement de l'ego, consécutif à ce manque de stimulation. On reconnaît donc *« la nécessité d'un étroit contact avec l'environnement pour le fonctionnement adéquate du moi et l'organisation de l'être en général »* (Azima, Lemieux, Fern, 1962: 259).

Une autre observation du manque de stimulations concerne les enfants précoces. Comme leur cerveau a besoin de plus de stimulations, ou du moins de stimulations plus riches, plus complexes, ils s'ennuient dans la classe ordinaire, allant parfois jusqu'à l'indiscipline et l'échec scolaire pour exprimer leur souffrance. Les classes adaptées à ces enfants consistent à faire correspondre le décalage dans leurs besoins de stimulation élevés à un décalage dans les dispositifs d'étayage de leur système d'actions.

---

[21] Ces effets dramatiques de l'isolation sensorielle sont, bien entendu, réversibles lorsque le sujet retourne aux stimulations d'un environnement normal.

Ils sont placés dans des classes où leurs besoins élevés de stimulations peuvent être satisfaits, en leur demandant davantage de travail psychique et intellectuel qu'aux enfants ordinaires, en renforçant et enrichissant leur étayage.

Pour Winnicott (1951), les premières relations entre la mère et son enfant sont de type fusionnel. Ce type de relation, fait de soins constants, est nécessaire au développement primaire de l'enfant. Par la suite, une mise à distance se fait graduellement, permettant à l'enfant de s'autonomiser, c'est-à-dire d'intérioriser sa mère et de la recréer pour lui-même dans un espace transitionnel, tissé d'imaginaire. Ce processus, qui part de la fusion et va vers une séparation graduelle, ne se déroule pas toujours parfaitement et la mère « assez bonne » (qui répond aux demandes de son enfant de façon équilibrée, ni trop, ni trop peu) peut ne pas l'être.

Examinons tout d'abord le trop. Dans le cadre de son besoin de stimulation et donc dans sa lutte pour le maintien d'un narcissisme défaillant, une mère peut se trouver en état de dépendance vis-à-vis de son bébé (McDougall, 1996: 234). Si, avec les psychanalystes, on va parler de mère sur-stimulante, d'un état réciproque excessif de dépendance entre mère et enfant, en termes de système d'actions, nous dirons qu'il se produit une « collusion » entre les systèmes d'actions de la mère et de son enfant : la mère utilise l'enfant comme source majeure de gestion hédonique dans son système d'actions (elle est addictée à son enfant), ce qui marque le propre système d'actions de l'enfant qui se structure autour de la mère comme source principale de stimulation, ce qui correspond ici à une surstimulation. Les angoisses, la souffrance psychique élevée de la mère, tendent à maintenir à un haut niveau les angoisses et la souffrance psychique de l'enfant.

On observe facilement ce tableau de l'enfant geignard et peureux, toujours blotti dans les jupes d'une mère visiblement anxieuse. L'enfant ne peut ainsi développer un système d'actions de gestion hédonique autonome et suffisamment solide pour pouvoir plus tard gérer son hédonie par lui-même. Le tableau est alors celui d'un jeune adulte dont le système d'actions déséquilibré fonctionne sur des modes addictifs (manque de variété des actions-sources de stimulation, avec fort investissement d'une ou deux sources). L'addiction adulte n'est ici que le prolongement de l'addiction originelle de l'enfant à sa mère (et réciproquement !).

Les observations sur les carences précoces (Soulé, 1958 ; Spitz, 1968) chez les nourrissons, ont montré des états de déstructuration

psychique, de prostration, après une phase de stéréotypies. Si l'absence maternelle (ou d'adultes capables de s'y substituer) est un cas extrême, le plus souvent apparaît une situation de relations incohérentes entre la mère (et les autres adultes de la famille) et l'enfant. Les soins, au point de vue « opératoire », peuvent être accordés, mais il n'y a pas de relations affectives véritables entre l'enfant et son entourage. Selon la gravité de la situation, on peut observer l'enfant prostré, gémissant, en proie à des troubles psychosomatiques (Fain, Kreisler, Soulé, 1974), ou encore des auto-érotismes à caractère pathologique, compulsifs (balancements sans fin, cognements de tête contre les murs, suçotements frénétiques et continuels, mérycisme, jeux fécaux, etc.).

Les auteurs analystes interprètent ces comportements comme les conséquences d'un déséquilibre narcissique et les défenses contre l'éprouvé douloureux lié à la carence de stimulations affectives. En terme de système d'actions de gestion hédonique, nous avions souligné l'autre comme étayage privilégié du narcissisme, en tant que source de stimulations particulière, capable de soutenir et confirmer un moi humain fragile, par essence. C'est que les soins pragmatiques accordés à l'enfant ne sont pas suffisants pour en faire un être humain. Il faut y ajouter la relation affective et l'ensemble des actions dans lesquelles les nourrissons sont habituellement entraînés : actions langagières, communications infra-verbales, jeux de rôles, d'échanges, d'adresse, de socialisation, affrontements à l'altérité, à la différence, à la volonté d'autrui, partage d'émotions, d'éprouvés affectifs, etc.

Toutes ces actions-stimulations sont des sources d'étayage du système d'actions de l'enfant. En leur absence ou du fait de leur faiblesse, de leur incohérence, l'enfant développera un système d'actions autonome à sa mesure, c'est-à-dire un système d'actions immature, fait de stimulations non élaborées, non humanisées, mécaniques, basées sur les sensations corporelles, qui préfigurent les stimulations addictives du futur adulte (toxicomanie, masturbation compulsive…).

Pour nous résumer, la genèse du système d'actions de gestion hédonique, qui est aussi genèse et construction du narcissisme, passe par un étayage équilibré et évolutif de ce système d'actions. En cas d'insuffisance de l'étayage, l'enfant est contraint, dans un premier temps, à se stimuler de façon autonome à partir de ses sources endogènes de stimulations, qui se caractérisent par leur côté « archaïque », non élaboré, sans possibilité d'évolution et

d'enrichissement de la personnalité. Ces sources de stimulation, basées sur les sensations et le corps, difficiles à contrôler, à la fois par leurs côtés nécessairement répétitifs, compulsifs, la centration exclusive et l'absence d'une régulation par le contact avec autrui, conduisent aux désordres addictifs dont elles sont les prototypes.

À l'inverse, dans le cadre d'une relation addictive à l'enfant, celui-ci se trouve sur-stimulé par un étayage excessif de son système d'actions. L'enfant n'ayant pas l'espace nécessaire pour exercer son autonomie, ne peut développer suffisamment ses sources autonomes de stimulation ; bien au contraire, il subit une sorte d'apprentissage de la dépendance, et ce d'autant plus que les adultes avec lesquels il est fusionné narcissiquement, lui font partager leurs angoisses d'anéantissement. Faute d'un système d'actions autonome et équilibré, la défaillance des liens narcissiques, qui ne manque pas d'advenir lorsque l'enfant grandit, est équivalent à un abandon narcissique pur et simple, ce qui conduit l'enfant, ici aussi, vers la recherche de stimulations archaïques endogènes, addictivogènes pour le futur adulte.

Ainsi, un étayage correct du système d'actions rejoint la *goodenough mother* de Winnicott : ni trop (ne pas utiliser l'enfant comme étayage de son propre système d'actions d'adulte), ni trop peu (ne pas abandonner affectivement et relationnellement l'enfant à lui-même, c'est-à-dire ne pas négliger l'étayage de son système d'actions). De façon équilibrée, il s'agit de favoriser, par un étayage souple et enrichissant, fait de stimulations variées, avec des possibilités d'exercice autonome, la construction d'un système d'actions de gestion hédonique harmonieux (variété des sources de stimulation et faible investissement de chacune), capable, par apprentissages et modélisations, d'une croissance autonome.

En parlant du système d'actions, nous ne devons pas oublier que les sources prépondérantes de gestion hédonique, pour l'être humain, sont psychiques au travers de toutes les formations mentales, en particulier les fantaisies sexuelles. Le modèle de Winnicott propose le concept d'espace transitionnel ou potentiel, où s'élabore l'imaginaire de l'enfant comme étayage narcissique et réalisations érotiques. Un enfant dont le système d'actions est correctement étayé se reconnaît facilement : il ne se livre pas à des comportements stéréotypés et inadaptés, sans finalité élaboratrice autre que la stimulation, il ne reste pas prostré et isolé, trop anxieux pour pouvoir s'éloigner de sa mère anxieuse ; au contraire, c'est un enfant expressif, volontaire, joueur, qui s'intéresse à son entourage physique et social, qui réclame

parfois un étayage, mais qui est capable d'un jeu autonome élaboré, soit seul, soit avec des adultes ou ses pairs.

Les fantaisies de l'enfant sont entièrement visibles au travers de ses jeux de rôles imaginaires. Il met en scène des personnages avec ceux de ses livres, avec ses poupées, ses petits soldats, ses héros de plastique qu'il retrouve à la télévision, ainsi qu'avec ses camarades. Il se met en scène aussi, parmi eux, il endosse un rôle qui lui plaît, qui le fait rêver, un modèle narcissique qui lui permet de construire sa personne. Avec tout cela il vit dans sa tête des sagas, des histoires, des drames. Si l'on a reconnu jusqu'à présent dans ces jeux de l'enfant des moyens pour lui d'évacuer des tensions, de résoudre des conflits, d'élaborer ses angoisses et ses questionnements, moyens qui sont autant de fonctions pragmatiques d'adaptation de ses jeux, il faut ajouter à cela leur fonction « hédonique », c'est-à-dire le pouvoir qu'ont les jeux imaginaires de combler les besoins de stimulation de l'enfant.

Comme pour toutes les autres stimulations, un système d'actions suffisamment étayé est ici le bienvenu. Le manque d'étayage imaginaire conduit l'enfant vers des jeux où prennent place de façon trop exclusive l'angoisse et la violence, reflet de son désarroi narcissique. À l'inverse, un étayage trop important de l'imaginaire (notamment par le bain télévisuel stéréotypé) peut conduire à un appauvrissement de l'imaginaire autonome. Sans doute convient-il, ici comme ailleurs, de trouver un juste milieu entre le manque et la surstimulation, de favoriser des sources variées de stimulations imaginaires, mais de favoriser aussi un espace où l'enfant sera livré, à certains moments et au risque de l'ennui, à sa créativité personnelle. Nous voici de retour sur la fantaisie, dont la première et sans doute la plus importante des fonctions est la gestion hédonique, via l'étayage et la croissance narcissiques.

3 – LES FANTAISIES SEXUELLES EN ACTION

La pulsion est la défense sont les deux piliers essentiels du modèle psychanalytique, car elles sont à la source d'une des découvertes freudiennes majeures, le conflit psychique, et se conjuguent en formations de compromis qui sont à la base de toute vie psychique élaborée. Poursuivant notre modèle du système d'actions, nous n'entrerons pas ici dans les arcanes psychanalytiques des divers types de pulsions, des différents mécanismes de défense. Ce que nous voulons retenir est cette polarité présente en tout humain : de

quelque chose qui le pousse à agir, et de quelque chose qui le retient. Cependant, nous n'emploierons ni l'un ni l'autre concept. Le motif en est que nous avons besoin de prendre une sérieuse distance vis-à-vis des connotations psychanalytiques de ces concepts. Nous ne pouvons pas travailler à partir d'une perspective économique de la machine à vapeur : une tension qui s'accroît, une décharge qui devient nécessaire, une défense qui entrave la décharge, pour dire les choses simplement. Nous considérons l'être humain davantage pétri de significations, de cognitions, plutôt que de courants « énergétiques ».

En nous appuyant sur les données de la neurobiologie actuelle, nous avions accompli, dans notre précédent ouvrage (Loonis, 1997 : 167s), une double conversion cognitive : tous nos besoins physiologiques dits « primaires » se ramènent à une circulation d'informations dans le système nerveux et, d'autre part, nous avons des besoins cognitifs qui sont aussi « primaires » que n'importe quel besoin physiologique. Cette intrication du physiologique et du mental et leur réduction au dénominateur commun de processus cognitifs qui opèrent dans un cerveau (et un corps !) traitant des informations, nous amènent vers un modèle où ce qui semble opératoire sont des groupes de pensées, des structures psychiques, conscientes ou inconscientes. Et c'est dans le cadre de ce « psychique » que nous reconnaissons une opposition, une dialectique, un conflit. Aussi, nous préférons utiliser les concepts de désir et d'interdit pour désigner les deux pôles psychiques de cette dialectique.

Le désir est déjà un concept psychanalytique dynamique, comme l'un des pôles du conflit défensif (Laplanche, Pontalis, 1697). Pour nous il représente la part incitatrice, motivante, des formations psychiques. Bien qu'il puisse trouver sa source dans le corporel, ce n'est pas là l'essentiel de sa force. Ici aussi nous pouvons utiliser la féconde distinction entre « pragmatique » et « hédonique ». La source du désir peut être pragmatique, au sens où elle peut se confondre avec la pulsion, voire avec l'instinct. Le désir peut représenter un besoin primaire, mais il ne saurait se confondre avec lui, car sa fonction en propre est bien hédonique. Cela signifie que le désir est ce qui caractérise le besoin d'actions-stimulations, il est ce qui étaye le narcissisme du sujet confronté à sa souffrance psychique. En ce sens le désir doit être compris comme un concept générique à l'intérieur duquel se rangent toutes ses infinies modalités d'expression.

Dans le cadre d'un système d'actions de gestion hédonique, le désir se répartit sur chaque action du système, il en épouse la variété et

représente la force d'investissement de chaque action. L'interdit est symétriquement l'opposition au désir. Symétriquement, parce qu'il y a dialectique entre eux, ils ne peuvent exister indépendamment l'un de l'autre, ils sont comme les cases blanches et noires d'un damier. Opposé, l'interdit démotive, fait barrage au désir, réprime l'action, empêche la stimulation.

Pris un à un, désir et interdit sont sans limites, car ce sont des formations psychiques dont on ne voit pas ce qui pourrait leur donner des limites. Autant un instinct bute sur son programme biologique, autant une pulsion s'arrête à ce qui la bloque ou à son assouvissement, autant le désir n'a ni plan pour le guider, ni réalité pour lui faire barrage, ni satiété pour l'éteindre. Le désir c'est ce petit enfant de cinq ans, tout joyeux de faire des tours de manège à la foire et qui crie « encore, encore ! ». Il ne peut pas comprendre les limites du porte-monnaie de sa mère ou du temps qui passe. La seule chose qui semble tuer le désir est l'épuisement ; mais ce n'est qu'un sursis, car il renaît aussitôt sous une autre forme. La seule chose qui puisse alors arrêter le désir, c'est l'interdit.

L'interdit aussi n'a pas de limites. Livré à lui-même il devient entrave à la liberté, coercition, censure, moralisme intransigeant et tatillon, obsession de l'ordre et des vertus, jusqu'à l'ascèse et les mortifications. Aussi, l'interdit trouve-t-il ses limites dans sa confrontation au désir. L'un est l'autre sont constamment en lutte pour trouver un équilibre, un compromis. Le conflit entre désir et interdit, tel que nous l'entendons, est à la fois ce qui est exprimé du conflit psychique dans le modèle psychanalytique (conflit entre pulsions et défenses, entre les instances psychiques, entre les pulsions, conflit œdipien), mais encore plus que cela. Ce conflit, que nous préférons appeler « dialectique », est le mode même, la base de fonctionnement de notre psychisme. Toute notre pensée est en permanence étirée dans cette tension entre désir et interdit. À chaque instant nous sommes confrontés à des alternatives, le plus souvent inconscientes, entre le faire et le non faire et à chaque instant nous prenons des décisions dans un sens ou dans l'autre, nous faisons des choix.

La vie imaginaire est la conséquence la plus directe de cette dialectique entre désir et interdit. Ce sont nos fantaisies, ce cinéma non-stop, reflet de l'agitation de nos neurones, qui nous permettent de faire des choix, des compromis. S'inscrivant d'abord dans la dynamique mentale, elles permettent de tester toutes les expériences du désir, mais encore de contrôler nos limites, de poser des bornes à

nos « folies » intimes. Dire que la fantaisie représente un désir plus ou moins déformé, signifie que des barrières défensives sont présentes dans notre psychisme pour nous empêcher, nous-mêmes, de penser, d'imaginer, ce que nous considérons comme pénible à penser, à imaginer. Cette protection contre les représentations et leurs conséquences émotionnelles représente un aspect de la fantaisie, sa face négative. La face positive de la fantaisie est qu'elle met en jeu l'accomplissement d'un désir, donc quelque chose de l'ordre de la pulsion. C'est ainsi que la fantaisie appartient aux *formations de compromis*, elle est la conséquence de la recherche spontanée d'un équilibre entre le désir et l'interdit.

Face aux défis de l'altérité, cette altérité à la fois « infernale »,[22] fascinante, repoussante et attirante à la fois, l'autre occupe une place de choix dans ces formations psychiques. Tous les êtres humains sont gouvernés par leur dynamique fantasmatique ; mais un être humain n'est jamais seul dans sa tête et rarement dans sa vie. Les fantaisies sont alors les incontournables représentations, conscientes ou inconscientes, qui font le pont psychique entre nos forces motivationnelles et les forces relationnelles dans l'interaction avec les autres.

Si la fantaisie est un scénario imaginaire où le sujet est présent, en tant que scénario, elle met toujours en scène une relation et, en ce sens, elle est irrémédiablement groupale, systémique. La fantaisie est la mise en scène d'un groupe de personnes dans lequel le sujet fantasmant est présent. À quel titre il est présent est toute la question de la fantaisie. Un peu comme dans les rêves, dans la fantaisie le sujet est souvent présent en double, en acteur, mais aussi en spectateur, ce qui doit nous ouvrir à l'idée de l'intention fonctionnelle de toutes les fantaisies : elles permettent au sujet de maîtriser mentalement sa relation aux autres par la représentation de son dédoublement en tant qu'acteur-spectateur.

Cependant, l'autre n'apparaît pas seulement dans la fantaisie, mais aussi à l'extérieur, dans la fantaisie partagée, l'interfantasmatisation. Ici, la fonction de maîtrise de la fantaisie doit être réévaluée sur un mode collectif. Cela signifie que la résonance fantasmatique entre les psychismes va permettre une maîtrise collective des relations dans la famille ou autres groupes d'humains. En d'autres termes, nous vivons tous au travers de nos fantaisies, des fantaisies qui mettent en scène des relations entre nous et les autres ;

---

[22] C'est le fameux *« L'enfer c'est les autres »* du « Huis clos » de J.-P. Sartre.

mais en plus, nous projetons sur les autres nos fantaisies et les autres projettent leurs fantaisies sur nous-mêmes, cherchant tous à réaliser des compromis relationnels par fantaisies interposées.

Lorsque ces compromis ont pris place, ils donnent lieu à une interfantasmatisation. C'est ainsi que la fantaisie représente un double équilibre, un double compromis : d'une part à l'intérieur de nous entre le désir et l'interdit et, d'autre part, à l'extérieur de nous entre nous-mêmes et les autres. Au sein d'une interfantasmatisation, des êtres humains se répartissent spontanément des rôles, dans le cadre de relations, de communications, de jeux ; ces rôles permettant la mise en scène de la fantaisie partagée. Il est bien entendu que ces phénomènes restent largement inconscients et, par là, ils sont très fluctuants, à la merci des mouvements psychiques inconscients relativement aléatoires de chacun.

Les contenus des fantaisies sexuelles sont très variés et instables.[23] Ils ressemblent un peu aux rêves, avec des mécanismes similaires. Dans leurs couches profondes ils comportent des souvenirs infantiles et parlent souvent des relations entre nous, enfant, et les adultes qui ont compté pour nous. Plus particulièrement, les fantaisies condensent *« toute l'histoire de la sexualité infantile »* et indiquent *« où se trouve la plus grande concentration d'angoisse »* (McDougall, 1982: 88). En tant que force fondamentale de notre être, la sexualité fait partie intégrante de toutes les fantaisies, même de celles qui semblent l'éviter. Les fantaisies sexuelles, sujet principal de ce livre, sont des fantaisies particulières, non au sens où il y aurait des fantaisies avec ou sans sexuel, mais parce qu'elles se caractérisent par une levée des interdits qui permet une plus libre expression des désirs sexuels. Cependant, les interdits ne sont jamais entièrement levés et, dans les fantaisies les plus sexualisées, se cachent des désirs sous-jacents encore plus crus.

L'enfant, l'adolescent, jusqu'à l'adulte, développent leurs fantaisies sexuelles au fil de leur maturation et dans la rencontre avec les autres. Nos fantaisies sont donc à la fois des créations personnelles, mais aussi un compromis avec des apports fantasmatiques venus de l'extérieur. Il peut arriver que les apports extérieurs soient trop violents, trop denses, ou que d'autres conditions entraînent un blocage de l'activité fantasmatique. À

---

[23] Les mouvements psychiques aléatoires et l'instabilité des fantaisies doivent être vus comme des fluctuations partielles autour d'un grand thème fantasmatique relativement constant et qui caractérise chacun de nous.

l'inverse, d'autres causes peuvent produire un emballement fantasmatique. Ces désordres psychiques, blocage ou emballement, ont évidemment des répercussions sur l'épanouissement personnel, les capacités d'adaptation et de développement et à vivre des relations interpersonnelles équilibrées.

Les fantaisies injectées de force dans le sujet (dans le cas des attentats sexuels sur les enfants, par exemple), non maîtrisées, pourvues de composantes inconscientes très fortes et actives, conduisent plus tard l'individu à agir la fantaisie dans la réalité de sa vie sans pouvoir la comprendre. On peut voir, par exemple, un homme ou une femme, rejouer sans cesse, tout au long de leur existence, le même scénario inconscient qui les contraint à échouer dans toutes leurs relations amoureuses. L'agir fantasmatique sexuel est très impliqué dans la relation amoureuse du fait de sa densité et de ses dimensions sexuelles.

Cette idée des fantaisies comme dominant notre vie psychique et comme téléguidant nos émotions et nos comportements, pourra paraître à maints lecteurs comme exagérée, voire irréaliste. Il faut s'être penché durant des années sur les difficultés familiales, des couples et des individus souffrant de débordements fantasmatiques sexuels, pour se convaincre de la force de nos fantaisies. La psychanalyse aura bientôt un siècle, mais toujours il reste difficile et pénible pour les humains de se rendre compte et d'accepter qu'ils ne sont pas les maîtres de leur psychisme. Certes le contrôle est possible et nécessaire, mais il n'est jamais complet et s'inscrit dans un jeu de forces, un équilibre dynamique avec des désirs et des barrières internes que nous ne maîtrisons jamais complètement. Reconnaître et étudier nos fantaisies, comprendre leurs influences sur nous-mêmes et sur autrui, sont les étapes incontournables à tout développement harmonieux.

Lorsque, dans la tradition bouddhiste, on parle de la lutte de Bouddha contre les *Armées de Mara*, c'est là une métaphore du fantastique travail que Gautama, qui ne se prétendait ni un dieu, ni un surhomme, accomplit sur lui-même pour dépasser ses désirs et ses fantaisies.

Comment se fait-il que tel homme choisisse comme épouse une femme-enfant qu'il domine et manipule comme une poupée ? Comment se fait-il qu'une telle femme finisse par accepter ce rôle de poupée ? Comment se fait-il que tant de jeunes filles, vers quatorze-quinze ans, lorsqu'elles commencent à se maquiller et à s'intéresser aux garçons, se fassent insulter par leurs parents et traiter de

« putes » ? Comment se fait-il que tant d'hommes dans la quarantaine se mettent à courir après les adolescentes ? Pourquoi le président du pays le plus puissant de la planète ne contrôle-t-il pas suffisamment sa sexualité ? Comment se fait-il que tant de gens soient si fascinés par les faits divers croustillants et excitants ? Pourquoi à la moindre guerre, des hommes de n'importe quelle culture, n'importe quelle époque, enlèvent-ils des fillettes de douze ans pour les violer ? Et ainsi de suite. La liste pourrait s'allonger indéfiniment tant la production fantasmatique sexuelle humaine est riche. Les fantaisies jouent en permanence un rôle de liant psychique. Elles sont la gangue dans laquelle baigne toute notre vie psychique. Elles lui donnent sa couleur émotionnelle, elles sont le carburant de nos comportements et, en cela, elles sont un levier privilégié et puissant d'action sur notre psychisme, nos sentiments et nos comportements.

La dynamique fantasmatique s'observe de façon extrême dans les psychopathies délirantes (ou quasi-délirantes avec lutte contre la décompensation psychotique). Zagury (1996: 103) décrit fort bien cette dynamique et cette puissance des fantaisies dans le cas d'un jeune psychopathe auteur de plusieurs meurtres à caractère pervers : *« C'était l'envahissement par une crudité fantasmatique engendrant l'action. Sa conscience était submergée par des idées bizarres, cruelles, saugrenues, insolites, marquées de démesure, auxquelles il adhérait sans réserve, sans distance, en les intégrant dans son système démonopathique. Les thèmes de mort et de destruction y étaient omniprésents. »*

En termes de dialectique désir-interdit, nous pourrions dire que le désir a pris le pas sur l'interdit, exhibant sa démesure infinie. Pourtant, cette polarisation ne s'est pas faite sans une lutte contre l'interdit : *« Après s'être exercé sur son propre animal puis sur les chiens et les chats du quartier, il passe au stade de la victime humaine. Plus rien ne peut l'atteindre, du moins se donne-t-il cette illusion, dans un auto-défi permanent. Au début, il a rencontré ce qu'il appelle des* « défaillances » *; il s'est réfugié vers Dieu ; il était en colère d'avoir tué « quelque chose » qu'il aimait bien… »* (ibidem: 105). Et quand on découvre l'enfance du jeune homme, avec les manipulations perverses et les rejets de sa mère, les humiliations et les attentats sexuels (sodomie) qui lui furent infligés dans les foyers d'accueil, on comprend mieux l'écartèlement psychique auquel il a dû se livrer, rejeter l'interdit et ériger le désir comme tout-puissant, pour ne pas se sentir psychiquement mourir.

Partant de l'extrême psychopathique qui s'accompagne de l'acte pervers et meurtrier incontrôlé, nous allons voir maintenant une formation psychique en apparence proche de la précédente, car tout aussi cruelle et destructrice, mais dont la scène finale, totalement en opposition, souligne la dialectique élaboratrice, chez un sujet par ailleurs simplement névrosé. La fantaisie qui va suivre est celle d'un adolescent de seize ans, mais elle est racontée par l'adulte de trente-sept ans qu'il est devenu (cette fantaisie, plus narrative que scénique, est présentée *in extenso*).

Wickers :
Je devais avoir quinze ou seize ans lorsqu'une telle fantaisie est apparue en moi. Je sais que j'étais très mal, très (trop) solitaire, dépressif, très mal. Mais en même temps je sentais une force d'espoir en moi, une confiance dans l'avenir, bien qu'au présent il m'arrivait de ressentir des souffrances morales terribles. Je crois que cette fantaisie, celle des Wickers, représente ces deux choses, le désespoir sans fond, la souffrance, et puis l'espoir, l'aspiration au bonheur et entre les deux cette violence terrible, mais nécessaire, pour que la transition se fasse entre la mort et la vie.
Ne me demandez pas d'où vient, ni ce que veut dire le mot « Wickers ». J'ai cherché plus tard dans des dictionnaires d'anglais et d'allemand, mais si wicker *signifie « osier » en anglais, c'est pour moi une coïncidence. Je dirais que c'est un mot spontané, par hasard, mais je suis sûr que vous pensez qu'il n'y a pas de hasard... Toujours est-il que les Wickers sont, dans mon histoire, des bandes de jeunes, des sortes de délinquants, mais très violents, genre* Hells Angels. *J'imaginais qu'ils avaient envahi tout le pays, que l'État lui-même ne pouvait plus rien faire, une sorte de guerre civile de la jeunesse contre le reste de la population. Ils mettent le pays à feu et à sang, commettant tout un tas d'atrocités. Un jour où je rentrais d'une de mes promenades au bord du canal, je retrouve toute ma famille massacrée : mon père avec le crâne défoncé à coup de haches, ma mère, ma sœur et mon petit frère abattus, ma sœur qui a été violée, bien sûr.*
Dans ma fantaisie, je n'éprouve pas vraiment de choc, ou de tristesse... enfin, en vrai j'aurais dû être complètement retourné, devenir fou, en voyant ma famille détruite, baignant dans son sang, mais non, dans la fantaisie je me sens plutôt comme... libéré, combatif, c'est comme si un champ de liberté et d'ambitions s'ouvrait devant moi. Je me sens plutôt excité, joyeux, car j'ai une mission épique à accomplir, je le sais : je dois ***la***

sauver, ***elle****. Aussi je m'équipe, je prends les armes à feu de mon père, des couteaux, une tente de camping et de quoi manger : je pars en expédition. Moi qui ne savais pas encore conduire à l'époque, dans mon rêve, je prends la voiture et je vais à la ville, au collège, c'est la nuit, il y a un incendie. Je gare la voiture dans un endroit protégé et j'entre dans le collège saccagé et en feu. Je vais dans le dortoir des filles et je dois affronter les flammes, la fumée et enjamber des cadavres de jeunes filles mutilées, coupées en morceau.*

Les Wickers ne sont plus là, mais on sait qu'ils sont passés par là. Finalement, je la retrouve, elle. C'est... c'est celle que j'aime, bien sûr ! (il rit). Elle s'était planquée, quelque part, disons dans une armoire (tiens ça me rappelle le conte du loup et des chevreaux de mon enfance, celui qui échappa au loup s'était caché dans une horloge, si ma mémoire est bonne). Enfin, bref, je la retrouve, saine et sauve et je la serre dans mes bras et bien sûr je dois faire feu sur quelques Wickers attardés qui cherchent à la tuer, elle. J'éprouve du plaisir à les descendre, surtout parce que c'est pour la protéger, ça donne en plus du suspense, de l'intensité à la fuite. Nous rejoignons la voiture et fuyons les horreurs de la guerre, vers la forêt profonde.

Là, bien entendu, comme vous pouvez l'imaginer, c'est le Happy End *complet ! À l'époque tous les* Happy End *de mes fantaisies se terminaient comme cela : je me retrouvais dans les bras de ma bien-aimée (ou plutôt elle dans mes bras, j'étais plutôt protecteur) et nous étions pelotonnés dans un truc très claustro, genre petite tente, petit bateau, petit igloo, etc. ; un truc genre « ventre maternel » diraient sans doute les psychanalystes. Bon, y'avait bien un peu de sexuel sous-entendu, mais c'est surtout cette espèce de tendresse méditative, de jouissance dans le corps à corps fusionnel qui était important à la fin de mes fantaisies. Ce tendre corps à corps totalement opposé aux déchaînements de violence terribles qui y conduisaient.*

La fonctionnalité de la fantaisie est ici très claire dès le départ, il ne s'agit pas tant d'une unique lutte narcissique comme dans la fantaisie agie précédente (Zagury, 1996), mais d'un combat pour dépasser la solitude et la dépression d'un adolescent. Cette lutte passe par une nécessaire violence imaginaire qui va provoquer une sorte de *tabula rasa* familiale et sociale, terrible, destructrice. Si ces images de meurtres, de viol, de mutilations des corps sont proches des envahissements psychiques du psychopathe, toute la différence tient dans l'inscription de ces images dans un véritable scénario

conduisant à un *happy end*. Bien sûr le psychanalyste reconnaîtra facilement les éléments œdipiens du scénario (il prend les armes (pénis) du père, la voiture), il y a aussi la confrontation à la sexualité archaïque, dans le morcellement des corps, et puis, ce retour au ventre maternel, dans la tendresse fusionnelle, la sexualité étant pudiquement sous-entendue. Comme l'explique McDougall (1982: 235) à propos du théâtre sexuel : *« il doit détourner l'angoisse de castration, mais il peut aussi servir à amortir l'angoisse suscitée par des pulsions sadiques et à décharger la frustration déclenchée par toute la gamme des blessures narcissiques dont l'homme est la cible. »*

Nous avons là les ingrédients classiques de tout rêve digne de ce nom ; mais ce n'est pas là le plus important au regard de notre modèle : la fantaisie sert ici à lutter contre la souffrance psychique de l'adolescent. Elle est d'abord étayage narcissique en nourrissant de stimulations imaginaires excitantes un jeune qui s'ennuie à mourir. Elle sert de compromis entre le désir (amoureux) et l'interdit qui transparaît dans les contraintes familiales que l'on rencontre naturellement dans les familles avec des adolescents (crise de l'autorité, lutte contre les motions incestueuses envers la mère, la sœur, fond de jalousie envers le petit frère) ; l'interdit qui est aussi social, avec le collège et son dortoir qui évoque l'ordre disciplinaire, l'État, la société des adultes en général. Et contre tout cela, toutes ces entraves à l'amour et au plaisir, se déchaîne le désir avec une violence terrible ; c'est que l'inconscient ne fait pas de demi-mesures !

Il doit cependant se cacher autre chose dans l'ordre de l'interdit, quelque chose de plus personnel, car on ne peut pas dire que les modalités de la rencontre imaginaire avec « elle » soit des plus classiques. Le scénario révèle l'affrontement à la relation aux autres, aux figures d'autorité qui doivent être renversées, mais aussi à la femme. Toute la fantaisie représente une mise à distance psychique avec la rencontre réelle ou simplement la fantaisie de cette rencontre. Cet adolescent doit passer par ces « circonlocutions » de la fantaisie des « Wickers » pour pouvoir finalement imaginer, et par là maîtriser, la rencontre amoureuse avec une jeune fille. Nous voyons ainsi que cette fantaisie sert bien à lier, dans le psychisme, selon un ordre et un déroulement, un ensemble de formations mentales variées, concernant tous les niveaux de la personnalité : du plus archaïque au plus évolué, du plus intime au plus relationnel et social.

L'emprise fonctionnelle des fantaisies est telle qu'elle donne lieu à de multiples collusions fantasmatiques inconscientes entre les personnes, notamment dans les couples où peuvent se jouer, à des

niveaux totalement inconscients, des enjeux psychiques de tous ordres. Nous avons observé, qu'au cours de notre travail clinique avec les couples, le « jeu » se ramène souvent à « chercher la fantaisie sexuelle » sous-jacente. Étrangement, les scénarios présents dans la tête des deux partenaires ont beaucoup de ressemblance et semblent complémentaires l'un de l'autre. Tout le problème venant de ce que, n'étant pas conscients de leurs scénarios, les deux partenaires du couple ne parviennent plus, à un moment donné, à comprendre et contrôler les dérives qui se produisent dans le scénario de l'autre.

Ces dérives sont normales. Les fantaisies sexuelles ne sont pas des entités statiques, elles évoluent avec les expériences de la vie et l'âge, la maturation psychique les transforme, voire renouvelle complètement leur thématique. Pour une patiente de McDougall (1996: 73), la fantaisie de prédilection de son mari était : *« qu'elle urine sur lui, pendant que lui la masturbait avec ses doigts »*. De plus, pour le mari, le sentiment de transgression ajoutait du piquant à ce scénario, aussi le jouer en vacance dans la chambre d'hôtel, par exemple, pouvait être très excitant. La patiente, de son côté, vivait cela avec anxiété. Pourtant, c'est bien sur la base de ces jeux sexuels et de la séduction érotique globale qu'elle tomba, à vingt ans, amoureuse de l'homme qui allait devenir son mari. Il y avait bien là une collusion inconsciente, mais où était la fantaisie de la patiente ?

Celle-ci commença à émerger en cours d'analyse lorsqu'un souvenir d'enfance lui révéla « sa complicité inavouée avec les jeux érotico-urinaires » de son mari. Cette scène pourrait bien être, du moins dans sa première partie, une fantaisie en bonne et due forme : petite fille de trois-quatre ans, des petits camarades de jeux la persuadèrent d'enlever sa culotte et de grimper dans un arbre pour regarder son sexe, ce qu'elle fit avec plaisir, s'excitant davantage lorsqu'elle répondit à leur demande suivante « comment elle faisait pipi ». Le drame fut l'arrivée inopinée de la gouvernante : punition au fouet et humiliation de constater « un choc et du chagrin » chez ses parents mis au courant de la scène. Bien que cela ne soit pas dit dans le texte, on peut supposer aisément un traumatisme similaire, ou complémentaire, chez le mari.

Ainsi, la fonction de la fantaisie est ici assez claire sur le plan de la maîtrise de la relation à l'autre. C'est sur la base de cette collusion fantasmatique inconsciente que les deux partenaires ont pu se séduire, se rencontrer, nouer une relation et s'engager dans un avenir commun. La patiente avait refusé toute relation sexuelle jusqu'à ce qu'elle rencontre son futur mari et c'est sa « spontanéité dans les

avances érotiques » qui fut pour elle un facteur de séduction. D'autre part, les interdits précoces portant sur la sexualité, surtout s'ils sont accompagnés de violences physique et morale, par l'humiliation généralement, ont des répercussions considérables sur les possibilités ultérieures d'efficience sexuelle, chez l'adolescent, puis l'adulte. La conséquence la plus commune de tels interdits est l'inhibition sexuelle, les angoisses liées à l'activité sexuelle. Aussi, la fantaisie apparaît-elle ici comme une porte de sortie, et de l'interdit et de l'angoisse. La fantaisie-compromis permet de maîtriser le traumatisme d'un interdit et cette maîtrise est d'autant plus grande que la fantaisie intègre dans son script des éléments transgressifs (pratiquer les jeux érotico-urinaires à l'hôtel, par exemple).

Voici un second exemple de collusion fantasmatique découverte tardivement en cours de thérapie. La fantaisie est rapportée par l'épouse (cette fantaisie, qui témoigne du partage des imaginaires et sa portée constructive de la relation de couple, est rapporté ici *in extenso*).

Animal :
C'est un jeu qui m'a longtemps culpabilisée, mais en même temps, je ne pouvais pas m'empêcher de m'y livrer. J'accusais mon mari d'en être l'initiateur, mais il y avait quelque chose d'incohérent en moi, parce que je jouissais, au sens le plus sexuel du terme, de ce jeu. Je crois que ce qui me faisait le plus peur était que je ne comprenais pas ce jeu, que je ne voyais pas ses limites et j'en avais très peur. C'est que tous les deux nous aimons beaucoup les animaux, nous avons des chiens et des chats et quelques lapins. En vivant à la campagne on peut se le permettre...
Oui, on peut se permettre bien des choses... (elle rit). Enfin, si je dois vous raconter un peu comment les choses se passaient, je dirais que... ça consistait à se sentir comme... emportés malgré nous par notre instinct sexuel. C'est typiquement animal, on jouait à être comme des animaux. Et le plus excitant dans ce jeu c'est l'espèce de contrainte, de ne pas pouvoir résister, de ne pas... On faisait comme les chiens... J'ai honte de dire ça ! Enfin, on courait à quatre pattes sur la moquette du salon (elle rit), on se poursuivait, il venait me renifler et... me lécher le derrière, c'était assez fou. Et quand il voulait... (on peut prendre l'expression consacrée), quand il voulait « me monter », s'accoupler avec moi, bien sûr je me dérobais et il me poursuivait et cela nous excitait terriblement tous les deux. Mais le pire, c'est que... quand on faisait la chose vraiment, à quatre pattes, c'est ce qu'il me disait... Ce qui est fascinant chez les

animaux, enfin beaucoup d'entre eux, comme les chiens ou les insectes, c'est qu'ils sont obligés de rester attachés lorsqu'ils sont accouplés et c'est ça qui nous excitait, cette impression d'être... obligés, de ne plus pouvoir échapper à la force de l'instinct.
Alors, s'il faut que je vous dise tout, il me disait des choses comme... « voilà, on est attachés tous les deux par nos organes sexuels », enfin, il disait aussi « pénis », « vulve » et tout ça... il décrivait tout ça et c'est tout ça qui m'excitait. C'est quand il disait que j'étais attachée à lui par ma vulve, ou le contraire, qu'il était accroché à mon sexe, qu'il ne pouvait plus s'en défaire, qu'on était soudés l'un à l'autre. Il pouvait aussi dire qu'on s'accouplait, qu'on été accouplés. Il soulignait bien ça, il le répétait, pour qu'on sente bien tous les deux comment on était des animaux accouplés. Alors, ça faisait comme un tourbillon d'excitation qui nous emportait. Moi j'avais envie de m'ouvrir encore plus, je voulais qu'il entre complètement en moi, je me sentais complètement prise, je ne pouvais plus me défaire de lui et il me forçait, en quelque sorte, à jouir, j'étais comme obligée de m'exciter, de jouir, cela me submergeait... Ah, c'est complètement dingue !
Et ça c'est une fantaisie qu'on a depuis longtemps tous les deux. Comme nous avons vécu notre enfance à la campagne, avec des animaux, je crois que c'est beaucoup ce qui nous a rapprochés au départ. Mais je ne pensais vraiment pas que cela allait aussi toucher notre relation sexuelle. Maintenant, ce que j'arrive à accepter, c'est que c'est un jeu, que je peux bien rêver... à... la zoophilie, imaginer que je fais ça avec des chiens, ce n'est pas pour ça que je le ferais en vrai. Ce serait trop terrible, j'aurais l'impression que la foudre va me tomber dessus, ou que je mourrais de honte, après en avoir jouis. Non, je peux me permettre de le penser et de le jouer avec mon mari, c'est suffisant. Car finalement c'est un petit jeu qui sert à quelque chose, c'est aussi une chose que j'ai finalement comprise. Nous étions un peu coincés avec mon mari, jusqu'à ce qu'il se décide à me proposer ces jeux sexuels de faire les animaux et cela a été une vraie révélation pour tous les deux, nous nous sommes complètement décoincés. À présent, l'essentiel, c'est de ne pas se culpabiliser par-dessus pour ce qui n'est qu'un jeu, de l'imaginaire, alors que cela nous a aidés à nous aimer davantage.

La collusion fantasmatique est, au départ, inconsciente et une première émergence est produite sous l'instigation du mari qui initie le jeu sexuel de « faire les chiens ». La jeune femme vit tout d'abord l'expression de cette fantaisie dans une ambivalence entre la honte et

la peur, d'une part, et la fascination et l'excitation, d'autre part. Cette ambivalence signe ici la présence en elle du conflit entre les parties surmoïques de l'interdit et celles du désir (pulsionnelles). La fantaisie elle-même, démontre la même lutte chez le mari, car il utilise un procédé assez classique de « diversion » (être des animaux emportés par leur instinct) pour pouvoir entraîner, amplifier, l'excitation sexuelle et provoquer la jouissance. Cette diversion, exprimée à la fois par le jeu scénique (imiter les chiens) et surtout par la parole du mari qui insiste en une litanie sur la contrainte instinctuelle (les sexes attachés, soudés l'un à l'autre, l'accouplement).

Finalement, la psychothérapie a permis à ce couple de reconnaître cette fantaisie partagée comme une expression créatrice légitime et qui fut utile à leur propre expressivité amoureuse, améliorant leur relation de couple au-delà des barrières intérieures qui avaient jusque-là tendance à l'entraver.

Les fantaisies, et en particulier les fantaisies sexuelles, remplissent plusieurs fonctions psychiques qui se répercutent sur l'ensemble de la vie relationnelle et de l'adaptation au monde. Tous les auteurs qui se sont intéressés aux fantaisies ont décrit leurs fonctions, à commencer par Freud qui y voit « l'accomplissement d'un désir ». Pour Pasini et Crépault (1987: 31-32), *« le fantasme sexuel n'est pas seulement un ornement surajouté de la vie érotique ; il constitue un des points d'appui fondamentaux de l'érotisme humain. »* Les fonctions que ces auteurs accordent à la fantaisie sexuelle sont les suivantes : une fonction hédonique, tout d'abord, au sens où la fantaisie sexuelle sert l'éveil et l'activation sexuels et qu'elle conduit ainsi au plaisir orgastique. Puis, une fonction compensatoire : la fantaisie sexuelle supplée aux insuffisances de la réalité et, bien que de façon illusoire, elle permet de satisfaire des désirs irréalisés, ou irréalisables. En ce sens, les fantaisies permettent de supporter le réel, de soulager le vécu présent et de donner de l'espoir.

Mais, par ailleurs, la fantaisie possède aussi une fonction « réalisante » dans la mesure où elle se présente comme un processus de planification, d'anticipation et d'entraînement, qui donne une force motivante au désir (tous les sexologues savent désormais que la vie sexuelle du couple se construit chez l'adolescent(e) à partir de la production fantasmatique masturbatoire ; c'est au travers de l'expérience fantasmatique que des pratiques sexuelles érotisantes, comme les caresses bucco-génitales, peuvent devenir des comportements désirés et efficaces).

Pasini et Crépault soulignent, à la suite d'Abraham (1979), que la fantaisie et son irréalité peuvent permettre de compenser cette sorte d'*usure perceptive* qui peut déformer le réel et parfois, le réel peut être d'autant mieux saisi qu'il suit l'irréel. Une autre fonction importante des fantaisies sexuelles est de « rétablir provisoirement l'homéostase intrapsychique en comblant certains besoins psycho-affectifs de base » (ibidem: 33), comme les besoins de valorisation narcissique, de fusion, d'autonomie, de sécurité, la consolidation de l'identité sexuelle, mais encore des besoins de réparation, de compensation, d'intégration psychique, consécutifs à l'histoire du sujet (le complexe œdipien, les frustrations précoces, certains traumatismes, comme le viol, l'inceste). À ce titre, la fantaisie peut avoir une fonction défensive, comme surmonter une blessure narcissique et le rétablissement de l'estime de soi. C'est dans cette fonction narcissisante qu'elle peut devenir une « drogue », dans un usage addictif masturbatoire, destiné à compenser une souffrance psychique insupportable et éviter le conflit interne.

Dans les activités sexuelles partagées, la fantaisie sexuelle peut avoir une fonction adaptative, en permettant de dépasser certaines défenses (une pudeur excessive, une sentimentalité sexuellement inhibante, une culpabilité, ou encore combler le décalage du désir sexuel entre partenaires, soit sur le plan de son intensité, soit sur celui de sa temporalité). Enfin, toujours dans le cadre de cette fonction adaptative, les fantaisies sexuelles peuvent compenser l'inévitable routinisation de la relation de couple.

Ethel S. Person (1995: 50), dans un ouvrage qui traite en profondeur la question des fantaisies, sexuelles ou non, souligne que *« l'imagination est le principal outil adaptatif de l'homme. »* Mais elle précise qu'à côté de cette fonction pragmatique, la vie imaginaire répond aussi à des fins psychologiques ou émotionnelles. À côté du besoin « négatif » d'accomplissement de désir, l'auteur insiste sur l'ensemble des fonctions positives auxquelles les fantaisies contribuent, comme la régulation narcissique, la préservation d'un sentiment de sécurité, le contrôle des émotions et des états psychologiques (anxiété, peurs, dépression), le déni des éléments de la réalité dans une visée adaptative et la libération des traumatismes (fonction cathartique) (ibidem: 56-57). En ce sens, Person rejoint nos précédents auteurs en reconnaissant aux fantaisies la possibilité de satisfaire une série de besoins sophistiqués et typiques des êtres humains (besoins de maîtrise, de séparation, d'autonomie, d'auto-expression, de fusion, ...).

Person propose alors une très intéressante synthèse fonctionnelle de la fantaisie en disant que *« toute fantaisie vise par là même à induire un changement global d'état – elle tend fondamentalement à modifier le vécu intérieur et/ou la perception que l'on a de soi-même ; à cet égard et sous quelque forme qu'elles se présentent, les fantaisies me paraissent bénéfiques et protectrices… »* (ibidem: 60).

Au cours de nos propres études des fantaisies sexuelles dans la clinique de couple et individuelle, nous avons pu dégager quatre fonctions principales à ces formations psychiques : l'étayage narcissique, la maîtrise des relations et le compromis désir-interdit ; les fonctions générales de liant psychique et de gestion hédonique (dont nous avons parlé plus haut) n'ayant pas à être davantage explicitée, car elles représentent une sorte de synthèse des quatre premières. Quatre fonctions que nous allons, dans les sections qui suivent, illustrer et examiner plus en détail.

4 – LA FONCTION D'ÉTAYAGE NARCISSIQUE

Cette fonction est la plus nettement visible lorsqu'elle est grossie à la loupe, comme dans les cas d'addiction sexuelle ; une addiction qui est avant tout une addiction aux fantaisies. La clinique de la déviance sexuelle montre presque toujours ce type d'addiction psychique : *« Beaucoup de déviants sexuels planifient et ruminent leur projet et son scénario pendant des heures, ou même des jours, sans passer à l'acte »* (McDougall, 1978: 96), ce qui signifie que l'étayage narcissique commence bien avant le passage à l'acte et à la limite, ce dernier ne serait qu'un effet secondaire pragmatique (mais bien entendu dramatique pour les victimes) de l'addiction fantasmatique, la répétition continuelle renforçant et convaincant la motivation à l'acte. Cette idée de l'addiction fantasmatique sexuelle pré-perverse trouve un très fort étayage empirique dans les études, maintenant nombreuses, des agresseurs, agresseurs sexuels et tueurs en série (Howitt, 2004 ; Maniglio, 2012).

Dans son étude sur l'addiction sexuelle, Carnes (1983) décrit l'addiction selon un processus cyclique en quatre étapes qui se répètent avec un phénomène d'intensification :

1) les préoccupations sexuelles (la pensée et les sentiments du sujet sont complètement envahis de contenus sexualisés) ;

2) la ritualisation sexuelle (le sujet développe des routines qui l'entraînent vers le comportement sexuel, ce qui accroît en retour les préoccupations sexuelles et l'excitation) ;

3) le comportement sexuel compulsif (qui correspond au but final des préoccupations et des ritualisations et que le sujet se trouve incapable de contrôler ou d'arrêter) ;

4) le désespoir (les sentiments de profond désespoir, de détresse, auquel parviennent de tels sujets, face à leurs comportements et leur impuissance).

Finalement, cette souffrance psychique entraînée par l'addiction sexuelle, comme pour toutes les autres addictions, entretient l'addiction elle-même (boire pour oublier que l'on boit) qui sert désormais à contrôler la souffrance psychique à la fois antécédente et conséquente à l'addiction. Carnes (1989) et Brown (1997) précisent que suivant ces étapes, les individus passent progressivement des comportements acceptables pour notre culture occidentale libérale (masturbation, relations hétéro et homosexuelles, pornographie), vers des comportements plus nocifs comme l'exhibitionnisme, le voyeurisme, le transvestisme, la bestialité, le harcèlement sexuel au téléphone et autres indécences, pour finir par des comportements extrêmes et criminels, comme l'inceste, la pédophilie, l'abus sexuel des personnes vulnérables et le viol.

Ce que Carnes a pu repérer, c'est un phénomène d'escalade qui part des formations mentales fantasmatiques, pour aller vers des comportements de plus en plus déviants. Gresswell et Hollin (1997) notent que cette addiction aux fantaisies est souvent ignorée des chercheurs alors qu'ils reconnaissent pourtant l'attachement excessif aux fantaisies violentes. Bien que l'on ne doive pas nier la présence de facteurs traumatiques prédisposant durant l'enfance (comme les abus sexuels subits, les violences et les abandons, ainsi que des signes précoces comme l'énurésie tardive, la pyromanie et la torture d'animaux), plus tard, les fantaisies sexuelles et violentes sont les éléments précurseurs des passages à l'acte ultérieurs.

Ces fantaisies sont le moyen unique par lequel de tels individus sont capables de gérer les pressions habituelles de la vie (Brittain, 1967 ; MacCulloch et al., 1983 ; Prentky et al., 1989 ; Ressler et al., 1988). De fait, beaucoup d'agresseurs ont une riche vie fantasmatique qui concerne des actes sadiques commis par eux-mêmes ou par d'autres (Brittain, 1967). Ces fantaisies sont habituellement utilisés durant la masturbation et sont retrouvées mises en acte durant les agressions (MacCulloch et al., 1983). Cette problématique fantasmatique se retrouve typiquement chez les tueurs en série (Prentky et al., 1989).

Le processus addictif se reconnaît au fait qu'un certain degré de tolérance aux fantaisies apparaît qui conduit à l'incorporation de matériel fantasmatique de plus en plus déviant destiné à renouveler la force d'excitation des fantaisies (Gresswell, Hollin, 1997). Cet accroissement de la déviance agressive et sexuelle dans les fantaisies augmente le risque de passage à l'acte par la force pragmatique de la fantaisie déviante elle-même, c'est-à-dire sa capacité à inciter à l'action réelle.

Les études des agresseurs sexuels montrent bien, aussi, toutes les conséquences de l'addiction fantasmatique qui concourent à créer les conditions de l'agression, comme le fait que l'individu se sente poussé à rester chez lui pour ressasser ses fantaisies et se masturber, ce qui le conduit à un isolement social de plus en plus important, et un décalage de plus en plus grand entre son monde « autique » de fantaisies extrêmes et le monde social ambiant. Cette isolation contribue, avec la force pragmatique des fantaisies ressassées dans la pensée consciente, à réduire tout sentiment d'altérité véritable, l'autre étant de plus en plus perçu comme un écran et objet de projection de la fantaisie.

La fantaisie de toute-puissance à valeur narcissisante qui va suivre est tirée de la clinique d'un homme dans la trentaine qui consultait au départ pour cette souffrance occasionnée par la pression intérieure de ses fantaisies et les impulsions de passage à l'acte contre lesquelles il devait lutter. Voici tout d'abord une compilation de son discours à propos de son addiction sexuelle :

> *« C'est pour moi comme une obsession, ou plutôt comme une drogue. J'ai ces fantaisies du matin au soir, sans répit. Cela me remplit la tête et je n'arrive pas à m'en défaire. Si j'essaie de ne plus y penser... non, je ne peux pas. Parce que c'est lié à... au plaisir solitaire. Enfin, c'est dur à dire, je fais ça au moins deux fois par jour, je crois qu'aucune femme ne pourrait tenir à ce rythme, à moins que j'en trouve une comme moi... Je ne sais pas si ce serait la même chose, si on peut vraiment bâtir une relation dans ces conditions... Et c'est rien, ça s'est calmé, parce que plus jeune ça pouvait être quatre ou cinq fois par jour ! Donc ça marche ensemble : les idées dans la tête et... le travail manuel (il sourit en coin). Je veux dire que si je veux me débarrasser de mes fantaisies il faut aussi me débarrasser de... de la masturbation, c'est évident, c'est pas normal.*
> *« Si j'essaie d'arrêter tout, la pratique et la théorie en quelque sorte, alors ça va pas. Au bout d'un moment, je sais pas, un après-midi, une nuit, il*

faut que je recommence, je me sens trop mal. Et encore, comme je vous disais, ça s'est amélioré, c'est peut-être l'âge, je sais pas ; mais avant je ressentais ça même dans mon corps. J'imagine que le drogué en manque dois ressentir quelque chose comme ça, une tension intérieure, c'est diffus, enfin, ça va pas quoi. Et dans la tête ça va pas mieux, j'ai pas le moral, je me sens tendu, triste, c'est la frustration, quoi ! Alors il faut que je le fasse, que j'y pense, que je me soulage, il me faut ma piquouse de... d'orgasme, pour dire les choses telles qu'elles sont. Et après ça va mieux, pour un moment. Je me sens détendu, heureux, serein même, je peux passer à autre chose. Mais le problème c'est que ça ne dure pas, tout juste deux heures au maximum et après ça recommence, je sens une pression intérieure revenir à la surface et ça devient vite insupportable.

« Mes fantaisies c'est une sorte de facilité. Je veux dire que c'est du n'importe quoi, quelque chose de facile à obtenir pour me soulager. Ça tourne toujours autour des deux mêmes trucs : voir ou être vu, c'est tout. Je sais pas s'il y a quelque chose là-dessous, en tout cas j'y vois rien, c'est juste comme un conditionnement...

« C'est quelque chose qui m'occupe terriblement et ça me fait plaisir, je crois, tout en étant une tension intérieure pénible, parce que je me sens comme pris dans un piège. J'ai souvent l'image du chasseur. Je crois que les hommes ont ça dans la peau depuis l'homme préhistorique : le chasseur, ou le guerrier, c'est pareil, c'est la chasse à l'homme. Je veux dire que c'est comme le général qui fait son plan de bataille, c'est comme le flic, le soldat, qui traque l'ennemi, le chasseur qui attend la sortie du gibier pour le tirer. C'est la même tension, le même plaisir, je crois. Je ne sais pas si les femmes peuvent comprendre cela. C'est sans doute pour ça qu'il n'y a pas beaucoup de femmes chasseurs. Je peux rester des heures à épier une fenêtre, attendre qu'elle se pointe, juste pour la voir retirer son soutien-gorge une fraction de seconde. Ou encore rester des heures assis au même coin du parc, attendre que la bonne personne passe au bon endroit et qu'en même temps tout le reste soit en sécurité. En fait, je crois que j'attends, je cours après des conjonctions, des trucs rares, comme la lune qui rencontre le soleil. Je sais pas, ça me fait penser à l'artiste qui cherche l'instant sublime, le rayon de lumière, l'instant magique. Sinon que l'artiste en fait quelque chose pour les autres, moi j'en fais rien, même pas pour moi, c'est une consommation, c'est pas une œuvre. C'est juste un truc pour pas mourir. »

Le caractère addictif du ressassement fantasmatique est largement reconnu par le sujet. Objectivement, cette addiction se

caractérise par le surinvestissement des fantaisies sexuelles dans la vie quotidienne, c'est-à-dire la « saillance » de l'activité fantasmatique sur les autres activités. De plus, cette activité imaginaire, qui est destinée à contrôler une souffrance psychique de base, génère une activation mentale, physiologique, sexuelle, qui contraint à la masturbation, qui devient une activité frénétique. Le sujet, typiquement, échoue à contrôler son addiction, car il se trouve alors confronté à la souffrance du manque, comme tension physique et dysphorie au plan psychique.

Après l'orgasme, vécu non comme plaisir, mais soulagement de la souffrance, le retour au calme est de courte de durée et tout le processus addictif recommence au bout d'une paire d'heures. La « course aux conjonctions » que décrit si bien le sujet, suggère que l'addiction fantasmatique et sexuelle correspond à l'usage addictif d'une fonction naturelle de vigilance et d'attente, comme un chasseur ou un soldat, qui épient et traquent leur proie. C'est le surinvestissement de cette fonction vigilante qui va permettre de contrôler la souffrance psychique en plaçant le sujet dans des états prolongés d'activation agréable, mais en générant aussi une souffrance secondaire à l'addiction, sans compter les conséquences négatives en termes de désadaptation sociale.

Tous les ingrédients de la problématique narcissique sont présents ici : la compulsion de l'addiction, la tension intérieure et la compensation mégalomane d'une faiblesse narcissique. La dépression manque dans l'expression, mais on la devine derrière le tableau de tension-décharge, dans ce malaise insupportable. En fait, l'addicté, par son addiction, ne laisse pas la dépression être, toute sa lutte étant de la cacher soigneusement à lui-même, comme aux autres. La tension intérieure n'est pas une tension contingente, ce n'est pas un stress, un mal-être lié aux circonstances. Cette tension nous paraît comme absolue, immotivée, induite par l'addiction, qu'elle entretient en retour. Cette tension, qu'il faut soulager sans cesse (toutes les deux heures !) correspond bien à ce que nous avons défini comme élévation du niveau de souffrance psychique. Cette élévation correspond à un système d'actions de gestion hédonique déséquilibré où les activités-actions-stimulations sont exclusivement centrées sur l'activité fantasmatique sexuelle.

Toute la vie du sujet est articulée autour de l'application de cette tension sur une fonction d'attention qui passe presque entièrement dans le regard. Il doit épier des gens (comme le chasseur, le soldat, face au « gibier » animal ou humain), il doit surveiller, attendre, des

moments rares, qui lui paraissent sublimes. Et c'est dans cette attention qu'il éprouve du plaisir, de l'excitation, qu'il se sent vivant. C'est dans cette course aux « conjonctions » d'événements qu'il « consomme », qu'il trouve le « truc juste pour pas mourir ». La fantaisie récurrente de ce même sujet est la suivante :

Arrêter le temps :
[Homme (avec appareil à arrêter le temps)
+ Femmes (adultes et jeunes filles) + Public
➔ {Homme (arrête le temps + attouchements
+ déshabillages + mise en position phallique universelle
+ contention + pénétrations sexuelles (Femmes_
(temporellement immobilisées et inconscientes)))
+ Homme (se met à l'écart + rétablit le temps
+ observe les réactions (Femmes (choquées + honteuses
+ se débattent pour se détacher) + Public (surpris + passif
+ profite de la situation pour regarder)))}
↲ (n arrêt/reprise du cours du temps)
∠ (accroissement de la gravité des actes)]

La réification ou aliénation (réduction au rang de chose) d'autrui est le moyen privilégié que les êtres humains utilisent pour étayer leur narcissisme. En effet, la relation véritable à autrui implique un ensemble de conditions qui représentent des menaces existentielles pour un ego affaibli. Devoir prendre en compte la différence entre soi et l'autre, l'autonomie de l'autre, le risque de ses refus, de sa non adhésion à nos propres désirs, son expression surmoïque, tout cela représente un danger imparable pour un narcissisme fragilisé.

De plus, même dans les cas d'un narcissisme bien constitué, la réification d'autrui garde toujours un fort pouvoir d'activation psychique et sexuelle, c'est une source de fascination pour la plupart des êtres humains. Dans « Arrêter le temps », la chosification imaginaire utilise un procédé qui n'est pas sans rappeler certaines machines infernales de la science-fiction : pouvoir en un clin d'œil, transformer autrui en une sorte de « poupée gonflable » plus vraie que nature et le soumettre ainsi à tous nos désirs. Cette soumission complète renvoie épigénétiquement au stade du narcissisme primaire : le fantasme d'une mère indifférenciée de soi, mère-chose-machine répondant parfaitement et immédiatement à toutes les sollicitations.

Cette fascination pour l'autre soumis à tous nos désirs se retrouve dans la plupart des constructions imaginaires humaines, comme les mythes, les œuvres de la littérature, jusqu'aux délires ou quasi délires des pervers. Dans la bande dessinée « Le déclic » de Milo Manara (1998), une jeune femme se retrouve pourvue d'un activateur électronique de libido. Il suffit à la personne possédant l'émetteur de tourner un bouton pour entraîner un désir et une réponse sexuels immédiats de la jeune femme, quelles que soient les circonstances. Dans le paradis islamique, promis aux justes, les *houris*, de jeunes femmes toujours vierges, sont entièrement soumises aux désirs du bienheureux résident, qui peut sadiquement sans cesse les déflorer. Dans le même registre, un « gourou » moderne (Raël), chef de secte, imagine des « robots biologiques » sexuellement disponibles à volonté, fantaisie que l'on retrouve magistralement réalisée dans la fiction télévisée *Real Humans*,[24] de Lars Lundström, où une société du futur possède des « hubots », de véritables robots humains, qui servent comme travailleurs, domestiques, mais aussi comme partenaires sexuels entièrement soumis aux désirs de leurs utilisateurs (ou presque…).

La fantaisie semble bien traverser les siècles et trouver à se réaliser dès l'apparition du moindre contexte de toute-puissance : l'enfant soumis dans la relation incestueuse, pédophile ; la femme violée et passée à tabac en groupe ; le harcèlement et la soumission sexuels dans les relations de pouvoir et hiérarchiques ; les abus sexuels dans le cadre de l'esclavagisme ; les abus sexuels, les humiliations, les tortures, les actes de barbarie et autres atrocités dans les pays en guerre… La liste des diverses déclinaisons de la même fantaisie de toute-puissance semble infinie ; on ne saurait la réduire aux seules productions du pervers.

5 – LA FONCTION DE MAÎTRISE DES RELATIONS

L'émergence de l'altérité est pour le nourrisson un drame et une souffrance, en même temps qu'une source inépuisable de plaisir et de fascination. C'est comprendre que l'autre et soi ne sont pas la même chose et qu'il faudra compter désormais avec un objet ayant sa volonté propre et qui ne répondra pas toujours à nos désirs. Cet objet peut même aller plus loin, non seulement il peut nous frustrer par simple négligence, mais il peut activement poser des barrières à nos

[24] *https://bit.ly/31099BV*

désirs, ériger des interdits. La toute-puissance imaginée en prend un coup et le nourrisson, par fantasmes interposés, doit digérer, intégrer, réélaborer cette nouvelle donne afin de s'adapter au mieux à son monde relationnel.

Si ces enjeux relationnels apparaissent à toutes les étapes de la vie, celle de l'Œdipe, est sans doute la plus centrale, puisqu'elle implique ce qui mène le monde, paraît-il, la sexualité, dont l'enjeu relationnel est central dans nos vies. Le dialogue qui suit (ou ses variations) apparaît toujours entre un petit garçon et sa maman :

– Maman, quand je serai grand est-ce que je me marierai avec toi ?

– Non, bien sûr. Et que fais-tu de papa ?

– Papa ? i' sera très vieux, i' sera mort.

– Mais moi aussi je serai vieille, comme une grand-mère.

– Ça fait rien si t'es vieille, je t'aimerai toujours et je me marierai avec toi.

Au cours de ce dialogue, entre une mère et son fils, il se produit une transition subtile, le passage d'une fantaisie vers ce qui n'est plus tout à fait une fantaisie. Au départ du dialogue l'amour est construit sur l'excitation : « quand je serai grand je me marierai avec toi ». C'est une fantaisie, à la fois sexuelle de ce qu'implique le mariage dans les rapports des corps, mais c'est aussi un arrangement vital, une relation construite, avec son exclusivité (l'élimination du père), la mise à niveau des partenaires (« quand je serai grand ») et la redéfinition des rôles qu'elle implique.

Mais en même temps, la fantaisie oublie complètement la dimension temporelle, le vieillissement. Pour le petit garçon sa mère sera éternellement jeune et excitante, car finalement, son « quand je serai grand » n'est qu'un leurre, il exprime un désir actuel, il voudrait maintenant que sa mère soit toute à lui et le « quand je serai grand », lié au mariage en tant que cérémonie, n'est que l'aboutissement final d'un désir actuel, contrarié seulement par la différence de taille, croit l'enfant, et qui se poursuivrait et serait satisfait jusqu'à cette conclusion.

C'est la réponse de la mère, en référence à la vieillesse, qui va faire basculer l'enfant. Il voit soudain sa mère comme sa grand-mère, et même si beaucoup de « jeunes » grands-mères de nos jours restent plutôt « excitantes », cette référence au saut des générations jette un sérieux froid sur la fantaisie. Comment le petit garçon va-t-il pouvoir

négocier une telle donne, sans n'y perdre son désir, ni sa mère, ni la face ?

C'est là qu'apparaît la transformation de la fantaisie, dans le : « Ça fait rien si t'es vieille, je t'aimerai toujours... », car c'est à ce moment-là que la fantaisie s'éloigne de l'excitation et maintient l'amour au-delà des apparences. À la limite, ce n'est plus tout à fait une fantaisie, cela devient un projet, c'est-à-dire quelque chose que l'on a dans la tête, comme le nœud au mouchoir dans sa poche : on l'a pour s'en souvenir, mais on n'y pense plus.

La fantaisie est donc soluble dans le projet, qui est une sorte de fantaisie désexcitée et c'est ce passage de la fantaisie au projet qui montre une part de la fonction de maîtrise de la relation à l'autre de la fantaisie. Nous retrouvons, par exemple, une transition similaire chez le jeune couple : la lune de miel est orientée sur la fantaisie excitante puis, au-delà, il faudra nécessairement passer au projet, beaucoup moins excitant, parce qu'il prend en compte l'autre vieillissant, l'autre tel qu'il est, l'autre différent et le partage avec les autres, les enfants à venir dans le couple. Beaucoup échouent à cette transition et ne cessent d'accumuler les lunes de miel en une sorte d'addiction à la fantaisie excitante.

Les fantaisies, et plus précisément les fantaisies sexuelles, remplissent à nouveau leur fonction de maîtrise des relations dès l'adolescence, lorsque les pulsions biologiques poussent au rapprochement vers l'autre et l'autre du sexe opposé. Ces fantaisies ne cesseront plus désormais de jouer dans les couples qui se font et se défont, puis les couples qui durent, diverses sous fonctions de la maîtrise de la relation : la régulation des tensions, la communication inconsciente, le jeu des objets internes. C'est que le couple humain, surtout le couple tel que nous le vivons (ou essayons de le vivre) en Occident, n'est pas une chose qui va de soi. À tous les niveaux des personnalités, il met en jeu des rapports complexes, des ajustements difficiles et sans cesse remis en question.

La sexualité n'est pas qu'un élément parmi d'autres dans ce tableau tourmenté du commerce conjugal : elle joue un important rôle de régulation, à la fois parce qu'elle est une des grandes fonctions de notre équilibre psychophysiologique, mais encore parce qu'elle draine une part très importante de nos fantaisies. On comprendra alors l'enjeu des fantaisies dans le couple, des fantaisies qui, comme les icebergs, ne laissent souvent émerger qu'une faible part de leurs racines profondes. Ces racines des fantaisies remontent loin dans

notre petite enfance, en un temps où nous faisions nos premières armes dans la confrontation avec l'autre.

Nos premières confrontations à l'altérité ne se font jamais sans dommages. Comment pourrait-il en être autrement ? Tant de deuils doivent être accomplis, tant de vexations doivent être digérées. Nous devons accepter de ne plus être un dieu narcissique, de dire « jamais » à certains de nos désirs, de renoncer à l'envoûtant « pourquoi pas » incestueux. Nous en sortons blessés, traumatisés, frustrés, humiliés. *« Dès la toute petite enfance, les gens vivent des frustrations, des traumatismes et autres souffrances qui leur sont infligés par ceux auprès desquels ils recherchent intimité, dépendance, amour, gratification sensuelle et désir érotique précis. Les conflits qui en découlent et les solutions mises en œuvre apparaissent à quiconque observe des bébés, des enfants, des adolescents ou des adultes »* (Stoller, 1985: 99). Et précisons bien les choses : ces traumatismes ne sont pas le fait seulement de familles où les adultes ont des comportements pathologiques, nous parlons de traumatismes inévitables, ceux de la croissance, de la maturation, de la confrontation aux dures réalités du monde, au-delà du moi idéal dans un monde parfait.

Aussi plus tard, chaque nouvelle rencontre va-t-elle remettre en jeu ces traumatismes naturels. La rencontre du couple active trois éléments imparables et qui n'évolueront, au mieux, qu'avec l'âge et la maturation de la personne : la peur de l'autre, la vengeance et l'illusion de vouloir retenter le coup. La peur est la conséquence directe des traumatismes : *« l'intimité sexuelle est menaçante pour tant d'individus. Ils s'attendent à être attaqués et humiliés et à être ainsi amenés à revivre des traumatismes et des frustrations jamais dépassés »* (ibidem: 118).

Nous verrons plus loin les rapports de cette peur avec le surmoi introjecté et les mécanismes d'identification projective d'autrui à ce surmoi, mais nous pouvons avancer à présent que les fantaisies servent à conjurer cette peur, et ce de deux façons : 1) l'enrôlement : l'autre est intégré comme personnage dans notre fantaisie, ce qui lui enlève tout caractère menaçant, puisqu'en tant que personnage dans un script dont nous sommes le réalisateur, il doit suivre à la lettre le scénario ; 2) la fétichisation : qui est une étape supplémentaire au cours de laquelle l'autre va devoir se plier à un type de rôle très étroit, déshumanisé, robotisé, où son corps ne sera souvent considéré que partiellement (que le sexe, que les pieds, que les seins, que son urine, etc.), afin de renforcer encore la garantie de toute absence de menace.

On ne peut plus rien craindre d'un sexe sans corps ni tête pensante, soumis à notre seule volonté masturbatoire de le faire jouir.

La vengeance est bien connue pour se manger froide. Cependant, l'excitation sexuelle et amoureuse, telle qu'on la rencontre dans la relation de couple, tend justement à tiédir la vengeance, ce qui la rend brusquement appétissante. C'est la part de la haine pour nos objets internes (les fantômes de nos parents, éducateurs) qui resurgit ici dans les fantaisies et leur donne ces côtés violents, agressifs, pervers. Comme le dit Stoller dans sa préface (ibidem) : *« Ce qui transforme l'ennui en excitation c'est l'introduction de l'hostilité dans le fantasme »*.

Dans toutes nos fantaisies la haine est toujours présente, prenant le plus souvent la forme d'une humiliation infligée à l'autre, humiliation qui exprime notre vengeance face aux humiliations passées. L'« ennui » est l'état dans lequel la sexualité est vécue avec le carcan de nos inhibitions, de nos gênes, de nos peurs du ridicule ou d'être attaqués, humiliés. Aussi, bâtir un scénario où c'est l'autre qui sera à coup sûr attaqué et humilié, représente une formidable garantie de sécurité, ce qui permet alors la libre expression de l'excitation. Il faut aussi comprendre que dans le jeu de l'humiliation, celui qui est humilié y trouve autant son compte que celui qui humilie : l'humilié, endossant ce rôle, se libère de toute culpabilité quant à son excitation sexuelle, on peut dire qu'il paie *cash* sa culpabilité et la consomme sur place, ce qui est la base de son excitation.

Les objets internes, en plus d'objets de haine, sont aussi des objets de nostalgie et le « pourquoi pas » incestueux est toujours là, contre toute réalité. Aussi, chaque nouvelle rencontre avec un nouvel objet éveille-t-elle l'espoir du « pourquoi pas » : et si nous retentions le coup, et si cette fois l'Œdipe ça pouvait marcher ! C'est ainsi que nos fantaisies sont envahies par des scripts bizarres où nous devons à tout prix renverser des interdits pour pouvoir nous sentir excités. Chaque interdit renversé, chaque obscénité, chaque petite perversion, cliché de la « pornographie de la vie quotidienne » (ibidem), sont autant de pas symboliques vers le rêve secret, oublié, de l'inceste.

Beaucoup des gens qui entendent parler du désir d'inceste restent très sceptiques et étonnés : « Je ne comprends pas comment on peut ressentir cela, mes parents sont vieux maintenant, c'est idiot ! » Bien entendu que **maintenant** c'est idiot, mais allez dire cela au petit garçon, ou à la petite fille, de cinq ans que vous étiez. Pour un petit enfant, même s'il ne perçoit que confusément la nature des rapports sexuels, cette union avec le parent du sexe opposé n'est pas *idiote !*

C'est pour lui une fantaisie importante, à la fois relationnelle et sexuelle, une formation psychique complexe, comprenant des éléments à la fois non sexuels (tendresse, soutien, protection, étayage narcissique) et sexuels (sensualité, contact corporel, excitation).

Si cette histoire est *idiote* à vingt-cinq, trente, quarante ans, il reste toujours au fond de nous cet enfant actif et rêveur. C'est cet enfant, notre enfant œdipien en nous qui fait, lui, toute la différence entre un *« coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne du sexe opposé »* (Laplanche, Pontalis, 1967: 306) et un petit script du style « et si on faisait ça dans l'ascenseur… ». La fantaisie qui va suivre, à thématique exhibitionniste et sadomasochiste, a permis à une jeune femme, avec la complicité de son partenaire, de parvenir à une relation de couple et sexuelle satisfaisante, ce à quoi elle n'était pas parvenue jusque-là.

Punition :
[Couple (coincé + sexuellement inhibé (Mari (trompé)
+ Femme (adultère))
➔ {Mari (découvre l'adultère (Femme (honteuse; culpabilisée))}
+ {Mari (oblige à se mettre nue + allonge sur le lit
+ attache en position phallique universelle
+ reproches et insultes (Femme (pudique
+ honteuse + réprobation gênée)))}
+ {Mari (fouette (simulation) seins + cuisses + sexe ouvert
+ description des détails sexuels de l'adultère
(Femme (gémit + se plaint)))
+ Mari (caresse sexuellement (Femme (impuissante + honteuse + excitée + réprobation gênée)))}
↲ (n alternances flagellation/caresses)
∠ (vers pénétration sexuelle)]

Ce couple a pu trouver dans la fantaisie partagée un moyen de réaliser et d'approfondir leur relation. Souvent, ce que l'on appelle communément les « atomes crochus », correspond à cette mystérieuse précocité dans le dialogue entre les inconscients. Nous l'avions déjà vu en ce qui concerne la collusion fantasmatique dans le couple, avec cet exemple tiré des travaux cliniques de McDougall (1996: 73), d'un couple partageant spontanément les mêmes jeux érotico-urinaires.

Comment se fait cette communication d'inconscient à inconscient ? Si l'on met de côté l'hypothèse épistémologiquement hors de prix de la télépathie, quels sont les signaux infra-verbaux qui permettent cette communication ? Voilà des questions qui pourraient soutenir un passionnant et enrichissant projet de recherche... Pour ce couple, le médium de leur résonance fantasmatique est la parole, un discours spécifique qui, en décrivant ce qui se passe, en soulignant le thème de la fantaisie, exhibition et culpabilité, leur apporte détente et excitation, désinhibition. Plus loin, ils parviennent à sceller davantage leur entente en partageant de façon encore plus explicite une fantaisie. Ils mettent en commun un scénario, « écrivent » un script ensemble, produisent une conjonction de leurs contenus inconscients. Ce couple imaginaire « coincé », finalement, c'est notre couple réel avant leur collusion fantasmatique et la fantaisie de la « Punition », avec son rapport ambigu de domination (car du mari cocufier à l'épouse adultère, on se demande qui domine vraiment l'autre), avec sa scène de flagellation fictive, les récriminations timides de l'épouse fautive répondant aux insultes de plus en plus sexuelles du mari vengeur, cette fantaisie sert à les libérer sexuellement.

Les deux protagonistes se retrouvent, au travers de la fantaisie partagée, sur le courant profond de l'humiliation : celle classique du mari trompé (qui renvoie à la frustration œdipienne du petit garçon, dirait le psychanalyste), mais qui est ici provoquée, c'est un stratagème pour se donner l'occasion de changer le cadre des rapports sexuels et trouver ainsi l'occasion de ranimer une excitation disparue (ou qui ne parvient pas à émerger) ; humiliation de l'épouse fautive (qui, là encore, renvoie à la culpabilité de la séduction œdipienne du père, dirait le psychanalyste) et dont la faute la libère sexuellement pour ce qui va suivre, un acte sexuel punitif.

C'est ainsi qu'au travers de l'interprétation des rôles dévolus à la fantaisie partagée, ce couple parvient à une réelle fusion amoureuse et à un enrichissement affectif et relationnel. La clinique des couples montre que très souvent tout ce processus de collusion fantasmatique est joué inconsciemment par les deux – trois, si on y ajoute le rôle de l'amant(e) – partenaires et qu'il est pris totalement au pied de la lettre, entraînant les drames, la souffrance et la rupture. Nous verrons ainsi, plus loin, comment la prise de conscience des fantaisies et des fantaisies partagées, peut avoir valeur curative.

Maîtriser une relation sexuelle, dans le sens où elle ne représente plus pour nous et notre partenaire une épreuve de lutte contre des

angoisses, des contraintes intérieures, mais devient une expérience de libération mutuelle dans l'amour, est une démarche que poursuivent de nombreux couples. L'une de ces voies de libération passe par la capacité à se montrer excité devant l'autre et à accepter de voir vraiment l'autre sexuellement excité. Cette exhibition va au-delà de l'excitation partagée dans le corps à corps, parfois protégée par l'obscurité. Il peut s'agir de faire un strip-tease devant l'autre, de danser pour lui, de se montrer à lui, de prendre son temps dans ce spectacle que nous lui offrons. Être capable de se masturber devant l'homme ou la femme que nous aimons est un acte de partage et d'amour au même titre que le coït classique. C'est offrir à l'autre notre vulnérabilité, ainsi que le spectacle d'être nous-mêmes dans la plus grande intimité. Cette ouverture, qui doit être réciproque, crée une grande base de confiance et de complicité entre les partenaires.

Avant d'en arriver là, une relation peut déjà trouver à s'approfondir lorsqu'on est capable de donner du plaisir à l'autre. Car pouvoir masturber l'autre jusqu'à la jouissance est, d'une part, une première étape vers la désinhibition avec l'autre et, d'autre part, c'est découvrir, comprendre, ressentir, comment « fonctionne » sexuellement l'autre, quel est son rythme d'excitation, quelles sont les sensations, les caresses qui le stimulent, qu'est-ce qui déclenche son plaisir. À partir de là, nous en revenons au jeu, jouer comme des enfants, inventer un scénario, bâtir ensemble une fantaisie, qui sera le support de notre excitation, le terrain de dissolution de nos barrières. Le « faire semblant » est une autosuggestion très efficace pour se dépasser et se libérer. Trop d'adultes ont oublié de leur enfance ces vertus du jeu de rôle.

Les deux fantaisies qui vont suivre sont la production d'un jeune couple qui, après trois années de vie commune, commençait déjà à ressentir un épuisement de leur relation. Le travail que nous avons réalisé avec ce couple a permis de déceler une série de barrières psychiques qui entravaient leur intimité sexuelle et qui avaient fini par affadir totalement leurs rapports. Après avoir débattu durant quelques séances « de l'importance de la sexualité dans le couple », après avoir soupesé les idées contradictoires que : « l'amour est bien au-dessus du sexe » et « la sexualité est fondamentale chez l'être humain », ils se rangèrent finalement tous les deux sur l'idée que « si la sexualité n'est pas le tout de l'amour, elle contribue grandement à son intérêt ». Ce fut là une motivation suffisante pour qu'ils se lancent dans une exploration fructueuse de leurs fantaisies. La première a été proposée par elle, la seconde par lui. Ils explorent,

chacun à leur façon, cette ouverture à l'autre, ce partage complice et sans peur de l'intimité.

Frère-sœur :
[Partagent la même chambre + Frère (adolescent)
+ Sœur (adolescente)
➔ {Sœur (se déshabille + s'exhibe sexuellement
+ enduit son sexe d'une huile pour bébé/prétexte médical
+ se masturbe devant (Frère (regarde sous son bras replié
+ récrimine + se plaint + exprime le besoin de dormir)))}
+ {Sœur (passe son huile + décrit son sexe
+ décrit ses sensations/effets du médicament (huile)
+ dit que « le docteur a dit que ça provoque un spasme »
+ parvient à l'orgasme (Frère (regarde sous son bras replié
+ récrimine + se plaint + exprime le besoin de dormir)))}]

Dans l'entretien clinique nous avons pu dégager tout d'abord comment, pour cette jeune femme, la fantaisie émerge à partir de ses fantaisies d'enfance, d'adolescence, qui servaient à gérer ses désirs incestueux envers son grand frère. Les études psychanalytiques de Toman (1987) ont pu montrer que certaines caractéristiques de la personnalité sont déterminées par l'ordre de naissance et par la configuration fraternelle de la famille, aussi, il n'est pas surprenant qu'il y ait une continuité psychique entre la situation fraternelle de cette femme et la fantaisie avec son partenaire de couple (qui est d'ailleurs un peu plus âgé qu'elle et que l'on peut facilement assimiler à un « grand frère »).

À partir de ce contexte symboliquement incestueux (*incestuel* dirait-on avec Racamier), l'expression sexuelle de cette femme va pouvoir trouver à se libérer à l'aide d'une série de stratagèmes : se déshabiller devant un frère imaginaire qui est sensé ne pas la désirer sexuellement, faire en sorte que ce frère puisse la voir sans toutefois qu'elle puisse voir son regard (certains couples peuvent utiliser des masques, bander les yeux d'un des partenaires, ici le partenaire à plat ventre regarde « sous son bras replié », elle ne voit donc pas son regard), que son frère maintienne un discours de non-implication sexuelle (diversion sur besoin de dormir), qu'elle-même exprime un tel discours (diversion sur motif médical), que la masturbation soit déguisée en soin médical justifié et que l'excitation et l'orgasme eux-mêmes soient compris comme des effets du médicaments.

Nous avons là tout un ensemble de protections psychiques, une diversion, destinées à passer au travers des gênes et des pudeurs. Examinons la seconde fantaisie, celle créée par le partenaire de cette jeune femme ; cette inspiration du partenaire pour proposer lui-même une fantaisie, indiquant déjà un effet bénéfique du travail thérapeutique sur la relation.

Docteur :
[Patient (timide + mal au ventre)
+ Médecin (femme + autoritaire)
➔ {Médecin (fait déshabiller en slip + examine
+ baisse le slip + examine le sexe
+ dit que « c'est un peu irrité » (Patient)}
+ {Femme (fait retirer le slip + masse le sexe_
avec une « huile spéciale » + justification de l'érection_
(effet du médicament) (Homme (étonné + s'inquiète)))}
+ {Femme (rassure + description du sexe
+ prévient des effets du médicament (Homme_
(étonné de l'état de son sexe + parvient à l'orgasme)))}]

Ces deux fantaisies, que le couple a pu créer à partir du travail de réassurance et d'exploration accompli durant les entretiens, lui ont permis une grande ouverture mutuelle et de renforcer les sentiments d'amour partagés qui commençaient à vaciller. Les jeux sexuels, à partir des scénarios fantasmatiques, bâtis en commun ou proposés par l'un des partenaires et acceptés par l'autre, sont des moyens, des médiums imaginaires et ludiques, destinés à accroître le courant de la relation, grâce à l'interfantasmatisation telle qu'elle est provoquée.

On pourrait presque dire que c'est la démarche inverse de l'enfant winnicottien : celui-ci crée un monde intermédiaire, transitionnel pour apprendre à quitter sa mère, tandis que plus tard, le couple crée un tel monde transitionnel pour apprendre à se retrouver dans la fusion amoureuse. On peut sans doute en tirer la conclusion provisoire que l'imaginaire est une voie privilégiée de gestion des rapports humains, dans les jeux relationnels entre distance, séparation, rapprochement, fusion…

6 – LA FONCTION DE COMPROMIS DÉSIR-INTERDIT

C'est là *la* fonction par excellence des fantaisies sexuelles et nous avons vu au précédent chapitre comment la structure de rôles

tripartite fondamentale (désir-interdit-diversion) est à la base de cette fonction de compromis entre le désir et l'interdit dans les fantaisies sexuelles. L'inhibition sexuelle, envers soi et/ou dans le cadre d'une relation de couple est en rapport avec la nature et la puissance du surmoi. En même temps, nous avons vu que naturellement, notre psychisme fonctionne selon une dialectique du désir et de l'interdit.

Ce rapport au surmoi (qui est une instance psychique, un système de pensées pragmatiques) et cette dialectique fondamentale, se résolvent dans les formations de compromis que sont la pensée secondarisée, élaborée, l'imaginaire, les fantaisies, le symptôme névrotique et le rêve. Les fantaisies sexuelles accomplissent leur fonction de compromis en permettant la désinhibition sexuelle : où était une lutte entre le désir et l'interdit qui avait tourné au blocage (« j'ai envie, mais je ne parviens pas à me libérer suffisamment pour pouvoir m'exciter et ressentir vraiment du plaisir »), advient désormais une voie de sortie du blocage, grâce à cette clé qui parvient à l'ouvrir (c'est parfois une épée qui fend le nœud gordien du blocage). La fantaisie qui va suivre est un jeu sexuel improvisé par un jeune homme, en accord avec la jeune femme avec laquelle il le mit en scène, afin de lui permettre de se libérer d'un blocage sexuel (angoisse à la tentative de pénétration et insuffisance des sécrétions vaginales).

Viol :
[Homme (dans sa voiture) + Femme (auto-stoppeuse)
➔ {Homme (invite à monter + invite chez lui (Femme)}
+ {Homme (menace avec une arme + oblige à se déshabiller (Femme (suppliante))}
+ {Homme (lutte + contraint
+ viole (Femme (se défend + succombe)}
+ [Couple (Homme + Femme)
➔ {Couple (fait réellement l'amour}]]

L'analyse clinique de la situation affective de ce couple, montre que l'inhibition de cette dernière provient d'un conflit moral en elle, entre son désir d'avoir du plaisir avec son partenaire et la sensation trouble que cette relation a quelque chose de vain, dans la mesure où son avenir est peu assuré. Face à ce conflit, la réaction spontanée du partenaire, qui propose un affrontement et un viol simulés, révèle qu'il y avait, dès le départ, une collusion fantasmatique entre les deux

partenaires. Cependant, la fantaisie de viol n'est pas encore très élaborée : c'est une vague idée chez le partenaire, ce n'est pas une idée qui accroche vraiment la jeune femme.

Pour lui, dans l'après-coup de sa séance de psychothérapie avec nous, la fantaisie de viol est spontanément rattachée aux préjugés machistes classiques (les « croyances » ou « distorsions cognitives » rattachées au viol) : « quand une femme dit non, c'est qu'elle pense oui », et « elles aiment toutes se faire violer, ça les excite ». Ces stéréotypes, qu'il reconnaît comme tels, sont eux-mêmes issus de fantaisies typiquement masculines, les fantaisies que « toutes les femmes sont des salopes », « qu'elles sont excitées en permanence », « qu'elles n'attendent qu'une chose : être baisées ». Pour passer de cette fantaisie de « la femme toujours prête à baiser », à « la femme qui a envie de se faire violer », il faut accomplir la gymnastique psychique suivante : considérer que « la femme toujours prête à baiser » (le désir), ne veut pas le reconnaître (l'interdit) et en conséquence, « l'envie de se faire violer » est une porte de sortie à ce conflit que l'homme croit voir (fantasme), chez la femme : en se faisant violer elle s'exonère de la responsabilité du renversement de l'interdit, ce qui libère son excitation et son plaisir. De là, l'aspiration secrète au viol, qui est une transposition à un autre niveau du jeu entre désir et interdit. Ici, la femme aspire à être violée (le désir), mais elle refuse de le reconnaître (l'interdit).

Ces formations psychiques nous amènent à une question cruciale : pourquoi ces fantaisies de viol excitent-ils les hommes… et les femmes ? Car cette fantaisie se rencontre assez souvent chez les femmes (Zurbriggen, Yost, 2004 ; Bivona et al., 2012) et si elle n'est pas explicitement reconnue, elle transparaît dans maints comportements spontanés. La fantaisie de viol est en effet souvent inconsciente ou difficile à avouer chez une femme, à cause de préjugés, d'une incompréhension ou d'une crainte de n'être pas comprise de son partenaire. Ainsi, elle peut parfois s'exprimer de manières détournées, par certaines formes de masochisme. Il n'est pas rare qu'une femme trouve excitant de crier « non, non ! » en faisant l'amour, pour stimuler son excitation et avoir du plaisir. C'est là assurément l'indice de la présence d'une fantaisie de viol sous-jacente.

Cette fantaisie de viol inconsciente, non maîtrisée car refusée par la raison, peut agir la personne à son insu. On le reconnaît chez certaines femmes dont le viol réel fait suite à une mise en situation dont elles sont en grande partie responsables (en fait il y a eu souvent

collusion inconsciente avec les fantaisies de leur violeur). Ou encore, ces femmes qui vivent une relation de couple sadomasochiste, où elles subissent une violence psychique, physique, souvent jusqu'au « viol conjugal ».

Cependant, cette fantaisie de viol ne doit en aucune façon être considérée comme un désir réel d'être violée pour une femme, ni même comme un désir réel de violer pour un homme. Ces formations mentales de compromis ont pour fonction de résoudre les conflits entre désir et interdit qui entravent habituellement la libre excitation sexuelle des femmes, comme des hommes. Le compromis est que, « violée » fantasmatiquement, « ce » qui interdit le désir et le plaisir chez la femme est trompé. « Ça » croit que la femme n'est pas responsable, donc « ça » laisse la femme libre de s'exciter sexuellement.

Pour l'homme, la lutte entre désir et interdit n'est pas moins importante que chez la femme, aussi, « violer » fantasmatiquement une femme est un acte de très forte réassurance, de puissance. On n'a plus à craindre de s'exciter en présence de la femme, car celle-ci est contrainte, dominée (et si l'on se dit de plus que, dans le fond, tout cela l'excite elle aussi, alors l'interdit est totalement balayé). La fantaisie de viol provoque une sorte de déresponsabilisation surmoïque qui autorise la jouissance (Person, 1995: 70).

La fonction des fantaisies de viol est donc bien une fonction de compromis entre le désir et l'interdit. La mise en scène libère le couple, fait que les identifications projectives des surmoi sont momentanément anéanties et chaque partenaire ne peut plus être pour l'autre un risque de réprobation, de honte, d'humiliation. Cependant, la fantaisie reste bien un « compromis » au sens où, justement, elle n'est que fantaisie transitoire, création éphémère de la pensée, de l'imaginaire : l'interdit semble disparaître pour un temps, mais il n'est que caché, la belle illusion !

Ce jeune couple finit par élaborer ensemble leur fantaisie de viol. Ils jouent sa mise en scène préparatoire (jouer la rencontre avec l'auto-stoppeuse) afin de lui donner plus de réalisme, c'est-à-dire plus de puissance pragmatique. Lorsqu'ils en arrivent à l'acte même du viol, la lutte entre eux deux sur le lit, ils incarnent directement le conflit intérieur qui les habite tous les deux, l'homme jouant le désir, la jeune femme l'interdit. Ils réalisent alors un rituel dont la fin est scellée par avance : l'interdit succombera, le désir vaincra dans la consommation amoureuse (qui correspond à une phase finale défantasmante).

La fantaisie qui suit a été élaborée par une femme en fin de trentaine qui consultait pour des problèmes d'inhibition qui l'empêchaient de renouer une relation amoureuse, longtemps après un divorce d'un homme avec lequel elle n'était jamais parvenue à un véritable épanouissement. Il s'agit d'une fantaisie masturbatoire qui montre très nettement la lutte entre le désir et l'interdit et comment se construit peu à peu un compromis libérateur entre ces deux pôles.

Contrition :
[Dans salle de bain : Fille (10 ans + « cochonne »)
+ Mère (pieuse + déteste le sexe)
➔ {Mère (surprend en train de se masturber_
+ colère (Fille (nue)))}]
+ [Dans le salon : Fille + Mère + Père (lit son journal + indifférent)
➔ {Mère (attache + met en position phallique universelle
+ fouette sur le sexe + parle de péché + faire contrition (Fille (sexe rougi et saillant + honte + excitation sexuelle) + Père (regarde par-dessus son journal)))}]
↲ (n autres personnes entrent (petit frère (Fille)
+ voisin (Père) + voisine (Mère) + copains-copines (Fille))
∠ (honte + excitation (Fille))]

Si l'on se replace dans le contexte psychique de la patiente, on constate que la fantaisie de la contrition articule complètement un interdit massif qui avait jusque-là entravé sa vie sexuelle et amoureuse. C'est là la fonction majeure d'une fantaisie que de décliner les différents éléments psychiques, d'en faire une phrase, plus précisément une histoire, afin de mobiliser des forces coincées, bloquées, en un douloureux équilibre. Pour pouvoir réaliser cela, la fantaisie va distribuer des rôles : la patiente devient une petite fille (en référence avec les interdits qui lui furent imposés durant son enfance, justement), puis on retrouve les imagos parentales, la mère interdictrice et le père ambigu, qui donne une impression de détachement tout en regardant. L'interdit sexuel et sa transgression sont directement joués et sont déroulés tout au long d'une scène de punition et de contrition.

Le châtiment corporel, qui vise exclusivement les organes sexuels, est destiné à provoquer une exhibition phallique (dont nous avons vu toute l'importance structurelle), à la fois par la position de contention (cuisses relevées et largement ouvertes) et les coups de martinet qui

ne font qu'accentuer la congestion vulvaire comme signal sexuel fort. Le compromis est entièrement là : toute la scène est, d'une part, un acte quasi-religieux de contrition, donc quelque chose qui n'est pas du tout sexuel et, en même temps, toute la scène est aussi une scène sexuelle très excitante, une crypto-masturbation au martinet, une exhibition sexuelle, dans un état d'excitation sexuelle, devant des personnes (le père, le petit frère, les copains, les voisins) qui sont à la fois, pour la fille (et notre patiente), sources de honte et d'excitation. Car c'est grâce à la honte, la contrition, le sentiment de subir une légitime punition, que l'excitation sexuelle peut se libérer, par en dessous, et conduire cette jeune femme à l'orgasme.

En dépit de leur luxuriance, les fantaisies sexuelles ne sont pas bâties n'importe comment. Elles possèdent des invariances remarquables, des structures, tant dans leur déroulement temporel, leur articulation logique, les rôles des personnages qui les animent que les thématiques majeures qui forment leur trame. Cette structure complexe des fantaisies sexuelles n'est pas non plus gratuite, car elle est destinée à répondre à un ensemble de fonctions psychiques que réalisent les fantaisies sexuelles au quotidien, dans la vie psychique et sexuelle, solitaire ou dans le cadre d'une relation. Plusieurs fonctions fondamentales sont à ajouter à la fonction de base de liant psychique et de gestion hédonique qui montre que, finalement, les fantaisies dans leur ensemble et plus particulièrement les fantaisies sexuelles, représentent un grand courant psychique dans lequel viennent s'inscrire toutes les autres formations mentales, cognitives, émotionnelles et les programmes de comportement.

La fonction d'étayage narcissique nous montre que la sexualité fantasmatique ne concerne pas seulement le sexuel, mais encore les assises et la maintenance du moi, de sa cohérence, comme de sa continuité psychique et expérientielle. La fonction de maîtrise des relations nous montre que les fantaisies sexuelles font partie des fondements de l'empathie et des compétences relationnelles, tandis que la fonction de compromis entre le désir et l'interdit redonne aux fantaisies sexuelles une charge plus « classique » et dynamique qui nous ouvre sur les régulations du désir, de l'activation, de l'hédonie (frustration, satisfactions...) et nous introduit à la recherche et à l'équilibre de différents états psychologiques. Finalement, nous allons voir que les fantaisies sexuelles déterminent notre sexualité propre, comme une idiosyncrasie sexuelle unique.

LES EGOSEXUALITÉS

« Faire l'amour est-il cochon ? Seulement si on le fait bien. »

Woody Allen

« En ce qui concerne la vie érotique, peut-être nous approcherons-nous davantage de la vérité si nous faisons l'hypothèse que la plupart des gens sont anormaux. »

R.J. Stoller

« Si la plupart des êtres humains ne sont ni créateurs ni pervers, c'est parce qu'ils n'ont pas assumé les transgressions inhérentes au plaisir de "production", ni l'angoisse qui accompagne cette autofécondation. »

J. McDougall

« … l'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. »

S. Freud

« Tout adulte est doté d'un profil érotique spécifique (ou d'une empreinte sexuelle particulière) qui le conduit notamment à entretenir des fantasmes sexuels idiosyncrasiques tantôt utilisés à des fins masturbatoires, tantôt érigés au rang d'adjuvants occasionnels ou obligatoires de la sexualité interpersonnelle. »

E. S. Person

« Mlle Lewinsky dit avoir pratiqué la fellation sur le président à neuf occasions. Chaque fois, le président a caressé et embrassé ses seins nus. Il a touché ses organes génitaux à travers ses vêtements et puis directement, l'amenant par deux fois à l'orgasme. Un jour, le président a inséré un cigare dans son vagin. Un autre jour, leurs sexes se sont touchés brièvement. »

Extraits du rapport du procureur indépendant
Kenneth Starr contre le Président des États-Unis,
© Le Monde, 1998, pour la traduction.

En science, toute la force d'un modèle (et l'élégance de ses hypothèses) tient à sa bidirectionnalité (ou falsifiabilité) : y a-t-il une alternative au modèle ? En d'autres termes, si nous avons posé le modèle d'une contrainte à fantasmer (fonctions d'étayage narcissique, de liant psychique des fantaisies et de gestion hédonique), nous devons examiner aussi son alternative, le cas d'une impossibilité à fantasmer, ou encore, pour faire une hypothèse intermédiaire, gradualiste, existe-t-il des difficultés pour fantasmer ?

L'étalage des fantaisies présentées jusqu'ici a pu donner au lecteur non spécialiste l'illusion que la prise de conscience et la révélation des fantaisies allaient de soi. La clinique contredit chaque jour cette impression. Pour beaucoup de personnes, l'accès aux fantaisies est un travail difficile et laborieux. Au départ, il nous faut être clair : nous maintenons l'idée de l'existence des fantaisies comme liant psychique et leur omniprésence dans le psychisme. Ce postulat de base est soutenu par le siècle de travaux psychanalytiques qui s'étale derrière nous. Si elles ne sont pas conscientes (et elles ne le sont jamais totalement), les fantaisies sont toujours là, en nous-mêmes, à des niveaux plus ou moins inconscients, mais on ne saurait envisager une vie psychique chez l'humain sans cette omniprésence des fantaisies. Inconscientes, elles ne se révèlent pas moins par l'action qu'elles opèrent sur les autres éléments de la personnalité, sur les comportements. Elles sont là dans les rêves nocturnes, dans les rêveries involontaires du jour, dans les passages à l'acte de la vie quotidienne, dans nos rapports avec les autres, dans les symptômes psychopathologiques enfin.

Les fantaisies sexuelles, en particulier, du fait de la répression sociale dont elles font plus particulièrement l'objet, sont soumises à de nombreuses mesures de refoulement, de répression. Pourtant, on les voit déborder de partout, toutes nos vies en sont imbibées jusqu'à saturation. Par boutade, aux vingt et un pour-cent d'oxygène que contient notre atmosphère terrestre, on pourrait ajouter, sans se tromper, un pourcentage considérable d'érotisme.

Stoller s'est livré à une observation de la pornographie librement accessible dans son pays (les États-Unis des années 1980) et, après avoir énuméré des dizaines de titres de revues, épluché des petites annonces et dressé une liste (non-exhaustive !) de plusieurs dizaines d'objets fétiches, il en vient à la conclusion que *« la perversion est plus répandue qu'on ne le croit généralement et que les catégories en sont plus nombreuses qu'on ne l'imagine dans nos manuels »* (1985: 32). Et jouant, lui aussi, de l'obligation de bilatéralité, il ajoute pour ceux qui

ne se sentiraient pas concernés que *« On doit expliquer la non-excitation tout autant que l'excitation »* (ibidem).

De notre côté nous nous sommes livrés à une exploration des titres de pages pornographiques sur internet, ce qui a donné les catégories de thèmes suivantes (les points de suspension indiquant à chaque fois qu'il n'y a pas exhaustivité) :[25]

– **Caractéristiques de l'image :** images de sexe, images pornographiques classées X, pornographie *hard*, archives, galerie, pédophilie non censurée, échantillons d'images de filles nues, photos *hard* et légales de femmes qui pissent…

– **Caractéristiques des personnes :** hommes, femmes, putes, salopes, prostituées, amateurs, modèles, célébrités, transsexuels, ménagères, filles jumelles, actrices, femmes enceintes, nymphomanes…

– **Caractéristiques du corps :** gros nichons, nichons énormes, minou rasé, minou mouillé, cons pénétrés, blonde, brune, rousse, érection, *piercing* (port de boucles, chaînettes)…

– **Fonctions corporelles :** allaitement, orgasme, éjaculations, pisser…

– **Jeunesse :** masturbation d'adolescents, Lolita nue, enfants nus, écolières nues, minettes nues, minou d'adolescentes, adolescentes en train de se masturber, adolescentes suceuses de glands, masturbation d'une vierge, étudiantes suceuses de glands, miss 17 ans, femme enfant, pornographie de garçons, images de sexe au campus…

– **Nationalité-race :** pornographie asiatique, adolescente japonaise nue, minou asiatique, minou de noires, japonaise nue, femmes noires nues, sexe oriental, chinoise nue, hommes noirs nus, thaïlandaise nue, pornographie suédoise, esclaves asiatiques, vierges noires, filles d'Irlande, femmes françaises, filles de toutes races, femmes danoises, femmes italiennes…

---

[25] Exploration qui date de la fin des années 1990, donc avant que la lutte internationale contre la pédopornographie ne devienne enfin efficace. Cependant, tout un chacun, en entrant simplement le mot « porno » dans un moteur de recherche, pourra trouver aisément des sites pornographiques adultes et constater la multitude de « catégories » qu'ils proposent. Vous pouvez aussi vous rendre directement sur la page des « *categories* » du site porn.com (*https://bit.ly/3bwg9sm*) pour y découvrir leurs 1105 catégories (en anglais, une occasion d'apprendre cette langue !), classant plus de 16 millions de vidéos !

– **Nudité :** nudité, images de nudité pornographique, photos de nus, femmes nues, filles nues, hommes nus, la fille nue du jour (de la semaine, du mois), adolescentes nues, nudité asiatique, nudisme, mâle nu, couples nus...

– **Parties du corps :** minou exhibé, images de cons, nichons, sexe, vagin, clitoris, nichons et culs, minou, gland, vulve, prépuce, pénis, testicules, anus...

– **Pratiques sexuelles :** sexe oral, fellation, masturbation, sexe anal, jeux de léchage, pornographie gay, *fist fucking* (main-poing enfoncés dans le vagin ou l'anus), accouplements, orgie entre adultes échangistes, sadisme, lavements, suçage de gland, fellation, éjaculations sur le minou, cunnilingus, amour à trois, éjaculations sur le visage, sexe dans l'eau, coït anal, lesbiennes nues en train de se masturber, suceuses de glands, pénétration anale, par derrière, par devant, pénétration en sandwich (une femme pénétrée analement et vaginalement par deux hommes), pénétration gantée, lécheur de minou, cybersex (sexe cybernétique !), éjaculation entre les nichons, hôpital, gynécologie...

– **Pratiques spéciales-déviantes :** fessée, bestialité, pédophilie, *fist fucking* incestueux, perversion, travesties, exhibitionnisme, masochisme, zoophilie, sado-masochisme, voyeur, jeux d'esclaves, pisse grivoise, plaisir du cuir, punition, avec un chien, bizarre, pénétrations d'objets, humiliation, donjon (sado-masochisme, attachement), vomissements, être attachée, lesbiennes nues en train de se sucer, mâles pervers...

– **Vêtements-accessoires :** dessous, godemiché, soutien-gorge, petites culottes, légumes...

Ces catégories ne sont elles-mêmes pas exhaustives (par exemple, on peut trouver la catégorie « Femmes de plus de quarante ans ») et comme l'on parle de la « volatilité » des informations sur internet, on peut supposer que chaque jour de nouvelles informations pornographiques arrivent, partent et reviennent, dans une efflorescence infinie des thèmes. Le web est sans aucun doute un bon miroir de nos petites obsessions personnelles en matière de sexe.

Notre imprégnation fantasmatique pouvant être ainsi considérée comme un « fait acquis », nous devons effectivement chercher à comprendre pourquoi, alors que cela s'exprime si facilement chez beaucoup de gens, pourquoi certains semblent « résister » à ce qui sommeille au fond d'eux-mêmes ?

1 – NE PAS EN AVOIR…

Pour la théorie, on peut sans doute envisager ces êtres bienheureux (?) car dépourvus de toutes turpitudes sexuelles. Personnellement, nous n'avons jamais rencontrés de tels êtres, mais les cachottiers et les menteurs sont légion… Ce que nous rencontrons dans la clinique, ce sont des ouvertures variées de la personnalité à ses fantaisies, mais aussi minime soit-elle, cette ouverture est toujours présente, et par la fente (psychanalyste, abstiens-toi !) on voit alors grouiller tout ce petit univers de la perversion ordinaire.

Il est étonnant que cette chose aussi « psychique » que l'imaginaire sexuel soit sous la dépendance du corps, de la physiologie, en fait, des hormones. Par exemple, chez la femme, la fréquence et la capacité d'excitation des fantaisies sexuelles s'accroissent significativement durant l'ovulation et le nombre d'hommes dans les fantaisies s'accroît durant la période fertile. Les fantaisies deviennent plus de type féminin durant l'ovulation, se centrant davantage sur les émotions que sur le contenu sexuel explicite (Dawson et al., 2012).

Du côté des hommes, ce sont les niveaux de testostérones qui vont influencer le désir et les fantaisies sexuels. De hauts niveaux de testostérone peuvent entraîner une hypersexualité, avec des risques de déviance sexuelle et de passages à l'acte délinquant ou criminel. À l'inverse, les traitements par « castration chimique » (qui réduisent les taux de testostérones) montrent une réduction en fréquence et intensité des pulsions sexuelles, une réduction de la fréquence des masturbations et des fantaisies sexuelles (Leiber et al., 2010 ; Koo et al., 2013). De son côté, le trouble de l'hyposexualité est caractérisé par la persistance ou la récurrence de la déficience ou de l'absence de fantaisies sexuelles ou de désir pour une activité sexuelle (Corona et al., 2013).

Mais, au-delà des hormones, si l'on voulait établir une hiérarchie sommaire du rapport aux fantaisies sexuelles, on pourrait poser au départ l'inhibition fantasmatique. La fantaisie n'est pas présente à la conscience, sauf parfois comme vagues idées éparses, impressions troubles, qui sont aussitôt censurées par des comportements de barrage, dont on connaît bien le plus efficace d'entre eux : la névrose obsessionnelle. Son principe de fonctionnement est le suivant : créer un écran consistant et permanent de préoccupations surmoïques dérivées pour ne pas laisser venir à la conscience les représentations considérées comme pénibles. D'autres mécanismes, tous destinés à faire barrage à la mentalisation, font appel aux somatisations

(symboliques de l'hystérie ou fonctionnelles de la psychosomatique) ou au comportement dans ses formes compulsives, addictives, parfois fortement déviantes de la perversion. Dans tous ces cas, l'interprétation en terme de système d'actions de gestion hédonique est aisée : le système est réaménagé pour permettre le maintien du niveau de stimulation requis, mais en sélectionnant les actions (actions comme sources de stimulations) selon la configuration qu'autorise la personnalité.

À un autre niveau, la fantaisie est plus ou moins accessible, mais nous avons affaire à des structures fantasmatiques peu ou mal élaborées, chargées de pulsions violentes brutes et massives, accompagnées d'angoisses plus ou moins profondes. Lorsque les élaborations commencent à apparaître, elles prennent une tournure cauchemardesque, sur des thèmes excessivement déviants, agressifs et chargés d'angoisse (on trouvera des exemples dans les fantaisies « Médecin » ou « Militaires »).

Comme nous l'avions évoqué à la fin du précédent chapitre, les fantaisies sexuelles peu élaborées représentent la lutte essentielle entre le désir et l'interdit de façon polaire et très dramatique. Il n'y a pas ou que très peu de diversion. Le rapport du sujet à ses créations fantasmatiques est très problématique, car la lutte contre l'élévation de la souffrance psychique tend à imposer la fantaisie à la personnalité (souvent de façon addictive), une fantaisie rigide, effrayante, stimulante pour le moi, mais pas sur le registre du plaisir (quoiqu'une excitation sexuelle puisse apparaître, mais elle n'est pas alors tout à fait egosyntone).

Dans la relation à l'autre, la fantaisie n'est pas alors correctement intégrée : soit elle est cachée et elle s'exprimera dans ces conditions sous la forme de passages à l'acte dissociés de la fantaisie sous-jacente qui les inspire (fantaisie « active »), soit elle est imposée dans la relation et donne lieu à des actes pervers directement et unilatéralement inspirés par la fantaisie (la collusion perverse de couple peut aussi se rencontrer, mais elle est plus rare).

En termes de structure, les fantaisies peu ou mal élaborées présentent des structures thématiques qui sont toutes poussées à leur extrême : la transgression y est massive, sans détour, irréversible, avec l'expression d'une toute-puissance sadique et mortifère ; l'exhibition phallique y prend des modalités caricaturales, hyperréalistes ; la contrainte devient emprise, aliénation totale ; l'humiliation imposée aux victimes est traumatisante par son intensité même. Les structures temporelles

sont elles aussi distordues : la phase de mise en scène prend figure de rituel obsessionnel, tandis que la phase d'action est marquée par un onanorythme, soit absent (l'aboutissement sexuel est immédiat, comme une décharge incontrôlable), soit qui fait figure d'une mécanique inexorable.

À l'autre extrémité de notre hiérarchie, les fantaisies élaborées et egosyntones présentent toutes les caractéristiques inverses. L'instance de la diversion y est bien développée, faisant jouer à la fantaisie son rôle de compromis entre désir et interdit. Les thèmes sont assez variés, peu déviants, sans exagération. Les phases temporelles sont équilibrées, l'onanorythme reste souple et ludique. Le tableau ci-après fait la synthèse des caractéristiques des fantaisies sexuelles selon qu'elles sont peu ou bien élaborées.

Ce tableau des caractéristiques des fantaisies sexuelles est sans doute encore sommaire, mais il ouvre déjà un champ prometteur de recherches cliniques. Ainsi, si, pratiquement, *on ne peut pas ne pas avoir de fantaisies*, le rapport de la personnalité à ses fantaisies peut être extrêmement varié et aller de l'*alexipsychie*[26] la plus profonde, avec la fantaisie refoulée, barrée, mais active dans les émergences symptomatiques ou comportementales, en passant par l'egodystonie de la fantaisie angoissante, violente, extrême, qui s'impose comme déplaisir, et finir par l'egosyntonie d'une fantaisie source de plaisir, acceptée et acceptable, jusqu'à être partageable et partagée.

Les deux fantaisies qui vont suivre sont destinées à illustrer les deux extrêmes de ce continuum. La première est la production d'une femme dans la trentaine, marquée d'un trouble de la personnalité, dépressive de façon cyclique, qui était confrontée dans ses phases hypomaniaques, à une émergence fantasmatique très egodystone du fait de la charge d'angoisse qui l'habitait.

---

[26] Un néologisme que nous nous autorisons ici, calqué sur le concept d'alexithymie comme incapacité à *lire* ses affects, il veut signifier l'incapacité à *lire* ses pensées, ses fantaisies.

	Fantaisies sexuelles	
	Mal élaborées	**Bien élaborées**
Intégration egoïque et consciente	Egodystone, peu (ou non) conscient (fantasme dit « actif »).	Egosyntone, jeu conscient, maîtrise entre imaginaire et réalité.
Phase de mise en scène	De type obsessionnel.	Construite, bien élaborée, créatrice.
Phase d'action	Onanorythmie absente ou mécanique.	Onanorythmie souple, fonctionnelle.
Rôles	Diversion faible, forte opposition désir/interdit.	Diversion forte, opposition désir/interdit ludique.
Thématiques	Extrêmes, monopolistes, fixes.	Peu déviantes, variées, changeantes.
Transgression	Massive, directe, irréversible (toute-puissance sadique, mortifère).	Faible, indirecte, réversible.
Exhibition phallique	Extrême, caricaturale, hyperréaliste.	Réaliste, sans exagération.
Contrainte	De type emprise, aliénation totale.	De type ludique, contractuelle.
Humiliation	Intense, traumatisante.	De type ambigu (mélange honte-excitation).
Fonction d'étayage narcissique	Forte, faible érotisation.	Faible, forte érotisation.
Fonction de gestion hédonique	Extrême, saillante, fortement addictive.	Contrôlée, peu envahissante, faiblement addictive.
Fonction de compromis désir-interdit	Polaire, contrastée, conflictuelle.	De compromis, résolutive.
Fonction de maîtrise des relations	Forte, de type emprise.	Faible, de type empathie.

Médecin :
[Bureau médical : Femme (jeune) + Infirmiers
(2 + grands + forts)
➔ {Infirmiers (traînent dans la salle d'opérations
+ déshabillent + font une piqûre paralysante
+ attachent en position phallique universelle + regardent le sexe (Femme (paralysée + consciente)) + partent)}]
+ [Salle d'opérations : Femme + Médecin (fou)
➔{Médecin (enflamme les poils pubiens
+ passe de l'huile sur le sexe « pour calmer » (gonflement des organes)
+ plonge ses doigts dans le sexe + en sort un long clitoris
+ menace de le couper (Femme (angoissée + peur
+ se débat + clitoris se tend de plus en plus)))}
+ {Médecin (suce clitoris en érection
+ viole avec un pénis filiforme (Femme (dégoûtée
+ soulagée + honte)))}]

La mise en scène est lugubre, inquiétante. La contrainte apparaît très vite. On peut même dire qu'en terme de fractalisation, son motif existe bien avant la fantaisie elle-même, dans la contrainte qu'il exerce déjà sur cette jeune femme comme cauchemar et fascination à l'état de veille (il est à noter que la patiente ne voit dans cette fantaisie qu'un seul « rêve » dont ne varie que son temps d'apparition : « de nuit » ou « de jour »). Bien que l'on va trouver des éléments classiques de l'exhibition phallique dans cette fantaisie (mise à nu, posture phallique universelle), ces éléments ne sont pas rattachés à la concupiscence sexuelle, mais à des angoisses de castration.

La position n'est pas vue comme celle d'une femme qui fait l'amour, mais d'une femme « qui va accoucher », donc associée aux affres de l'accouchement et à quelque chose qui va être enlevé d'entre les cuisses. L'exhibition phallique prend ensuite un tour extrême avec la mise à feu des poils pubiens, puis une excroissance vulvaire et une hypertrophie clitoridienne sous forme de transformations corporelles hyperréalistes et chargées d'angoisse (à comparer aux hypertrophies dans « Phallus », qui sont au service, non de l'angoisse, mais de l'excitation).

Les éléments de diversion sont très peu apparents, très fugitifs, comme la médicalisation du contexte et « passer une huile sur le sexe pour calmer », mais ces éléments ne sont l'occasion ni de la montée de l'excitation, ni de la jouissance, mais au contraire, cela réactive l'angoisse de castration (menace de couper le clitoris phallique).

Toute la fantaisie est centrée autour de l'opposition entre le désir et l'interdit, mais d'une façon très déformée et approximative. Le désir sexuel, exprimé comme exhibition phallique sous la diversion médicale, n'est pas rattaché au plaisir, à l'excitation, il n'apparaît pas vraiment ce mélange des sentiments caractéristique de la honte qui soutient l'excitation. Ici, l'angoisse de castration reste massive et inhibante. La fellation du clitoris phallique et le viol final ne sont pas suffisants pour entraîner la jouissance, ils ne peuvent que calmer un peu l'angoisse de castration. Le viol marque la fin de la fantaisie, sans qu'il y ait pour autant aboutissement orgasmique (la patiente se masturbe habituellement en tirant son slip rythmiquement vers le haut pour comprimer ses organes, elle se contente d'une montée partielle de l'excitation, sans jamais parvenir à l'orgasme).

Le lecteur n'aura aucune difficulté pour comparer cette fantaisie de « bas de gamme » aux productions beaucoup plus élaborées que nous avons jusque-là présentées. Même la fantaisie « Militaires », avec sa charge de violence, son exhibition phallique extrême, jusqu'à l'étron fécal, est largement soutenue par l'excitation et la jouissance de son auteur. Peut-être « Wickers » se rapproche-t-il davantage du cauchemar de cette jeune femme, par sa charge d'angoisse et sa violence, mais « Wickers » est avant tout une marche triomphale, épique et structurée, vers l'amour. L'angoisse de castration y est transfigurée comme champ de bataille que l'on quitte. Alors que dans « Médecin » cette angoisse fait partie du jeu, elle est le motif de la fantaisie. L'angoisse de castration y est si massive que la diversion anémique n'a plus aucun pouvoir de stimulation sexuelle. Pourtant, il faut voir dans cette fantaisie cauchemardesque l'ultime porte de sortie du sujet. Déjà, cette fantaisie sexuelle est là pour elle, par sa présence spontanée, le signe de quelque chose qui veut bien fonctionner, se mobiliser dans son psychisme. Entre deux phases dépressives elle peut penser. C'est une pensée-cauchemar, mais c'est une pensée.

Le travail avec cette patiente permettra peu à peu une complexification de sa fantaisie, une maîtrise de ses éléments d'angoisse et le développement de la diversion. Par exemple, dans l'une des versions ultérieures de cette fantaisie, le sexe du médecin a pris de plus en plus une apparence conforme et parallèle à l'exhibition phallique vulvaire. Il est devenu un sexe énorme, très gros et long, qui pénétrait la femme attachée, d'abord avec la crainte de faire mal, puis peu à peu, sont apparus des éléments d'excitation et de jouissance. Ce sont les deux infirmiers qui reviennent en douce et qui s'excitent en

regardant le médecin violer la jeune femme avec son gros pénis. Ces témoins excités, comme instance du désir, représentent la mise à distance de l'angoisse pour la patiente. Dans le but d'illustrer à présent l'autre extrême du continuum des fantaisies sexuelles, voici celle, nettement plus élaborée, d'une jeune femme en bonne santé psychique.

Fertilité :
[En Afrique + rite de fertilité : Hommes (plusieurs
+ assis en cercle) + Femme (jeune + au centre du cercle)
➔ {Femme (danse + se met nue + prend des positions obscènes devant (Hommes (regardent + s'excitent
+ se masturbent)))}
+ {Femme (domine + excite + caresse + suce
+ s'accroupit pour être pénétrée sur (Hommes
(doivent se contrôler + perte de contrôle = orgasme)))}
↲ (n Hommes) ∠ (montée de l'excitation (Femme))]
+ [Cachés dans une case : Homme (dernier qui a gardé le contrôle)
+ Femme
➔ {Homme (domine + pénètre (Femme (à quatre pattes + se donne)))}]

Cette fantaisie est, à l'instar de la fantaisie du harem chez l'homme, un grand classique dans sa version féminine, celui de la femme sexuellement hyper attractive. Le niveau d'élaboration de cette fantaisie masturbatoire se retrouve tout d'abord dans sa temporalité. Ici, la phase de mise en scène pose une belle structure tripartite des rôles : dans l'interdit, le groupe social dans son ensemble définit comme interdits, par ailleurs, les actes sexuels qui vont se dérouler durant le rituel (qui représente donc une licence exceptionnelle et particulièrement bien codifiée) ; le désir est incarné par le sous-groupe des participants au rituel, dont le désir sexuel sous-jacent est caché par leur même incarnation dans la diversion que constitue leur participation au rituel de fertilité. Il s'agit d'une vaste entreprise de diversion où, sous motif d'acte rituel, l'excitation et la jouissance sexuelles peuvent se libérer par en dessous.

Durant la phase d'action, nous voyons un bel onanorythme, basé sur la domination répétée de la femme sur les hommes participant au rituel (ils perdent le contrôle). Apparaît aussi, à cette occasion, une fractalisation : verticale d'abord où le contexte général de diversion

du rituel va se retrouver appliqué au niveau des relations sexuelles entre la femme et chacun des hommes, puis horizontale, le schéma se répétant à l'identique sur tous les hommes. Le schème répétitif consiste en ceci : la femme excite sexuellement l'un des hommes, celui-ci tente de se retenir de jouir, mais il y échoue.

Au niveau des structures de rôles, l'interdit sexuel général est déplacé sur l'interdit de la jouissance incarné par chacun des hommes, tandis que le désir est centré sur la femme, elle désire faire jouir l'homme contre sa volonté (le dominer), mais elle-même n'est pas sensée s'exciter ou jouir, car la diversion est toujours à l'œuvre : nous sommes bien dans une sous-structure de la diversion globale du rituel (les actes sexuels de la femme ne sont pas destinés à l'exciter elle, mais l'homme, de sorte que son excitation est plus forte qu'elle, elle apparaît « à l'occasion » de son devoir rituel, c'est à la limite un effet secondaire, ce qui lui permet de contourner l'interdit). Pour l'homme (car la masturbatrice s'incarne aussi bien dans la femme, que dans l'homme, quand elle utilise sa fantaisie), il est lui aussi déresponsabilisé de son excitation et de sa jouissance, car c'est la femme qui l'oblige à s'exciter et à jouir, c'est plus fort que lui. Tout ce schéma d'action se reproduit donc avec chaque homme du groupe (onanorythme) entraînant la montée croissante de l'excitation sexuelle de la masturbatrice.

La dernière phase onanorythmique (la phase finale déclenclante, qui est destinée à provoquer l'orgasme chez l'utilisatrice de la fantaisie), est basée sur une inversion des phases précédentes, ce qui représente ici un mécanisme d'excitation typique : des rôles peuvent être inversés, voire, on peut à ce moment-là passer brusquement à une autre fantaisie-éclair dont le thème est l'inverse de la fantaisie de base.

Les structures de rôles de cette phase finale sont, pour l'interdit, la femme qui l'incarne désormais, car elle doit se soumettre au dernier homme restant du groupe (ce « dernier homme » doit certainement renvoyer à quelque « figure du père » élue), celui qui a pu résister à l'excitation de la femme et n'a pas encore joui. D'autre part, cette phase finale, de la fantaisie autant que du rituel, est basée sur un interdit de voir de la part du reste de la communauté (la fantaisie trouve ici une barrière surmoïque en termes de scène primitive, sans cette barrière, la phase finale aurait pu, par exemple, se dérouler, dans un contexte exhibitionniste, aux yeux de toute la communauté villageoise, y compris les enfants, l'excitation étant alors bâtie sur le fait que le couple accouplé accomplit un rituel et n'est pas sensé

poursuivre volontairement une excitation sexuelle qui s'accomplit malgré eux).

Durant cette phase finale donc, le désir est incarné alors dans l'homme qui prend une position dominante, tandis que la diversion, repose toujours sur les deux protagonistes, car nous sommes dans la phase finale du rituel (donc si c'est un rituel socialement codifié, les personnages qui le jouent sont exonérés de toute responsabilité quant à leur excitation sexuelle) : le rituel commande à l'homme de dominer la femme (par en-dessous il peut en profiter pour s'exciter sexuellement), la femme est contrainte par le rituel de se donner à l'homme (contrainte symbolisée par la prise de position animale, à quatre pattes, le derrière bien ouvert (exhibition phallique)) et par cette contrainte (qui renvoie d'ailleurs à une autre fantaisie de la patiente, celle d'être un animal, un chien qui s'accouple), la femme n'est plus responsable de son excitation, ni de sa jouissance, c'est à la fois le rituel et l'homme (fractalisation) qui l'obligent.

Ainsi tout le monde en a (ou presque) ! Les fantaisies sexuelles, comme liant psychique, étayage narcissique, système de gestion hédonique, formations de compromis, médium des relations entre les humains, sont le moyen que se donne notre pensée pour maîtriser le monde et elle-même. Pourtant, par leur luxuriance, leur extrémisme, leur caractère hors normes, leur « folie », nos fantaisies sexuelles posent la question morale du mal et de la loi. Si la question de l'autorisation de la fantaisie sexuelle ne peut plus se poser (elle est inéluctable), peut-on poser celle de ses limites ? Peut-on seulement lui en donner ? Et s'il s'agit de limites morales, sous-entendant l'effort de la vertu, où va-t-on placer ces limites ? Supprimer la fantaisie au risque (certain) de la voir réapparaître dans le symptôme ? La contrôler, lui donner des règles ? Et comment régler, mettre une loi, sur ce qui ne relève que de l'autocontrôle dans l'intimité de sa pensée ?

2 – FAIRE LE MAL : DE LA PERVERSION À LA PERVERSITÉ

« L'étude des perversions génère toujours des réactions contre-transférentielles, bruyantes et passionnelles ou, au contraire, silencieuses, voire déniées, qui obscurcissent le débat scientifique » (Balier, 1996[b]: 27). Autant dire que nous sommes sur un terrain miné qui va nous demander la plus grande attention. Commençons par éclaircir les concepts. La perversion doit être bien distinguée de la

perversité. Elle est, selon le dictionnaire et l'étymologie, un *retournement*, un *renversement*. Nous avions une fonction naturelle, un instinct, et puis cela se trouve altéré, retourné, employé pour un autre but que le but original. À ce niveau, aucune connotation morale n'est présente, il ne s'agit que d'un détournement d'une fonction vers une autre (comme l'enfant utilise, pour jouer, la pomme de douche comme un téléphone, *pervertit* la fonction originelle de la pomme de douche).

Mais le dictionnaire va plus loin que cette froide et objective fonctionnalité, il nous dit bien qu'il y a aussi dans « per-version » le changement du bien en mal, corruption, c'est l'action de pervertir. Nous en arrivons finalement à la perversité qui exclue, quant à elle, toute fonctionnalité, pour ne définir que le mal, jusqu'à la tendance à la méchanceté qui ajoute le plaisir, la joie de celui qui fait le mal. Ainsi, nous sommes dès le départ sur un continuum conceptuel, qui part du détournement fonctionnel, passe par le mal pour terminer par l'autre extrême du plaisir à faire le mal. Nous partons d'une fonctionnalité objective pour passer graduellement à une valeur morale subjective et, entre les deux, nulle frontière précise ne vient faire distinction.

La psychanalyse ne fait pas mieux, plongeant à pieds joints dans la confusion, elle ne définit la perversion qu'en regard de la sexualité, mélangeant allègrement retournement fonctionnel et déviance morale par rapport à une norme, plus ou moins implicite, car l'éthique psychanalytique, refusant la normativité, s'assoit entre les deux chaises et de la norme sociale et de l'autonomie du sujet (qui oscille malheureusement entre norme sociale et déviance, de l'art au symptôme…).

Bien sûr, la définition psychanalytique n'est pas aussi simpliste, le modèle nourrit largement le concept. La perversion sexuelle se caractérise par la primauté des pulsions partielles, la régression, le déni de la castration, le déni de l'autre, le clivage du moi et la compulsion (l'addiction dira-t-on aujourd'hui). Cependant, ce n'est pas pour cela que l'on sort de la confusion. Car chacun de ces éléments possède son propre continuum entre « normalité » et « pathologie », de sorte que, là encore, ce faisceau de continuums ne saurait nous donner une frontière, ne saurait circonscrire la définition de la perversion de façon satisfaisante.

La psychiatrie, elle aussi, ne fait pas mieux, son jeu a consisté à jeter le concept pour se faire croire que le problème était résolu. Le DSM-IV, après des années de patients élagages, en est arrivé au terme

totalement aseptisé de « paraphilies » (on trouve ailleurs « déviations sexuelles »). Elles regroupent : exhibitionnisme, fétichisme, frotteurisme (se frotter contre une personne non consentante...), pédophilie, masochisme et sadisme sexuels, transvestisme fétichiste, voyeurisme, plus, dans la série dite « non spécifiée »... tout le reste (scatologie téléphonique, nécrophilie, partialisme (focalisation exclusive sur une partie du corps), zoophilie, coprophilie, clystérophilie (lavements), urophilie). On peut ajouter aux paraphilies les « Troubles de l'identité sexuelle » comme identification intense et persistante à l'autre sexe et, pour terminer, la toute petite série (dans le texte) des « Troubles sexuels non spécifiés » qui comprend tout le reste ! On donne en exemples : les sentiments prononcés d'inadéquation par rapport à la performance sexuelle..., le désarroi découlant d'un mode de relations sexuelles répétitives impliquant une succession de partenaires sexuels que l'individu ne perçoit que comme des objets dont on se sert (c'est l'addiction sexuelle, superbement ignorée par le manuel), la souffrance marquée et persistante relative à l'orientation sexuelle (APA: 1996: 613-632).

Les caractéristiques diagnostiques, toujours selon le DSM-IV, concernent *« des fantaisies imaginatives sexuellement excitantes, des impulsions sexuelles ou des comportements survenant de façon répétée et intense... », « Les comportements, impulsions sexuelles, ou fantaisies imaginatives sont à l'origine d'un désarroi cliniquement significatif ou d'une altération du fonctionnement social, professionnel, ou dans d'autres domaines importants »*, tout cela pouvant entraîner une désadaptation sociale (problèmes avec la justice, danger pour soi et/ou autrui, focalisation exclusive sur l'activité sexuelle en question) (ibidem: 613).

Concernant le DSM-5 (APA, 2013), nous l'avons évoqué à la section concernant la place des thèmes pédophiles dans les fantaisies sexuelles, le nouveau DSM passe de la notion de « paraphilie » à celle de « trouble paraphilique ». Déjà, dans le DSM-IV, il était sous-entendu que la pathologie ne se réduit pas à la préférence sexuelle, il y faut en plus les symptômes d'inadaptation et de souffrance qui marquent toute pathologie (par exemple, les fantaisies obsessionnelles, les comportements illégaux, l'intensité des fantaisies et des comportements, le désarroi qui en résulte…). Avec le nouveau DSM, le sous-entendu est clarifié : une préférence sexuelle (paraphilie), en soi, n'est pas pathologique. Ce qui est pathologique sont les conséquences de cette préférence, en termes de trouble : le trouble paraphilique. Ainsi, la liste des paraphilies du DSM-IV est

simplement reprise dans le DSM-5 en y ajoutant la notion de trouble (*disorder*) : le « masochisme sexuel » devient le « trouble du masochisme sexuel » ; le « sadisme sexuel » devient le « trouble du sadisme sexuel » ; la « pédophilie » devient le « trouble pédophilique » (donc les fantaisies sexuelles pédophiliques et les jeux sexuels à thème pédophile entre adultes consentants ne sont pas pathologiques) et ainsi de suite…[27]

Dans le DSM-IV, malgré l'apparente précision des définitions, la clinique et l'observation naturaliste (par exemple de la pornographie, des faits divers) ont, selon nous, quelques difficultés à coller au manuel. L'exclusivité et la fixation sont rares, le désarroi est difficile à évaluer entre celui de la désadaptation à soi et celui résultant de la désadaptation sociale (le pervers est-il malheureux parce qu'il est pervers, ou parce que la société ne lui donne pas l'occasion d'exercer sa passion ? Ou bien, est-il malheureux pour les deux raisons ?). Le DSM-5 est, en ce sens, un progrès, car il ouvre le champ aux possibles de l'imagination sexuelle, aux pratiques culturelles, qui forment une sorte de « normalité ». C'est ensuite, du fait de certains signes de dysfonctionnement, que le « désordre » survient, le trouble, la pathologie.

Comme le dit Stoller, en voulant évacuer le mot « perversion », on a en même temps jeté tout l'essentiel de ce qu'elle caractérise : le sentiment du péché (1985: 23), c'est-à-dire, finalement, la caractéristique morale, presque spirituelle… Accomplissant un pas de plus, McDougall en vient à substituer au terme de perversion celui de néosexualités, solutions néosexuelles (1996: 216) soulignant ainsi le côté créateur et novateur de la sexualité perverse (1978: 79). En effet, avec les fantaisies sexuelles nous nous trouvons confrontés à un monde d'une prodigieuse créativité et complexité. Voilà des formations mentales qui existent sur toutes les couches de nos psychismes, qui sont présentes en chacun de nous, qui sourdent par tous nos comportements, qui explosent dans toute la pornographie et l'érotisme universels, et l'on voudrait nous parler de normes, de distinctions subtiles, de frontières entre le normal et le pathologique, de limites entre la passion nourrie et l'exclusivité, entre le batifolage et la fixation.

---

[27] Nous avons traduit les termes de l'anglais. La version française, avec une traduction officielle, n'étant pas encore éditée à l'heure où nous écrivons ces lignes.

De plus, la centration sur les problèmes de normes et de limites nous fait oublier l'essentiel du monde fantasmatique : ses fonctions. Or, comment peut-on mettre en question, par exemple, la répétition, l'intensité et l'exclusivité de ces fameuses « fantaisies imaginatives », quand on sait combien elles contribuent à notre étayage narcissique, à notre gestion hédonique, quand on sait comment elles participent à nos régulations internes des conflits entre désir et interdit et externes entre nous et nos semblables.

À la limite, nous proposons de voir le souci de mettre des frontières, des limites, même s'il se pare de la façade avantageuse de la science, comme une lutte contre nos angoisses fondamentales. Nous entendons par angoisses fondamentales, les affects ressentis lorsque nous nous penchons un instant sur nos désirs (et ceux d'autrui), lorsque nous percevons vertigineusement leur infinité. À peine avons-nous laborieusement défini quelques normes personnelles, une règle, un goût, que nous voilà confrontés à la différence d'autrui. À peine avons-nous établi un consensus social, que nous rencontrons un groupe gênant hors de ce consensus. À peine avons-nous décidé de nous engager dans telle voie, qu'une pulsion irrésistible vient nous tirer vers une autre. C'est tout ce terrain mouvant, miné, cette *terra incognita*, fascinants et dégoûtants, excitants et inhibants, qui nous angoissent… fondamentalement, car ils remettent en question les fondements mêmes de notre psychisme, de notre moi.

Alors, on se gargarise de normes, le *Nomos*, justifié tantôt par la religion, tantôt par la science, et l'on jugule ainsi son angoisse d'éclatement ; mais celle-ci ne tarde pas à nous rattraper par l'ennui, cet ennui qui se nourrit des limites que nous nous imposons et qui nous fait passer de l'angoisse d'éclatement à l'angoisse d'étouffement, alors nous aspirons à *Anomos*, la sortie au-delà des normes, l'*extra-muros*, le jeu du « pourquoi pas », la fantaisie… c'est-à-dire tout ce qui nous ramènera, à nouveau, vers l'angoisse d'éclatement.

Entre *Nomos* et *Anomos*, l'être humain oscille, fuyant sans cesse son angoisse. Angoisse fondamentale, toujours là, même au fond du bonheur, même au bout du monde. Où que l'on aille, quoi que l'on fasse, elle finit toujours par nous rattraper. Ainsi, dans un premier mouvement l'humain s'enferme-t-il dans un cocon étroit et rassurant, le *Nomos*, avec ses normes, ses lois, ses conventions, ses règles de vie. Ici chacun tient sa place, une place précise et immuable, enfin, c'est ce que l'on voudrait bien. Ici jouent en plein les

sentiments d'appartenance « avoir un mari », « une femme », « des amis », « des ennemis », avoir un territoire à soi, une maison et surtout avoir des relations claires avec les autres et le monde en général, savoir toujours où l'on met les pieds, de quoi sera fait le lendemain. Dans le *Nomos*, nos actions n'ont guère de variété et le peu que nous avons ont une très grande importance pour nous. Nous y sommes accrochés comme à une drogue, nos rapports avec le monde et les autres ont d'ailleurs cette allure « addictive » d'accrochage et de peur du manque. Mais bientôt, du cœur de notre petite vie bien policée et ordonnée, l'angoisse refait surface au travers d'abord de l'ennui, puis de sentiments d'aliénation, de perdre sa vie, sa créativité personnelle, sa fantaisie. Alors l'humain aspire à *Anomos*...

Dans *Anomos* on décide de passer outre aux contraintes, aux lois, aux règles établies, on donne libre cours, justement, à sa fantaisie, son originalité. On se met à jouer avec la vie et les autres, on s'éclate. Tout devient plus flou, on n'a plus un seul être humain attitré, on se prend un amant, on change d'amis, on fréquente même ses ennemis. On se couche à n'importe quelle heure, on ne fait plus de projets sur le long terme, on se laisse mener par les circonstances au jour le jour. Avec *Anomos* on fait la fête, on transgresse les tabous, les interdits, on se livre à des excès. Nos actions sont terriblement nombreuses et variées, cependant, elles restent toutes superficielles, comme une abeille qui ne sait plus où donner de la trompe dans un champ de colza. Ici nous avons d'ailleurs l'impression de n'être accrochés à rien, mais finalement, c'est à la profusion que nous sommes attachés, notre manque porte sur ces distractions nombreuses qui nous fascinent.

Mais bientôt *Anomos* nous conduit à une douloureuse anomie. On se sent perdu à soi-même et la liberté devient une angoissante perte des repères. L'angoisse nous a rattrapés sous la forme d'une confusion intérieure, d'un papillonnement vertigineux, le manège a trop tourné et nous avons la nausée. Aussi, nous aspirons à nouveau à *Nomos*, à un monde petit, étroit, rassurant par sa rigide détermination, un monde où tous les chats ne sont plus gris, mais où un chat est un chat. Un monde où l'ennui ne tardera pas à pointer le bout de son nez...

3 – LA CONFRONTATION AU SURMOI

La confrontation au surmoi est la résultante primordiale de ce basculement en chacun de nous entre *Nomos* et *Anomos*, de cette lutte

entre l'interdit et le désir. Aussi, cette confrontation au surmoi est-elle à la base des scénarios de toutes nos fantaisies sexuelles. Le surmoi, selon le modèle psychanalytique, est une instance de la personnalité dont le rôle est de produire une force de contrôle sur les désirs du moi (dont la racine est dans les pulsions du Ça). Cette force de contrôle passe à la fois par l'interdit, sous forme de conscience morale, et par la modélisation (ce que l'on désigne par idéal du moi), sous forme d'idéaux, de modèles auxquels on se conforme. Une partie du surmoi est ainsi élaborée à partir de l'intériorisation des interdits et des modèles éducatifs (parentaux pour l'essentiel). Et lorsqu'on parle de modélisation, il faut comprendre qu'il ne s'agit pas seulement des prescriptions éducatives à des niveaux conscients, mais de modèles globaux, comme normes implicites, d'où, peut-on dire, que c'est le surmoi parental qui est transmis aux enfants.

Ce surmoi venant de l'extérieur du sujet se constitue de façon très précoce et s'élabore au fur et à mesure du développement des relations et des communications de l'enfant avec son entourage. Les premiers interdits apparaissent très tôt, l'enfant est guidé, circonscrit dans ses gestes et sa motricité, dans ses désirs. L'Œdipe, avec le renoncement aux désirs incestueux n'est qu'une étape tardive dans l'élaboration du surmoi qui, selon nous, se développe au moins jusqu'à l'adolescence, voire le jeune adulte, dont la personnalité n'est jamais totalement figée.

En termes de système d'actions de gestion hédonique, une part du surmoi concerne l'étayage et la modélisation de ce système. L'enfant apprend ainsi à utiliser certaines sources d'actions stimulantes et non d'autres. Il apprend à réguler ses sources de stimulation, à les équilibrer, à en avoir une certaine variété, et même à en inventer.

À ce surmoi hétéronome et injecté dans la personnalité depuis l'extérieur, on doit superposer un surmoi « autonome ». Celui-ci, qui n'appartient pas au modèle psychanalytique, nous le proposons comme *capacité autonome de tout être humain à contrôler par lui-même sa pensée et ses désirs*. Ce surmoi autonome, tout en étant nourri et étayé par les apports hétéronomes, se développe de lui-même, par l'expérience propre et il forme ce que l'on reconnaît de foncièrement original dans le sujet, sa personnalité, son caractère. Au plan du système d'actions de gestion hédonique, au-delà des étayages, l'enfant développe ses propres sources de stimulations, il apprend à être seul et à jouer seul (Winnicott, 1971). Les types de surmoi peuvent être ainsi caractérisés :

– **Surmoi hétéronome :** il est puissant, voire surpuissant, mortifère au niveau du désir (il tente de tuer l'expression pulsionnelle du sujet), il est sadique, culpabilisant, dépressogène, provoque des sentiments d'aliénation, d'emprise mortelle, de perte de l'estime de soi. Il est souvent accompagné d'un idéal du moi grandiose, absolu, irréaliste. Il ne permet aucune transgression, ni ludique, ni pragmatique (dans son sens habituel), ni même imaginaire (sauf sous des formes fantasmatiques altérées, mal élaborées, chargées d'angoisse), il bloque la fonction de pensée, entravant la lutte contre lui-même (sauf lorsqu'elle prend figure de fantasmes inconscients qui pilotent directement les passages à l'acte). Il peut parfois réduire même les fonctions cognitives, enlever toute curiosité intellectuelle, induisant aussi la normopathie et la rigidité de la personnalité. Le sujet peut lutter contre ce surmoi par des affiliations à des normes déviantes (sectes), ou par des transgressions massives (perversions, psychopathie, sociopathie).

– **Le surmoi autonome :** il est souple, léger, il donne un sentiment de liberté dans le contrôle autonome de soi et le respect mutuel dans les relations avec autrui. Il préserve une bonne estime de soi et sa souplesse permet la transgression ludique, imaginaire, au travers de la fantaisie élaborée (dont la mise en acte, si elle se fait, s'inscrit dans le « faire semblant » et non dans la réalité), ou la transgression pragmatique (anti-normopathique), comme la possibilité de resquiller, de faire de petits écarts par rapport à la loi. La liberté intérieure, l'autonomie et l'indépendance, préservent ainsi la créativité, l'originalité et les pouvoirs d'affirmation du sujet.

Bien que le surmoi autonome soit partiellement étayé sur le surmoi hétérénomone, l'un et l'autre surmoi n'ont pas le même statut dans la personnalité. Le surmoi hétéronome garde toujours le statut d'un corps étranger, même s'il peut paraître bien intégré et egosyntone. Il est cette part de notre psychisme qui peut à tout moment émerger comme entrave à l'autonomie et à la libre expression de l'individu. Il est à l'origine des affects pénibles de la conscience morale, des peurs et des angoisses face au désir (ou au désir d'autrui). De son côté, le surmoi autonome est, par principe, totalement intégré à la personnalité dont il est un rouage essentiel. Il n'est pas à proprement parler une « conscience morale », mais plutôt une cohérence mentale. C'est un ordre intérieur, une structure, alors que le surmoi hétéronome reste toujours un formulaire de prescriptions.

Pour prendre une image, le surmoi hétéronome est un manuel pour apprendre à jouer au piano, alors que le surmoi autonome est la capacité à improviser au piano spontanément. Cependant, et nous l'avions vu en ce qui concerne le développement du système d'actions de gestion hédonique, le bon équilibre du surmoi autonome passe par un équilibre entre le trop et le trop peu du surmoi hétéronome. Trop de surmoi hétéronome et le sujet ne pourra pas développer suffisamment, à cause de son blocage, son surmoi autonome ; il sera donc toujours tributaire d'un étayage surmoïque extérieur (qu'il peut rechercher dans les comportements addictifs, dans l'affiliation à des groupes – les sectes, par un conformisme excessif et tatillon – la normopathie), sous peine d'une errance du désir pouvant le conduire à l'inadaptation sociopathique.

À l'inverse, un étayage insuffisant de la part d'un surmoi hétéronome inconsistant, entrave le développement du surmoi autonome, non pas ici par blocage, mais par l'insuffisance de la modélisation. Le surmoi autonome garde alors des caractéristiques archaïques qui, au niveau de l'adulte, donnent à peu près les mêmes conséquences que précédemment (contrôle de type addictif, ou par affiliation surmoïque, sous peine d'inadaptation, ainsi que la tendance à la transgression et « l'allergie » à toute forme d'autorité).

En termes d'équilibre, on peut sans difficulté sur le plan clinique, confondre la « charge » d'un surmoi hétéronome excessif et celle d'un surmoi autonome archaïque en une charge surmoïque globale. La résultante au niveau de la personnalité consistera en l'expérience pénible d'une aliénation intérieure, le sentiment d'être entravé, de ne pas être soi, de ne pas pouvoir librement s'exprimer, de ne pas pouvoir accéder à nos désirs légitimes et d'avoir une faible estime de soi. Ou encore, la charge surmoïque peut être projetée sur le monde social (il s'agit d'une identification projective), le sujet ressentant les autres comme des censeurs, cherchera à lutter contre eux par une excessive rébellion. Ou encore, ce qui peut être projeté n'est plus la charge surmoïque, mais des éléments du désir du sujet : pour se libérer un peu du combat entre son surmoi et ses désirs, le sujet va scruter et débusquer les désirs d'autrui et tenter de s'y opposer. Tous ces mécanismes pouvant, bien entendu cohabiter diversement dans une même personnalité.

En revanche, l'équilibre des surmoi donne le sentiment de pouvoir conduire sa vie, d'une ouverture à soi et à ses désirs, d'être vraiment soi-même, d'une aisance dans l'expression de soi et d'avoir une bonne estime de soi (les mécanismes d'identification projective et de

projection, vus plus haut, étant ici nettement amoindris, voire absents). Entre ces deux extrêmes, toutes les nuances intermédiaires sont possibles. En conséquence, on peut dire qu'il y a toujours plus ou moins un besoin de lutter contre le surmoi et ses excès et que la lutte est bien entendu proportionnelle aux excès surmoïques. Comme, d'autre part, nous avons vu qu'il existe une dialectique fondamentale (donc au-delà du jeu des surmoi) entre le désir et l'interdit, nous voyons que pour tout être humain, la nécessité de lutter, contre le surmoi et les interdits intérieurs, est toujours présente, avec plus ou moins d'acuité selon la personnalité et ses configurations surmoïques.

Ainsi, les fantaisies sexuelles apparaissent-elles bien comme des formations de compromis, des champs de batailles imaginaires où va se dérouler la lutte anti-surmoïque. Cette lutte semble effectivement universelle. Prenons un cas extrême, celui d'un crime pervers. Cette étude est reprise de l'ouvrage de Balier (1996[a]: 11-14), qui lui-même en a fait une remarquable analyse à partir d'un compte rendu d'audience[28] au tribunal. Nous nous contenterons de résumer en quelques mots les faits, puis nous reprendrons des extraits du texte afin d'y appliquer les commentaires de notre propre analyse.

Les faits consistent en un crime pervers commis par un homme, sur la personne d'une fillette de dix ans. Bien qu'il y ait eu mise à nu et attouchements sexuels (viol digital), avec contention, il n'y a pas eu de rapport sexuel génital. La fin tragique consistera en la noyade de la fillette dans une baignoire. Ce que nous voudrions montrer ici c'est, d'une part, la présence d'une charge fantasmatique, et d'autre part, la lutte contre le surmoi.

Les éléments fantasmatiques sont tout d'abord attestés par la préméditation (*« J'avais repéré* [la fillette] »), il déclare être *« tombé amoureux »* d'elle, il effectue des opérations d'approche progressives, commence à lui adresser la parole et construit à la fois un *« scénario »* et une stratégie d'action (se cacher dans le local à ordures, prévoir deux morceaux d'adhésif pour lui obturer les yeux, un rouleau pour la bâillonner et un coupe-papier pour l'effrayer). La fantaisie est bien présente, le sujet l'évoque à deux reprises. Cette fantaisie est très peu élaborée, en grande partie inconsciente, elle contrôle le sujet, plutôt que ce soit lui qui la contrôle. L'homme est comme agi par sa fantaisie (*« A partir du moment où je m'étais lancé, je ne pouvais plus reculer, je devais appliquer mon scénario à la lettre. »*). Le thème apparaît à un

---

[28] Pour le texte intégral de Balier, le lecteur est renvoyé à l'ouvrage cité.

certain moment, il est celui d'une exhibition phallique très dérivée, fétichiste (*« Mon fantasme, c'était de la voir mouillée. »*).

En ce qui concerne la lutte anti-surmoïque, ce qui choque tout d'abord (l'auteur du compte rendu et la cour de justice) est le fait que l'homme puisse raconter sans émotion son crime (« [il] *dissèque froidement* »). Cette froideur doit, d'une part, être rapprochée de ce que Balier indique comme une *« absence d'empathie nécessaire à la réalisation de l'acte »* et, d'autre part, être opposée aux éléments de stress émotionnel au moment de l'acte. Le sujet hésite au moment de passer à l'acte (*« A ce moment-là, je me demandais toujours si j'allais le faire. Et puis j'ai fermé les yeux. J'ai fait trois pas en avant et j'ai continué. »*).

Il y a donc bien une lutte intérieure contre un interdit. L'homme doit fermer les yeux pour se lancer, tout comme il devra ensuite obturer les yeux de sa victime. Dans les deux cas, le regard est l'expression du surmoi. Il doit à tout prix faire barrage à ce regard (le sien, comme celui de la victime) pour pouvoir aller au-delà de ses barrières internes. La lutte contre le surmoi va donc apparaître dans ces éléments de contrôle de la victime (yeux obturés, bouche bâillonnée, attachement des mains et des bras). Mais malgré cette maîtrise, le stress de l'homme est massif et permanent du début à la fin de l'acte (*« J'étais coupé de la réalité, comme dans une bulle »*, *« ... c'est comme si j'agissais sans émotion, sans conscience. »*, *« Je commençais à être mal. Je suis sorti sur le balcon pour prendre l'air. »*, *« Moi, j'avais l'impression d'être devenu de la bougie qui coule et qui passe du chaud au froid. »*. Puis après la noyade de la victime : *« J'étais toujours fondu comme une bougie. J'ai voulu me suicider en enjambant le balcon, je n'en ai pas eu le courage. »*. Et rentré chez lui : *« ... je me suis écroulé sur mon lit »*. Il semble qu'il ait dormi d'épuisement).

Pour faire une synthèse, nous dirons que nous avons affaire à un passage à l'acte sous-tendu et comme « piloté », « télécommandé » par une fantaisie d'exhibition phallique (donc de lutte anti-surmoïque). Cette fantaisie est très peu élaborée, elle ne comporte aucun élément de diversion (l'homme aurait pu jouer avec la fillette, inventer un de ces jeux qu'affectionnent les enfants, comme « jouer au docteur », il aurait pu l'amener sur la base de la simple intimidation à se déshabiller et à prendre un bain).[29] Au contraire, la fantaisie incarne

[29] Mais il est probable qu'un homme capable de telles élaborations fantasmatiques, a de grandes chances de pouvoir les mettre en scène avec une partenaire adulte consentante.

une lutte massive et polaire entre le désir et l'interdit, une lutte qui sidère autant l'homme que sa victime (*« Elle n'a pas eu de réaction, on aurait dit qu'elle m'attendait.* ») et qui conduit l'homme à vivre un très fort stress, significatif du combat intérieur.

La fantaisie elle-même comporte au moins trois éléments de lutte contre le surmoi : choisir une petite fille fragile et facile à subjuguer (il semble qu'il n'y ait pas de père : on parle de la mère indignée qui quitte l'audience au tribunal, l'homme parle de *« la chambre de la mère »*), se protéger de son regard et de ses paroles par l'obturation des yeux et le bâillonnement, et enfin, la contention pour éviter la défense surmoïque. L'ensemble du dispositif nous fait penser au fameux canon pour tuer un moustique ; il y a une évidente disproportion entre la faiblesse de la vulnérabilité et les moyens utilisés pour s'en protéger. Nous devons voir là, à l'évidence, le résultat de l'identification projective du surmoi de l'homme sur la fillette : en la contrôlant, il tente de contrôler son propre surmoi projeté.

Au cœur de cette fantaisie apparaît une question, celle que se pose l'homme : *« Qu'est-ce que le sexe féminin ? ».* Cette question est troublante, d'abord par son incongruité : un attentat sexuel et un meurtre se préparent, une tension émotionnelle énorme est déployée et, tout à coup, apparaît une question presque philosophique, un thème de dissertation ! Mais à cette question, qui renvoie directement à la castration (qu'est-ce que ce sexe sans pénis, c'est-à-dire sans symbole du désir ?), l'homme ne répond pas par les mots, mais par les attouchements (et le viol) avec ses doigts. C'est d'ailleurs à cet instant qu'apparaît l'unique et très fugitif élément de jouissance et d'excitation sexuelle (*« J'étais un peu curieux de sentir ça, ça me procurait du plaisir. »*), c'est la brève mentalisation, ce soupçon de diversion, par la question, qui a permis un instant l'accès au plaisir.

Tout l'acte est sous-tendu par la tension énorme générée par la lutte anti-surmoïque. La tension entre désir et interdit est telle que la moindre anicroche, la moindre expression surmoïque de la petite victime (pourtant aveuglée, bâillonnée et attachée) entraîne le geste destructeur, la mise à mort. Elle fait trop de bruit en criant (sous son bâillon !) et en agitant ses jambes dans l'eau de la baignoire, d'où une contagion de la panique entre victime et agresseur. La confrontation au surmoi est insupportable pour l'agresseur, les manifestations de stress deviennent extrêmes (comme *« de la bougie qui coule »*), conduisant au geste meurtrier : il noie la fillette en appuyant à

plusieurs reprises avec le pied sur son thorax, tout en lui disant *« Tais-toi, tais-toi ! »*.

La dernière phrase de l'homme est : *« Je ne voulais pas la tuer. »*. Nous pensons que nous pouvons le croire à ce niveau d'analyse (qui se situe au niveau de la fantaisie et non au niveau de la responsabilité pénale). La scène du meurtre montre une confusion totale dans l'interprétation des réactions de la victime : l'homme croit voir une réaction surmoïque (*« Tais-toi, tais-toi ! »*), alors qu'il n'y a qu'une expression paniquée de peur de la victime ; à aucun moment il ne comprend que plus il enfonce la fillette dans l'eau, à plusieurs reprises, et plus elle panique, car pour lui c'est à chaque fois une persistance de l'expression surmoïque. Sa fantaisie forme un véritable barrage, écran, dans l'interprétation de la réalité, *« Mes yeux se sont éteints »*, explique-t-il au moment où il parachevait la noyade.

Mais comme le meurtre du surmoi n'est que fantasmatique, dans l'après-meurtre, un nouveau rapport au surmoi s'instaure pour l'homme, non plus au plan de la fantaisie (sa projection active, pragmatique, est momentanément anéantie par la mort de la victime), mais au plan de la réalité, par la culpabilité qui conduit à une pulsion suicidaire (non mise en acte par manque de courage) et un épuisement nerveux (écroulé sur son lit).

Pour terminer, ajoutons que selon d'autres compte rendus : la mère de l'agresseur a déclaré à la barre *« qu'elle était elle-même issue d'un viol »* et que son fils, à l'âge de onze ans, *« s'attachait au pied de son lit avec des cordelettes »* (vraisemblablement dans une visée masturbatoire, peut-on penser sans trop se tromper), ce qui vient conforter la fantaisie (et la force du surmoi) dans ses racines familiales.

Cette pénible analyse aura au moins le mérite de balayer l'idée reçue et naturelle que le crime est la conséquence d'une faiblesse du surmoi, d'une perte de contrôle. Bien au contraire, ce que nous voyons très clairement est la lutte sans merci contre un surmoi excessif, surpuissant, dont la victime fait innocemment les frais comme ces balles perdues dans la guérilla urbaine. Selon notre modèle, il n'est pas possible, pour tout être humain, d'avoir un défaut de surmoi. Les nécessités internes de son contrôle mental, d'établir un système d'actions de gestion hédonique et d'étayage narcissique, la pression constante des interdits hétéronomes introjectés, s'opposent absolument à l'idée de toute faiblesse du surmoi en l'homme.

L'homme est toujours coupable dans tous ses systèmes de pensée : la religion, la philosophie, la psychopathologie ; la culpabilité est un élément de sa culture (Pewzner-Apeloig, 1992). Ainsi, les seuls « défauts » du surmoi en l'homme sont-ils ses excès.[30] Et c'est contre l'excès de surmoi, qui devient alors danger narcissique d'anéantissement, que l'homme lutte en permanence, par ses fantaisies. Et c'est l'excès de cet excès qui peut seul conduire certains à se laisser agir par leurs fantaisies et à accomplir l'irréparable. À l'inverse, ce que l'on pourrait considérer comme une « faiblesse » du surmoi, signe toujours l'équilibre psychique de l'homme maître de lui-même, cohérent avec ses semblables, mais parfois dérangeant par sa créativité et ses remises en questions du conformisme ambiant (expression surmoïque collective) ; mais, nous le savons désormais, cette relative « faiblesse » ne saurait jamais être absence.

Plus loin, Balier explore les relations du violeur à sa mère (1996[a]: 39-40). La collusion surmoïque est telle entre mère et enfant, que *« la mère est à l'intérieur* [du] *patient »*, comme un programme intégré, pas vraiment un objet interne. Cette introjection de la mère est au fondement de l'emprise surmoïque, qui entraîne un enjeu vital, car *« ce n'est pas d'angoisse de castration dont il est question mais d'angoisse d'inexistence »*. On peut aussi dire, angoisse de « castration » si l'on ne la considère plus comme castration sexuelle (comme dans le cadre d'une problématique œdipienne), mais castration du désir, qui est aussi atteinte narcissique. Balier y voit une « *peur de la passivité* » : « *violer pour effacer le désir d'être violé* », car dans un premier mouvement, le viol reproduit l'emprise maternelle psychique, le sujet s'identifiant à l'agresseur maternel.

C'est un premier acte symbolique d'effraction de l'autre et de la loi qui le protège (passer outre à son refus, son incompréhension, son immaturité, sa pudeur, sa souffrance physique et/ou psychique, son désir de vivre), acte d'effraction qui procure une jouissance de toute-puissance et d'existence. Dans un second mouvement, nous devons voir aussi dans l'emprise surmoïque maternelle un « viol », qui ne saurait être désiré au départ, mais qui, de plus, se « pervertit » du fait

[30] On trouve une belle illustration de cet excès de surmoi dans les cultures machistes, sexistes et religieuses, qui séparent dès l'enfance filles et garçons, qui font porter au genre féminin tout le poids du désir sexuel et l'en accablent, génèrent des bataillons d'hommes à la fois frustrés et « coincés » au sens le plus sexuel du terme, des hommes qui harcèlent les femmes dans la rue, qui se livrent à des attouchements et des viols à la moindre occasion.

que la mère est à la fois objet d'amour et agent du viol narcissique par son emprise surmoïque (à la fois support d'attachement vital et agent mortifère au niveau de la pulsion, du désir). *« L'angoisse d'inexistence »* correspond donc à ce surmoi sadique injecté par la mère et qui ne castre pas que le génital, le sexuel, mais l'existence en tant qu'existence pulsionnelle, de désir. En conséquence, la problématique est celle d'une lutte contre le surmoi injecté, lutte pour laquelle « violer » consiste (dans la fantaisie) à maîtriser, contrôler et dominer (voire anéantir), le surmoi maternel introjecté.

Cette lutte contre le surmoi vient éclairer autrement ce que l'on appelle la perversion sexuelle. C'est dans le cadre de la lutte infantile contre le surmoi injecté (lutte parce que ce surmoi est trop fort et mortifère au regard de l'immaturité de l'enfant), dont l'injection est souvent un traumatisme, un véritable viol psychique, que le surmoi autonome échoue à se constituer correctement.

Le sujet ne possède qu'un surmoi injecté hétéronome non intégré, non syntone à sa personnalité et qui, s'il lui obéissait, le rendrait totalement mort-vivant, asexué, impuissant, dépressif, voire dénarcissisé. La perversion est une mesure de combat, vitale, pour lutter contre un tel surmoi. Au-delà de sa perversion, le sujet a aussi besoin d'un étayage social, ou groupal, pour se fournir un surmoi intégré prothétique (par exemple, par la confrontation à la justice, ou à un encadrement institutionnel, sectaire, qui sont toujours un soulagement pour le pervers), car la lutte contre le surmoi injecté est une souffrance permanente.

On évoque ici beaucoup des mères, arrêtons de ne tirer que sur elles ! Il nous faut replacer toute cette problématique dans son contexte familial qui inclut parfois deux ou trois générations. Ici, nous n'irons pas si loin et contentons-nous de seulement examiner cette configuration typique dans les couples où il y a un enfant pervers (ou toxicomane, état-limite) : la mère dite « dominatrice » et le père dit « absent ». La question du père est tout aussi importante que celle de la mère : pourquoi est-il « absent » ? Et quel effet cette « absence » produit-elle sur la mère et dans ses rapports à ses enfants ? Tout d'abord qu'est-ce que cette « absence » du père ?

Son profil est celui d'une immaturité affective importante. Son épouse représente une instance maternelle et ses enfants sont vécus comme des petits frères et sœurs rivaux. Il reste donc très distant vis-à-vis de ses enfants, ne s'intéresse pas à eux et n'incarne surtout pas pour eux une loi, un modèle de surmoi. Tout au plus, sur ordre de la mère, peut-il jouer au père-fouettard, réduisant sa relation aux

enfants à ces actes physiques de châtiment, pseudo-autorité qui ne leurre personne, surtout pas un enfant (on peut aussi trouver le père-copain, père-frère sans autorité, qui s'intéresse un peu trop à ses enfants...).

Restons systémiciens : la mère a bel et bien choisi ce mari-enfant. Il satisfait chez elle ses désirs de dominer son propre père, de réduire celui-ci à l'enfant qu'elle n'aura jamais de lui. Il y a donc bien au départ une collusion dans le couple, entre une femme et un homme qui fonctionnent tous les deux, sur le plan de la fantaisie, sur un mode incestueux. À partir de là, il n'est pas difficile d'imaginer l'indigence du surmoi autonome entre les deux partenaires et la clinique est pléthorique en familles incestueuses (ou incestuelles) de ce type.

Lorsque les passages à l'acte incestueux peuvent être contenus, les relations familiales n'en prennent pas moins une tournure très particulière. Le père ne donne pratiquement aucun modèle surmoïque à ses enfants et c'est la mère qui doit assumer la charge totale de l'étayage surmoïque éducatif. Cette charge intensifie encore davantage les liens incestueux entre mère et enfants, ce qui donne lieu à des défenses de contre-investissement massives, qui prennent figure d'intrusion surmoïque dans l'enfant. Celui-ci est épié par la mère au niveau de tous ses désirs (notamment et surtout sexuels) afin qu'elle assure son contrôle anxieux sur sa sexualité. C'est ainsi que l'enfant reçoit l'injection du fameux surmoi maternel hétéronome qui entravera le développement de son propre surmoi autonome et qui enclenchera une lutte interne pour ne pas mourir psychiquement.

Cette lutte est schizophrénogène, au sens propre du terme, d'une schize psychique, d'une coupure créée dans le psychisme. Car l'enfant est complètement divisé par le conflit entre cette mère qu'il aime et dont il a besoin comme étayage affectif et cette mère qu'il hait parce qu'elle cherche à le tuer en attentant à ses désirs (à lui, pour lutter contre ses désirs, à elle). De fait, une telle situation conduit souvent à la psychose de l'enfant, psychose grave (car sur le versant psychopathique) lorsqu'elle s'accompagne d'une lutte anti-surmoïque, comme nous venons de le voir.

Une autre solution est la duplicité, qui est une sorte de psychose à bas bruit. Ici, l'enfant fait semblant d'adhérer aux diktats surmoïques maternels, mais dans son for intérieur il développe une vision des choses autonome, différente et « saine », pourrait-on dire, en comparaison avec les excès surmoïques maternels. Cette autonomie

correspond à un sursaut précoce du surmoi autonome. Elle demande à l'enfant de déployer une très grande énergie psychique afin de prendre la lourde responsabilité de gérer lui-même ses désirs, d'ordonner son monde interne. Les risques d'une « parentification » de l'enfant sont évidents : son surmoi autonome précoce sera mal étayé, donc déséquilibré, pouvant conduire l'enfant, plus tard, vers des solutions addictives et/ou des solutions perverses.

Selon le sexe de l'enfant, cette situation d'emprise surmoïque aura des conséquences différentes. Chez le garçon on obtient les trois destins classiques suivants : la psychose qui signe l'échec de la séparation de la mère ; les solutions addictives et/ou perverses. Chez la fille, l'identification à la mère peut parfois permettre d'éviter la psychose, mais on se retrouve alors avec un tableau de fortes inhibitions invalidantes, contre lesquelles la fille pourra plus tard lutter par les solutions addictives, les troubles du comportement alimentaire. Dans tous les cas, l'emprise surmoïque est dépressogène, elle entrave l'autonomisation, les capacités à se réaliser et à s'engager dans une relation affective et sexuelle satisfaisante.

Cette emprise est nettement présente dans la fameuse configuration triangulaire mari-amant(e)-épouse, thème majeur du théâtre populaire. Depuis Freud (1912) on connaît bien ce jeu à trois (parfois à quatre lorsqu'il y a un amant pour chacun des deux partenaires du couple) qui consiste à dissocier l'amour et la sexualité : on ne peut désirer celui qu'on aime (l'époux), mais on ne peut aimer celui que l'on désire (l'amant). C'est que sur celui que l'on aime est projeté le surmoi hétéronome hérité du surmoi parental (selon la « théorie » des « parents asexués » que se forge l'enfant en fonction du modèle anti-sexe représenté par ses parents). Reconnaissant le parent dans l'autre, seul l'amour est possible, non la sexualité.

À l'inverse, et nécessairement pour répondre aux besoins de stimulation et de satisfaction sexuelles, l'amant est considéré comme l'autre unique, exempté de toute référence surmoïque (ce qui est symbolisé par la transgression du mariage, l'adultère), avec lequel l'expression sexuelle est alors libre, mais l'amour impossible. Et tant que cette configuration psychique partagée (entre les trois ou quatre partenaires) et l'interfantasmatisation sous-jacente restent inconscientes, la structure relationnelle ne peut pas être changée : les époux ne peuvent divorcer pour se tourner vers l'amant(e), et l'amant(e) ne peut se séparer de cette situation qui le fait pourtant souffrir, c'est un *imbroglio*, autant psychique que relationnel (Selvini-Palazzoli et al., 1990: 87s).

Nous venons de voir comment l'hégémonie d'un surmoi hétéronome peut être réalisée par injection précoce de forts interdits et de comportements modélisants massivement interdicteurs, souvent doublés d'un idéal anti-désir (milieu familial guindé, avec barrage des communications, non-expression des affects ou leur expression sur des modes inadaptés, extrêmes – explosifs, dépressifs). Une seconde manière d'obtenir le même résultat consiste en un traumatisme d'effraction plus tardif : à partir d'un surmoi autonome en cours de structuration, un trauma d'effraction (agression sexuelle, inceste) vient faire éclater le surmoi autonome inachevé et immature, donnant de l'espace et de l'énergie à la constitution en urgence d'un pseudo-surmoi hétéronome réactionnel de survie (il s'agit d'une version exagérée de surmoi autonome, prenant appui sur des modèles ambiants de récupération – conformisme étroit et rigide).

Typiquement, le traumatisme de l'agression sexuelle (même si cette agression s'est faite « en douceur », par exemple par la séduction ludique de l'enfant), qui correspond ici à l'injection de fantaisies adultes dans le psychisme de l'enfant (fantaisies qui correspondent elles-mêmes, ne l'oublions pas, à la lutte anti-surmoïque de l'adulte pédophile), provoque une défense surmoïque autonome massive, pouvant aller jusqu'à la dépersonnalisation ou, dans une moindre mesure, jusqu'à l'alexipsychie, cette incapacité à laisser émerger à sa conscience ses fantaisies, pouvoir les reconnaître et jouer avec dans le plaisir.

La compilation d'entretien qui suit est destinée à donner une idée au lecteur du genre de traumatisme que peut occasionner chez un enfant, l'injection brutale d'un surmoi hétéronome. Le traumatisme est celui d'un petit garçon de cinq ans, tel que nous l'a rapporté l'adulte qu'il est devenu. Ce sujet nous consultait pour des attirances pédophiles egodystones et contraignantes.

> *« Quand j'étais petit garçon, les jeudis étaient pour moi des journées magiques. Il n'y avait pas école et je pouvais donc rester tard au lit et à midi j'avais droit à « saucisse-purée » avec le bon jus des saucisses grillées que maman versait dans le cratère du petit volcan de purée dressé dans mon assiette. L'après-midi, mon petit frère allait faire sa sieste et je pouvais alors avoir ma mère pour moi tout seul. À cinq ans je commençais juste à lire un peu, quelques mots, mais j'aimais, tandis que ma mère cousait, faire semblant de lire les histoires de mes albums*

d'enfant. Je faisais appel à mon imagination pour bâtir un récit à partir des images. À d'autres moments, j'aimais jouer avec ma belle poupée, que je déshabillais et rhabillais, en m'excitant secrètement sur cette nudité de plastique. Étrange nudité, étrange vide, absence, lorsque je lui retirais sa petite culotte blanche.

Et puis vers quinze heures, on prenait un goûter et tous les trois, ma mère, mon petit frère et moi, nous partions vers ces amis de la famille qui habitaient au bord de la voie du chemin de fer. À la maison il n'y avait que deux garçons (mon frère et moi), mais chez ces amis il n'y avait que des filles, des filles...

Tout était si tranquille, paisible et heureux sous le chaud soleil de juin. On suivait la voie ferrée sur deux-trois kilomètres et, tandis que petit frère essoufflé était tiré par maman, moi j'aimais trottiner devant, de traverse en traverse, ou faire l'équilibriste sur le rail surchauffé. Les maisons du lotissement cédaient la place aux acacias, aux chênes et aux champs de vigne. La sécheresse avait blondi les herbes de chaque côté de la voie, là où vibraient en chœurs et en canons les criquets. Mon cœur vibrait aussi, de cette exubérance, de cette vitalité, de cet amour pour la vie qui habitent les enfants heureux. J'étais plein d'entrain à l'idée de retrouver les filles, ces étranges filles. Il y en avait beaucoup : la grande, un an plus âgée que moi, ma préférée et je me voyais bien me marier avec plus tard ; la deuxième me semblait terne, je m'en méfiais ; la troisième, qui avait trois ans, était adorable et j'aimais la protéger comme un bébé ; et puis la quatrième, de quelques mois, c'était un vrai bébé, confinée aux soins des adultes, on ne la voyait presque jamais, là-haut dans son berceau.

Habituellement les mères restaient à papoter à l'ombre, dans la fraîcheur de la cuisine, tandis que les enfants allaient se livrer à leurs jeux favoris dans le jardin derrière la maison, le champ au bout du chemin, les fossés au bord de la route et les buissons entre les prés. J'avais des idées qui me venaient. Je me sentais très excité. Je voulais voir cette étrangeté des filles. Comment c'est fait une fille ? Alors j'imaginais des jeux, des échanges, des « je te montre, tu me montres ». Avec la grande je sentais comme une complicité dans le regard, un possible, mais elle m'intimidait ; il fallait, par contre, se méfier de la deuxième, elle pouvait tout rapporter, elle gênait, elle suivait partout, elle semblait surveiller. Confusément, en une sorte de prescience, je sentais que ces choses excitantes que l'on a entre les jambes étaient des choses défendues. Oh, bien sûr, personne ne m'avait jamais rien dit ; mais il est des regards, des façons de dire les choses ou de ne pas les dire, qui parlent d'elles-mêmes. Les lèvres pincées de ma mère dès qu'elle devait mentionner quelque

chose à propos de ça, là entre les jambes, avaient toujours été un éloquent signal de danger. Et puis, on comprenait bien des choses en constatant que tout le monde se cachait, que l'on n'apercevait jamais cette partie secrète des corps.

Ce jeudi-là, je réussis à m'isoler avec la troisième fille, celle de trois ans. Je l'ai prise par la main et je l'ai entraînée vers l'arrière de la maison. La petite me suivait docilement, émerveillée par ce grand garçon qui prenait si bien soin d'elle. Nous nous sommes cachés dans une vieille cage à lapin désaffectée et là, tous les deux accroupis l'un en face de l'autre, je me suis mis à lui parler, à argumenter pour tenter de la convaincre de baisser sa culotte. Je n'osais pas la brusquer et, bien qu'elle soit beaucoup plus jeune, plus petite que moi, je crois que je ne voulais pas profiter de mon ascendant, de ma position de force. La petite résistait, elle devait sans doute sentir mon anxiété. Car je ne me sentais pas en sécurité. J'étais à la fois fasciné par l'idée de voir ce qui se cachait sous cette culotte blanche, mais j'avais peur de quelque chose d'indicible. Et brusquement ma peur m'a semblé s'incarner en un monstre vociférant qui jaillit du coin du mur.

Maman était aux aguets. Maman épiait. Elle écoutait ce que je disais, cachée au coin du mur. Et maman a jugé que j'étais un garçon vraiment dérangeant et elle a surgi brusquement en criant. Elle m'a tiré par les cheveux, elle m'a traîné jusqu'à la cuisine, elle m'a fait mettre à-genoux-les-mains-sur-la-tête, et devant l'autre maman, la maman des filles, elle m'a insulté, elle m'a fait honte. Elle m'a humilié… (Il se reprend) Et je pleurais, de honte, mais de rage aussi, et de haine, envers ma mère.

Ma mère était étrange, décidément… La maman des petites filles ayant dû subir une hospitalisation, ma famille a recueilli le petit bébé fille pour quelques semaines. Ma mère s'étant (enfin) aperçue que ses garçons s'intéressaient au sexe des filles, elle décida, en « mère moderne », de satisfaire notre curiosité. À l'occasion d'un change, elle nous appela, mon frère et moi : – Tenez, venez voir comment c'est fait une fille, nous dit-elle. Je me suis approché, assez gêné, du bébé fille nu et écartelé sur la table de la cuisine. Mais, voyez-vous, j'avais déjà reçu une autre leçon, douloureuse leçon. C'était trop tard. Mon regard a tourné tout autour, mais ne s'est jamais posé là où il aurait fallu. Je ne pouvais plus regarder cela.

Un autre jour ma mère m'a dit qu'elle avait surpris les petits voisins (des frères et des sœurs) en train de jouer à la fessée derrière la maison, et qu'elle l'avait rapporté à leur maman. « Ce sont des vicieux », a-t-elle commenté, et en disant vicieux, ses lèvres se sont pincées de sorte que j'ai compris que c'était très grave… pour maman.

Depuis ces jours, j'ai gardé une curiosité angoissée et maladive pour le sexe des filles. Je suis aussi entré dans le monde du mensonge. Au fond de moi quelque chose me disait que maman avait tort, que le sexe ne pouvait pas être mauvais. Et puis maman était si pleine de contradictions, comment ne pas devenir fou ?! Alors j'ai fait semblant d'être un bon-petit-garçon-pour-sa-maman, un petit garçon pas du tout « vicieux », qui ne s'intéressait vraiment pas du tout aux filles, ni à l'entrejambe. Mais au fond de moi, j'imaginais tant de choses... C'est d'ailleurs à peu près vers la même époque que j'ai commencé à m'intéresser au feu, allumer de mignons petits feux avec des allumettes chipées dans la cuisine. Des petits feux que je maîtrisais toujours très bien, car je prenais soin de creuser avec mes doigts comme une petite cheminée dans la terre douce, mais des petits feux qui faisaient très peur à maman...
C'est vers dix ans que j'ai découvert, dans une encyclopédie médicale, que le sexe fendu des filles différait énormément de celui des poupées en plastique... »

Le récit du traumatisme est construit de façon à le faire apparaître tel un coup de tonnerre dans un ciel d'été. Cependant, le contexte répressif était là bien avant, avec les messages analogiques réprobateurs de la mère, les attitudes parentales répressives, et c'est tout cela qui a empêché à ce petit garçon de cinq ans, l'accès à une libre expression fantasmatique sous une forme ludique partagée.

Au contraire, son angoisse, avant même le traumatisme, lui faisait craindre toute approche de la sexualité. Par peur, il ne pouvait pas jouer avec la plus grande des filles, celle qui pourtant lui plaisait. Il fut contraint de se rabattre sur la plus petite, celle de trois ans et de se cacher, honteusement, avec angoisse, derrière la maison, isolé, dans une cage à lapins. Le choix de l'objet pédophile, aussi incroyable que cela puisse paraître, nous pouvons l'apercevoir ici dès l'enfance du sujet : à cinq ans il était déjà poussé à choisir une fillette de deux ans sa cadette. Cela signifie bien que le surmoi hétéronome contraignant et angoissant était déjà en grande partie là, bien avant la scène traumatisante d'humiliation, et sa présence exigeait qu'il choisisse un objet suffisamment jeune et immature pour ne pas craindre d'y retrouver le surmoi projeté.

Quant au traumatisme lui-même, la scène qui a scellé à jamais le surmoi maternel injecté, c'est un classique du genre : la personne de l'enfant y est totalement bafouée, l'humiliation et la blessure narcissique sont massives. La rage et la haine envers la mère

apparaissent aussitôt. À la suite du traumatisme répressif, la fixation pédophilique est immédiate : voir le sexe des filles, même avec l'autorisation de la mère (et surtout avec cette autorisation) est devenu impossible, par contre, il y a la fascination angoissée pour ce sexe et l'entrée dans le monde de la duplicité, qui sauve certainement le sujet de la psychose.

Apparaissent aussi les premières transgressions perverses, inquiétantes pour la mère, les jeux avec le feu, mises en scène symboliques du désir, de l'excitation et de la pénétration digitale du sexe féminin (les petites cheminées creusées dans la terre).

Pour conclure cette section, nous pouvons dire qu'il existe donc deux types de traumatisme sexuel pédophile de l'enfant : en positif, l'attentat sexuel qui consiste (pour ne considérer ici que les aspects psychiques) en une injection massive de fantaisies sexuelles adultes déstabilisantes, induisant une contre-réaction surmoïque autonome ; en négatif, l'injection surmoïque massive (qui n'est finalement qu'une formation réactionnelle de l'adulte face à ses propres désirs pédophiles (souvent incestueux), eux-mêmes lutte contre son surmoi…). Dans les deux cas, nous obtenons, pour l'enfant devenu adulte, une charge surmoïque énorme contre laquelle celui-ci devra lutter (pour préserver sa propre existence psychique), généralement en reproduisant le traumatisme, en positif ou en négatif.

4 – LE DUR COMBAT DE LA PERVERSION SEXUELLE

Si la lutte contre le surmoi est le motif général de toutes les fantaisies sexuelles, la perversion sexuelle met en scène ce combat dans la réalité. Le choix d'objet pédophile, comme nous venons de le voir, est très clair sur ce point : face à un adulte, l'enfant, de par sa faiblesse et son immaturité, garantit l'impossibilité de faire miroir à une quelconque projection surmoïque. Il faut un surmoi d'une extrême puissance (et certainement des éléments psychotiques dans la personnalité), pour que même un enfant soit le réceptacle d'une identification projective surmoïque au point de devoir lui obturer les yeux, le bâillonner et l'attacher et, finalement, le tuer.

Pour le pédophile « moyen », être enfant suffit amplement pour se sentir en sécurité vis-à-vis du surmoi. Dans ce combat, joué dans la réalité (et plus seulement au niveau de la fantaisie), on imagine sans peine la gradation et l'éventail des objets sécurisants, *objets de conjuration anti-surmoïque* : l'enfant immature, la jeune fille, ou le jeune garçon, intimidés, les sujets dans des contextes de contrainte

(viol, milieu éducatif, milieu de la hiérarchie professionnelle, contextes de troubles sociaux, de guerre civile) ; mais encore, la satisfaction sexuelle exclusive avec les seules fantaisies et les fétiches et à l'extrême, il y a la nécrophilie qui se garantit, auprès du cadavre, de tout risque surmoïque exprimé !

Dans la compilation d'entretien qui va suivre, on retrouve notre précédent patient qui, quelques vingt-sept années après son traumatisme surmoïque de la « Cage à lapins », nous explique sa fascination durant un passage à l'acte voyeuriste pédophile.

> *« Un certain soir de février, vers dix-sept heures, par un petit temps doux et pluvieux, sur le parking d'un petit supermarché, lorsque le jour commence à pâlir. Je l'ai vue traîner ici ou là, je ne sais plus. Une petite fille de sept ou huit ans, mignonne, un peu blonde, avec son collant bleu troué au genou. Après coup, j'ai compris qu'elle hésitait, que sa mère avait dû lui dire : « mais vas-y, tu n'as qu'à faire entre deux voitures ». Car par ce temps humide, elle avait envie de faire pipi et n'osait pas.*
>
> *Lorsque je sortis avec mon caddie plein, je la vis à nouveau, retourner au magasin. Le temps que je décharge mon caddie dans la voiture et deux voitures se rentrèrent dedans, pas méchamment, juste un peu de tôle froissée. D'un côté une frêle jeune fille avec sa petite voiture, pas trop paniquée. De l'autre, un monsieur d'âge mûr, avec sa grosse berline et qui lève les bras au ciel en rouspétant. Tout en déchargeant le caddie, le preux chevalier qui sommeille en moi surveille ce couple improvisé et temporaire, prêt à défendre la jeune fille contre le vilain monsieur (qui est de plus en tort au strict point de vue du code de la route). Le monsieur se gare et sort sa liasse de constat amiable, tout va bien. Je range mon caddie vide, je monte dans ma voiture, je démarre, je recule, j'avance un peu et je la vois, à nouveau... la petite fille. Elle s'est glissée entre deux voitures et au moment où je passe lentement à sa hauteur ses mains sont déjà sur ses hanches, hésitante, elle ne fait pas attention à moi. Je passe et une fraction de seconde après quelque chose en moi me dit d'arrêter et je regarde en arrière, je ne la vois plus, elle s'est accroupie entre les voitures. Aussitôt je recule et j'arrive à nouveau à sa hauteur.*
>
> *Elle est à demi accroupie, me tournant le dos de trois quart. Ses fesses sont complètement dénudées, complètement et un fort jet d'urine ne tarde pas à s'écouler sous elle. Elle est là toute cul nu, devant moi et je suis tranquille, je peux la regarder. Le parking n'est pas encombré de gêneurs, les deux-trois personnes qui traînent regardent les voitures défoncées, une vieille dame, elle aussi chevaleresque, semble demander à*

la jeune fille à la petite voiture si elle n'a pas besoin d'aide (contre le vieux monsieur ?) et moi je regarde, tranquillement. Car c'est cette tranquillité, cette impunité certaine qui est suave et agréable, comme une bonne pâtisserie au salon de thé avec une amie gaie et amoureuse.
Cela ne dure pas longtemps, le temps d'un orgasme, façon de parler, je n'ai fait qu'effleurer mon sexe. Elle n'a pas encore fini, du pipi se libère encore de son ventre, mais elle sent mon regard, ou entend le ronronnement de ma voiture et elle tourne sa tête vers moi et me regarde, un peu choquée… Quel plaisir de soutenir ce regard, sans danger aucun ! Avec un aussi petit reproche, tout petit, tout mignon. Elle me regarde, dans les yeux, alors qu'elle est cul nu et qu'elle fait pipi devant moi et que j'alterne entre ses yeux et ses fesses exhibées et que je peux lui sourire. Elle ne m'est d'aucune menace et mon plaisir mental est immense : je peux me payer le luxe d'accueillir en moi, sans danger, sa réprobation et, bien au contraire, la honte qu'elle voudrait me faire sentir, reste sa propre honte, sa propre humiliation, sa propre pudeur blessée. Et elle urine toujours, me regarde toujours, voudrait me faire tourner le regard, alors qu'au contraire je me nourris de son regard, autant que de ses petites fesses rondes et blanches, toutes écartées, toutes tendues, offertes. Une femme adulte m'aurait blessé, m'aurait remis en face de cette mère stupide et haineuse, blessante, meurtrière, « castratrice » disent les psychanalystes. Là, une petite fille est sans danger, je peux continuer à la regarder, ma propre honte hideuse, sournoise et omnipotente, dort sagement, elle me fout la paix ! Et c'est comme ça que je peux enfin jouir un peu dans ma pauvre vie de paumé, solitaire, cueillir cette fleur, cet ange qui « pisse » un instant, ce souffle de l'esprit ; jouir au happening *involontaire de cette petite fille qui urine, cul nu, entre deux voitures, sur le parking d'un supermarché. Très vite elle se rhabille, remonte sa culotte sur ses fesses rondes, remonte son collant bleu troué au genou et je pars, quand elle part… »*

Nous pensons que le récit de ce sujet est suffisamment explicite pour faire comprendre au lecteur ce que représente la soudaine libération de la lutte intérieure contre le surmoi. La fascination pédophile trouve ici tout son sens : le regard réprobateur de la fillette n'est pas suffisant pour éveiller le surmoi de cet l'homme et face à cette enfant immature, dans une situation de transgression voyeuriste (qui renvoie par ailleurs au traumatisme de la « Cage à lapins »), son surmoi hétéronome ne peut être projeté sur l'enfant, ce surmoi maternel « stupide, haineux, blessant, meurtrier,

“castrateur” », lui « fout la paix », ce qui est l’occasion pour notre sujet de vivre une sorte de jouissance psychique, presque une extase.

Cette scène doit nous amener à deux remarques importantes : 1) nous voyons très nettement comment ici l’occasion a fait le larron. Sans préméditation, il a fallu les circonstances improbables de cette rencontre entre l’homme et la petite fille qui avait envie de faire pipi et l’accident de voiture sur le parking d’un supermarché pour créer une atmosphère de diversion et provoquer ainsi le passage à l’acte. Une sorte de configuration existentielle s’est mise en place et il a fait marche arrière, pour regarder la fillette en train d’uriner. Cela nous montre, d’une part, comment une fantaisie inconsciente destinée à lutter contre un trauma surmoïque, reste psychiquement active en permanence et peut déclencher à tout moment le passage à l’acte, sans prévenir et, d’autre part, cela nous aide à comprendre comment une telle fantaisie met le sujet à la merci de n’importe quelle circonstance « inspiratrice » ; 2) on comprendra aussi, en se rappelant le cas du meurtre pervers décrit par Balier (1996[a]: 11-14), que la capacité de ne pas ressentir le surmoi chez l’enfant peut ne pas exister pour certains sujets. Pour ces sujets, même un enfant immature représente un danger surmoïque et le meurtre se profile alors comme destruction de ce danger.

Prenons à présent le contre-exemple assez typique de l’exhibitionniste. Que recherche donc l’exhibitionniste au travers de son acte ? *« … quelqu’un qui le regarde, quelqu’un dont l’anonymat protège la véritable identité de la personne recherchée. Ce quelqu’un c’est n’importe qui, mais il faut tout de même qu’il soit touché, voire effrayé, c’est une question d’existence pour l’acteur. L’indifférence le tuerait. »* (Balier, 1996[a]: 131). Au premier abord cela ne semble pas coller avec notre modèle : voilà quelqu’un qui recherche un miroir surmoïque ! C’est que l’exhibitionnisme est sans doute la moins grave des perversions. Ici le surmoi injecté-projeté est suffisamment modeste pour permettre ce petit jeu de l’exhibition, mais attention, ce « n’importe qui » ne doit pas faire « n’importe quoi » : la réprobation morale doit être homéopathique, dans le *choking* et non dans une véritable répression, ou pire dans la moquerie, le rire. *L’exhibitionniste se vaccine du surmoi maternel inoculé avec le surmoi atténué de sa victime.*

Et cette « question d’existence », est bien le motif profond, premier, de cette lutte contre le surmoi. Examinons à ce titre une hypothèse audacieuse. Sortons un moment du champ de la perversion, entrons dans celui, bien nommé, de la « normalité » (et

vous noterez que nous succombons, nous aussi, à la compulsion de tous les chercheurs en sciences humaines, qui est de toujours mettre « normal » et « normalité » entre guillemets, à croire que ces mots ont quelque chose de pas très « normal »…). Pourquoi avons-nous besoin d'une vie sexuelle ? Nous voulons dire, hors du champ de la procréation, pourquoi cette gymnastique sexuelle anticonceptionnelle ?

Par besoin d'orgasme ? Celui-ci est toujours à peu près égal à lui-même et s'il ne s'agissait que de plaisir, les lois de la neurophysiologie l'auraient épuisé depuis bien longtemps (et puis la masturbation nous éviterait bien des tracas…). Peut-être s'agit-il d'amour alors ? N'est-ce pas d'ailleurs ce qui reste d'une relation (d'amour véritable) lorsque le sexe s'en est allé ? Nous touchons au but.

L'audacieuse hypothèse de Lichtenstein (1961) est que *« l'une des principales fonctions de l'hétérosexualité « non procréatrice » est le maintien du sentiment d'identité »* (McDougall, 1978: 43). Et pour être audacieux jusqu'au bout, ne faudrait-il pas classer comme perversion (ou proto-perversion) cette hétérosexualité « non procréatrice » (d'ailleurs, les chefs religieux ne nous contrediraient point sur ce point, quoique pour d'autres raisons que nous ne partageons pas[31]) ? McDougall reconnaît que pour le déviant sexuel il existe aussi ce souci du maintien du sentiment d'identité : *« Sa perpétuelle recherche d'une confirmation de son être destinée à contenir l'angoisse qui s'empare de lui lorsqu'il se voit menacé de perdre ses repères identificatoires peut même l'emporter sur les visées libidinales et agressives au cours de son rituel sexuel »* (ibidem). Et de souligner combien la perversion est « identifiée » à l'identité du sujet, le déviant se ressentant *né* comme tel.

Ainsi, dans la perversion se rejoignent la lutte contre le surmoi et la lutte pour l'existence, car nous avons là la même lutte, le même combat de l'être humain pour sa survie psychique. La lutte implique l'hostilité, la mise en œuvre d'une nécessaire « violence fondamentale » (Bergeret, 1984) pour laquelle l'autre devient la « souris du chat » : on s'amuse avec, on s'en sert comme d'un jouet, jouet de nos fantaisies. Parfois on le tue à ce jeu, mais c'est une sorte d'accident, un tragique effet secondaire de l'expérience, pas le vrai but du jeu qui est personnel et narcissique.

---

[31] Ce qui sauve d'ailleurs cette sexualité au service de l'identité, c'est que basée justement sur l'amour, elle culmine sur le dépassement de ce besoin d'identité dans l'amour désintéressé porté à l'autre.

La perversion prend ainsi une ampleur générale. Comment expliquer, dans ce monde de passions tourmentées, nos investissements massifs sur la tâche de contrôler, de dominer, d'avoir une emprise sur autrui ? Ne retrouve-t-on pas là, dans les emprises politiques, économiques, commerciales, idéologiques, religieuses, institutionnelles, groupales, sectaires, scientifiques, culturelles, familiales… ce même mouvement de la recherche désespérée d'une identité, d'une existence qui passerait par le pouvoir, la force, la puissance et l'affiliation, la soumission d'*alter* ? La perversion, la volonté délibérée de faire mal à autrui, cette *pulsion d'emprise*, quelles que soient les voies utilisées pour aboutir, est une donnée constitutive de l'être humain (Freud, 1928). Ce n'est pas un constat pessimiste, car la perversion côtoie aussi bien l'altruisme, la générosité et l'amour, mais c'est un constat réaliste, d'une donnée irréductible chez l'homme. *Caïn avait-il peur de ne pas exister suffisamment ?*

La perversion sexuelle semble elle-même inéluctable. Elle peut bien prendre des formes légères, inexprimées, rester enfouie secrètement au fond de nos âmes, elle est toujours là, pour chacun d'entre nous. Lorsqu'elle émerge, parfois brutalement, atrocement, scandaleusement, d'autres fois insidieusement, avec art et finesse, ses auteurs semblent épouser toute la palette des caractères humains.

On y trouve bien, au premier plan, les individus « pathologiques », les psychopathes et autres caractères pervers, personnalités asociales ; mais on glisse peu à peu vers ce monsieur (ou madame) « tout-le-monde » consternant, ces fameux larrons qui trouvent, souvent sans vraiment la chercher, l'occasion.

Par exemple, la pédophilie est bien souvent l'apanage de personnes suffisamment équilibrées pour avoir les moyens de leur passion (achats coûteux de pornographie pédophile (ou pire !), tourisme sexuel...), pour avoir longtemps le pouvoir de la « couverture » sociale et institutionnelle de leurs crimes. Les professions les plus élevées et honorables y sont représentées : *« Tout un chacun peut se révéler pédophile »* (Bouillon, 1997). Cette universalité, cette ubiquité de la perversion est sans doute la meilleure preuve qu'elle n'est pas créée par l'homme, mais qu'elle le fonde.

On se prend à rêver, après la description de ces « mères surmoïques », de ces « pères absents » (comme d'autres rêves de rétablir un ordre moral supérieur, sans se rendre compte que l'emprise d'un ordre moral supérieur est **déjà** de la perversion), de mesures préventives efficaces. Même si le système éducatif familial

peut encore s'améliorer, il est des emprises qui ne pourront jamais être dépassées. Aucun parent ne peut donner à ses enfants une éducation exempte de frustrations, de traumatismes, de souffrances, car eux-mêmes doivent lutter contre leurs propres désirs d'existence, désirs qui les conduiraient facilement à la pédophilie incestueuse s'ils ne contre-investissaient pas leurs enfants d'une hostilité éducative parfois traumatisante : le « c'est pour ton bien » est aussi un « c'est pour mon bien ».

Le mal *« se pose comme donnée brute, universelle, irréductible, transhistorique »* (Zagury, 1996: 90) et, en ce sens, il défie la recherche, la compréhension que l'on voudrait lui appliquer. C'est que la question du mal causé à autrui rejoint celle du narcissisme, nécessairement, car l'acte de méchanceté relève d'un déni de l'autre qui renvoie, en miroir, au déni de soi.

Le processus est retrouvé inversé dans la prescription chrétienne fondamentale : *« Tu aimeras ton prochain comme toi-même »*, ce qui signifie bien que l'amour narcissique est le modèle de l'amour altruiste. L'amour altruiste serait un amour calculé, même si le contrat est implicite. On aime, on protège, on est responsable et l'on gratifie, parce qu'en retour on recevra d'autrui tout cela ; et si on ne le reçoit pas, l'altruisme se trouve tout de même récompensé par la confirmation de notre existence. Aussi, faire le mal, c'est rompre un tel contrat, chuter dans l'immédiateté du plaisir égoïste et ne plus voir les conséquences à long terme du mal en retour sur soi. C'est du narcissisme à courte vue, sous le principe de plaisir et non de réalité.

En ce sens, on pourrait considérer que la mauvaise action (mauvaise non pas dans un sens moral, mais dans le sens de la souffrance infligée à autrui) relève d'une distorsion dans la perception de soi et de la réalité : on ne cherche plus à se protéger soi-même en protégeant autrui, on dénie l'autre, on refuse la réalité des conséquences de nos actes, on croit pouvoir y échapper et cela ressemble à quelque chose de l'ordre du délire à bas bruit, de la psychose. Une psychose narcissique... ? Cependant, il ne nous faut jamais oublier que la haine et le mal fait à l'autre partent du même motif qui nous fait aimer l'autre : confirmer notre existence.

L'évidence d'une *pulsion d'emprise* chez l'homme, d'une *violence fondamentale*, est un nouveau scandale, une nouvelle vexation dans le pénible regard que la science psychologique jette sur nous-mêmes. Le mal ne pourra que se poursuivre tant que l'humanité refusera de voir le plaisir qu'elle éprouve à faire du mal. Par ce refus elle cache sa propre vérité sur elle-même, elle psychotise et clive son monde en

« bons » et « mauvais » et poursuit son stupide *Western* dichotomique, les yeux grands fermés. Voir en face que l'on peut jouir du mal que l'on commet, parce que cette jouissance correspond à l'effondrement de barrières intérieures, est le premier pas vers l'idée, non pas de punir son voisin, mais de se contrôler soi-même.

Nous l'avons vu dans la fantaisie sexuelle : le mal est nécessaire. Comme dans l'humour, il faut une victime expiatoire, un écran de projection, un autel sacrificiel, sur lesquels pourra se jouer l'acte libérateur de nos emprises internes. Nous sommes contraints d'introduire l'hostilité dans nos fantaisies afin de *« transformer l'ennui en excitation »* (Stoller, 1985: 12), afin que *« la perversion transforme la haine en victoire »* (ibidem: 72) sur nos traumatismes passés et leurs auteurs. Non seulement cela, mais notre lutte interne, inhérente à notre être psychique, entre le désir et l'interdit, a besoin de s'alimenter à la haine, à cette hostile ardeur du combat, pour pouvoir nous mener vers les victoires sans cesse répétées qui servent à confirmer le fait, apparemment si fragile, que nous existons bien. Ce *« désir d'humilier comme thème essentiel de l'érotique »* (ibidem: 19) est le témoin incontestable de notre lutte anti-surmoïque telle qu'elle apparaît aussi bien dans les perversions profondes, pathologiques, que dans la pornographie de la vie quotidienne.

La perversion possède ainsi *« une double fonction défensive »* (Balier, 1996[a]: 161), soit par rapport à l'angoisse de castration, soit par rapport à l'angoisse d'anéantissement narcissique. Cette double angoisse, générée par l'impact du surmoi hétéronome sur la personnalité, se présente ainsi comme problématique sexuelle tout d'abord, celle de la sexuation du sujet, est-il mâle ou femelle ? Puis, comme problématique de l'être lui-même du sujet, est-il existant ou non existant ? Ces deux problématiques se rejoignent finalement sur la problématique commune du lien à l'objet, à l'autre. Car de ma nature mâle ou femelle va dépendre le désir de l'autre à mon égard et ce que je peux en attendre, car de la présence ou absence de l'autre vont dépendre ces sources de stimulations qui me font exister au-delà de la mort intérieure. Ces deux problématiques, celle du sexuel et celle du narcissisme, sont intriquées dans celle de l'objet, car l'objet est avant tout objet sexuel, au centre de nos stimulations sexuelles, en atteste nos fantaisies qui ne sauraient exister sans la troupe de nos acteurs intimes.

Ici, deux questions sérieuses se posent à nous : celle de la perversion sexuelle face aux normes et celle des fantaisies sexuelles comme actes de création. En effet, nous n'avons toujours pas résolu

cette gênante incohérence : il existe, d'un côté, une sorte de *modèle standard* de la sexualité (le fameux « acte sexuel "normal" freudien »), mais auquel tout le monde déroge, que ce soit en pensée et/ou en acte. Le problème est qu'au-delà du *modèle standard* se pose la question du mal, de la perversion et de la perversité et le mariage des deux mots perversion et sexualité, dans perversion sexuelle, conduit tout simplement à étendre celle-ci à l'humanité entière.

La seconde question, prolonge la première, en nous montrant que, d'un autre côté, nous ne saurions envisager, si perversion sexuelle universelle il y a, nous en prémunir dans la mesure où celle-ci apparaît comme un *« essai d'autoguérison »* (McDougall, 1978: 81), possédant ses légitimes vertus curatives et toute sa valeur esthétique d'une création originale. C'est à la sexualité comme acte psychique créateur fondamental que nous devons nous attaquer à présent.

5 – DES NÉOSEXUALITÉS AUX EGOSEXUALITÉS

La sexualité est une « *affaire d'esthétique* » : « *d'opinion, de penchants, de styles, de forme, névroses, interprétations, fantasmes, significations, goûts* » (Stoller, 1985: 67). Son idiosyncrasie doit déjà nous suggérer qu'elle est autre chose qu'une étiquette à coller sur le dos des individus, aussi nombreuses et subtilement variées que soient ces étiquettes. Et quant aux deux extrêmes du continuum entre « normalité » et « pathologie », nous savons qu'elles ne sauraient nous satisfaire : la sexualité est sur le continuum, pas aux extrêmes qui ne sont qu'assomptions théoriques. *« La plupart des individus vivent leurs actes érotiques et leurs choix d'objet comme "ego-syntoniques", qu'ils soient jugés ou non par autrui comme "pervers" »* (McDougall, 1996: 218). Le symptôme ne se définit donc, au départ, qu'en référence à la souffrance du sujet, soit la souffrance intime de la confrontation à ses penchants, soit la souffrance secondaire de l'interférence de ces penchants avec le social et ses normes.

Or, ces deux souffrances ne sauraient être confondues. Car l'une renvoie à l'adaptation du sujet à lui-même, soit dans la recherche d'une cohérence intime, soit dans l'inspiration du changement, les deux ayant valeur d'une explicitation de soi à soi ; tandis que l'autre souffrance renvoie à l'adaptation du sujet au social, là où sont mis en balance la norme intime et la norme commune, où le changement peut survenir d'un côté comme de l'autre.

L'activité et les choix sexuels sont pour tout un chacun de nature polymorphe, hétérosexuels ou homosexuels : *« ... une variété infinie*

de scénarios érotiques, d'objets fétiches, de déguisements, de jeux sadomasochistes, etc., qui sont des sortes d'espaces privés dans leur vie amoureuse et ne sont ressentis ni comme compulsifs, ni comme indispensables pour arriver au plaisir sexuel » (ibidem: 217-218). Lorsqu'une exclusivité et une compulsivité apparaissent, le problème n'est jamais le fond de l'expression sexuelle, mais la douloureuse contrainte de cette exclusivité et de cette compulsivité. Elles-mêmes ne sauraient, en tant que symptômes, être assujetties à une norme, dans la mesure où le symptôme est le moyen découvert et créé par le sujet pour assurer son identité sexuelle, mais encore sa survie psychique (ibidem: 218).

« Afin de mettre en valeur leur caractère novateur et l'investissement intensif que ces inventions érotiques requièrent, je les ai nommées "néosexualités" » (ibidem: 219). McDougall réserve alors le terme de perversion [sexuelle] *« uniquement à certaines formes de relations – c'est-à-dire à des relations sexuelles qui sont imposées par un individu à un autre non consentant (...) ou non responsable (...),* [des relations] *au cours desquelles un des partenaires est complètement indifférent à la responsabilité, aux besoins et aux désirs de l'autre »* (ibidem: 220). Ainsi, le concept de néosexualités nous permet-il cette salutaire clarification entre le sexuel et le pervers.

La perversion est bien l'emprise malfaisante exercée sur autrui, dans le déni de son autonomie, de sa sensibilité, de ses désirs et de ses goûts, de ses souffrances, de son niveau de maturité, de sa personnalité. La sexualité, de son côté, est une forme d'expression ludique, créatrice, inspirée par les fantaisies sexuelles, elle sert la relation aux autres, comme à soi-même, dans son infinie variété. Aussi, pour la perversion, la sexualité n'est-elle qu'un moyen, parmi d'autres. Il n'y a pas de perversion sexuelle, il n'y a qu'une perversion qui prend le sexuel comme moyen d'emprise et de jouissance. Du côté de la sexualité et de son effervescence, le critère de « pathologie » n'est plus dans sa forme, sa déviance, mais dans son egodystonie et les souffrances liées à son exclusivité et à sa compulsivité. C'est bien cette césure, séparation, du sexuel et du pervers qui nous permet d'assainir et de dépasser le faux problème d'une perversion et d'une sexualité confondues.[32]

Nous adhérons entièrement au concept de *néosexualités* de McDougall ; cependant, même s'il ne s'agissait que d'une question, en

[32] C'est bien ce que les auteurs du DSM-5 ont en tête en distinguant désormais entre « paraphilie » et « trouble paraphilique ».

quelques sortes, « épistémonomique »,[33] nous voudrions aller plus loin que ne le fait l'auteur en proposant à notre tour le concept de « egosexualités ». C'est que néosexualités, bien qu'il porte dans sa définition l'originalité d'une invention du sujet, garde tous les relents de la nouveauté (néo) qui émerge de l'ancien. Nous y sentons encore, quoique de façon très atténuée, les bases du *modèle standard* sur lesquelles il s'érige, évoquant une possible querelle des « anciens et des modernes » à la sauce sexuelle.

Pour McDougall les néosexualités *« se construisent au cours de l'enfance dans le but de donner un sens à ce qui apparaît "insensé" ou qui mobilise l'épouvante autour de l'acte et des relations sexuelles »* (ibidem: 228). Pour l'auteur, la base inspiratrice et créatrice des néosexualités part du pathos parental, le fait de ne pas avoir *« transmis à l'enfant l'image d'un couple harmonieux, ni psychologiquement, ni sexuellement »* (ibidem: 228). Aussi, les néosexualités gardent-elles très fortement cette connotation du symptôme comme moyen d'autoguérison, comme *« tentative de renforcer l'identité sexuelle et d'accéder au plaisir, malgré les incohérences de ce qui a été transmis par le discours ou l'inconscient bi-parental à l'enfant »* (ibidem: 229).

Sans pour autant remettre en question cette fonction d'autoguérison des néosexualités (et qui concerne plus particulièrement leurs modalités addictives, avec exclusivité et compulsivité), nous voudrions, en passant du préfixe « néo » à celui de « ego », retirer aux sexualités toute leur connotation pathologique et souligner bien plutôt leur caractère éminemment sain d'une fonction créatrice à l'œuvre chez tout être humain. Avec le préfixe « ego », nous voulons renvoyer le concept exclusivement et fondamentalement à l'originalité de l'individu, du sujet. D'où le changement de perspective : les egosexualités ne sont pas des émergences pittoresques et exotiques issues de l'inamovible *modèle standard*, mais elles sont bien au fondement de toute la sexualité humaine, le *modèle standard*, lui-même, n'étant qu'une des egosexualités parmi les autres.

Par le terme d'egosexualités (on notera que l'orthographe en est toujours plurielle pour le concept général, le singulier servant à mentionner l'une des egosexualités) il s'agit de renoncer massivement, universellement et définitivement à toute ambition de

[33] Nous proposons d'appeler « épistémonomie » la science des normes en science, qui traite, entre autres choses et pour ce qui nous concerne ici, de l'esthétique pragmatique de la dénomination des concepts.

définition d'une normalité en matière de sexualité, psychique ou comportementale, chez l'être humain.[34] L'anormalité, le déviant, disparaissent alors et la pathologie se mesure à l'aune de l'egodystonie et de la sociodystonie d'une sexualité. Si la première est facile à évaluer (le sujet souffre-t-il de ses penchants sexuels, en soi – en soi, car il faut distinguer cette souffrance primaire d'une souffrance secondaire liée aux contraintes sociales, ce qui nous renvoie à la sociodystonie), la seconde pose davantage de problèmes, car nous sommes face à un système complexe où les egodystonies collectives nourrissent, par le biais des répressions et des ségrégations, les sociodystonies.

La sociodystonie sexuelle survient lorsqu'un sujet ne peut partager avec autrui[35] son egosexualité, c'est là une définition. Cette individualisation totale de la sexualité pose le problème de la norme, qui est un problème moral. Or, le point de vue de l'egosexualité est justement qu'il ne saurait y avoir de norme sexuelle et partant, la perversion sexuelle, en tant que déviance, n'existe pas. Toute la confusion vient de ce que nous avons confondu jusqu'à présent le comportement sexuel avec le crime de non-respect de la liberté et de l'intégrité de la personne. En d'autres termes, le seul crime est le non-respect de la personne, la sexualité n'est qu'un instrument, parmi d'autres possibles, de ce crime. La déviance sexuelle est crime lorsqu'elle est imposée à autrui et qu'elle le traumatise, comme une egosexualité qui n'est pas la sienne et qu'il ne veut pas connaître.

C'est comme si, pour chaque être humain, sa sexualité était aussi personnellement caractérisée que son odeur ou ses empreintes digitales. Les egosexualités tournent bien autour de grands *patterns*

---

[34] Force est de constater et saluer l'apport essentiel de l'internet en la matière : des millions de sites pornographiques, des milliards de contenus pornographiques, des milliards de dollars de chiffre d'affaire, des millions de clients occasionnels ou habituels et une effervescence « scandaleuse » de thématiques « paraphiliques ». Il n'était désormais plus possible de maintenir l'équation « préférence sexuelle et pathologie ». D'où la sage et incontournable distinction opérée par le DSM-5 : toute la sexualité humaine est paraphilique (y compris l'amour hétérosexuel, position du missionnaire, dans un lit, la lumière éteinte et sans bruit, c'est de la « normopathie sexuelle » !), seules l'egodystonie et/ou la sociodystonie signent la pathologie, dans le trouble paraphilique.

[35] On entend ici par « autrui » un autrui légal, suivant une culture, une morale et un système de lois donnés. En Occident on parle ainsi du « entre adultes consentants ».

universels, ne serait-ce que parce qu'elles sont bâties sur les enjeux de la lutte contre le surmoi, mais elles comportent pour chacun d'entre nous un noyau central particulier autour duquel peuvent graviter, fluctuer de façon chaotique, ses variantes infinies.

L'ensemble évolue dans le temps et selon la maturité, la vieillesse, suivant une dérive originale, marquée des expériences de la vie et de ce que le sujet en aura retiré. Le noyau central des egosexualités est fait de l'ensemble de tous nos complexes psychiques, forgés au feu de notre histoire personnelle, des conditions de notre vie familiale, de notre éducation puis, plus tard, des rencontres et des expériences que nous ferons. Nos egosexualités sont si différentes d'un individu à l'autre, qu'avec Stoller nous pouvons dire qu'il n'existe rien de tel que l'hétérosexualité, ou l'homosexualité (1985: 218-219). Il y a des hétérosexualités, des homosexualités, des sadomasochismes, des fétichismes… le pluriel étant toujours de rigueur.

Les egosexualités sont, par définition, strictement egosyntones. Le sujet ne crée pas à proprement parler son egosexualité, car elle est déjà là, elle est lui, il ne fait que la laisser plus ou moins émerger. Toute dissonance (donc passage à l'egodystonie) provient du conflit qui peut apparaître entre l'egosexualité du sujet et celle d'un autre, cette dernière pouvant représenter un *modèle standard* culturellement prédominant, sans pour cela que l'on puisse lui attribuer plus de valeur ou d'importance qu'à n'importe qu'elle autre egosexualité. Dans la vie du couple, la force et le maintien de la relation résident dans la conjonction harmonieuse des egosexualités respectives. La régulation et l'ajustement passant, comme nous le savons à présent, par le jeu des fantaisies sexuelles.

Toute egosexualité est choquante, voire traumatisante, pour autrui. Parfois elle l'est pour le moi lui-même, qui résiste et n'ose pas regarder en face son egosexualité (egodystonie par conflit interne). Alors il s'affilie de façon rigide et pathétique au *modèle standard* qui représente une réaction collective à la peur qu'ont la plupart des humains vis-à-vis de leur egosexualité : la peur d'être soi-même. Ce problème de la peur, et donc, de la sorte d'autonomie qui marque toute egosexualité, nous fera poser la question de ce qui contient l'egosexualité dans le psychisme du sujet, quelle instance en est le support ? Car nous doutons que le moi, champ de bataille du conflit psychique, en soit capable.

Nos fantaisies sexuelles sont les mises en scènes de nos egosexualités. À ce titre, sachant leur fonction de régulation de nos relations aux autres, notre egosexualité et celle du partenaire, doivent faire l'objet

d'un partage, d'une acclimatation mutuelle. Souvent, l'interfantasmatisation spontanée, au cours des premières rencontres, détermine le choix du partenaire en fonction des mêmes (ou complémentaires) fantaisies sexuelles sous-jacentes. Aussi, cette collusion fantasmatique préalable est-elle normalement une condition favorable à une acceptation mutuelle des egosexualités.

Cependant, si l'un des deux partenaires (ou les deux) n'acceptent pas leur propre egosexualité (ce qui correspondra à un manque d'élaboration des fantaisies, leur charge d'angoisse élevée, voire leur inconscience), le partage des egosexualités ne pourra pas se faire correctement, entravant le développement de la relation. Au mieux, les deux partenaires s'affilieront sur la ligne de base du *modèle standard* [36] qui finira bien un jour par les lasser et causer leur rupture. Au pire, la relation sera rompue, soit s'instaurera un système où l'un des partenaires domine l'autre avec son egosexualité (généralement sous une forme addictive), l'autre s'affiliant douloureusement à l'egosexualité de son partenaire sur la base d'une angoisse d'abandon, de perte d'objet.

Le couple peut aussi adopter différents *modus vivendi* intégrant un ou plusieurs partenaires extérieurs qui servent exclusivement à l'expression egosexuelle hors du couple : c'est l'amant(e) qui, hormis cette fonction egosexuelle, a peu de chance de passer un jour au rang de partenaire de couple véritable, car il n'est que le moyen et l'écran fantasmatique de l'egosexualité. À ce titre, l'adultère chronique, de par le déni de la personne de l'amant(e), est la première des perversions.

En tant que *superstructures* psychiques, les egosexualités sont les cibles privilégiées des fameuses « solutions addictives » décrites par McDougall (1982: 137 ; 1996: 230s). Elles servent ainsi la gestion hédonique au quotidien et à réparer les blessures et les fragilités narcissiques grâce à l'étayage des stimulations qu'elles procurent. Leur base est tout d'abord fantasmatique. Il s'agit d'un ensemble de représentations structurées, plus ou moins bien élaborées à la conscience et qui servent au départ à lier des représentations éparses, des « théories », des explications que se donne l'enfant, pour donner

[36] Ce modèle représente la ligne de base consensuelle socialement admise. Il correspond aussi à la sorte de sexualité minimale que « théorise » et autorise à ses parents, jusque-là idéalement parfaits et asexués, l'enfant choqué d'apprendre à quelle sorte de gymnastique nocturne ils se livrent !

un sens aux choses, notamment aux choses mystérieuses et angoissantes de la sexualité.

Nous avons vu en détail les fonctions des fantaisies sexuelles, non seulement comme liant psychique, mais encore pour étayer le moi par un ensemble d'idées stimulantes et distrayantes, gérer les états psychologiques du sujet, gérer le conflit de base entre désirs et interdits et enfin, maîtriser nos relations aux autres. L'addiction est donc d'abord psychique, fantasmatique, addiction aux fantaisies sexuelles, avant que d'être une addiction sexuelle. Ce sont les fantaisies sexuelles et toutes leurs élaborations vivantes et originales, qui sont la base créatrice des egosexualités. La complexité et diversité du monde fantasmatique du sujet, reliées à toute la chaîne des conditions historiques de son développement, impliquent la même complexité et diversité de l'egosexualité originale, individuelle, qui émerge de ce monde fantasmatique.

À partir de son egosexualité, le sujet possède un ensemble de sources de stimulations intimes et autonomes qu'il peut utiliser, par exemple en se masturbant, pour compenser les élévations de la souffrance psychique qu'il peut être amené à vivre. Ces sources de stimulations, il peut aussi les partager avec un partenaire, les egosexualités trouvant un terrain commun d'expression au travers de l'interfantasmatisation.

L'addiction egosexuelle est cette « forteresse pleine » de la nécessité fantasmatique de stimulations étayantes. L'individu se nourrit de ses fantaisies sexuelles, puis de ses pratiques egosexuelles, pour colmater son vide narcissique, occulter ses angoisses d'abandon, de morcellement quasi-psychotique. L'egosexualité prend alors des caractéristiques extrêmes de compulsivité et d'exclusivité. Le partage avec un partenaire adulte consentant peut sauver un temps l'addicté de l'inadaptation sociale, de la perversion ; mais les déséquilibres de toute relation addictive, anaclitique, conduisent trop souvent à la solitude (car deux mendiants d'amour ne peuvent rien s'apporter l'un à l'autre), d'où le risque du dérapage pervers, la compulsion à utiliser l'autre non-consentant, l'autre fragile, irresponsable, innocent, immature, comme miroir anti-surmoïque.

6 – L'IMPACT SOCIOCULTUREL DES EGOSEXUALITÉS

Le concept d'egosexualités nous permet de dégager les expressions infiniment variées, mais légitimes, « normales » pourrait-on dire, des sexualités humaines, non seulement des valeurs morales du mal, de

la perversion, mais encore de la pathologie, du symptôme. *« L'homosexualité, comme l'hétérosexualité, est un mélange de désirs, pas un symptôme, pas un diagnostic »*, cette affirmation de Stoller (1985: 233), nous pouvons aussi l'étendre à toutes les formes de « déviance » sexuelle, dans la mesure où elles respectent l'individu, son consentement, sa maturité. Par exemple, le sadomasochisme entre adultes consentants, à condition qu'il n'entre pas dans une relation de couple pathologique dominant-dominé, mais qu'il soit simplement utilisé comme expression de soi (à deux ou à plusieurs !), comme jeu sexuel, ne peut plus être considéré comme immoral ou symptomatique : il s'agit bien d'une egosexualité.

De même pour le jeu pédophile, qu'il nous faudrait appeler « pédoludie », lorsqu'il est un jeu sexuel exclusivement entre adultes consentants (excluant donc totalement l'enfant réel), l'un des partenaires simulant un enfant séduit ou contraint par un adulte. Finalement, toutes les formes actuelles de déviance sexuelle (les paraphilies), en tant qu'egosexualités, sont acceptables entre adultes consentants en y mettant de l'imaginaire, du jeu, de la créativité.

Ainsi, nous ne devons plus confondre une forme particulière d'egosexualité, quelle qu'elle soit, avec la maladie psychique qui s'en empare parfois. Par exemple, le voyeurisme-exhibitionnisme reste acceptable et légitime comme jeu sexuel entre deux partenaires adultes et libres ; et, dans ce cadre, il y a tout lieu de croire que ces egosexualités garderont un caractère limité dans le temps et dans l'investissement que pourront y faire les partenaires.

Par contre, c'est bien la nécessité de répondre à une lutte narcissique intérieure contre l'emprise surmoïque qui peut transformer ces egosexualités en symptômes psychopathologiques, avec compulsion à s'exhiber sexuellement devant (ou à voir dans leur intimité) des personnes non consentantes. Il en est de même pour l'homosexualité qui, dans un contexte social de tolérance, devrait pouvoir s'épanouir sans dommages pour les individus adultes et libres, en tant qu'egosexualité légitime.

Cependant, lorsqu'elle vient s'inscrire dans un registre addictif de réassurance narcissique, qui lui donne une forme compulsive, dans une recherche incessante de nouveaux partenaires, dans la nécessité identitaire de paraître « homo » comme quelque chose de spécial, à la fois revendiqué, mais qui fait problème, alors ce qui doit être retenu n'est pas l'homosexualité comme pathologie, mais la pathologie narcissique qui s'exprime au travers de l'egosexualité homosexuelle

(qui peut d'ailleurs aussi bien prendre la forme d'une hétérosexualité addictive).

Si les egosexualités trouvent à présent une forte légitimité sociale, si nous ne pouvons plus les confondre avec le péché ou la pathologie, il reste cependant le problème central de l'enfant, c'est-à-dire des éventuelles interférences des egosexualités avec les besoins de l'enfant en matière de modèles, d'éducation et d'équilibre familial. Parallèlement au *modèle standard* sexuel (*« coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne du sexe opposé »* (Laplanche, Pontalis, 1967), il existe un modèle familial traditionnel, qui paraît aux yeux de la plupart des sociétés comme **le** modèle absolu : le père et la mère dans une relation hétérosexuelle, socialement légitimée par le mariage.

Ce modèle familial et de couple est censé donner à l'enfant les bases de son éducation, de ses modèles et idéaux moraux, lui procurer l'équilibre psychologique et émotionnel, en faire un homme, ou une femme, capable de reprendre le flambeau de la famille, de la perpétuation de l'espèce humaine et du service à la nation par son travail. C'est, bien entendu, avec intention que nous portons vers un extrême caricatural la description des conséquences idéalement bénéfiques prêtées à ce *modèle standard* de la famille et du couple. La psychopathologie des couples et des familles ne peut, hélas, nous leurrer sur ce point : le *modèle standard* ne possède guère plus de vertus prophylactiques que n'importe quel autre modèle sexuel socialement intégrable !

Les nombreux troubles psychopathologiques d'adultes issus de familles « standard » ne plaident toujours pas pour le *modèle standard* familial. Quant à la perpétuation de l'espèce et au travail… la surpopulation, les égoïsmes économiques et politiques, desservent totalement l'une et l'autre. Même si le *modèle standard* familial nous paraît la référence « naturelle », incontournable, force est de constater qu'il est un modèle qui pose de nombreuses questions, que son apparence comme « allant de soi » est battue en brèche par les problématiques qui s'y développent.

Si le modèle de parentalité hétérosexuel n'est pas sans difficultés, qu'en est-il du modèle de parentalité homosexuel, gay et lesbien ? Depuis 2013, le mariage et le projet d'adoption (ou de procréation médicalement assistée – PMA depuis 2021) sont possibles pour les couples homosexuels en France.[37] Il est donc intéressant de se poser

[37] *https://bit.ly/3GNALL5*

la question des conséquences sur les enfants de tels contextes familiaux homosexuels.

Les revues de travaux scientifiques[38] (Vecho, Schneider, 2005 ; Schneider, Vecho, 2015) sur cette question montrent toute l'inanité des préjugés et stéréotypes tenaces contre ce genre de parentalités. Voir à ce propos l'excellent ouvrage de Martine Gross « Idées reçues sur l'homoparentalité »,[39] l'auteur étant sociologue, mais aussi psychologue clinicienne et thérapeute familiale. Les parents homosexuels ne présentent pas plus de troubles psychiques ou de désordres de la personnalité que les parents hétérosexuels. Les enfants élevés dans des familles homoparentales ne présentent pas plus de difficultés que les enfants de familles hétéroparentales. En fin de compte, toutes les difficultés que peuvent vivre les homoparents et leurs enfants proviennent des conséquences des stéréotypes de la société ambiante et des comportements discriminants, d'opprobre social et d'ostracisme (Sakellarioua et al., 2021).

Qu'en est-il du préjugé sans doute le plus tenace dans les esprits populaires, celui de la contamination de l'enfant, qui serait naturellement à la naissance hétérosexuel et qui pourrait devenir « homo », gay, lesbien, au contact de parents homos ? Les études mentionnées ci-dessus et bien d'autres montrent que cette supposée « contamination » n'a pas lieu. Être élevé par un/des parents(s) gay ou lesbiens ne transforme pas l'enfant en gay ou lesbien.

6 – LE MÉTAMOI : NOYAU LIBRE DE LA PERSONNE

On appelle egosexualité : *une idiosyncrasie sexuelle egosyntone, qui apparaît et se forme durant l'enfance et l'adolescence et qui tend à se stabiliser chez l'adulte, n'évoluant plus que lentement au fil du vieillissement, tout en conservant son noyau central de désir*. Cette définition implique deux points d'importance : 1) le sujet est déterminé par son egosexualité, qu'il détermine en retour en la faisant évoluer, elle est donc la plus pure manifestation de la liberté du sujet, de son autonomie et de sa créativité ; 2) une egosexualité n'est pas une donnée de base, c'est une construction qui comporte sa phase de développement et sa phase d'établissement.

De ces deux points nous pouvons tirer deux conséquences majeures : 1) l'egosexualité de l'enfant doit être préservée de toutes interférences avec les egosexualités adultes, afin de lui garantir

[38] *https://bit.ly/3kdPTYu* (en anglais).
[39] *https://amzn.to/3CRK5Ls*

l'autonomie et la liberté ; 2) les conditions d'éducation, que ce soit dans des familles hétéro ou homo parentales, n'ont pas d'impact sur une egosexualité (de l'enfant), conçue comme une donnée intrinsèque propre au sujet.

Concernant plus spécifiquement la problématique pédophile, bien que l'on puisse observer des pédophilies exotiques culturellement intégrées, comme chez les Masaïs d'Afrique (Zwang, 1974), les Sambias de Nouvelle-Guinée (Stoller, 1985: 138s) ou la pédophilie sous alibi religieux des « petites déesses » en Inde[40] et bien que de nombreux pédophiles avancent de belles « théories » pour justifier leur « amour » des enfants, les conséquences traumatiques très graves sur la santé psychique de l'enfant ne permet en aucune façon d'envisager leur intégration socioculturelle.

Le terme même de « pédo-philie » nous paraît porter à confusion et devrait être abandonné au profit de celui de « pédophobie ». Comme le souligne un auteur : *« ... on peut se demander si le besoin de proclamer la valeur érotique irrésistible des enfants pour un adulte ne serait pas destinée à dénier et remplacer l'insupportable représentation inverse : celle de l'enfant non désiré et indésirable, voire gêneur à éliminer, sur un mode parfois bien proche d'un fantasme infanticide à peine voilé »* (Bouchet-Kervella, 1996: 72).

Les théories pédophiles sont avant toute chose destinées à séduire, d'abord l'enfant, puis le social.[41] Elles parlent d'amour, d'esthétisme, d'art, d'élévation spirituelle, elles prétendent « éduquer » l'enfant, faire son « initiation » sexuelle. Ce faisant, ces théories occultent complètement la sensibilité de l'enfant, son niveau d'immaturité, ses besoins de découverte autonome, ses angoisses face à ses propres désirs, ses confusions entre excitation et dégoût si un adulte se mêle de sa sexualité.

Ces théories refusent aussi de voir ce qui les motive réellement : la lutte de l'adulte contre le surmoi. Cette lutte nécessite l'hostilité, la haine et même si l'initiation pédophile prend figure de jeu, d'un soi-disant « amour », en tant qu'interférence majeure entre les egosexualités de l'adulte et de l'enfant, elle est bien l'expression d'une

---

[40] Sous motif de religion, des fillettes sont désignées comme « divinités », servantes de la déesse (*devadasi*) et livrées à la prostitution. Paradoxalement, elles sont maintenues toute leur vie dans l'opprobre publique, tout en fournissant des revenus à leurs parents et aux prêtres du temple (Sankar Nair Sen, 2005).

[41] *https://bit.ly/2ZW2cRY*

haine pour l'enfant, qui devient écran sur lequel l'adulte projette son surmoi, surmoi qu'il peut alors anéantir, symbolisé dans l'enfant fragile et immature.

Ce que ne peuvent comprendre les pédophiles est que l'anéantissement du surmoi, pour eux si excitant, passionnant, voire extatique, correspond à l'anéantissement intérieur de l'enfant (quand ce n'est pas l'anéantissement total dans le meurtre…). La pédophilie est basée sur une *« confusion de langue entre les adultes et l'enfant »* : ils ne parlent pas le même langage (Ferenczi, 1932: 125s). L'auteur explique remarquablement comment, à partir d'un contexte d'amour entre un enfant et un adulte et des fantaisies ludiques de l'enfant (comme jouer un rôle maternel à l'égard de l'adulte), ce jeu peut prendre une forme érotique, tout en restant toujours au niveau de la tendresse. Pour l'adulte pédophile, il y a confusion entre les jeux de l'enfant et les désirs d'une personne adulte ayant atteint la maturité sexuelle, d'où la défaillance de son contrôle, l'adulte se laissant aller à des actes sexuels sans penser aux conséquences (ibidem: 130).

Ce que nous pouvons ajouter, c'est que cette perte de contrôle n'est pas seulement due à la psychopathologie (aggravée par le stress ou la toxicomanie, comme le constatait Ferenczi en son temps), mais qu'elle correspond à la propre dynamique fantasmatique de l'adulte. Celui-ci ressent une résonance entre ses fantaisies et celles de l'enfant. Beaucoup de ces fantaisies sont en effet presque identiques (maturation sexuelle en moins), dans la mesure où ce qui fantasme en l'adulte c'est l'enfant qu'il a été autrefois.

Tout le problème est que s'il y a bien analogie entre ces deux groupes de fantaisies, il n'y a pas identité absolue, car elles n'ont pas pour support le même psychisme : d'un côté nous avons un psychisme immature, en construction, qui recherche avant tout des jeux identificatoires constructeurs de la personne, avec des visées sexuelles et de plaisir limitées ; tandis que d'un autre côté, on a un psychisme mature (dans le sens de l'évolution temporelle, peut-être pas dans le sens psychologique du terme…), qui vise en premier l'excitation et la jouissance. C'est ce décalage qui est traumatisant pour l'enfant, qui est confronté à une version « adultée » de sa fantaisie et à une excitation (parfois une jouissance) qu'il n'a pas les moyens psychiques de maîtriser et qui le font entrer dans une angoisse anéantissante.

À partir de là, nous devons aller plus loin sur ce terrain de la *pédophobie*. Nous avons vu qu'elle est tout à fait présente dans l'inverse, justement, de la pédophilie : l'attentat surmoïque sur

l'egosexualité de l'enfant. La lutte contre le surmoi chez l'adulte peut prendre ce tour machiavélique qui consiste à tuer l'enfant dans ses désirs et ses pulsions légitimes, en lui injectant un surmoi massif, disproportionné par rapport à son niveau de maturation. Donc, il faut dire les choses clairement : tout comme la pédophilie, les actes éducatifs traumatiques, qui barrent l'accès de l'enfant à son egosexualité, sont eux aussi pédophobiques. Sous des apparences inversées, en fait réactionnelles, nous retrouvons le même fond de haine, le même désir de meurtre (ne serait-ce que narcissique) envers l'enfant.

Ce concept de pédophobie va nous permettre d'éclaircir ainsi bien des choses. Racamier (1995) a proposé que l'on distingue entre l'incestueux et l'incestuel dans les familles. L'incestueux, tout le monde sait de quoi il s'agit : c'est d'abord un acte sexuel pédophobique qui se double d'une emprise d'un père (ou d'une mère, ou d'un parent à peine plus éloigné, comme un oncle, un grand-père) sur l'enfant.

L'incestuel, de son côté, représente la même emprise pédophobique, mais sans qu'apparaisse d'éléments ouvertement sexuels. Il s'agit d'une confusion intergénérationnelle : les enfants sont dits « parentifiés », ils assument des charges d'adultes, entendent des discours intimes d'adultes, partagent des préoccupations d'adultes, ils affichent une pseudo-précocité symptomatique.

Les parents, en revanche, s'infantilisent, jouent le jeu qui consiste à être « copain », « ami » avec l'enfant. Souvent ils réclament à l'enfant un soutien contre leur dépression, leurs troubles psychiques, ils lui confient leurs secrets intimes, notamment en ce qui concerne la sexualité. Dans d'autres cas, sous couvert d'une philosophie libérale, c'est toute la famille qui nage dans la confusion des générations la plus totale : on enlève les portes qui ferment normalement les chambres ou les lieux de l'intimité et n'importe qui peut se retrouver dans un lit avec n'importe qui ; des exigences érotiques, non reconnues comme telles, sont imposées, comme de devoir se déshabiller les uns devant les autres, recevoir des fessées, subir des lavements, un grand enfant est lavé par sa mère et/ou l'inverse, etc.

Cet incestuel est peut-être encore plus ravageur sur le jeune psychisme de l'enfant, car il produit une confusion sournoise, invisible. Les choses paraissent normales, il existe ici une diversion totale, massive, donnant l'impression d'une absence d'érotisme et

chaque acte de confusion est justifié par une bonne raison, une théorie, l'appel au « naturel » désarmant. Si dans la fantaisie la diversion sert l'élaboration et la maîtrise, dans ce passage à l'acte massif de l'incestuel, elle sert l'emprise et la manipulation.

Le paradoxe, avions-nous souligné plus haut, est que ces fameuses « ego-sexualités », par définition egosyntones, donc non seulement acceptées par le moi, mais comme constitutives de ce moi, peuvent effrayer le moi : le moi a peur d'être lui-même. Cette peur doit être soigneusement distinguée de la réprobation surmoïque, car elle peut se présenter au-delà de cette réprobation.

Nous avons dégagé le concept de surmoi autonome comme une organisation psychique cohérente, propre au sujet, créée par lui, et qui se distingue du surmoi hétéronome injecté par l'entourage et les modèles sociaux. Ce que nous voyons à l'œuvre entre les egosexualités, l'effervescence fantasmatique sexuelle et l'autocontrôle surmoïque autonome, c'est toute une dynamique psychique qui s'enracine profondément dans les sources créatrices du sujet et dont, ni le moi, ni le surmoi hétéronome, ni l'idéal du moi, ni même le ça, ne sauraient rendre parfaitement compte.

Le moi nous paraît une émergence plus tardive, une entité essentiellement bâtie sur le défensif et le compromis, mais qui ne saurait expliquer ce qui émerge de fondamentalement créateur chez l'être humain. Aussi, il nous a semblait utile d'inventer et de proposer une nouvelle instance psychique, le *métamoi*, comme source de la créativité humaine, tant au plan du désir (fantaisies, egosexualités), que de l'interdit (autocontrôle autonome).

Ce métamoi peut être défini ainsi : *une instance psychique de la personnalité qui, se plaçant dans le cadre de la seconde théorie freudienne de l'appareil psychique, représente le noyau essentiel, libre, de la personne dans son originalité fondamentale, au-delà des identifications et des interdits introjectés, tout en gardant le contact avec la réalité.*

Le concept de métamoi renvoie à la distinction entre la réalité naturelle et la réalité sociale. La première consiste en l'ensemble des possibilités de satisfaction, de plaisir dans la vie avec leurs limites physiques naturelles, leurs limites physiologiques et leurs limites interindividuelles (mais non encore sociales) dans le jeu libre d'interaction des individus. La réalité sociale consiste en l'ensemble des limites non naturelles, culturelles, de caractère symbolique que toute société impose aux individus.

Lorsque l'enfant accède au principe de réalité, il parvient tout d'abord à la réalité naturelle avec la capacité de maîtriser le monde, de se saisir des choses et des êtres pour en jouir et de reconnaître ses limites physiques, physiologiques et les limites qu'impose le propre exercice de la liberté d'autrui. Cependant, très vite l'enfant est confronté à une réalité sociale, culturelle qui apporte d'autres limites plus complexes, le plus souvent arbitraires, illogiques, en tout cas détachées de la réalité naturelle, de l'ordre naturel des choses.

À partir de là, l'enfant abandonne le moi-idéal tout-puissant et élabore son moi. Plus tard, au moment de l'Œdipe, la réalité sociale prendra encore plus de vigueur de sorte que l'enfant élaborera le surmoi et l'idéal du moi. Cependant, toujours, tout être humain conserve au fond de lui-même le moi primitif d'avant l'accès à la réalité sociale, moi primitif que nous appelons le métamoi. Dans le modèle métapsychologique que nous proposons ici, le développement épigénétique du psychisme pourrait être décrit ainsi en trois étapes :

1) Le moi idéal tout-puissant du nourrisson se heurte tout d'abord au principe de réalité naturelle (non encore sociale) et ce contact-reconnaissance induit l'émergence du métamoi, qui vient donc se substituer au moi idéal ;

2) au cours du développement, l'objet va se constituer, l'autre va prendre une consistance en tant qu'*alter*, c'est la confrontation avec la première réalité sociale, non symbolique, mais comme une forme particulière de la réalité naturelle « avec l'autre » ; cette confrontation induit la première *egoschize*[42] (coupure ou clivage psychique) par l'émergence, à partir du métamoi, d'une nouvelle structure : le moi, en même temps qu'apparaissent aussi les premiers éléments d'un surmoi autonome ;

3) quelques années plus tard, le tout jeune enfant parvient à la confrontation avec la seconde réalité sociale, qui est cette fois symbolique, c'est l'Œdipe ; cette seconde egoschize, mieux connue, induit l'émergence, à partir du moi, des structures d'un surmoi hétéronome (injecté) et d'un idéal du moi.

---

[42] L'egoschize serait un phénomène naturel de division et de séparation, selon divers niveaux de conscience, des mécanismes psychiques dans un système complexe.

Par la suite, vont cohabiter dans la structure psychique globale de l'individu, toutes les instances : sur un substrat de métamoi, est posé le moi, entouré de l'idéal du moi et des deux formations surmoïques, autonome et hétéronome.

Le métamoi se distingue du moi en ce que à l'inverse de celui-ci, il est indépendant du ça et du surmoi. Pour le métamoi les pulsions issues du ça ne sont tout au plus que des sources d'inspiration, des muses, des moteurs pour la motivation, mais jamais des frustrations contraignantes. C'est d'ailleurs le métamoi qui permet le dépassement pulsionnel naturel, différent même de la simple sublimation qui n'est, en fin de compte, qu'un détournement de la pulsion. Avec le métamoi la pulsion n'est pas maîtrisée par son détournement ou son blocage, mais par son épuisement dans l'expérientiel conscient. Du surmoi, enfin, le métamoi n'a pas d'ordres à recevoir, car il est l'*instance perverse* qui balaie tous les interdits et remet en question toutes les lois.

Le métamoi se distingue encore du moi en ce qu'au contraire de ce dernier il ne met en jeu aucun mécanisme défensif. À l'inverse, il est ce qui reste du moi lorsqu'on en a abstrait tous les mécanismes de défense. Alors que les mécanismes de défense du moi sont pour l'essentiel inconscients et par là aliènent la personnalité dans des types de comportements compulsifs, répétitifs, déconnectés du réel, le métamoi possède lui des mécanismes de protection tout à fait conscients et qu'il peut ainsi maîtriser. Le plus général de ces mécanismes est la duplicité, destinée à *jouer le jeu* de la réalité sociale tout en s'en protégeant dans le for intérieur. L'humour est un autre mécanisme de protection du métamoi assez fréquent. Le métamoi dépasse enfin le moi en ce qui concerne la liaison des processus psychiques, en ce qu'en plus, il est capable de produire des synthèses nouvelles. C'est lui qui est à la source de toute créativité.

Nous avons vu que le métamoi se différencie bien à partir du ça (et de son expression en moi-idéal tout-puissant) au contact avec la réalité naturelle. Cependant, à l'inverse du moi, il n'est pas déformé par les identifications aux objets ; il n'est que refoulé au moment de la première egoschize, au moment de la confrontation à la réalité sociale.

Le métamoi se distingue éminemment du surmoi en ce qu'il est bien l'inverse de toute conscience morale, de toute censure. Il est celui qui remet en question les interdits et la loi. Dans sa partie surmoïque autonome, le métamoi obéit à des principes et des lois tout à fait différents qui relèvent d'un système naturel des rapports entre les

êtres et non d'idées, de croyances, de postulats arbitraires, de symboles. Le métamoi n'est pas immoral, mais simplement amoral, c'est l'instance du *pourquoi pas*, du *clin d'œil*, c'est un *empêcheur de tourner (ou penser) en rond*. L'honnêteté du métamoi ne lui vient pas du respect des règles, mais d'une cohérence interne.

De même, le métamoi se distingue de l'idéal du moi en ce qu'il est et représente la source de l'originalité foncière de l'être humain. Il est imperméable à toutes identifications individuelles ou collectives. Le métamoi *ne suit pas le troupeau*, il *sort des sentiers battus* et adapte les modèles à son originalité propre.

Le métamoi est un moi solitaire, individualiste, c'est le moi seul dans la foule, la société. C'est un moi *anté-social*, mais non anti-social, car pour lui les autres ne sont pas des *socius*, mais des entités solitaires, indépendantes, crues, au-delà de tout rapport culturel, à un niveau *animal*, pourrait-on dire. Le métamoi est en deçà (ou au-delà) de la culture. Il se gausse de l'interdit de l'inceste et pour lui il n'y a ni castration, ni Œdipe. Il est cette part chez tout être humain qui se départie de tous besoins de maternage (au sens où il se départie de la soi-disant nécessité pulsionnelle) et qui remet en question toute loi.

On a l'impression qu'à la sortie de l'Œdipe l'enfant accède à quelque chose de nouveau en investissant d'autres objets que les parents auxquels il a renoncé. Mais ce n'est pas nouveau ! L'enfant ne fait que retrouver son métamoi, qu'il perdra d'ailleurs presque aussitôt en investissant trop massivement, dès la puberté, les objets extra-parentaux ; car le métamoi est au-delà de tout investissement massif et permanent. Il répond parfaitement à la philosophie génitale de l'objet unique interchangeable : c'est un moi libre.

Dans la vie quotidienne, il apparaît dans l'élaboration de plaisirs, de fantaisies créatrices, de jeux, d'œuvres d'art concrètes, réalistes, bienheureuses ; mais aussi dans les élaborations dites *perverses,* les *pourquoi pas faire le contraire de la bienséance*, les *où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir*, etc. ; et encore, dans les élaborations de révolte, de rébellion, une certaine délinquance, une certaine criminalité, certains délires ou symptômes psychotiques.

Jamais un individu n'incarne que son seul métamoi. Il possède toujours, à côté, les autres instances en diverses proportions selon sa personnalité et qui fluctuent selon les circonstances. L'essentiel à retenir est que le métamoi est l'instance la plus importante, car c'est celle qui correspond à la véritable et authentique personnalité et qu'il est important, pour la bonne santé des individus et des groupes, que

cette instance ne soit pas occultée, écrasée, mais au contraire, que tout soit fait pour sa mise en valeur.

Nous pourrions convenir d'appeler instances *racinaires* le groupe des instances suivantes : le ça comme instance pulsionnelle aux confins du biologique et du psychique, le moi idéal comme moi primitif tout-puissant, indifférencié et le métamoi, accompagné de son surmoi autonome, comme instance maîtresse du groupe des instances racinaires, un moi fondamental, ouvert aux pulsions, mais en restant libre, connaissant la réalité naturelle et les limites qu'elle lui impose, mais indépendant de cette réalité qu'il assimile à une « réalité naturelle avec laquelle il peut jouer ».

Nous pourrions alors désigner comme instances *schizoïdes* : le moi en tant qu'instance maîtresse du groupe des instances schizoïdes, issu de la première egoschize, connaissant la réalité sociale et les limites qu'elle lui impose, champ de bataille entre les pulsions qu'il ne maîtrise pas et les contraintes du surmoi introjecté, il a un rôle défensif et de compromis ; le surmoi hétéronome qui est le produit de l'intériorisation des interdits d'origine sociale lors de la deuxième egoschize et l'idéal du moi comme instance produite par l'intériorisation de modèles, d'idéaux d'origine sociale lors de la deuxième egoschize.

Dans la mesure où toutes les instances psychiques sont des métaphores destinées à comprendre le psychisme humain, il convient de nous garder de toute réification : nous sommes bien dans le cadre d'un modèle de la réalité psychique. Cela signifie que dans chaque groupe (racinaire et schizoïde), les instances s'interpénètrent, se confondent sur leurs frontières et que les deux groupes forment une unité, marquée par le clivage que provoque l'impact de la réalité sociale.

Ainsi, c'est surtout la première egoschize qui est fondamentale, car elle introduit le refoulement primaire du métamoi et l'amorce des instances schizoïdes. La deuxième egoschize n'est appelée ainsi et reconnue, individualisée de façon théorique que parce qu'elle illustre une étape importante dans le psychisme humain : l'Œdipe. Cependant, nous pouvons considérer que la deuxième egoschize démarre dès la naissance du moi, interdits et modèles de conduites étant très tôt imposés à l'enfant.

Le moi-idéal exprime les pulsions dans la toute-puissance d'une ignorance des réalités naturelles (pensée magique) et sociales (indifférenciation moi-autre) ; tandis que le métamoi exprime les pulsions dans le respect adaptatif des réalités naturelles et dans la

remise en question des arbitraires de la réalité sociale (considérée comme une limite naturelle).

Lorsque les instances schizoïdes se développent en confrontation à la réalité sociale, le métamoi refoulé se trouve affaibli et laisse le champ libre au ça et au moi-idéal. Il nous faut considérer le métamoi comme le pivot de la personnalité, il représente le summum de l'adaptation en *bonne santé* d'un individu maître de lui-même et foncièrement lucide et créateur. En ce sens, lorsque le métamoi est refoulé, affaibli, le reste des instances racinaires et les instances schizoïdes s'établissent en force et par là en opposition dans les conflits et déséquilibres que l'on connaît, entre pulsions et interdits.

Par contre, lorsque le métamoi se développe normalement et suffisamment, les deux autres groupes ne sont plus que le reflet, d'une part, des pulsions et, d'autre part, des défenses en rapport avec la réalité sociale, le métamoi jouant d'une façon créatrice avec ces reflets et de façon libre. Il n'y a plus de conflit interne (ou celui-ci est réduit au minimum) au sens de culpabilité, ambivalence, contradictions, mais une acceptation supérieure, *méta*, transcendante des opposés.

Au point de vue du système d'actions de gestion hédonique, le métamoi, en tant que source de créativité, contribue à la diversité des sources de stimulations, alors que les instances schizoïdes conduisent à leur raréfaction défensive qui entraîne un risque addictif. Le métamoi est l'instance de la non lutte, de l'a-conflictuel, c'est un pôle où se neutralisent toutes les forces opposées dans le psychisme et la personnalité.

La cohérence interne du métamoi correspond au surmoi autonome, qui n'est pas le produit des identifications et introjections, mais plus simplement un ensemble de conditionnements formateurs et organisateurs qui marquent les limites naturelles auxquelles l'enfant découvre qu'il peut accéder.

Au niveau du métamoi, ces limites sont constamment soumises à des forces de libération : *voir jusqu'où on peut aller trop loin.* C'est ce qui donne à l'individu le pouvoir de satisfaction maximale, d'adaptation maximale et de pleine réalisation de lui-même et de sa créativité. En revanche, à partir du moment où, avec les instances schizoïdes, les identifications en viennent à remplacer les simples conditionnements, les limites imposées à l'individu – et qu'à présent il s'impose à lui-même par introjection des interdits – deviennent rigides et permanentes. Si un conditionnement peut s'éteindre, une identification, par son isolement, la prégnance de sa structure, garde

une persistance et ne peut disparaître que par un difficile processus de restructuration de la personnalité qui passe par une remise en question. Sous le joug des identifications, les satisfactions de l'individu sont limitées, son adaptation imparfaite, circonscrite à un cadre social étroit, où les jeux du transfert battent leur plein, où il ne peut accéder à une pleine réalisation de lui-même, où sa créativité est excessivement appauvrie.

Le métamoi apparaît de façon *sauvage* dans la maladie mentale, plus précisément dans ces aspects de la maladie mentale qui défient les élaborations psychologiques tels que les états-limites, la paranoïa bien aménagée et adaptée, les perversions, certaines psychoses aménagées en expérience spirituelle, etc. Lorsqu'il transparaît de façon incontrôlée, affaiblie, il conduit à une duplicité que le sujet ignore, à la pratique de défauts de communication comme le double langage, les communications paradoxales, les doubles contraintes, les interprétations sauvages, en deux mots à une perversité psychique, une version mentalisée de la pulsion d'emprise freudienne.

Sur un plan psychogénétique, nous voyons que le métamoi est la source de la pensée, de la personnalité, le noyau sain de l'individu. Cependant, le processus qui voit l'émergence-éclair du métamoi, juste avant la première egoschize, être suivi d'un refoulement, ce processus est tout à fait normal. Les egoschizes et les instances schizoïdes qui en résultent sont ce qui fonde l'être humain en tant qu'être social. Ainsi, le développement psychique de l'humain exige l'étouffement transitoire du métamoi pour permettre la formation des instances de la réalité sociale.

Cependant, s'il en reste là, l'homme est aliéné, il reste coincé dans les conflits et les barrières rigides de son moi. Peu à peu l'être humain doit accéder à et développer son métamoi, il doit en fait le retrouver. L'adolescence est ainsi cette période propice à un renouveau du métamoi et c'est bien ce que l'on observe dans la créativité et les remises en question du système social de l'adolescent en bonne santé. Car toute créativité pour s'exercer se doit, par principe, puisqu'il s'agit d'une nouveauté, d'un nouveau paradigme conceptuel ou pratique qui vient combattre l'ancien, de s'opposer d'une façon ou d'une autre à l'ordre social établi. Cependant, trop d'adultes (et d'adolescents perturbés dans leur évolution) perdent cette source vive de liberté pour se couler dans le moule d'un confortable, mais aussi stérile et mortifère, conformisme.

Si l'on ne perd jamais l'enfant et l'adolescent en soi (et nous ne sommes pas les premiers à dire cela) alors le métamoi se développe

tout au long de la vie, prenant de plus en plus de force avec l'âge en tant que principe unificateur et structurant de la personne.

Conclusion

« Pour la perversion, la compréhension est la mort de l'excitation. »
R.J. Stoller

Nous espérons que l'explication ne sera pas la mort, mais un renouveau des egosexualités. Ce renouveau ne consisterait pas tant à une plus grande liberté des mœurs, une plus grande efflorescence des pratiques (n'a-t-on pas suffisamment fait sur ces plans ?), mais plutôt à une meilleure ouverture intime à soi et à la sexualité qui nous fonde. Cette egosexualité qui est nôtre, nous devrions pouvoir la reconnaître, l'accepter (au-delà de notre tache aveugle perverse ?), nous devrions pouvoir la partager dans nos relations de couple et d'amour.

Les egosexualités devraient acquérir aussi une reconnaissance collective, sociale, sortir définitivement des jugements moraux ou des tablettes nosographiques. Distinguées du mal et de la violence, mises à part de la pathologie, elles devraient être reconnues et valorisées comme une part originale et légitime de notre être créateur. Cette acceptation concernerait tous les êtres humains, que l'on soit homme ou femme, adulte ou enfant, et surtout enfant. Car l'enfant, être neuf et en construction, ferment de l'humanité future, se doit d'être particulièrement protégé sur les deux versants de la pédophobie : l'attentat sexuel qui voit la confusion entre son egosexualité mûrissante et celle d'un adulte ; mais encore l'attentat surmoïque pour lequel son egosexualité est bafouée. Ces deux attentats entravent l'egosexualité du future adulte, amplifient les jeux fantasmatiques de la lutte anti-surmoïque, entretiennent dans l'humanité les forces de la violence et du malheur.

Les egosexualités acceptées, elles devraient aussi sortir du champ de la surtaxe et du profit mercantile. Un État devrait avoir honte de surtaxer l'intimité des personnes, d'en tirer profit lui-même et de permettre le profit des particuliers, à partir de tendances vitales. Mettre sur le même plan tabac, alcool, carburant et érotisme est une erreur grossière, car l'érotisme, la pornographie, expressions publiques de nos intimités fantasmatiques, devraient être considérés avec respect comme l'art essentiel, tous les efforts collectifs devant

être orientés sur l'amélioration de leur qualité, sur la définition de leurs critères d'esthétique et d'efficace au travers de leur luxuriance.

Nous sommes partis du problème de la perversité humaine, cet intérêt que le plus grand nombre d'entre nous porte aux fantaisies sexuelles. Si pour cela nous nous sommes largement appuyés sur l'œuvre freudienne et de ses continuateurs, il nous a semblé nécessaire d'aller « au-delà » de ce modèle de pensée. Il s'agissait de dépasser la valeur historique de nos fantaisies, de reconnaître leur valeur plus fondamentale de nourriture psychique.

Disons les choses de façon extrême, considérons un homme impossible, qui aurait été totalement mis à part de toutes turpitudes castratrices, œdipiennes, un homme « parfait », exempt de tout conflit, de toute névrose. Or, cet homme ne saurait être au-delà de ses fondements narcissiques, c'est là le noyau irréductible de sa souffrance. Sa pensée est le produit de son cerveau et ce dernier est un organe par trop stochastique, par trop fluctuant, trop « vivant » en un mot, pour pouvoir donner une pensée propre et lisse.

Ce cerveau a des besoins, comme tout organe du corps. Nous avons eu du mal à reconnaître les besoins du cerveau, car au-delà du glucose et autres métabolites, l'abstraction de ces autres besoins nous les rendait imperceptibles. C'est d'informations dont le cerveau a un besoin vital, de stimulations, au rang desquelles, les fantaisies, et les fantaisies sexuelles, occupent la place première et privilégiée d'une nourriture intime et autonome, permanente. Cette nourriture sustente notre être psychique, notre âme oserions-nous dire. Elle nous rend existant à nous-mêmes, ce qui n'est pas la moindre des choses.

Parce que nous avions mal évalué nos besoins fantasmatiques, parce que nous ne voulions pas les prendre au sérieux, nous avons négligé les questions de la fascination du sexuel sur nous-mêmes. C'est que, pour notre encéphale, le sexuel, et au premier chef par le moyen des fantaisies sexuelles, est un aliment de choix dont il ne saurait vraiment se passer. La nature a octroyé à la sexualité (au départ pour motiver la fonction de reproduction au-delà de l'agressivité naturelle) des possibilités de tempête neurophysiologique bienheureuse, mais elle n'avait sans doute pas prévu que l'hypertrophie de notre cerveau transformerait un simple renforçateur biologique en une nécessité psychique, au fondement d'un sentiment conscient, *egoïque*, d'existence. Aussi, nous sommes aujourd'hui face à cette fascination et nous devons, non point nous la cacher à nous-mêmes, en prenant ainsi tous les risques de son

ascendant inconscient sur nous, mais l'assumer telle qu'elle se présente.

À partir de cette acceptation de ce qui est nous, fantaisies sexuelles et egosexualités, le renoncement à ce qui les dévalorisait, ce qui les entravait jusque-là, ouvre naturellement, non sur l'indifférence, mais sur la prise en compte de cette donnée dans l'action sociale, éducative, dans les possibilités de développement personnel, et la justice. À ce niveau, tout reste encore à inventer.

Une culture sexuelle adulte devrait mettre en place des panels de qualité et définir des critères d'excellence à de multiples niveaux. On ferait le choix cohérent, puisque la chose n'est ni « mauvaise », ni « anormale », de se donner un art et une culture egosexuels à la hauteur de nos aspirations. Quant à la culture sexuelle des enfants, l'expérience mitigée de la fameuse « éducation sexuelle », devrait nous convaincre que les adultes n'ont, décidément, rien à y faire. La seule chose que nous pouvons leur donner, c'est notre cohérence avec nous-mêmes : ne plus montrer à la fois la réprobation ou le non-dit sexuels et l'étalement érotique complaisant à la télévision, dans la publicité, à la devanture des libraires. Car c'est cette incohérence qui blesse l'enfant par la confusion qu'elle génère en son esprit. Si les adultes sont déjà cohérents et ouverts à leurs propres egosexualités d'adultes, les enfants pourront cultiver d'eux-mêmes leur propre egosexualité et, nous le répétons, nous n'avons rien à y faire.

En matière de justice, c'est aussi devant notre porte qu'il nous faut balayer. Le crime sexuel, par son abjection, parce qu'il choisit dans son principe des victimes innocentes, aliène la raison, soulève l'émotion. Mais ne doit-on pas nous méfier désormais de nos consternations fascinées ? À partir de là, comment peut-on définir la prévention et le soin ?

Le monde des fantaisies sexuelles qui nous habite et nos egosexualités, comme données personnelles et constitutionnelles de nos personnes, nous renvoient à notre responsabilité pleine et entière. Face à l'auteur d'un crime sexuel il nous faut sans doute faire exactement la part entre ce qui s'est joué de la souffrance et des traumatismes dont il fut lui-même souvent la victime et la responsabilité qu'il porte d'une complaisance avec lui-même et le dynamisme de son psychisme.

Si nous mettons de côté les cas extrêmes de la psychopathie où la fantaisie, mal élaborée, trop inconsciente, pilote le passage à l'acte, il nous faut prendre en compte, dans tous les autres cas, le procédé de développement de l'addiction fantasmatique qui a conduit au risque

du larron, celui qui n'attendait que l'occasion. Aussi, la peine devrait elle-même prendre en compte cette dynamique de la fantaisie et assortir clairement le pénal d'un soin responsable. Quant au soin lui-même, c'est à une proposition de travail sur les fantaisies sexuelles que nous parvenons au bout de cette exploration difficile de pionnier dans le monde des egosexualités.

Les professionnels de la santé qui s'en sentent capables devraient pouvoir plonger avec leur patient à la sexualité ego et/ou socio-dystone, dans le monde des fantaisies sexuelles. Stoller (1985: 269s) nous ouvre la voie et rejoint nos tentatives de travail sur de tels fantaisies. Pour exemple, il nous parle d'un jeune homme à la pédophilie egodystone qui est désespéré par l'échec de ses précédents traitements. Au départ, c'est sur le constat d'échec d'un précédent traitement avec Stoller lui-même, que le patient revient vers lui comme dernier recours thérapeutique. L'analyste répond à son désespoir et accepte de le recevoir en « essayant d'inventer » pour lui un traitement original, qui ne cache toutefois pas sa visée d'exploration scientifique. Cette « invention » a alors porté sur l'exploration directe d'un matériel photographique pédophile, avec un travail de verbalisation et un effort d'investigation très actif de la part du thérapeute, afin d'aller des images manifestes aux « scripts », aux fantaisies sous-jacentes. L'intention de Stoller était de pouvoir passer des fantaisies conscientes aux fantaisies inconscientes, puis aux souvenirs et les liens qui existent entre eux.

Au plan de la technique psychanalytique, Stoller semble transposer quelque peu l'analyse des rêves nocturnes à celle des fantaisies. Et nous ne pouvons qu'appuyer son constat : *« La voie royale des processus inconscients par les rêves est pleine de fondrières, de détours, de signaux de direction erronés, de conducteurs fous, et de passages meubles où les voyageurs s'enfoncent sans laisser de trace. Les rêveries, telle la pornographie, constituent une route moins romantique, avec des vues moins psychédéliques, mais vous seriez surpris de constater l'efficacité avec laquelle elles y conduisent »* (ibidem).

Nous irons plus loin que Stoller. Si déjà sur le plan du modèle nous proposons un « au-delà de la psychanalyse », cela doit être aussi proposé en ce qui concerne la technique psychanalytique elle-même. Ses aménagements sont aujourd'hui nombreux (à la famille, au groupe, aux enfants, aux psychoses et… aux perversions), au point qu'en y ajoutant les idiosyncrasies contre-transférentielles de tout un chacun dans l'exercice de son métier d'analyste, on peut se demander

si la psychanalyse « classique » n'a jamais été plus qu'une vue de l'esprit, idéale et théorique.

Cela devrait nous encourager à plus d'inventivité dans le soin aux problématiques sexuelles et de l'imaginaire sexuel. Revenons à Stoller. Son ouverture empathique, ses questions enthousiastes, exploratrices, face au matériel pédophile du patient, ont eu un premier effet bénéfique : le patient se sent perturbé d'avoir partagé ses obsessions, il découvre comment l'humiliation est au cœur de ses fantaisies et qu'elle le renvoie douloureusement à l'humiliation qu'il a subi, enfant, de la part d'un oncle pédophile et incestueux.

Puis, comme le dit Stoller : *« Mon enthousiasme le détruisit »* (ibidem: 270). Cela commença par un sentiment contre-transférentiel de colère de l'analyste envers son patient, qui représentait en fait la colère de ce dernier envers l'analyste. Colère qui concernait à la fois l'intérêt scientifique de l'analyste pour les fantaisies du patient (qui se sentait alors comme un cobaye qu'on utilise) et sa colère envers ses parents qui ne l'ont jamais aidé pour le protéger du traumatisme sexuel. On voit ainsi comment une technique « active » d'exploration des fantaisies peut aboutir à des avancées curatives, sans pour autant se départir d'une neutralité suffisante, d'une mise à distance intérieure du thérapeute, capables de lui permettre la gestion du contre-transfert.

Cet exemple de travail avec les fantaisies sexuelles (que Stoller considère bien comme une anecdote clinique, mais non comme la démonstration d'un modèle à suivre), nous renvoie directement à la question de la « tache aveugle perverse » du clinicien lui-même. Au-delà d'une neutralité guindée, un travail direct sur les fantaisies sexuelles pourrait s'avérer particulièrement utile et nécessaire pour le soin en matière de délinquance sexuelle ; mais ce travail ne sera possible que si le soignant est lui-même passé par l'exploration des profondeurs de son monde fantasmatique. Sans cette initiation personnelle, les angoisses, les émotions négatives intenses soulevées par ce type de matériel, mais encore parfois les excitations déstabilisantes, risquent d'entraver toute possibilité pour le clinicien de mise à distance, d'analyse, et de gestion du contre-transfert. Chacun doit apprécier jusqu'à quel point son analyse personnelle lui a permis une « familiarité » suffisante avec cet océan de la création sexuelle, pour se confronter ensuite à l'exploration des tempêtes océaniques d'une egosexualité socio(ego)dystone.

Le travail sur les fantaisies sexuelles n'est pas seulement utile dans le cadre des troubles de la délinquance sexuelle. Au sein des

problématiques du couple il peut avoir une valeur inestimable pour résoudre les difficultés relationnelles, les essoufflements affectifs, les pertes d'intérêt pour le partenaire, les assoupissements dans la routine sexuelle, les inhibitions, les blocages, qui finissent par mettre à mal même l'amour le mieux trempé.

C'est que le couple humain, nous l'avons vu, est construit en plein dans l'interfantasmatisation des partenaires, que ce soit au niveau conscient, mais surtout inconscient. Déjà, vis-à-vis de soi, l'exploration du monde des fantaisies va permettre d'éclairer bien des nœuds intérieurs qui entravent la libre expression du désir. Dans le couple, c'est le partage et la créativité d'une relation, qui sont en jeu pour le maintien de son dynamisme. Les jeux sexuels, entre partenaires adultes consentants, sont une voie royale d'exploration de soi et de l'autre. Les stratagèmes ludiques de diversion permettent de franchir bien des barrières intérieures qui gênent l'accès au plaisir, pas seulement à ces niveaux physiologiques (bien qu'ici aussi la sexologie reconnaisse des degrés dans la « qualité » de l'orgasme en fonction d'une liberté intérieure), mais aussi psychologique, émotionnel, d'une ouverture pleine et entière à l'expérience sexuelle avec l'autre.

Les jeux sexuels et les fantaisies sexuelles dans le couple doivent être alors considérés, au cours d'étapes préalables, comme des clés permettant les libérations mutuelles nécessaires pour pouvoir parvenir au plein amour d'une sexualité dans la communion au-delà des fantaisies. Nous espérons que beaucoup de ceux qui pensaient pouvoir se départir d'un travail plus ou moins approfondi sur les fantaisies et passer directement à la communion amoureuse en s'exonérant de cet effort d'élucidation personnelle, comprendront à présent que ce saut direct vers l'idéal est la porte ouverte à toutes les illusions ; illusions qui sont elles-mêmes, après l'époque des lunes de miel, mères des déceptions amères que tant de couples vivent hier et aujourd'hui.

Les récentes et pénibles affaires de pédophilie ont entraîné des initiatives pleines de bonnes intentions consistant, à titre préventif, à informer de jeunes enfants du risque pédophile et de leur apprendre les attitudes et comportements à adopter en cas de contact pédophile. Ces initiatives n'ont pas à être critiquées absolument, elles valent mieux que rien et attestent de la dramatique position de nos sociétés vis-à-vis de la sexualité : l'incapacité foncière des adultes à se pencher sur la question… pour eux-mêmes !

Personne, apparemment, ne se sent concerné, personne n'a de fantaisies sexuelles, personne ne se masturbe, personne n'a des pensées tordues, voilà le message que l'on veut faire passer. Les délinquants sexuels sont des exceptions, des malades, tous les autres ne sont en rien concernés. Aussi, un atelier de prévention des abus sexuels dans la famille, qui réunirait un groupe de parents « normaux », est proprement impensable. On préfère que ce soit les enfants qui travaillent psychiquement dans un atelier de prévention, c'est tellement plus reposant pour les parents !

Nous ne savons pas si les adultes se rendent bien compte que de jeunes enfants ont des choses bien plus intéressantes et formatrices à explorer que les conséquences de la folie sexuelle des adultes. Quel impact peut avoir sur un jeune psychisme la prise de conscience que les adultes ne sont pas des personnes fiables, qu'ils doivent se méfier de tous ceux qu'ils rencontrent, qu'ils doivent échanger leur spontanéité ludique contre une attention anxieuse à des signaux ténus de possibles dérapages sexualisés ?

A-t-on seulement pris en compte le fait que la définition de la sexualité pour l'enfant et pour l'adulte (pédophile ou non) n'est pas du tout la même ? Est-ce à l'enfant, cet être immature, qui a droit à toute notre protection, de se prémunir ? N'est-on pas en train de le parentifier, de l'*adulter*, de lui faire supporter le poids d'un surmoi disproportionné à son niveau de maturation ? Ne retombons-nous pas à nouveau dans la pédophobie ? Ne risque-t-on pas de perturber gravement les relations familiales où la tendresse et l'excitation se jouent dans des alchimies subtiles ?

Et puis, prenez-vous les pédophiles, en exercice ou en puissance, pour des imbéciles ? Allons-nous entrer avec eux dans la course aux armements par enfants « prévenus » interposés ? Les techniques d'évitement enseignées aux enfants aujourd'hui, ils sauront bien les contourner demain et le jeu n'aura pas de fin. Ils sauront, de toute façon, utiliser ce que vous n'enlèverez jamais aux enfants, à moins de les transformer en robots, leur impulsion à jouer, à être excités, à se laisser séduire.

La prévention de la pédophilie réalisée auprès des enfants n'est pas, selon nous la bonne solution en matière de prévention, car elle ne s'attaque pas au bon problème : elle ne devrait être qu'un complément à la prévention auprès de l'adulte. Aussi, il reste à inventer cette prévention auprès du vrai responsable, l'adulte lui-même (cette personne « tout à fait normale ») et nous espérons que cet ouvrage, à propos des fantaisies sexuelles, permettra de jeter les

premières bases utiles à un travail de réflexion qui pourrait contribuer, tant à l'élaboration de cette prévention du crime sexuel, qu'au plein épanouissement egosexuel de chacun.

Bibliographie

1. Abel, G.G., Osborn, C. (1992). The paraphilias: the extent and nature of sexually deviant and criminal behavior. *Psychiatr. Clin. North Am.*, 15: 675-687.
2. Abraham G. (1979). *Psychiatrie pluridimensionnelle*. Payot, Paris.
3. Abraham K. (1965). *Signification des traumatismes sexuels juvéniles pour la symptomatologie de la démence précoce*, in Œuvres complètes, T. 1, Payot, Paris.
4. Ajuriaguerra J. de (1964). *Désafférentation expérimentale et clinique*. Symposium de Bel-Air II, Genève, septembre 1964, Masson, Paris.
5. Alleyne, E., Gannon, T.A., Ó Ciardha, C., Wood, J.L. (2014). Community males show multiple-perpetrator rape proclivity: development and preliminary validation of an interest scale. *Sex. Abuse*, 26(1):82-104.
6. Anzieu D. (1981). *Le groupe et l'inconscient, l'imaginaire groupal*. Dunod, Paris.
7. APA (1996). *DSM IV-TR, Manuel Diagnostic et Statistique des Troubles Mentaux*, traduction de J. Guelfi, Masson, Paris.
8. APA (2013). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders: Dsm-5*. Washington: American Psychiatric Publishing.
9. Apter, M. J. (1982). Metaphor as synergy. In D.S. Miall (Ed.), *Metaphor: Problems and perspectives* (pp. 55-70). New Jersey: Humanities Press.
10. Apter, M. J. (1989). *Reversal theory, motivation, emotion and personality*. New York: Routledge.
11. Apter, M. J. (2001). *Motivational styles in everyday life: A guide to reversal theory.* Washington, D.C.: American Psychological Association.
12. Aries P. (1973). *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Seuil, Paris.
13. Aulagnier-Spairani P., Clavreul J., Perrier F., et al. (1967). *Le désir et la perversion*. Seuil, Paris.
14. Austin W.R. (1982). *Quand dire c'est faire*, Seuil, Paris.
15. Azima H., Lemieux M. et Fern J. (1962). Isolement sensoriel, étude psychopathologique et psychanalytique de la régression et du

schéma corporel. *L'Evolution Psychiatrique*, avril-juin, 27, 259-282.

16. Bachelard G. (1938). *La formation de l'esprit scientifique*, J. Vrin, Paris, 1982.
17. Balier C. (1996[a]). *Psychanalyse des comportements sexuels violents*. PUF, Le Fil Rouge, Paris.
18. Balier C. (1996[b]). Entre perversion et psychose. *L'Évolution Psychiatrique*, Janvier-mars, 61(1), 27-43.
19. Bagley, C. (1991). The prevalence and mental health sequels of child sexual abuse in a community sample of women aged 18 to 27. *Can J. Commun. Ment. Health*, 10: 103-116.
20. Bagley, C., Wood, M., Young, L. (1994). Victim to abuser: mental health and behavioral sequels of child sexual abuse in a community survey of young adult males. *Child Abuse Negl.*, 18: 683-697.
21. Balint M. (1952). Early developmental states of the Ego, primary object love. In *Primary love and psychoanalytic technique*, Hogarth Press, Londres, 103-108.
22. Bandura A. (1980). *L'apprentissage social*, Mardaga, Bruxelles.
23. Bataille G. (1957). *L'érotisme*, Editions de Minuit.
24. Beier, K. M., Ahlers, C. J., Goecker, D., Neutze, J., Mundt, I. A., Hupp, E., Schaefer, G. A. (2009). Can pedophiles be reached for primary prevention of child sexual abuse? First results of the Berlin Prevention Project Dunkelfeld. *Journal of Forensic Psychiatry & Psychology*, 20, 851-867.
25. Beier, K. M., Neutze, J., Mundt, I. A., Ahlers, C. J., Goecker, D., Konrad, A., & Schaefer, G. A. (2009). Encouraging self-identified pedophiles and hebephiles to seek professional help: First results of the Prevention Project Dunkelfeld. *Child Abuse & Neglect*, 33, 545-549.
26. Belotti E. G. (1974). *Du côté des petites filles*, Edition des femmes, Paris.
27. Berest, C. (2014). *Enfants perdus. Enquête à la brigade des mineurs*. Paris : Plein Jour.
28. Bergeret J. (1974). *La personnalité normale et pathologique*, Bordas, Paris.
29. Bergeret J. (1984). *La violence fondamentale*, Dunod, Paris.
30. Besse J.-M., Ferrero M. (1983), *L'enfant et ses complexes : l'œdipe, la castration, l'infériorité, les différences, la rivalité…* Mardaga, Bruxelles.

31. Bettelheim B. (1976). *Psychanalyse des contes de fées*, R. Laffont, Paris.
32. Bexton W.H., Héron W. et Scott T.H. (1954). Effects of decreased variation in the sensory environment. *Canadian Journal of Psychology*, 8, 70-76.
33. Birouste J.-P., Martineau J.-P. et al. (1976). *Psychologie et sexualité*. In Colloque International de Sexologie de Toulouse, septembre 1975, Privat, Toulouse.
34. Bivona, J.M., Critelli, J.W., Clark, M.J. (2012). Women's rape fantasies: an empirical evaluation of the major explanations. *Arch. Sex. Behav.*, 41(5): 1107-1119.
35. Blanchard, R., Watson, M.S., Choy, A. et al. (1999). Pedophiles: mental retardation, maternal age, and sexual orientation. *Arch. Sex. Behav.*, 28: 111-127.
36. Bouchet-Kervella D. (1996). Pour une différenciation des conduites pédophiles. *L'Évolution Psychiatrique*, Janvier-mars, 61(1), 55-73.
37. Bouhdiba A. (1975). *La sexualité en Islam*. PUF, Paris.
38. Bouillon M. (1997). *Viol d'anges*, Calmann-Lévy, Paris.
39. Braun P. (1982), Des moins de 15 ans se prostituent en France. *Femme et Monde*, n° 57.
40. Brighelli, J.-P. (2012). *La société pornographique*. Paris : François Bourin.
41. Brittain R.P. (1967). The sadistic murderer. *Medicine, Science and the Law*, 10, 198-207.
42. Brown R.I.F. (1997). A theoretical model of the behavioural addiction – Applied to offending. In J.E. Hodge, M. McMurran, C.R. Hollin (eds), *Addictive to crime?* John Wiley & Sons Ltd, Glasgow, UK, 13-65.
43. Brownmiller S. (1976). *Le viol*. Stock, Paris.
44. Caillot J.-P. Decherf G. (1989). *Psychanalyse du couple et de la famille*. A.PSY.G., Paris.
45. Carnes P. (1983). *Out of the shadows: Understanding sexual addiction*. Compcare, Minneapolis, MN.
46. Carnes P. (1989). *Contrary to love: Helping the sexual addict*. Compcare, Minneapolis, MN.
47. Chasseguet-Smirgel J. et al. (1974). *Les chemins de l'anti-œdipe*. Privat, Toulouse.
48. Chebel M. (1988). *L'esprit de sérail, perversions et marginalités sexuelles au Maghreb*. Éditions Lieu Commun, Terre des Autres, Paris.

49. Christiane F. (1981). *Moi Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*. Mercure de France, Paris.
50. Cohen S., Kamarck T., Mermelstein R. (1983). A global measure of perceived stress. *Journal of Health and Social Behavior*, 24, 385-396.
51. Cohen S., Williamson G.M. (1988). Perceived stress in a probality sample of the United States. In S. Spacapan, S. Oskamp (eds), *The social psychology of health*, Sage Publications, Londres, 31-67.
52. Collectif (1986). Une mythologie de l'inceste. *Eidolon*, numéro spécial, Université de Bordeaux 3, 29-31.
53. Collectif (1986). Travail socio-éducatif et inceste : journées d'études de l'ADSEA. *Sauvegarde de l'enfance*, 5.
54. Collectif (1992). *Les enfants victimes d'abus sexuels*. PUF, Psychiatrie de l'enfant, Paris.
55. Collectif (1992). *L'Œdipe, un complexe universel*. Tchou, Paris.
56. Collectif (1968). *Aspects de la violence dans les relations sexuelles*. Association Normande de Criminologie, J. Vrin, Librairie Philosophique, Paris.
57. Corbin A. (1989). *Violences sexuelles*. Editions Imago, Paris.
58. Corona, G., Rastrelli, G., Ricca, V., Jannini, E.A., Vignozzi, L., Monami, M., Sforza, A., Forti, G., Mannucci, E., Maggi, M. (2013). Risk factors associated with primary and secondary reduced libido in male patients with sexual dysfunction. *J. Sex. Med.*, 10(4): 1074-1089.
59. Coulson, A. S. (1991). Cognitive synergy in televised entertainment. In J.H. Kerr & M.J. Apter (Eds.), *Adult play: A reversal theory approach* (pp. 71-86). Amsterdam: Swets & Zeitlinger.
60. Coulson, A. S. (2001). Cognitive synergy. In M. J. Apter (Ed.), *Motivational styles in everyday life: À guide to reversal theory* (pp. 229-248). Washington, D.C.: American Psychological Association.
61. Crépault C. (1997). *La sexoanalyse, à la recherche de l'inconscient sexuel*. Payot & Rivages, Paris.
62. Dausset J. (1990). La définition biologique du soi. In J. Bernard, M. Bessis, C. Debru, *Soi et non-soi*, Seuil, Paris, 19-26.
63. David C. (1971). *L'état amoureux*. Payot, Paris.
64. David C. (1992). *La bisexualité psychique*. Payot, Paris.
65. David K. (1982). L'exploitation sexuelle dans le tiers monde. *Revue abolitionniste*, 45, 4-7.

66. Dawson, S.J., Suschinsky, K.D., Lalumière, M.L. (2012). Sexual fantasies and viewing times across the menstrual cycle: a diary study. *Arch. Sex. Behav.*, 41(1): 173-183.
67. Deleuze G. (1967). *La vénus à fourrure, Présentation de Sacher-Masoch*. Editions de Minuit, Paris.
68. Deleuze G., Guattari F. (1972). *L'anti-Œdipe*. Éditions de Minuit, Paris.
69. Devereux G. (1977). Transe et sexualité. In *Corps à prodiges*, Tchou, Paris.
70. Devereux G. (1979). La pseudo-homosexualité grecque et le miracle grec. *Ethnopsychiatrica*, 2, 211-241.
71. Devereux G. (1983). *Baubo : la vulve mythique*, Éditions J.C. Godefroy, Paris.
72. Donzelot J. (1977). *La police des familles*. Editions de Minuit, Paris.
73. Duffy J. (1963). Masturbation and clitoridectomy: a 19th Century view. *Journal of American Medical Association*, 186.
74. Durandeau A., Vasseur-Faucon C., (1990). *Sexualité, mythes et culture*. Edition l'Harmattan, Paris.
75. Ellis H. (1990). *Sur le mécanisme des déviations sexuelles*. Navarin éditeur, Paris.
76. Eiguer A. (1983). Le pervers narcissique et son complice. *Dialogue*, 81, 60-70.
77. Eiguer A. (1983). *Un divan pour la famille*, Païdos-Centurion, Paris.
78. Eiguer A. (1983). Entre l'énigme et la loi : la famille fantasmatique. *Génitif*, 5(3), 23-28.
79. Eiguer A. (1987). *La parenté fantasmatique*, Dunod, Paris.
80. Eiguer A., Dupré-La-Tour M., Faruch C., Varga K. (1986). *Le couple : organisation fantasmatique et crises d'identité (L'organisation inconsciente du couple)*. G.R.E.C.E., Toulouse.
81. Elliot M. (1994). What survivors tell us. In *Female sexual abuse of children*, Guilford Press, New-York.
82. Emme M. (1990). *De la masturbation, manuel*. Edition Ramsay, Paris.
83. Ennew J. (1987). *L'exploitation sexuelle des enfants*. Editions Eshel, Paris.
84. Evert K., Bijkerk I. (1987). *When you're ready: A woman's healing from childhood physical and sexual abuse by her mother*, Launch Press, Walnut Creek, CA.
85. Fagan, P.J., Wise, T.N., Schmidt, C.W. Jr, Berlin, F.S. (2002). Pedophilia. *JAMA*, 288: 2458-2465.

86. Fain M., Kreisler L., Soulé M. (1974). Prélude à la vie fantasmatique. *Revue Française de Psychanalyse*, 2-3.
87. Fargier (1990). *Le viol*. Grasset, Paris.
88. Ferenczi S. (1932). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. In *Psychanalyse IV*, Œuvres Complètes, Tome IV, Payot, Paris, 1982, 125-135.
89. Finkelhor D., Meyer Williams L. (1988). *Nursery crimes: sexual abuse in day care*. Sage, Londres.
90. Finkelhor D., Russell D. (1984). Women as perpetrators. In D. Finkelhor (ed), *Child sexual abuse: new theory and research*, Free-Press, New-York.
91. Fivaz E. (1987). *Alliances et mésalliances dans le dialogue précoce*, Delachaux-Niestlé, Neuchâtel.
92. Foucault M. (1990). *Histoire de la sexualité*. 3 vol. Gallimard, Paris.
93. Freeman W. (1975). *Mass action in the nervous system*, Academic Press, New York, NY.
94. Freeman W., Skarda C. (1985). Spatial EEG patterns, nonlinear dynamics and perception: the neo-Sherringtonian view. *Brain Research Reviews*, 10, 145-175.
95. Freud S. (1900). *L'interprétation des rêves*. PUF, Paris, 1967.
96. Freud S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Gallimard, Paris, 1962.
97. Freud S. (1908). Le créateur littéraire et la fantaisie. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Paris, 1985.
98. Freud S. (1912). On the universal tendency to debasement in the sphere of love (Contributions to the psychology of love II). In *Standard Edition*, II, 178-190.
99. Freud S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In *Essais de Psychanalyse*, Payot, Paris, 1981.
100. Freud S. (1923). Le moi et le ça. In *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1981, 177-234.
101. Freud S. (1928). *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris, 1992.
102. Freud S. (1933). *Essai de psychanalyse appliquée,* Gallimard, Paris.
103. Freud S. (1954). *The origins of Psycho-analysis, Letters to Wilhem Fliess, Drafts and notes: 1887-1902*, M. Bonaparte, A. Freud, K. Ernst (eds), Imago Publishing Co, Londres.
104. Freud S. (1968). *La vie sexuelle*, PUF, Paris.
105. Freud S. (1988). *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris.
106. Fuller, A.K. (1989). Child molestation and pedophilia: an overview for the physician. *JAMA*, 261: 602-606.

107. Gantheret F. (1981). Emprise et pulsion d'emprise. In *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 24, 103-116.
108. Gautier C., Teboul H. et R. (1988), *Entre père et fils : la prostitution homosexuelle des garçons*. PUF, Le fil rouge, Psychanalyse et psychiatrie de l'enfant, Paris.
109. Germain P., Langis P. (1990), *La sexualité, regards actuels*. Maloine, Montréal.
110. Gorki M. (1988), *Enfance*. Gallimard, Paris.
111. Gosselin G. (1992), *La pédophilie : analyse psychanalytique de la structure perverse*. Éditions de Charleroi.
112. Goode, S. D. (2009). *Understanding and Addressing Adult sexual Attraction to Children: A Study of Paedophiles in Contemporary society*. London: Routledge.
113. Granjon E. (1982). Violence, fantasme et thérapie familiale psychanalytique. In *Dialogue*, 77, 24-32.
114. Green A. (1988). Pourquoi le mal ? In *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 38, 239-261.
115. Green A. (1997). *Les chaînes d'Éros, actualité du sexuel*, Odile Jacob, Paris.
116. Gresswell D.M., Hollin C.R. (1997). Addictions and multiple murders: A behavioural perspective. In J.E. Hodge, M. McMurran, C.R. Hollin (eds). *Addictive to crime?* John Wiley & Sons Ltd, Glasgow, UK, 139-164.
117. Grunberger B. (1954). Esquisse d'une théorie psychodynamique du masochisme. In *Revue Française de Psychanalyse*, 18(2). 194-235.
118. Grunberger B. (1971). *Le narcissisme,*Payot, Paris.
119. Halbertstadt-Freud H.C. (1991). *Freud, Proust: perversion and love*. Berwyn : Swets Zeitlinger, Amsterdam.
120. Hariton E.B., Singer J.L. (1979). Women's fantasies during sexual intercourse: normative and theoretical implications. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 42(3). 313-322.
121. Held R., Hein A. (1958). Adaptation of disarranged hand-eye coordination contingent upon re-afferent stimulation. *Perceptual-Motor Skills*, 8, 87-90.
122. Hodge J.E., McMurran M., Hollin C.R. (1997). *Addicted to crime?* John Wiley & Sons Ltd, Glasgow, UK.
123. Horton A. L. (1990). *The incest perpetrator: a family member no one wants to treat*. Sage, Londres.
124. Hosken F. (1983). *Les mutilations sexuelles féminines*, Denoël-Gonthier, Paris.

125. Howitt, D. (2004). What is the role of fantasy in sex offending? *Crim Behav Ment Health.*, 14(3): 182-188.
126. Hubel D. (1988). *Eye, brain and mind*, W.H. Freeman, New York, NY.
127. Hunt D. (1970). *Parents and children in history*, Basic Books, New-York, NY.
128. Hurni M., Stoll G., Racamier P.-C. (1996). *La haine de l'amour : la perversion du lien*, L'Harmattan, Paris.
129. Irigary L. (1977). *Ce sexe qui n'en est pas un*. Éditions de Minuit, Paris.
130. Kaye K. (1982). *The mental and social life of babies: how parents create persons*, University Press, Chicago, IL.
131. Kelso J.A., Kay B.A. (1987). Information and control: A macroscopic analysis of perception-action coupling. In H. Heuer, A. F. Sanders (eds). *Perspectives on Perception and Action*, Lawrence Erlbaum Associates, New Jersey.
132. Koo, K.C., Shim, G.S., Park, H.H., Rha, K.H., Choi, Y.D., Chung, B.H., Hong, S.J., Lee, J.W. (2013). Treatment outcomes of chemical castration on Korean sex offenders. *J. Forensic Leg. Med.*, 20(6): 563-566.
133. Jouanno, C. (2012). Contre l'hypersexualisation, un nouveau combat pour l'égalité. Rapport parlementaire de Madame Chantal JOUANNO, Sénatrice de Paris (*https://bit.ly/3bPESbe*).
134. Kenberg O. (1979). *Les troubles limites de la personnalité*, Privat, Toulouse.
135. Khan M. (1979). *Figures de la perversion*. Gallimard, Paris.
136. Klein M. (1967). Colloque sur l'analyse des enfants. In *Essais de Psychanalyse*, Payot, Paris.
137. Klinger E. (1971). *Structure and functions of fantasy*. Wiley Inter-Science, New York, NY.
138. Krafft-Ebing R. von (1932). *Psychopathia Sexualis*, Payot, Paris, 1969.
139. Kuhn T.S. (1692). *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion, Paris, 1990.
140. Lanning, K.V. (2001). *Child Molesters: A Behavioral Analysis*. 4th ed. Alexandria, Va: National Center for Missing & Exploited Children.
141. Laplanche J. (1981). L'angoisse. In *Problématiques*, tome I, PUF, Paris.
142. Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse,* PUF, Paris.

143. Lebovici S., Soulé M. (1983). *La connaissance de l'enfant par la psychanalyse*. PUF, Paris.
144. Lebovici S. (1983). *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste, les interactions précoces*. Païdos/Le Centurion, Paris.
145. Leiber, C., Wetterauer, U., Berner, M. (2010). Testosterone and psyche. *Urologe A.*, 49(1): 43-46.
146. Lemaire J.G. (1979). *Le couple : sa vie, sa mort*. Payot, Paris.
147. Lesage de la Haye J. (1992). *La guillotine du sexe*. Éditions du Monde Libertaire, Paris.
148. Levi-Strauss C. (1967). *Les structures élémentaires de la parentée*. Mouton, Paris.
149. Linchtenstein H. (1961). Sexuality and identity. *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 9(2).
150. Lindsay P.H., Norman D.A. (1980). Stress et émotion. In *Comportements humains et traitement de l'information*, Sciences de la Vie, Raget, Paris.
151. Loonis E. (1997). *Notre cerveau est un drogué, vers une théorie générale des addictions*. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse.
152. Loonis E., Apter M.J. et al. (2000). Addiction as a Function of Action System Properties. *Addictive Behaviors*, 25(3). 477-481.
153. Loonis E., Apter M.J. (2000). Addictions et système d'actions. *L'Encéphale*, XXVI (2). 63-69.
154. Loonis E. (1999). Iain Brown : un modèle de gestion hédonique des addictions. *Psychotropes*, 5(3). 59-73.
155. Loonis E. (1999). Approche structurale des fantaisies sexuelles. *L'Évolution Psychiatrique*, 64(1). 43-60.
156. Loonis E. (1998). Vers une écologie de l'action. *Psychotropes*, 4(1). 33-48.
157. Loonis E. et al. (1998). Le fonctionnement de notre cerveau serait-il de nature addictive ? *L'Encéphale*, XXIV (1). 26-32.
158. MacCulloch M.J., Snowden P.R., Wood P.J.W., Mills H.E. (1983). Sadistic fantasy, sadistic behaviour and offending. *British Journal of Psychiatry*, 4, 20-29.
159. Mackellar J. (1971). *Le viol : l'appât et le piège*. Payot, Petite Bibliothèque, Paris.
160. Maines, R.P. (1999). *The Technology of Orgasm: "Hysteria," Vibrators and Women's Sexual Satisfaction*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
161. Malinowski B. (1971). *La répression sexuelle dans les sociétés primitives*. Payot, Paris.

162. Manara M. (1998). *Le déclic*. L'Écho des Savannes-Albin Michel, Paris.
163. Maniglio, R. (2012). The role of parent-child bonding, attachment, and interpersonal problems in the development of deviant sexual fantasies in sexual offenders. *Trauma Violence Abuse*, 13(2): 83-96.
164. Martino B. (1985). *Le bébé est une personne*. Balland, Paris.
165. Marty P., M'Uzan M. de, (1963). La pensée opératoire. *Revue Française de Psychanalyse*, 27, 345-356.
166. Maturana H., Uribe G., Frenck S. (1968). A biological theory of relativistic color coding in the primate retina. *Archivos de Biologia y Medicina Experimentales*, 1 (suppl.). Chili.
167. McDougall J. (1978). *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Gallimard, NRF, Paris.
168. McDougall J. (1982). *Théâtres du Je*. Gallimard, NRF, Paris.
169. McDougall J. (1987). Le roman du pervers : les néosexualités. In J. McDougall, O. Mannoni, D. Vasse, L. Dethiville (eds). *Le divan de Procuste, le poids des mots, le mal-entendu du sexe*, Denoël, Paris, 105-135.
170. McDougall J. (1996). *Éros aux mille et un visage*. Gallimard, NRF, Paris.
171. Mead M. (1963). *Mœurs et sexualité en Océanie*. Plon, Paris.
172. Meney P. (1992). *Les voleurs d'innocence*. Éditions Orban, Paris.
173. Merleau-Ponty M. (1942). *La structure du comportement*. PUF, Quadrige, Paris, 1990.
174. Montagner H. (1988). *L'attachement*. Odile Jacob, Paris.
175. Montes de Oca M., Ydrout C., Markowitz A. (1990). *Les abus sexuels à l'égard des enfants*. Éditions du CTNERHI, Vanves.
176. Mount F. (1984). *La famille subversive*. Éditions Mardaga, Bruxelles.
177. Nabokov V. (1977). *Lolita*. Gallimard, Folio, Paris.
178. Naslednikov M. (1981). *Le chemin de l'extase, Tantra : vers une nouvelle sexualité*. Albin Michel.
179. Nathan T. (1977). *Sexualité idéologique et névrose, essai de clinique ethnopsychanalytique*. La pensée sauvage, Grenoble.
180. Nathan T. (1979). *Les fantasmes sexuels dans les transferts psychanalytiques*. La pensée sauvage, Grenoble.
181. Neill A. S. (1970). *Libres enfants de Summerhill*. François Maspero, Paris.
182. Nelly (1994). *J'étais sa petite princesse…* Éditions Fixot, document, Paris.

183. Nemiah J.C., Sifneos P.E. (1970). Affect and fantasy in patients with psychosomatic disorders. In O. Hill (ed.). *Modem trends in psychosomatic medicine*, Butterworth, Londres.
184. Neutrz, J., Seto, M. C., Schaefer, G. A., Mundt, I. A., Beier, K. M. (2011). Predictors of child pornography offences and child sexual abuse in a community sample of pedophiles and hebephiles. *Sexual Abuse: A Journal of Research and Treatment*, 23, 212-242.
185. Pasini W., Crépault C. (1987). *L'imaginaire en sexologie clinique*. PUF, Nodules, Paris.
186. Person E.S. (1995). *Voyage au pays des fantasmes, du rêve à l'imaginaire collectif (By Force of Fantasy)*. Bayard Editions, Paris, 1998.
187. Pewzner-Apeloig E. (1992). *L'homme coupable, la folie et la faute en Occident*. Privat, Toulouse.
188. Piaget J. (1937). *La construction du réel chez l'enfant*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.
189. Pinard-Legry J.-L., Lapouge B. (1980). *L'enfant et le pédéraste*. Seuil, Paris.
190. Prentky R.A., Burgess A.W., Rokous F., Lee A., Hartman C., Ressler R., Douglas J. (1989). The presumptive role of fantasy in serial sexual homicide. *American Journal of Psychiatry*, 146, 887-891.
191. Propp V. (1970). *Morphologie du conte*. Seuil, Paris.
192. Racamier P.C. (1992). *Le génie des origines*. Payot, Paris.
193. Racamier P.C. (1995). *L'inceste et l'incestuel*. Éditions du Collège, Paris.
194. Reich W. (1952). *La fonction de l'orgasme*. L'Arche Éditeur, Paris.
195. Ressler R.K., Burgess A.W., Douglas J.E. (1988). *Sexual homicide: Patterns and motives*. Lexington Books, Lexington, MA.
196. Rogers C. R. (1974). *Réinventer le couple*. Robert Laffont, Paris.
197. Rouyer M. (1992). Les enfants victimes, conséquences à court et moyen terme. In M. Gabel (ed.). *Les enfants victimes d'abus sexuels*, PUF, Paris.
198. Rouyer M., Drouet M. (1987). *L'enfant violenté : des mauvais traitements à l'inceste*. Païdos-Centurion, Paris.
199. Rudhardt J. (1982). De l'inceste à la mythologie grecque. *Revue Française de Psychanalyse*, 46(4). 731-764.
200. Ruffiot A. et al. (1989). *Psychologie du SIDA, approches psychanalytiques, psychosomatiques et socio-éthiques*. Éditions Mardaga, Bruxelles.

201. Ruffiot A. et al. (1992). *L'éducation sexuelle au temps du SIDA*. Privat, Toulouse.
202. Rush F. (1983). *Le secret le mieux gardé (L'abus sexuel des enfants).* Denoël-Gonthier, Paris.
203. Sade D. A. F. de (1981). *Justine ou les malheurs de la vertu*. Gallimard, Paris.
204. Sade D. A. F. de (1993). *La philosophie dans le boudoir*. P.O.L., Paris.
205. Sakellarioua P., Combalberta N., Taillandier-Schmitt A. (2021). Homophobie intériorisée, homoparentalité et développement de l'enfant : une revue systématique de la littérature. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 69(7), 369-379.
206. Sankar Nair Sen (2005). *Trafficking in Women and Children in India.* New Delhi: Orient Longman.
207. Salter A.-C. (1988). *Treating child sex offenders and victims: a practical guide*, Sage, Londres.
208. Scott T.H., Bexton W.H., Héron W., Doan B.K. (1959). Cognitive effects of perceptual isolation. *Canadian Journal of Psychology*, 13, 200-209.
209. Searle J.R. (1988). *Les actes de langage*. Dunod, Paris.
210. Searles H. (1977). *L'effort pour rendre l'autre fou*. Payot, Paris.
211. Selvini-Palazzoli M., Cirillo S., Selvini M., Sorrentino A.M. (1990). *Les jeux psychotiques dans la famille*, Éditions ESF, Paris.
212. Seto, M.C. (2004). Pedophilia and sexual offenses against children. *Annu Rev Sex Res*, 15: 321-361.
213. Seto, M.C. (2009). Pedophilia. *Annual Review of Clinical Psychology*, 5: 391-407.
214. Schneider B., Vecho O. (2015). Le développement des enfants adoptés par des familles homoparentales : une revue de la littérature. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 63(6), 401-412.
215. Schneider M. (1980). *La parole et l'inceste*. Aubier Montaigne, Paris.
216. Scherrer P. (1985). L'inceste dans la famille. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, 3, 21-34.
217. Schreber D. P. (1975). *Mémoires d'un névropathe*. Seuil, Paris.
218. Sifneos P.E. (1973). The prevalence of "alexithymic" characteristics in psychosomatic patients. *Psychother Psychosom*, 22.

219. Singer J.L. (1966). *Daydreaming: An introduction to the experimental study of inner experience*. Random House, New York, NY.
220. Singer W. (1980). Extraretinal influences in the geniculate. *Physiology Reviews*, 57, 386-420.
221. Soulé M. (1958). La carence de soins maternels dans la petite enfance. La frustration précoce et ses effets cliniques. *Psychiatrie de l'Enfant*, 1(2). 523-540.
222. Spitz R.A. (1968). *De la naissance à la parole, la première année de la vie de l'enfant*. PUF, Paris.
223. Stern D. (1983). Le but et la structure du jeu mère-nourrisson. *Psychiatrie de l'Enfant*, 26(1). 193-216.
224. Stoller R.J. (1978). *Recherches sur l'identité sexuelle*. Gallimard, Paris.
225. Stoller R.J. (1985). *L'imagination érotique, telle qu'on l'observe.* PUF, Le Fil Rouge, Paris, 1989.
226. Sue D. (1979). Erotic fantasies of college students during coitus. *Journal of Sex Research*, 15, 299-305.
227. Toman W. (1987). *Constellations fraternelles et structures familiales, leurs effets sur la personnalité et le comportement*. Editions ESF, Paris.
228. Trevarthen C., Hubley P., Sheeran L. (1975). Les activités innées du nourrisson. *La Recherche*, mai.
229. Trungpa C. (1973). *Pratique de la voie tibétaine*. Seuil, paris, 1976.
230. Varela J.F. (1980). *Autonomie et connaissance*. Seuil, Paris, 1989.
231. Varela J.F. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*. Seuil, La Couleur des Idées, Paris.
232. Vecho O., Schneider B. (2005). Homoparentalité et développement de l'enfant : bilan de trente ans de publications. *La Psychiatrie de l'Enfant*, 48, 271-328.
233. Venisse J.L. et al.(1990). *Les nouvelles addictions*. Masson, Paris.
234. Vignoles P. (1988). *La perversité*. Hatier, Paris.
235. Watzlawick P. et al. (1972). *Une logique de la communication*. Seuil, Paris.
236. Wetzels, P. (1997). Prävalenz und familiäre Hintergründe sexuellen Kindesmißbrauchs in Deutschland. *Sexuologie*, 4(2). 89-107.
237. Willi J. (1982). *La relation de couple, le concept de collusion*. Delachaux et Niestlé, Paris.
238. Wilson, G. D. (1978). *The secrets of sexual fantasy*. London: Dent.

239. Wilson, G. D., Cox, D. N. (1983). *Child-Lovers: A Study of Pedophiles in Society*. Chester Springs: Dufour Editions.
240. Winnicott D.W. (1951). Objets transitionnels et phénomènes transitionnel. In *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1969.
241. Winnicott D.W. (1971). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Gallimard, Paris, 1975.
242. Winkin Y. et al. (1981). *La nouvelle communication*. Seuil, Paris.
243. Zagury D. (1996). Entre psychose et perversion narcissique. Une clinique de l'horreur : les tueurs en série. *L'Évolution Psychiatrique*, Janvier-mars, 61(1). 87-112.
244. Zurbriggen, E.L., Yost, M.R. (2004). Power, desire, and pleasure in sexual fantasies. *J. Sex Res.*, 41(3): 288-300.
245. Zwang G. (1974). *La fonction érotique*. 3 vol., Robert Laffont. Paris.

Index des fantaisies

Animal : 70, 114, **157**
Arrêter le temps : **166**
Bill et Monica : **86**
Contextes : **82**
Contrition : 70, 78, **180**
Cours d'anatomie : 111
Danseuse : **81**
Docteur : **176**
Esclave : **109**, 112
Essayage : **99**
Fertilité : **193**
Fessée : **71**, 72, 74
Frère-sœur : 70, **175**
Habits à vendre : **75**, **79**, 99
Inceste : **104**, 114
Masturbation : 78, **80**, 95
Médecin : 188, **191**, 192
Militaires : 78, **116**, 188, 192
Phallus : **110**, 191
Piscine : **29**, 37, 70, 74, 79, 112
Plombier : 99, **111**
Punition : 70, 74, 78, 114, **172**, 173
Séminariste : **113**
Timide : **93**, 94, 99
Un enfant est battu : 45
Vidéo : **83**
Viol : 70, 74, **177**
Wickers : 70, **153**, 155, 192

Index thématique

A

absence de fantasmatisation · 20
activité
définition · 130
double fonctions · 132
fonction hédonique · 132
fonction pragmatique · 132
activité incarnée · 130, 131
addiction · 138, 143
à la pensée · 61
aux fantasmes · 105, 139, 161, 162
de Freud · 60
fantasmatique érotique pré-perverse · 161
fantasmatique et sexuelle · 165
psychique, fantasmatique · 230
sexuelle · 161
agrégats
de l'impulsion · 59
de la conscience · 59
de la forme · 58
de la sensation · 59
du concept · 59
les cinq – · 58, 141
alexipsychie · 189, 212
alexithymie · 137
amant · 211
angoisse
anéantissante · 235
d'abandon · 229, 230
d'anéantissement narcissique · 223
d'inexistence · 209
de castration · 51, 191, 192, 208, 223
de morcellement · 230
de perte des limites · 51
fondamentales · 199
Anomos · 199
attentat surmoïque · 236
auto-érotisme · 9, 49, 54, 140, 144
autoguérison · 103, 224, 226
autrui allier du moi · 62

B

besoin de stimulations · 132
bestialité · 162
Bible · 26, 43

C

Caïn · 221
castration · 92, 106, 206, 240
censeur · 67, 100
cerveau et narcissisme · 56
cohérence
interne · 240
mentale · 202
collusion · 173
dans le couple · 210
fantasmatique · 97, 155, 177, 229
surmoïque · 208
complexe
d'Œdipe · 105
de Saint-Paul · 26
compromis · 44
configuration triangulaire · 211
conflit pulsion-défense · 48
confusion de langue · 235
conscience · 56
contrainte · 101, 111, 112, 113, 188, 191, 195
conversion cognitive · 147
coprophilie · 197

couple · 169
créativité · 50, 243
  primaire · 50
culpabilité · 207, 208

D

décor · 35
déni
  de fantasmer · 21
  de la faute · 20
dépersonnalisation · 212
désafférentation · 142
désir · 61, 90, 91, 93, 94, 106
  d'inceste · 171
  définition psychanalytique · 147
déviations sexuelles · 197
dialectique désir-interdit · 148, 177
dichotomisation · 117
diversion · 91, 94, 111, 159, 176, 194, 236
DSM IV · 197
duplicité · 210, 216, 239, 243
dynamique fantasmatique · 92

E

education sexuelle · 247
ego · 57
egodystonie · 227
egoschizes · 243
egosexualité
  de l'enfant · 233
  définition · 233
  homosexuelle · 231
  partagée · 228
egosexualités · 226, 227, 245
  et enfant · 232
  et solutions addictives · 229
  légitimité sociale · 232
empathie · 47
enaction · 58, 130, 131, 134
enfant
  dans tous les fantasmes érotiques · 12
  et egosexualités · 232
  œdipien en nous · 172
  parentifié · 236, 251
  pervers · 209
  précoce · 142
ennui · 141, 146
envie du pénis · 50
epistémonomie · 226
espace
  intermédiaire · 50
  transitionnel · 143, 145
estime de soi · 203
etats-limites · 243
etayage · 141, 144, 145
  de la personnalité · 104
  narcissique · 54
  surmoïque éducatif · 210
exhibition phallique · 101, 106, 107, 108, 109, 116, 180, 188, 191, 192, 195, 205
exhibitionnisme · 162, 197
exhibitionniste · 219
extra-muros · 199

F

faim psychique · 140
fantasmatique · 45
fantasme
  définition psychanalytique · 43
  et dialectique désir-interdit · 148
  et egosexualités · 228
  fonction d'étayage narcissique · 161
  fonction de compromis · 176
  fonction de liant psychique · 104
  fonction de maîtrise des relations · 167, 168
  fonctions des – érotiques · 159

fonctions positives · 160
force pragmatique · 163
gêne pour les aborder · 19
groupal - systémique · 149
inconscients · 184
niveau d'élaboration · 117
nourriture du moi · 62, 63, 64, 65, 66
structures de rôles · 89
structures temporelles · 69
structures thématiques · 101
tableau des caractéristiques · 189
technique de restitution · 28
femmes et perversion · 8
fétiche · 109, 170, 217
fétichisme · 197
fixation pédophilique · 216
fonction
d'étayage narcissique · **161**
de compromis désir-interdit · **176**
de gestion hédonique · 134, 161, 181, 184
de maîtrise des relations · **167**
formations de compromis · 177, 204
forteresse pleine · 230
fractale
horizontale · 81
verticale · 81
fractalisation · 79, 80, 191
verticale et horizontale · 194
frotteurisme · 197

G

gestion hédonique · 129, 134, 135, 139, 140, 141, 143, 144, 146, 147

H

harcèlement sexuel · 162
hémorragie narcissique · 51
homme impossible · 246
homosexualité · 231
horrible soupçon · 66, 92, 104
humiliation · 101, 114, 116, 188, 215
humour · 115, 223, 239
hystérie · 97

I

identification aux agresseurs · 117
identification projective · 170, 203, 206, 216
imbroglio · 211
inceste · 93, 104, 162, 240
incestuel · 236
incestueux · 210, 236
inhibition fantasmatique · 187
instance
de la diversion · 78
du désir · 78
perverse · 239
racinaires · 241
schizoïdes · 241
trois – fantasmatiques · 78, **91**
interdit · 90, 91, 93, 94
définition · 148
interfantasmatisation · 100, 117, 149, 176, 211, 229, 230, 250
entre les hommes · 26
internet · 185, 186
intrusion surmoïque · 210

J

jeux
avec le feu · 216
de l'enfant · 50
double fonction · 146
érotico-urinaires · 156, 172
jouissance · 106, 235

L

lune de miel · 169
lutte
anti-surmoïque · 204, 205, 206, 210, 212, 223, 245
contre le surmoi · 204, 205, 206, 207, 209, 216, 219, 220, 234
narcissique intérieure · 231
pour l'existence · 220
schizophrénogène · 210

M

Masaïs · 234
masochisme · 178, 197
masturbation · 73, 162, 165
défense contre la – · 22
défense de Freud · 24, 50, 60
et culpabilité · 24
mère
absente · 144
assez bonne · 143, 145
dominatrice · 209
sur-stimulante · 143
métamoi
définition · 237
distinction de l'idéal du moi · 240
distinction du moi · 239
distinction du surmoi · 239
et communications paradoxales · 243
et culture · 240
et maladie mentale · 243
et système d'actions · 242
modèle
bouddhiste · 57, 151
d'un système d'actions · 129
modèle standard · 224, 226, 228, 229, **232**
modélisation · 201

N

narcissisme · 144, 222
définition psychanalytique · 54
et conscience · 57
et souffrance psychique · 142
expérience d'insatisfaction · 61
primaire · 54, 55
refonder le concept · 56
secondaire · 54
nécrophilie · 197, 217
néosexualités · 198, 225, 226
néoténie · 55, 140
névrose obsessionnelle · 187
Nomos · 199
non-dit · 92
norme · 52
normopathie · 203
nostalgie · 171
noyau pervers · 9, 25

O

Œdipe · 168, 171, 201, 238, 240
onanisme · 23, 97
onanorythme · 73, 74, 76, 79, 112, 189, 193
onanorythmie · 71, 109
phase finale déclenchante · 77

P

paranoïa · 243
paraphilies · 197
parentification · 211
péché · 66, 198, 232
pédoludie · 231
pédophilie · 162, 197, 250
exotique · 234
pédophobie · 234, 235, 236, 245, 251
actes éducatifs traumatiques · 236
pensée comme action · 48

père absent · 209
perversion · 51, 103, 209, 216, 223, 225, 243
  définition · 195
  définition freudienne · 52
  double fonction défensive · 223
  et psychanalyse · 196
  et psychiatrie · 196
  narcissique · 53
perversité · 53, 243
  définition · 196
Petit Chaperon Rouge · 72
petites déesses · 234
peur · 170
phallus · 106, 109
phase
  corporelle · 73
  d'action · 70, 189, 193
  de mise en scène · 69, 189, 193
  mentale · 73
  onanorythmique · 194
phase finale
  déclenchante · 78, 82
  déclenclante · 194
  défantasmante · 78, 82, 179
pornographie · 76, 110, 162, 198
  différence homme-femme · 49
posture phallique universelle · 108, 109, 191
potomanie · 135
pragmalogique · 107
pragmatique
  de la pensée · 48
  du langage · 16
projet · 49, 169
prostitution · 162
prostration psychique · 138
proto-perversion · 220
pseudo-précocité · 236
psychanalyse
  et désexualisation · 23
psychose · 210, 243
psychose narcissique · 222
psychosomatique · 138, 144
public · 91
pulsion d'emprise · 221, 222

R

rats · 140
rêve
  équivalence avec les fantasmes · 28
  fantasme dans le – · 44
ruse psychique · 114
rythme · 36, 67

S

sadisme · 197
sado-masochisme · 231
saillance · 165
Sambias · 234
scatologie · 197
scène primitive · 93, 105, 194
sectes · 203
sentiment d'identité · 220
singe · 140
sociodystonie · 227
solutions
  addictives · 92, 138, 139, 229
  néosexuelles · 198
  perverses · 103
somatisations · 187
souffrance psychique · 68, 69, 92, 97, 104, 105, 107, 133, 134, 135, 137, 139, 141, 142, 143, 162, 165, 188
  et désir · 147
stress · 139, 205, 206
structures
  d'emboîtement · 83
  de rôles · **89**, 91, 176, 194
  logique d'emboîtement · 82, 85
  logique fractale · 79
  temporelle biphasique · 69
  temporelle onanorythmique · 71
  temporelles · **69**

thématique d'exhibition phallique · 106
thématique d'humiliation · 114
thématique de contrainte · 111
thématique de transgression · 103
thématiques · **101**
sublimation · 103
surmoi · 92, 177
autonome · 201, 202, 209, 210, 211, 212, 237
confrontation au – · 201
définition psychanalytique · 201
et système d'actions · 201, 203
excès de – · 208
hétéronome · 202, 212, 223, 237
maternel hétéronome · 210
parental · 201
pseudo- – hétéronome · 212
sadique · 209
système d'actions · 92
autonome et équilibré · 145
autonomie insuffisante · 141
collusion mère-enfant · 143
du pervers · 136
et affirmation narcissique · 107
et métamoi · 242
et problématiques addictives · 135
et surmoi · 203
étayage du – · 141
étayage narcissique · 207
lois et fonctions · 134
réaménagement · 188
sa genèse · 139, 144
système d'activités
inscription psychique · 131
mécanisme de survie · 131
système de personnages · 63

T

tache aveugle perverse · 25, 245, 249
téléphoner · 132
tolérance · 105
aux fantasmes · 163
toxicomane · 141
transformations corporelles · 110, 191
transgresseur · 67
transgression · 68, 101, 103, 104, 106, 111, 156, 180, 188
transvestisme · 162, 197
traumatisme
d'effraction · 212
deux types de – sexuel · 216
Troubles de l'identité sexuelle · 197

V

vécu dysphorique · 134, 137
vengeance · 171
vexation · 10, 26, 222
vieille dame anglaise · 67
viol · 162
violence fondamentale · 220, 222
voyeurisme · 162, 197
voyeurisme-exhibitionnisme · 231
vulve · 108

Z

zoophilie · 197

Index des auteurs

Abraham, 160
Ajuriaguerra, 142
Allen, 183
APA, 197
Aulagnier, 7
Austin, 16
Azima, 142
Bachelard, 10
Balier, 15, 52, 127, 195, 204, 205, 208, 219, 223
Balint, 55
Bergeret, 220
Bettelheim, 11
Bexton, 142
Bijkerk, 9
Bouchet-Kervella, 234
Bouillon, 221
Brittain, 162
Brown, 162
Carnes, 161, 162
Cohen, 139
Comtesse de Ségur, 46
Crépault, 9, 15, 50, 159
Dausset, 58
Devereux, 108
Doan, 142
Duffy, 23
Elliott, 9
Evert, 9
Fain, 144
Ferenczi, 235
Fern, 142
Finkelhort, 9
Fivaz, 55
Fliess, 60
Freeman, 130
Frenck, 130
Freud, 9, 15, 28, 38, 43, 44, 45, 48, 49, 50, 52, 60, 65, 97, 103, 159, 183, 211, 221
Gautama, 151
Gosselin, 108
Green, 23, 53
Gresswell, 162, 163
Grunberger, 51
Hariton, 9
Hein, 130
Held, 130
Héron, 142
Hodge, 105
Hollin, 105, 162, 163
Hosken, 24
Hubel, 130
Kant, 60
Kay, 130
Kaye, 55
Kelso, 130
Khun, 10
Kreisler, 144
Lacan, 106
Laplanche, 25, 43, 51, 54, 147, 172, 232
Lebovici, 55
Lemieux, 142
Lewinski, 85
Lichtenstein, 220
Lindsay, 139
Loonis, 129, 134, 137, 147
M'Uzan, 21
MacCulloch, 162
Martino, 55
Marty, 21
Maturana, 130
McDougall, 9, 15, 18, 22, 25, 28, 37, 43, 51, 52, 56, 63, 90, 103, 107, 127, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 150, 155, 156, 161, 172, 183, 198, 220, 224, 225, 226, 229
McMurran, 105
Merleau-Ponty, 130
Montagner, 55

Nemiah, 137
Nietzsche, 60
Norman, 139
Pascal, 129
Pasini, 9, 50, 159
Perrault, 72
Person, 7, 43, 160, 179, 183
Pewzner-Apeloig, 208
Piaget, 130
Pontalis, 25, 43, 51, 54, 147, 172, 232
Prentky, 162
Propp, 11, 65
Racamier, 53, 175, 236
Ressler, 162
Rouyer, 9
Russell, 9
Schopenhauer, 60
Scott, 142
Searle, 16
Selvini-Palazzoli, 211
Shakespeare, 66
Sifneos, 137
Singer, 9, 130
Skarda, 130
Soulé, 143, 144
Spitz, 143
Stern, 55
Stoller, 16, 17, 43, 49, 63, 65, 68, 69, 107, 109, 115, 127, 170, 171, 183, 184, 198, 223, 224, 228, 231, 234, 245, 248, 249
Sue, 9
Tissot, 23
Toman, 175
Trevarthen, 55
Trungpa, 58, 61
Uribe, 130
Varela, 58, 130
Williamson, 139
Winnicott, 50, 143, 145, 201
Zagury, 53, 152, 222
Zwang, 234

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'édition de 2021 .... **1**

Préface de l'édition de 2001 .... **3**

Introduction **7**

L'INTÉRÊT POUR LES FANTAISIES SEXUELLES **15**

1 – La pragmatique des fantaisies sexuelles 16
2 – La masturbation sur la sellette 22
3 – La tache aveugle perverse 25
4 – De la méthode 27
5 – Les plaisirs de la piscine 29
6 – L'ébauche d'une structure 35
7 – Les fantaisies sexuelles au quotidien 37

LA GENÈSE DES FANTAISIES SEXUELLES **43**

1 – « Un enfant est battu » 45
2 – L'accomplissement d'un désir 47
3 – La création et les théories sexuelles 49
4 – Avant Œdipe, Narcisse 50
5 – Fantaisie sexuelle et perversion 51
6 – Narcissisme, du mythe au modèle 54
7 – Au-delà de la psychanalyse 62

LES STRUCTURES DES FANTAISIES SEXUELLES **65**

1 – Les structures temporelles 69
2 – Les structures logiques 79
3 – Les structures de rôles 89
4 – Les structures thématiques 101

LES FONCTIONS DES FANTAISIES SEXUELLES **127**

1 – Le modèle de la gestion hédonique 129
2 – La genèse du système d'actions 139
3 – Les fantaisies sexuelles en action 146
4 – La fonction d'étayage narcissique 161
5 – La fonction de maîtrise des relations 167
6 – La fonction de compromis désir-interdit 176

LES EGOSEXUALITÉS **183**

1 – Ne pas en avoir 187
2 – Faire le mal : de la perversion à la perversité 195
3 – La confrontation au surmoi 200
4 – Le dur combat de la perversion sexuelle 216
5 – Des néosexualités aux egosexualités 224
6 – L'impact socioculturel des egosexualités 230
6 – Le métamoi : noyau libre de la personne 230

Conclusion **245**

Bibliographie **253**

Index des fantaisies **267**

Index thématique **268**

Index des auteurs **274**

À PROPOS DE L'AUTEUR **279**

À PROPOS DE L'AUTEUR

Le docteur Éric Loonis est psychologue clinicien et psychopathologue. Il a exercé comme psychothérapeute libéral auprès de familles, de couples et de personnes addictées. Il termine actuellement sa carrière de psychologue clinicien en institut médico-éducatif auprès d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes. Le docteur Éric Loonis est l'auteur de nombreux articles et ouvrages scientifiques sur les thèmes de l'addiction et de l'imaginaire érotique.

Ce livre vous plaît, vous souhaitez en avoir une version imprimée sur papier dans votre bibliothèque, allez sur Amazon !

https://www.amazon.fr/dp/2957738759

« Nos productions fantasmatiques reflètent toujours plus ou moins notre personnalité profonde : elles nous disent qui nous sommes, en quelque sorte. »

Comprendre les fantaisies sexuelles pour mieux maîtriser sa sexualité.

La question des fantaisies (fantasmes) sexuelles est difficile, pour le scientifique, comme pour le commun. Pourtant, elles peuplent nos vies intimes, nos pensées les plus secrètes, s'étalent complaisamment dans certains média, notamment l'internet. De plus, si elles participent du fonctionnement normal de la sexualité humaine, les fantaisies sexuelles peuvent parfois donner lieu à addiction, entraîner un trouble de la préférence sexuelle et conduire à des actes de délinquance ou de criminalité sexuelle. Dans ce livre sont abordées les structures des fantaisies sexuelles (comment elles sont construites) et leurs fonctions (à quoi servent-elles dans l'économie psychique des individus). Cette étude approfondie de l'imaginaire érotique ouvre sur un travail de réflexion et des propositions prophylactiques pour la société.

